

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

DES PRINCIPAUX ARTICLES

DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

—

TOME HUITIÈME.

AOUT 1837.

Bruxelles,

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,

ADOLPHE WAHLEN ET COMP^ie^.

—

1837

JOSEPH SPECKBAKER

LE DIABLE DE FEU

(DER FEUER TEUFEL).

HISTOIRE DE L'INSURRECTION TYROLIENNE DE 1809.

Le Tyrol est un des pays de l'Europe les moins visités et des plus dignes de l'être ; ses sites sont grands et magnifiques, ses habitants braves et dévoués, ses bourgades industrieuses. Son histoire est peu connue, et c'est l'une des plus intéressantes ; c'est l'histoire d'un peuple toujours prêt à repousser l'invasion. L'insurrection des montagnards tyroliens en 1809, ce digne pendant de l'insurrection espagnole, a laissé peu de souvenirs. L'attention des hommes était distraite alors par de trop grands événements, et les combats de géants qui se livraient d'un bout à l'autre de l'Europe, des rives du Tage à celles du Danube, détournèrent leurs regards de la lutte héroïque que soutenaient quelques paysans dans un coin montagneux de l'Allemagne. Les bulletins de 1809 nous parlent des insurgés tyroliens comme d'une poignée de brigands, fanatisés par les prêtres, payés par l'or de l'Angleterre, et guidés par des chefs à demi-sauvages ; ces brigands, néanmoins, battirent trois armées envoyées pour les soumettre, et quand le reste de l'Allemagne était aux pieds du conquérant, eux seuls, retranchés dans leurs montagnes comme dans une forteresse, tinrent tête aux vainqueurs d'Eckmuhl et de Wagram et ne cédèrent qu'au nombre.

Les chefs de ces paysans, paysans comme eux, nous présentent un singulier mélange de grandeur et de simplicité, de rudesse et d'héroïsme; leurs noms sont restés obscurs; cependant les Mayer, les Schenk, les Haspinger, les Speckbaker et l'aubergiste André Hofer ne sont certes pas des hommes ordinaires. La mémoire de ce dernier a seule échappé à l'oubli; celle de ses compagnons mérite d'en être tirée. L'histoire encore inédite de ces braves formerait certainement l'une des plus singulières chroniques de ce siècle si fécond en événements. Nous avons tenté d'en recueillir les curieux éléments. Déjà nous avons raconté ailleurs (1) l'histoire du fameux André Hofer; aujourd'hui nous voudrions faire connaître celui de ces braves qui, après l'aubergiste du Passeyer-Thal, a laissé, dans le Tyrol, les souvenirs les plus chers et les plus glorieux. Cet homme, c'est Joseph Speckbaker.

Joseph Speckbaker, surnommé le *Diable de Feu* (*der Feuer Teufel*), naquit à Gnadenwall, petit village aux environs de Hall, dans le Tyrol, en 1768. Son père, fournisseur de bois des salines de cette ville, jouissait d'une certaine aisance; il mourut avant d'avoir pu s'occuper de l'éducation de son fils; sa femme le suivit bientôt dans la tombe, et Joseph, à peine âgé de six ans, privé de leur appui, fut confié à des parents éloignés, qui durent singulièrement négliger leur pupille, puisqu'ils ne lui apprirent pas même à lire et à écrire.

Speckbaker cependant paraissait doué des plus heureuses dispositions. Mais peut-être l'extrême activité de son esprit, sa pétulance et son caractère indépendant le rendaient-ils incapable d'application et de toute étude suivie; peut-être l'exemple dangereux de compagnons la plupart plus âgés que lui le détournait-il de goûts sérieux, d'occupations sédentaires. Ardents chasseurs, braconniers infatigables, la poursuite du chamois, du bouquetin ou du coq de bruyère, remplissait chacune des journées des jeunes Tyroliens de cette époque. La chasse était pour eux un travail, un plaisir, un besoin; elle absorbait toutes leurs pensées, toutes leurs facultés. Ils passaient dans les forêts et au milieu des neiges des montagnes le temps que, de nos jours, leurs petits-enfants passent dans les écoles de village. Habitués aux privations, rompus aux fatigues, oublieux du danger, leurs corps s'aguer-

(1) *Voyages dans le Tyrol*, tom. II, pag. 30.

rissaient comme leurs âmes. C'est à ce rude apprentissage que se formèrent ces terribles *landsturms*, qui seules tinrent tête aux vainqueurs de l'Europe.

Bientôt, grâce à sa vigueur précoce, à son audace, ou plutôt à une certaine témérité imprévoyante qui ne lui laissait pas même soupçonner la présence du danger, Speckbaker, quoique le plus jeune, se distingua entre tous ses compagnons d'aventures. Son coup d'œil était perçant, sa main sûre, ses membres infatigables; son esprit, inventif comme celui de tous les Tyroliens, n'était jamais à bout de ressources; il suppléait à la force par l'adresse; il savait, dans l'occasion, joindre la ruse à l'audace: aussi rarement une proie placée à sa portée pouvait-elle échapper à ses piéges ou à ses coups. Son nom ne tarda pas à devenir fameux dans les montagnes des environs de Hall. A Wolders, à Rinn et à Dux, on ne parlait que des aventures et des exploits de Joseph, et les pâtres du Patscher-Kofel célébraient avec enthousiasme les merveilleuses actions du jeune braconnier.

Nous ne nous étendrons pas sur l'histoire des premières années de la vie de Speckbaker; quand il s'agit de la jeunesse d'hommes que leur esprit ou leurs actions ont élevés au-dessus du vulgaire, ces hommes fussent-ils même nos contemporains, la fable se mêle trop souvent à la vérité. Nous ne citerons qu'un seul fait, que des informations prises sur place nous font regarder comme bien avéré; ce fait doit donner à la fois une juste idée du courage, de l'adresse et de la force du jeune Tyrolien; c'est pour cela que nous le choisissons entre cent.

Speckbaker, nous l'avons dit, preférait l'air des montagnes aux bancs de l'école; mais comme il ne pouvait pas cependant passer tout son temps à chasser dans les bois, quelquefois il menait paître, sur les collines du voisinage, les troupeaux des parents qui l'avaient recueilli. Un jour qu'il conduisait leurs brebis sur les pentes du Patscher-Kofel, Joseph, alors âgé de douze ans, aperçut, à travers les branches d'arbustes sous lesquels il s'était couché pour se garantir de la chaleur du jour, un vautour des Alpes (*lammergeier*), qui planait, à une grande hauteur, au-dessus de son troupeau. L'enfant observa d'abord d'un œil distrait le vol de l'oiseau; puis, comme il le vit se rapprocher insensiblement en tournoyant dans les airs, il attacha un regard perçant sur chacun de ses mouvements, et comprit, d'après sa manœu-

vre, que le vautour convoitait quelqu'une de ses brebis qui s'était écartée de la bande sans qu'il l'eût vue. Au lieu de se montrer et de chercher à écarter, par ses cris, son monstrueux ennemi (le *lammergeier*, armé d'ongles crochus et acérés, et dont les ailes déployées ont quelquefois jusqu'à dix-huit pieds d'envergure), l'enfant conçut aussitôt l'audacieux projet de lutter avec lui d'adresse et de force, et s'il se pouvait, de le prendre vivant. Sans perdre de vue l'oiseau qui descendait toujours, et faisant en sorte de ne pas être aperçu, il se glisse sous les broussailles les plus épaisses, à travers les herbes hautes, vers le point où paraissait tendre le vol du vautour. Là, dans un petit pré, découvert en partie, paissait la brebis qui s'était écartée du troupeau. Speckbaker, toujours caché par les broussailles, s'approche d'elle le plus possible, et quand il est arrivé à la limite du fourré et qu'il ne peut plus s'avancer sans être découvert, il s'arrête et il attend.

Dans ce moment, le vautour avait suspendu son vol et planait. Bientôt, soit qu'il eût aperçu quelque chose, soit plutôt qu'après avoir reconnu sa proie, il voulût se replacer à distance pour prendre son élan et la mieux accabler, il remonta lentement dans les airs. Parvenu à une grande hauteur, il s'arrêta, parut immobile et comme cloué au ciel.

Speckbaker cependant ne se découragea pas. Il pensa qu'en s'éloignant, son ennemi, qui peut-être soupçonnait sa présence, avait voulu ruser avec lui et l'engager à se montrer. Il resta donc toujours caché et continua à attendre avec patience.

Tout à coup, au moment où les yeux fixés sur le vautour qui ne semblait plus qu'un point noir dans l'espace, il s'étonnait de sa longue immobilité, Speckbaker voit ce point se détacher du ciel, glisser dans les airs, grossir, se développer, et prompt et bruyant comme la tempête, l'oiseau géant tombe sur la brebis qui paissait à quelques pas de l'endroit où se tenait l'enfant, la terrasse, enfonce dans sa laine et dans ses flancs ses serres puissantes et s'efforce de l'enlever. C'était le moment de se montrer. En deux bonds, l'agile montagnard s'élance de sa cachette sur le monstre, le saisit corps à corps, et en dépit de sa résistance il s'en fût rendu maître, si ses compagnons, qu'il appelait à grands cris, fussent arrivés à temps. Grâce à sa force prodigieuse, à son bec et à ses ongles crochus, peu à peu le vautour se dégagea de

l'étreinte de son ennemi ; mais en s'échappant, il laissa entre ses mains, comme un trophée, la moitié des plumes d'une de ses ailes, à laquelle s'était suspendu l'enfant tout sanglant, et qui, à demi enlevé de terre, ne pouvait cependant se résoudre à laisser échapper une si belle proie.

En grandissant, l'audace du jeune Speckbaker et sa passion pour la vie aventureuse s'accrurent encore. Armé d'une carabine et dans la compagnie de jeunes gens sans asile, et comme lui décidés à tout, chaque jour de sa vie était marqué par d'audacieuses entreprises de braconnage, souvent même par des scènes de rapine dont les ennemis naturels du Tyrol étaient, il est vrai, seuls victimes.

Les montagnes sauvages qui dominent le lac et la vallée d'Achen, et l'épaisse ceinture de forêts qui, du côté de l'Iserthal, sépare la Bavière du pays d'Inspruck, semblent en effet avoir été le théâtre de prédilection des exploits du Robin-Hood tyrolien. Non content de chasser le chamois sur les terres d'un peuple rival et souvent ennemi, Speckbaker voudra bientôt vivre à ses dépens. Il se rappelle, en dévastant les fermes et en pillant les habitations isolées de ces Bavarois qn'il hait, qu'au commencement du siècle son aïeul les a combattus.

« Dans mon enfance, nous dit-il dans un récit écrit de sa main, j'écoutais mon aïeul nous raconter ses combats d'autrefois, sous Maximilien-Emmanuel; il nous disait comment les Bavarois avaient été vaincus par les Tyroliens, et il me tardait de les vaincre un jour comme lui. » Le souvenir de ces récits enflammait sa jeune imagination, quand, en pleine paix, à la tête de quelques amis, il faisait de hardies incursions sur les terres bavaroises. Il trouvait de puissantes émotions dans ces scènes de rapine et de déprédation qui le faisaient mettre hors la loi par ceux qu'il traitait déjà en ennemis. Bientôt la présence continuelle du danger, le plaisir de braver un adversaire puissant et d'échapper à sa poursuite, exaltent encore ses passions sauvages, et peut-être va-t-il passer de la vie vagabonde au brigandage, et de déprédateur devenir meurtrier, quand tout à coup il est arrêté sur cette pente dangereuse par un de ces avertissements du ciel que certaines âmes savent seules comprendre. Un jour, dans la compagnie de quelques-uns de ces hommes sans aveu, qu'il appelle ses camarades, il va franchir

encore une fois la frontière du Tyrol, quand le plus endurci de de ces pillards, celui que les autres regardent comme leur chef, tombe raide mort à ses côtés, atteint de la balle d'un chasseur bavarois. Speckbaker songea d'abord à le venger ; mais bientôt rappelé à la raison par cet exemple terrible, qu'il regarde comme le juste châtiment d'une vie criminelle, il dit adieu à ses compagnons étonnés, qui n'osent cependant mettre en doute son courage, retourne tranquillement à sa maison, et dépose sa carabine qu'il fait serment de ne plus reprendre pour de pareilles entreprises.

Il tint parole. Désormais, retiré dans la vallée qui l'a vu naître, il y mène une vie paisible et exemplaire; aussi ne tarda-t-il pas à être nommé inspecteur des salines de Hall, emploi que son père avait jadis exercé.

Speckbaker venait d'atteindre sa vingt-septième année quand il épousa Marie Schmeider, qui lui apporta en dot la petite propriété de Rinn et les châlets qui en dépendaient. Marie Schmieder était une femme de sens, de mœurs douces, et plus instruite que son mari. Elle voulut elle-même apprendre à lire et à écrire à Speckbaker, qui devint entre ses mains un écolier docile. Les amis de Speckbaker ne manquèrent pas de le railler sur ses nouveaux goûts. « Speckbaker veut devenir maître d'école, disaient-ils, lui qui n'a jamais pu entrer à l'école ! » Lui-même en riait avec eux, sans pour cela renoncer à l'étude, car il craignait bien plus les reproches de sa femme qu'il n'avait redouté autrefois les châtiments de ses pédagogues. A la longue, il vint à bout de sa difficile entreprise, et il ne tarda pas à recueillir la récompense de son application; car, dans l'année qui suivit, il fut nommé membre du comité de jugement de son district, charge qui ressemble assez à celle de juge de paix. La métamorphose était grande, on le voit : le petit braconnier était devenu grave magistrat.

Speckbaker était marié depuis trois ans, et exerçait depuis quelques mois ses nouvelles et pacifiques fonctions, quand le contre-coup de la guerre que la France soutenait contre l'Europe se fit ressentir dans le Tyrol. On était arrivé à la fin de l'année 1797. Pendant le cours de cette année, les Tyroliens avaient vu avec étonnement de grandes armées autrichiennes traverser, à plusieurs reprises, leur pays, et aller s'abîmer dans les plai-

nes de la Lombardie, où les attendait Bonaparte. Plus d'une fois les débris de ces armées s'étaient réfugiés en désordre dans les hautes vallées du Tyrol, plus d'une fois les fidèles habitants de ces vallées avaient recueilli les malades, soigné les blessés, et partagé avec les fuyards leur dernier morceau de pain. Plus tard, quand les Français avaient envahi les cercles italiens, quand leurs postes avancés avaient pénétré jusqu'à Trente et Lavis, et que le canon avait grondé sur l'Adige, ces braves montagnards, au bruit de l'orage qui se formait, avaient préparé leurs carabines et fait leurs provisions de balles et de poudre, décidés qu'ils étaient à défendre ces derniers princes de la maison de Hapsbourg, auxquels ils étaient attachés par habitude et par instinct.

Joubert, qui de Trente avait pénétré jusqu'au pied du Brenner, mit le premier à l'épreuve la valeur de ces paysans, dont les pères, au commencement du siècle, avaient repoussé Vendôme. Il triompha, à Mülbach, de leur résistance obstinée, les vainqueurs de l'Italie l'emportèrent sur des bandes indisciplinées; mais si les Tyroliens ne surent pas vaincre, le champ de bataille, couvert des cadavres de ces hommes en vestes brunes, prouva du moins qu'ils savaient mourir.

Speckbaker parut-il dans les rangs des combattants de 1997? Nous l'ignorons. Peut-être les levées en masse de son canton n'arrivèrent-elles qu'après la retraite de Joubert par le Pusthertal. Quoi qu'il en soit, s'il prit les armes à cette époque, ce ne fut sans doute que comme simple soldat et obscurément.

Mais quand le traité de Presbourg, en 1805, a livré le Tyrol à la Bavière, quand une administration impolitique, les vexations et le mépris des délégués de Munich ont poussé à bout un peuple qui eut toujours l'étranger en horreur, Speckbaker commence à se montrer, et à résister de toutes ses forces à l'oppression de ses nouveaux maîtres.

Le fameux André Hofer, qui, plus tard, fut généralissime des Tyroliens, était l'ami de Speckbaker: il l'avait rencontré pendant les premiers jours de l'occupation, à la grande foire de Sterzing. Ces deux hommes avaient aussitôt sympathisé: leurs haines et leurs affections étaient devenues communes; ils s'étaient compris. Hofer avait dignement apprécié l'audace et l'énergie du caractère de Speckbaker; Speckbaker, l'autorité mystique, la

constance et le puissant bon sens d'André Hofer. Les deux montagnards s'étaient mutuellement avoué leurs espérances et leurs projets; aussi, lorsque, après son entrevue avec l'archiduc Jean et sa correspondance avec Chasteler, le brave aubergiste du Passeyer-Thal se fut décidé à frapper un grand coup, fit-il entrer aussitôt Speckbaker dans la conjuration des patriotes. Comme il était muni de pleins pouvoirs, il le nomma chef de l'Inn inférieur, et ce fut sur lui qu'il compta pour organiser l'insurrection des montagnards de cette partie du Tyrol.

Speckbaker justifia la confiance de son ami. Grâce à son zèle, à son infatigable activité et à sa prudence consommée, avant la fin de la première semaine d'avril 1809, tout était prêt pour un soulèvement général aux environs de Schwatz et de Hall, et les Bavarois ne soupçonnaient rien.

L'Autriche venait de déclarer la guerre à la France: le jour de l'exécution du complot fut fixé au 10 avril. Chacun des chefs avait sa tâche; Speckbaker, pour sa part, devait se rendre maître de Hall et des ponts de l'Inn aux environs de cette ville.

La veille du jour arrêté, feignant d'être pris de vin, il engage une vive et joyeuse conversation avec quelques soldats bavarois, et entre avec eux dans la citadelle de Hall. Là, tout en jasant et en se querellant avec ses nouveaux amis, il s'assure de la profondeur du fossé, des places qu'occupe chaque sentinelle, de la force des murailles et du nombre de leurs défenseurs. Quand il a su tout ce qu'il voulait savoir, il hausse le ton avec ses interlocuteurs; de rieur il devient goguenard, de goguenard insolent, si bien, qu'à la longue, ceux-ci, furieux de son impertinence, le prennent au collet et le poussent rudement hors des portes.

Ce même jour, comme le soleil allait se coucher, Speckbaker rentra au logis, embrassa sa femme Marie et son fils Anderl, qui, plus tard, devait le rejoindre, prit sa carabine, attacha à la boucle d'argent de son chapeau la plume noire, insigne des chefs, et, se mettant à la tête de quelques amis résolus qui l'attendaient dans un bois voisin, il profita des premières ombres de la nuit pour se glisser, par des chemins détournés, jusque sous les murs du monastère de Volders, où les avant-postes bavarois s'étaient fortifiés.

Il fallait surprendre l'ennemi avant qu'il eût pu songer à se défendre; autrement, le bruit d'un combat n'eût pas manqué de

donner l'alarme dans Hall et aux environs, et peut-être d'appeler de nombreux défenseurs au secours du couvent. D'un autre côté, l'escalade était impossible. Speckbaker eut recours à un moyen auquel les Bavarois ne pouvaient être préparés. Il fait abattre dans la forêt voisine un arbre énorme, le fait grossièrement équarrir, et, quand la nuit est profonde, cinquante des montagnards les plus robustes le chargeant sur leurs épaules, s'avancent sans bruit du côté du monastère. Les sentinelles bavaroises étaient placées à l'intérieur; aussi les Tyroliens pouvaient déjà toucher les madriers de la porte, que leurs ennemis n'avaient encore rien aperçu. Les cinquante montagnards prennent donc leurs mesures à leur aise, et, se servant de l'arbre entier comme d'un bélier, au troisième coup ils ont enfoncé la porte. Ils pénètrent sur-le-champ dans le monastère; ils font main-basse sur ceux qui veulent résister, enferment le reste dans les caves; puis, sans perdre de temps, maîtres du passage de l'Inn, ils s'avancent rapidement sur Hall, et se cachent dans un fourré, sur la rive gauche du fleuve, à peu de distance des portes de la ville, attendant le point du jour.

Vers minuit, quand tout était silence dans la ville, et que les compagnons de Speckbaker, blottis les uns contre les autres, commençaient à réfléchir sur la témérité de leur entreprise, et à se demander comment, étant si peu nombreux, ils pourraient se rendre maîtres d'une place garnie de bonnes murailles et défendue par une brave garnison, tout à coup une masse de flammes brille sur l'un des sommets du Patscher-Kofel qui domine la ville. A ce signal, des milliers d'étincelles pétillent sur toutes les montagnes de la rive droite de l'Inn, des feux brillent dans toutes les directions; la main qui les allume semble courir d'un sommet à l'autre avec une rapidité qui tient du prodige. En moins d'une heure, tout le pays est en feu, et la flamme de ces innombrables incendies se réfléchit, d'une manière sinistre, dans les eaux de l'Inn. Dans le même moment, le silence de la nuit est troublé par les sons retentissants des trompes et des cloches. Le tocsin sonne dans chaque village; des cris aigus, prolongés, gutturaux, pareils à ceux que poussent les pâtres pour s'avertir entre eux (*jodeln*), retentissent d'un bord à l'autre des vallées, et une rumeur extraordinaire arrive de chaque partie de la montagne.

Plus de doute, toute la rive droite de l'Inn était soulevée; chaque

village courait aux armes. Au point du jour, ceux qui défendaient Hall, tenant fermée la porte qui fait face au pont et à la rive droite de l'Inn, n'ouvrirent que la porte de la rive gauche, près de laquelle Speckbaker et sa troupe étaient cachés. Tout paraissant tranquille de ce côté, la garnison de Hall se hasarda bientôt à pousser une reconnaissance à quelque distance des murailles, pour se mettre en communication avec Inspruck. Speckbaker laisse les soldats s'engager dans la campagne; puis, tout à coup, sortant de son embuscade, il fond sur les sentinelles qui gardaient le pont-levis, les égorge, et se précipite dans la ville. La terreur y était à son comble; aussi, en un clin d'œil, les Bavarois, culbutés, furent-ils ou tués, ou rejetés, ou pris au delà du pont. Les Tyroliens, dans cette affaire, ne perdirent que deux hommes.

Speckbaker employa tout le reste du jour à organiser sa troupe, qui grossissait d'heure en heure, et à armer les nouveaux arrivants. Vers le soir, il conduisit sa petite armée sous les murs d'Inspruck, où tout le pays semblait s'être donné rendez-vous. Le lendemain, plus de vingt mille paysans attaquaient vivement les faubourgs de la ville, que défendait le régiment du général Kindel, aidé de quelque cavalerie et autres troupes légères. Ces soldats étaient aguerris, les officiers qui les commandaient ne manquaient pas de bravoure et de résolution; néanmoins il fallut céder. Kindel essaya vainement de se retrancher au centre de la ville; il ne put résister à l'acharnement extraordinaire et au nombre toujours croissant de ces sauvages ennemis. Après quelques heures de combat, les Tyroliens étaient maîtres de la grande rue et des postes principaux. A l'approche de la nuit, les Bavarois avaient évacué le reste de la ville.

Inspruck, la capitale du pays, était tombée au pouvoir des insurgés, et cependant l'œuvre de la délivrance n'était pas encore achevée. Les Français, en armes, occupaient le Brenner sous le commandement du général Bisson. Les restes de la garnison d'Inspruck, réunis aux Bavarois de de Wrède, étaient retranchés sur les hauteurs voisines; et des rues de la ville on pouvait voir les soldats des deux nations se concentrer aux environs des faubourgs, et se préparer à une attaque décisive. Mais la confiance des Tyroliens égalait leur ardeur : elle était sans bornes, car elle ne reposait pas seulement sur des motifs humains, sur les raisonnements de la prudence ordinaire, ou sur les calculs positifs qui,

d'habitude, servent de bases aux actions des hommes; cette confiance, ils la puisaient dans des sentiments qui avaient sur eux un bien autre empire, dans une foi vive, ou plutôt une extrême crédulité, et dans un dévouement aveugle à leurs maîtres. Ces paysans superstitieux avaient passé au pied des autels les heures qui avaient suivi leur première victoire, répétant en chœur les prières que leurs chefs lisaient à haute voix. Ces chefs, superstitieux comme leurs soldats, faisant entière abnégation d'un amour-propre bien naturel cependant, se regardaient comme les instruments de la Providence; tous, et Speckbaker comme les autres, faisaient courir dans les rangs des montagnards une foule de récits merveilleux qu'ils croyaient eux-mêmes, et qui tendaient à prouver le concours des puissances célestes. Un étrange événement avait, il est vrai, accru ces dispositions naturelles des Tyroliens à la crédulité, et avait porté au comble l'enthousiasme de ces hommes simples et confiants.

Parmi les officiers bavarois qui se trouvaient à Inspruck le jour de l'attaque des insurgés, il y avait un certain colonel Dittfurt, homme de cœur, de haute réputation militaire, de mœurs rudes et de passions intraitables. Cet homme haïssait les Autrichiens; il avait vivement poussé à la séparation du Tyrol, et, cette séparation opérée, il avait été envoyé dans les nouvelles provinces bavaroises pour prêter main-forte au nouveau système. Il avait séjourné quelque temps à Inspruck, et d'Inspruck il avait été détaché par delà le Brenner, dans le val Cembra et le Pustherthal, pour mettre en vigueur les nouvelles lois de recrutement, auxquelles ces districts se montraient rebelles. Dittfurt avait brisé par la terreur la résistance des paysans. Détesté par eux, il les méprisait, et ne leur cachait pas son mépris. Aussi les montagnards des vallées méridionales du Tyrol avaient-ils en horreur le proconsul bavarois. Quand la révolution éclata, la mesure était comblée.

Lorsqu'à l'attaque d'Inspruck, Dittfurt vit ces misérables paysans triompher des meilleurs soldats de la Bavière, il ne put se résoudre à convenir qu'il s'était trompé sur leur compte, et encore moins fuir devant eux. Au moment où les insurgés pénétraient dans la grande rue, et où ses soldats se retiraient en désordre, Dittfurt, après avoir fait de vains efforts pour les retenir, se jette seul, le sabre à la main, au-devant de l'ennemi. Quoique

frappé de quatre balles, il continue à combattre, jusqu'à ce que, épuisé par la rage et par la perte de son sang, il tombe enfin au pouvoir de ses mortels ennemis. Ceux-ci l'entraînent dans un corps de garde voisin. Comme il ne faisait plus aucun mouvement, ils le croient mort, le jettent dans un coin, et continuent leur poursuite.

Quand Dittfurt sortit du long évanouissement où la fatigue et la douleur l'avaient plongé, le corps de garde était rempli d'insurgés vainqueurs; chefs et soldats se félicitaient de leur victoire. Tout à coup le cadavre oublié du Bavarois se soulève avec lenteur, se tourne du côté des assistants, et prenant la parole avec solennité :

— Quel est le général, s'écrie-t-il d'une voix forte, quel est le brave général qui a subitement dirigé les paysans dans leurs attaques?

— Les paysans n'ont pas de général, répond un des soldats tyroliens, et s'ils ont vaincu, c'est que chacun d'eux combattait pour son Dieu, son empereur et son pays.

— Ils n'ont pas de général! reprend le blessé, et quel était donc cet intrépide officier qui donnait des ordres et combattait dans la mêlée? Je l'ai vu, sa tête était couverte d'un casque blanc orné de plumes blanches.

Les paysans étonnés se regardent entre eux, s'interrogent, se récrient. — Quel est donc ce chef mystérieux qu'eux seuls n'ont pu voir? sans doute un protecteur, un saint, un chérubin visible à leurs seuls ennemis! — Ces paroles, que le délire de la fièvre a peut-être inspirées à un mourant, courent de bouche en bouche, volent de rang en rang, exaltent l'armée entière. Les Tyroliens sont assurés de la justice et de la sainteté de leur cause, que Dieu a épousée, et à laquelle ses anges prêtent leur appui.

Aussi, dans les jours qui suivirent, Bisson et de Wrède furent-ils contraints de mettre bas les armes. Dès lors tout le Tyrol, à l'exception du petit fort de Kufstein, fut au pouvoir des insurgés.

Cette guerre, cependant, présenta des phases diverses. Les Tyroliens, malgré leur confiance et leur héroïsme, ne furent pas toujours vainqueurs, et l'Innthal et Inspruck, théâtres de nombreux combats, furent tour à tour occupés par les deux partis. L'inertie des généraux autrichiens, la mollesse de leur concours, et surtout

l'indiscipline des levées en masse, furent les causes des désastres qui suivirent les victoires des Tyroliens. Quand le tambour battait, que le canon grondait, et que le feu de la mousqueterie retentissait sur toute la ligne, ces hommes se battaient avec une intrépidité sans égale, et rien n'eût pu les arracher du champ de bataille. Mais si la nuit ou un orage surprenait les combattants, si un prompt succès couronnait leurs efforts, les vainqueurs se dispersaient plus rapidement que les vaincus. Nos héros se répandaient dans tout le pays, remplissant les auberges et les cabarets de chaque village; ou bien, leur carabine jetée négligemment en bandoulière, ils regagnaient tranquillement leurs montagnes, pour aller embrasser leurs femmes, leur porter les premiers les nouvelles de leur victoire, et se reposer quelques jours. Cette insouciance des vainqueurs fut l'un des caractères particuliers de cette guerre. On s'étonne, à juste titre, quand on voit ces braves Tyroliens au fort de l'invasion et de la lutte, tandis que l'on se bat sur un versant de la montagne, célébrer sur l'autre leurs fêtes patronales comme en temps de paix; et l'on s'étonne bien davantage encore de les voir, dans les cérémonies qui accompagnent leur mariage ou le baptême de leurs enfants, dépenser, en feux de joie et en folles réjouissances, une poudre qui devait cependant leur être si précieuse, et dont, certes, ils eussent dû se montrer plus avares.

Les Tyroliens occupaient Inspruck depuis près d'un mois, quand les Français, vainqueurs en Allemagne, vinrent se joindre aux Bavarois pour écraser ce que ceux-ci appelaient une *poignée de rebelles*. De nombreux détachements traversent les frontières de l'ouest et du nord, et remontèrent l'Innthal, mettant tout à feu et à sang. Schwatz fut livrée aux flammes, et le 17 mai Inspruck retomba au pouvoir de ces anciens maîtres.

Les insurgés s'étaient repliés sur le Brenner; un découragement profond régnait dans leurs rangs; beaucoup avaient jeté leurs armes, et tout semblait perdu, quand la première victoire du mont Isel (29 mai 1809), due en grande partie à l'habileté et à la résolution de Speckbaker vint rétablir les affaires des Tyroliens.

Les trois grands chefs de l'insurrection, André Hofer l'aubergiste, Haspinger le capucin, dit Barberousse, et Speckbaker, commandaient la petite armée tyrolienne. Hofer était le plus re-

nommé, le plus mystique et le mieux obéi des trois chefs. Haspinger le capucin n'était pas le moins intrépide. On le voyait au fort de la mêlée, un énorme crucifix d'ébène à la main, exhortant ses compagnons, poursuivant les ennemis, et, comme il le disait, envoyant les uns en paradis en leur présentant le Christ à baiser, les autres chez Satan en leur brisant la tête avec la redoutable croix d'ébène. Speckbaker avait seul les qualités d'un général, une connaissance profonde du pays, un coup d'œil d'une étonnante justesse, une intrépidité rare et un admirable sang-froid dans l'action.

Au combat du mont Isel, Speckbaker occupait la droite de l'armée tyrolienne, et il était chargé d'emporter le pont de Volders et de détruire celui de Hall. Maître du pont de Volders dès le commencement de la journée, à la tête de six cents de ses compagnons les plus résolus, il se porte vers le pont de Hall. L'ennemi avait concentré toutes ses forces en arrière de ce pont, du côté de la ville, et un feu de mousqueterie et d'artillerie très-vif, partant des remparts de la place, le balayait dans toute sa longueur et en défendait les approches. Speckbaker, arrivé à peu de distance du pont, fait faire halte à sa troupe, attache sa carabine en bandoulière, met le sabre à la main et montrant l'autre rive à ses compagnons: — *Amis*, leur dit-il, *c'est là qu'est le prix de la course, en avant et que saint Florian nous protège !* Tous s'élancent à la suite de leur chef sur le pont, et le traversent au milieu d'une grêle de balles et d'une pluie de mitraille qui fait de larges trouées dans leurs rangs. Arrivé à l'extrémité du pont, Speckbaker s'y maintient jusqu'à ce que ses compagnons aient mis le feu à la charpente et que la flamme commence à briller. Alors il regagne tranquillement l'autre rive faisant toujours face à l'ennemi, et quand la fumée s'éclaircit un instant, lui envoyant quelques balles. Ce fut ce jour-là que les Bavarois, émerveillés de son audace le surnommèrent le Diable de feu (*der feuer Teufel*).

Dans cette affaire Speckbaker avait son fils Anderl auprès de lui. Lorsque le combat devint plus sérieux et que les Tyroliens se préparèrent à attaquer le pont, Speckbaker, cédant à un sentiment d'inquiétude bien naturel chez un père, ordonna à l'enfant de se retirer. Comme Anderl, après s'être éloigné un moment, revenait, et se retrouvait toujours au premier rang à côté de

Speckbaker, celui-ci, dans un moment d'impatience, le frappa du plat de son sabre pour le chasser. Cette fois l'enfant s'éloigna en pleurant; mais, ne pouvant se résoudre à quitter tout à fait le champ de bataille, il se tint à quelque distance en arrière de la troupe que commandait son père.

En entendant les coups de fusil, Anderl cependant avait bientôt essuyé ses larmes, et il s'ennuyait fort de rester ainsi les bras croisés, quand il aperçut autour de lui les balles de l'ennemi qui ricochaient dans la poussière. L'idée lui vint d'utiliser son loisir. — *Ce matin même, mon père se plaignait de la rareté des munitions et du manque des balles*, se dit l'enfant; *eh bien! je vais lui en faire une petite provision*. Sur-le-champ, tirant son couteau, Anderl s'avança au fort de la pluie de balles, épiant leur chute, ramassant celles qui tombent mortes à ses pieds, creusant le sol pour extraire celles qui s'enterrent en sifflant. Avant la fin de l'action son chapeau était rempli. Quand Anderl l'offrit à son père victorieux, Speckbaker l'embrassa, et lui promit qu'à l'avenir il lui permettrait de le suivre. — *Partout?* s'écria l'enfant avec joie. — *Partout!* répondit le père en pleurant.

En effet, le jeune Anderl accompagna désormais son père au combat, et lui fut plus d'une fois utile par l'adresse qu'il mettait à porter les ordres d'un corps à l'autre au plus fort de l'action. Les Bavarois laissaient passer cet enfant espiègle, ne se doutant pas que ce fût là l'aide de camp du général ennemi. Speckbaker avait aussi un autre messager qui souvent lui fut d'un grand secours: c'était un gros chien barbet. Lorsque le pays qui séparait Speckbaker des autres chefs était occupé par l'ennemi, l'animal, dressé à ce manége, traversait les lignes bavaroises, portant les dépêches d'un camp à l'autre dans une queue postiche.

Dans ce combat du mont Isel, les Tyroliens, au nombre de vingt mille hommes environ, occupaient toutes les collines qui s'étendent au pied du Brenner de Hall à Inspruck; ils furent vainqueurs sur toute la ligne, et la perte des Bavarois fut si considérable que le général Deroy, qui les commandait, fut obligé d'évacuer Inspruck et de se retirer précipitamment par la rive gauche de l'Inn. Tandis qu'André Hofer faisait son entrée dans la capitale du Tyrol à la tête d'une partie de l'armée victorieuse, Speckbaker, sans perdre le temps en vaines parades, poussait l'ennemi sur le bas Inn et le chassait au delà de Kufstein. Puis il

revenait assiéger cette place, qui est la clé du Tyrol de ce côté. Ce siége ne fut pas heureux.

La petite forteresse de Kufstein, que la défense de Pitzenau contre Maximilien, dans le xve siècle, a rendue fameuse, est bâtie sur un rocher escarpé. Speckbaker tenta de la surprendre par un hardi coup de main ; mais son attaque se fit sans succès : comme il manquait de grosse artillerie, il fut obligé de convertir le siége en blocus. Les habitants de la ville, que commande la forteresse, sont plutôt Bavarois que Tyroliens. Le major Aichner, commandant de la citadelle, entretenait des intelligences avec eux. Il savait par eux les dispositions des assiégeants, déjouait leurs plans d'attaque les mieux combinés, et se tenait en garde contre leurs surprises. Les femmes surtout étaient dans les intérêts des Bavarois. On raconte même que plusieurs d'entre elles s'étant rendues au camp tyrolien pour essayer de séduire les braves soldats de Speckbaker, celui-ci les fit saisir, et, pour tout châtiment, se contenta de les faire raser. Il les renvoya dans la ville au milieu des rires de ses compagnons. L'exemple fut d'un bon effet ; il rendit circonspectes les dames de Kustein, et comme Speckbaker avait juré de faire couper à leurs maris autre chose que les cheveux, s'il les prenait en flagrant délit de trahison, et que ceux-ci savaient que le *Diable de Feu* était homme à tenir parole, et le cas échéant, à leur trancher la tête, comme il avait coupé les cheveux de leurs femmes, les intrigues cessèrent, et bientôt la place fut réduite aux dernières extrémités. Elle allait capituler, lorsque les affaires changèrent de face.

L'Autriche venait de succomber à Wagram (17 juillet 1809) ; aux termes de l'armistice de Znaïm, ses troupes devaient évacuer le Tyrol. Le général Buol, qui commandait le peu d'Autrichiens qui avaient secondé les insurgés, donna l'ordre du départ. — *Il n'est pas possible que l'empereur veuille abandonner ses fidèles Tyroliens!* s'écrient les montagnards ; ils s'ameutent, retiennent les Autrichiens, et veulent égorger les prisonniers bavarois. Hofer, placé à la tête de l'insurrection, parvint seul à rétablir l'ordre. On laissa partir les auxiliaires réguliers, et ceux qui par devoir ou par faiblesse voulaient les suivre.

Speckbaker avait beaucoup d'amis dans les rangs des Autrichiens ; ses talents militaires, son caractère aimable et franc, sa brillante valeur, l'avait rendu cher aux officiers impériaux, qui

lui faisaient les plus belles promesses, s'il voulait les suivre et prendre du service dans l'armée régulière. Il n'est pas de héros qui n'ait eu ses moments de faiblesse, car après tout les héros sont des hommes. On raconte que, séduit par les caresses de ses nouveaux amis et découragé par l'inutile blocus de Kustein, ce brave chef se décida à suivre les Autrichiens qui s'éloignaient du Tyrol. Il avait fait ses adieux à sa femme et à ses enfants, et, monté dans l'un des petits chars du pays (*caretta*), il traversait le Brenner dans la compagnie de quelques officiers autrichiens et descendait les pentes du sud, du côté de Sterzing, pour prendre ensuite la route du Putsherthal, quand il rencontra Hofer qui gravissait la montagne, se dirigeant sur Inspruck. Le char descendait rapidement les versants du Brenner; mais quelque précipités que fussent ses mouvements, l'œil perçant du chef reconnut aussitôt Speckbaker parmi les fugitifs. Hofer ne jeta pas un cri de surprise, ne prononça pas un mot de reproche, seulement son œil noir s'arrêta un moment sur le visage de son ancien compagnon. Il y avait dans ce regard tant de tristesse, d'étonnement et de dédain, que Speckbaker ne put longtemps le soutenir, et fut obligé de détourner la tête.

Pas un des compagnons d'Hofer n'avait reconnu Speckbaker. Hofer lui-même avait gardé le silence, et cependant le reproche tacite que Speckbaker avait lu dans l'œil de son ami, était si cruel et peut-être si mérité, que, saisi d'une grande honte et de poignants remords, ce chef résolut de ne pas aller plus loin. A la première maison de poste, il quitta secrètement le char; deux heures après il rejoignait Hofer, qui le recevait à bras ouverts et pleurant de joie.

Haspinger le capucin, de son côté, s'était retiré dans son cloître; il en sortit après quelque hésitation et vint rejoindre ses amis. Kenmater, Schenk et Mayer, trois des chefs les plus influents du Brenner et des districts de l'Eisach, se rendirent aussi au camp. On tint conseil. On se décida à combattre et à ne pas abandonner le Tirol tant que la résistance serait possible. Dès le lendemain de ce conseil, les hostilités recommencèrent avec plus de furie que jamais, et du 4 au 11 d'août, dans cette semaine qu'ils ont appelée *la mémorable semaine*, quand tout paraissait perdu, les Tyroliens, livrés à eux-mêmes, déployèrent une constance et une bravoure qu'on ne saurait trop admirer.

Hofer, à la sortie du conseil, s'était rendu dans le Passeyer-Thal pour hâter la levée en masse de sa vallée et des districts de Meran ; Hofer, l'apôtre plutôt que le général de l'instruction, Hofer, plus propre à rendre un oracle qu'à donner un ordre, et, quoique brave, bien inférieur en talents militaires et en ressources, à ses compagnons Speckbaker et Haspinger.

Ces deux derniers chefs, établis sur la route du Tyrol méridional, au pied du Brenner et à l'entrée de la gorge affreuse qui, en avant de la petite ville de Sterzing, s'étend de Stilfes à Mittewald, devaient tenir tête à l'ennemi établi à Sterzing, le chasser de cette ville, s'il était possible, et lui couper, à tout prix, la route des districts tyroliens du midi, les seuls que l'invasion n'eût pas encore entamés.

De Stilfes à Mauls, la route, tracée au fond d'un précipice et coupée par des torrents qu'elle traverse sur plusieurs points, longe l'Eisach, dans lequel ces torrents se précipitent. De hautes montagnes, dont les têtes granitiques s'élèvent presque à pic, dominent cette route de tous côtés. Les pentes les moins inclinées sont couvertes d'immenses forêts de sapins gigantesques qui croissent, comme par miracle, entre de gros quartiers de granit bleu et blanc, presque tous de forme cubique. Les montagnards avaient coupé ou barricadé ces ponts, abattu ces arbres énormes, et roulé sur leurs troncs amoncelés, que des cordes tenaient suspendus vers le haut des montagnes, ces blocs de granit et des débris de toute espèce. Ainsi préparés, ils attendaient.

Le 3 août, quelques escarmouches avaient eu lieu à l'entrée du défilé du côté de Sterzing. Le 4, au point du jour, les cloches d'alarme de tous les villages de la montagne annoncèrent l'approche de l'armée ennemie. En effet, un corps franco-saxon, sorti de Sterzing, se portait sur le premier pont à l'entrée du défilé. Les Tyroliens attendaient de pied ferme, et bientôt un combat furieux, auquel la nuit seule put mettre fin, s'engagea entre ces montagnards résolus et leurs adversaires plus aguerris. Le lendemain, l'affaire recommença avec plus d'acharnement que la veille. Dix fois les Français furent sur le point d'emporter les ponts que défendaient Speckbaker et le capucin ; dix fois ils furent repoussés avec une perte énorme. Les artilleurs, tués un a un par les tireurs les plus adroits, manquaient aux pièces. Les cavaliers et les fantassins étaient brisés contre les rocs, écrasés sur

le chemin, ou précipités dans le torrent par les éboulements que du haut de la montagne les paysans dirigeaient sur les groupes les plus épais. Exaspérés à la fin par cette résistance inattendue, les Français tentent un dernier effort; ils s'élancent en colonnes serrées sur le pont; ils vont s'en rendre maîtres, mais, tout en combattant, les Tyroliens y ont mis le feu, et ils ne l'abandonnent que quand ils le voient presque entièrement consumé. Arrêtés par ce mur de flammes, les soldats hésitent; leurs officiers essaient vainement de les pousser en avant. L'un d'eux, homme d'une bravoure digne d'un meilleur sort, espérant entraîner le reste de sa troupe, lance son cheval au milieu des flammes. Déjà il est parvenu aux deux tiers du pont, ses soldats s'ébranlent et vont le suivre, quand les poutres qui soutiennent le plancher, minées par l'incendie, cèdent sous les pieds du cheval; la charpente éclate et s'affaisse, le pont s'abîme avec fracas, et ses débris enflammés entraînent dans le torrent le malheureux officier.

Vers la nuit, les Franco-Saxons, découragés par cette malheureuse tentative, se retirèrent vers Sterzing, harcelés dans leur marche par des milliers d'ennemis. Les montagnards, qu'exaltait le succès de leurs frères, accouraient de tous les points du pays, fourmillaient sur les hauteurs, occupaient chaque défilé que les Français étaient obligés de forcer pour s'ouvrir un passage. Ils savaient que le maréchal Lefèbvre avait quitté Inspruck à la tête du reste de ses troupes et accourait à Sterzing, décidé à en finir d'un seul coup avec cette insurrection, dont il attribuait le succès à l'impéritie des généraux de Wrède et Deroy; ils fortifiaient donc encore les points que naguère ils avaient défendus avec tant de succès. Les vieillards, les enfants, les femmes, aidaient au travail, transportant des arbres, roulant des rochers, et préparant avec ardeur leur nouvelle et terrible artillerie de montagne.

Le lendemain de son départ d'Inspruck, le maréchal Lefebvre concentrait toutes ses troupes aux environs de Sterzing. Pendant ce temps les chefs tyroliens Speckbaker et Haspinger, cantonnés sur les hauteurs qui s'élèvent à l'est et au midi de la ville, observaient tous ses mouvements. Jusqu'alors, ces deux chefs avaient seuls soutenu l'effort de l'ennemi; ils attendaient impatiemment Hofer, et ce ne fut pas sans un vif sentiment de satisfaction, que le matin de ce jour ils aperçurent du côté de l'ouest, dans la di-

rection de Telfs et de Gasteig, les levées en masse que le brave aubergiste amenait du Passeyer-Thal et de Méran. Ces bandes, répandues sur les hauts pâturages du Jaufen-Berg, tiraillaient avec les avant-postes de l'ennemi, et cherchaient à se mettre en communication avec leurs frères de l'Eisach.

A cette vue, les montagnards de Speckbaker poussent des cris de joie et sentent redoubler leur ardeur. Mais cette fois ils joignent la tactique au courage, ils laissent quatre mille Bavarois de l'avant-garde de Lefebvre traverser les premiers ponts de la vallée et pénétrer dans la gorge de Stilfes. L'escarpement des monts qui les environnent, la solitude et le profond silence qui règnent autour d'eux, et par-dessus tout le souvenir de la résistance désespérée que les montagnards avaient opposée à leurs camarades, frappent d'une secrète terreur ces hommes ordinairement si résolus. Ils marchent en silence, s'arrêtent brusquement, prêtent l'oreille au moindre bruit qui arrive de la montagne, repartent, mais pour s'arrêter bientôt de nouveau, sans se rendre ni aux prières ni aux menaces de leurs officiers, qui comprennent, comme eux, toute l'étendue du danger, et qui veulent les pousser en avant pour en triompher plus sûrement.

Tout à coup une voix qui semble partir des entrailles de la montagne fait entendre ces redoutables paroles : — *Etienne, est-il temps?*—*Non, pas encore*, répond une autre voix; et tout rentre dans le silence.

On s'arrête, on délibère, on informe le maréchal Lefebvre de cette circonstance, et on attend de nouveaux ordres.

— *Dites à ces j.-f. que nous les suivons, et que s'ils ne veulent pas passer, nous allons les éperonner,* avait répondu Lefebvre. Les Bavarois se remettent donc en marche; mais à peine ont-ils fait quelques centaines de pas, que la même voix s'écrie : — *Hans! au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lâchez tout!* Aussitôt arbres, rochers, terrain, tout une partie de la montagne semble s'ébranler avec un bruit égal au bruit du tonnerre, et, avant que les Bavarois aient eu le temps de fuir, ou seulement de lever la tête, la redoutable avalanche les atteint et les écrase; chaque arbre, chaque roche laisse, en tombant, de larges vides dans leurs rangs; des compagnies entières sont broyées contre les rochers qui bordent le chemin; d'autres sont emportées dans le précipice, et noyées dans le torrent.

Au même instant, de toutes les pentes voisines, les Tyroliens ouvrent un feu meurtrier sur ceux que l'éboulement a épargnés. Les premiers rangs se rejettent en désordre sur les derniers, tous fuient, et bientôt trois mille hommes, courant à la débandade, se précipitent sur le corps de Leferbve, qui les suivait. Alors la confusion la plus horrible envahit cette malheureuse armée, entassée dans ce défilé. Entraînés par leurs camarades, les soldats du centre et de l'arrière-garde jettent leurs armes sans avoir vu l'ennemi et fuient avec eux : canons, bagages, munitions, tout est abandonné dans le ravin. Cavaliers, fantassins, Français, Saxons, Bavarois, ne forment plus qu'une masse confuse. Cette foule effrayée traverse Sterzing sans s'arrêter, couvre les routes du Brenner, et fuit vers Inspruck, harcelée par les montagnards d'Hofer qui venait de se réunir aux soldats de Specbaker et d'Haspinger.

Lefebvre, après avoir vainement tenté de rallier les fuyards, fut entraîné dans leur déroute. Deux fois il fut sur le point d'être pris par l'ennemi, et il ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Le 10 août il rentrait à Inspruck, où il apportait la première nouvelle de son désastre. Ce qu'il avait laissé de troupes françaises dans cette ville put seul empêcher les Tyroliens d'y pénétrer en même temps que les fuyards.

Le 13 août, vingt mille insurgés étaient encore rassemblés sous les murs d'Inspruck, où les débris de l'armée de Lefebvre, en nombre à peu près égal, s'étaient ralliés. Ces soldats, découragés par leurs précédentes défaites, se laissèrent battre une seconde fois sur les pentes du mont Isel. Dans cette affaire André Hofer commandait en personne, Haspinger et Specbaker étaient ses lieutenants. Specbaker était placé à l'aile droite de l'armée tyrolienne, et le *Diable de Feu* et ses redoutables compagnons eurent bientôt mis en fuite les troupes qui leur étaient opposées. Vers le centre, le pont de la Sill et le couvent de Saint-Viltren, où reposaient les corps des Tyroliens morts dans la précédente bataille, furent plus vivement disputés. Le sol, aux environs du couvent était jonché de cadavres, et la victoire paraissait indécise, quand les Tyroliens, animés par la présence d'une image miraculeuse de la Vierge (1), à laquelle ils attribuaient déjà leur

(1) Image apportée dans le pays, dit la légende, par les chrétiens de la 10e légion.

première victoire, tentèrent un dernier et terrible effort. Les Bavarois furent obligés de céder au fanatisme et à la bravoure de ces hommes; ils se retirèrent en désordre dans la ville, et avant le lever du soleil tout ce qui restait de l'armée d'invasion avait évacué pour la troisième fois la capitale du Tyrol, et se retirait précipitamment sur l'Inn inférieur.

Tandis qu'Hofer jouissait à Inspruck des honneurs du triomphe et organisait dans cette ville une sorte de gouvernement patriarcal, une monarchie primitive, le *Diable de Feu* s'attachait aux pas de l'ennemi, taillait en pièces son arrière-garde aux environs de Schwatz, et chassait les débris de l'armée de Lefebvre bien au delà de la frontière du Tyrol.

Ainsi, au commencement de septembre, le pays était encore une fois purgé de soldats étrangers, et d'envahis les Tyroliens devenaient envahisseurs. En effet Speckbaker et le capucin pénétraient dans le pays de Saltzbourg, appelant aux armes les habitants et les engageant à se réunir à eux *contre les soldats de l'Antechrist.* La fortune favorisa d'abord ces deux chefs : ils poussèrent jusqu'à Reinchenhall, petite ville distante de quelques lieues seulement de Saltzbourg. Le capucin, auquel ces succès avaient tourné la tête, parlait d'aller à Vienne battre Napoléon et délivrer l'empereur François. Mais Speckbaker, mieux avisé, voyant que, loin de les seconder et de se joindre à eux, les montagnards du pays de Saltzbourg les évitaient et les regardaient passer avec une sorte de terreur, s'apercevant en outre que chaque jour le nombre de ses soldats diminuait, car ces braves gens retournaient chez eux par petites troupes, ennuyés qu'ils étaient de rester si longtemps sans voir leurs femmes et leurs enfants; Speckbaker songea à se rapprocher de la frontière du Tyrol, que menaçait une nouvelle et plus redoutable invasion.

Ses prévisions n'étaient que trop fondées ; les terribles soldats de Wagram allaient envahir le Tyrol. Attaqué à Melek le 16 octobre, Speckbaker, après des prodiges de valeur, fut obligé de céder au nombre et à la bravoure de ses adversaires. Il perdit deux cents hommes; son fils Anderl, qui l'accompagnait, fut fait prisonnier; sa petite armée fut mise en déroute, et lui-même, grièvement blessé, il eut peine à s'échapper.

Toutes les routes qui conduisaient à Inspruck étaient couvertes d'ennemis. Rusca par Trente et Botzen, de Wrède et Deroy par

les routes de la Bavière, s'avançaient au cœur du Tyrol, animés tous d'un violent désir de vengeance. Les insurgés se virent contraints une dernière fois d'abandonner la vallée de l'Inn et leur capitale, et de se retirer dans la montagne. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de la paix de Vienne. Les chefs tyroliens comprirent alors l'inutilité de toute résistance, et paraissaient décidés à se soumettre. Hofer lui-même, obéissant aux ordres de l'archiduc Jean, venait, par une proclamation, d'inviter ses compagnons à mettre bas les armes et à rentrer dans leurs foyers, lorsqu'un officier tyrolien du nom de Kolb, soit trahison comme le prétendent aujourd'hui ses compatriotes, soit folie comme on est plutôt porté à le croire, ameuta les paysans qui se séparaient, et publia hautement que l'avis communiqué à Hofer était faux; que l'Autriche, loin d'abandonner ses enfants les plus chers, allait bientôt les seçourir; qu'il était chargé de le leur annoncer; que, loin de se soumettre, il fallait tenter un dernier et puissant effort. Lés Tyroliens n'étaient que trop portés à regarder comme mensongère la nouvelle de l'abandon de l'Autriche. Ils crurent aux paroles de Kolb, ils reprirent les armes; cette démarche insensée fut l'arrêt de mort d'une foule de braves. Hofer et les autres chefs du centre du Tyrol s'étaient remis à la tête de leurs redoutables bandes; ils soutinrent héroïquement une lutte inégale, et, pendant cette dernière et fatale période de l'insurrection, qui comprend la seconde partie du mois de novembre, plus de sang tyrolien fut répandu que pendant tout le reste de la campagne. De braves chefs, comme Pierre Thalguter, succombèrent au champ d'honneur; d'autres, comme Mayer, furent pris et fusillés. Pierre Mayer avait été saisi les armes à la main; on lui demande s'il a eu connoissance de la proclamation du prince Eugène? S'il eût répondu *non*, il était sauvé. Sourd aux prières de ses amis, il aima mieux dire la vérité, et mourut à l'âge de quarante-cinq ans.

Kolb avait bientôt disparu; Hofer et son ami Holzknecht, restés seuls, se défendaient comme des lions dans les gorges du Passeyer-Thal. Baraguay-d'Hillers, ennemi généreux, leur offrit la vie sauve, s'ils mettaient bas les armes. Holzknecht céda et retourna dans son village; Hofer seul s'obstina et aima mieux se cacher que se rendre. Il se réfugia sur le sommet d'une montagne, au milieu des neiges, et fut livré à ses ennemis par le traître Donay;

on sait sa mort héroïque dans les murs de Mantoue. Speckbaker, Haspinger le capucin, Eisenstekken, Sieberer et les autres chefs de l'Inn, mieux informés qu'André Hofer, et ne pouvant douter de l'authenticité du traité de Vienne, avaient désarmé et dispersé leurs bandes. Haspinger, craignant d'être excepté de l'amnistie, se réfugia au couvent d'Einsiedeln en Suisse, et de là à Vienne, par Côme et le Véronais. Mais Speckbaker, retiré dans le hameau de Stallsins, eut l'imprudence ou la générosité de se remettre en campagne avec sa bande, à la réception d'une dépêche d'André Hofer, qui lui mandait qu'il l'attendait de l'autre côté du Brenner : bientôt Kolb prit la fuite ; Hofer disparut, et Specbaker fut obligé de se jeter dans la montagne, et sa tête fut mise à prix.

La bravoure du *Diable de Feu* était en grande renommée parmi les Bavarois. Ils connaissaient l'énergie de caractère du chef montagnard, les ressources de son esprit ; ils redoutaient par-dessus tout la grande influence qu'il exerçait encore sur les paysans des districts de l'Inn, d'Inspruck à Schwatz : aussi attachèrent-ils une importance extraordinaire à se rendre maîtres de sa personne. Son signalement avait été mis à l'ordre du jour de chaque détachement ; des descriptions de sa personne, accompagnées de gravures sur bois, représentant les traits de son visage et les détails de son costume, avaient été imprimées à Inspruck et répandues dans l'armée et dans les moindres cantonnements de montagne ; enfin de nombreuses patrouilles parcouraient, dans tous les sens, la haute chaîne de monts neigeux qui s'élèvent entre les vallées de la Zell et de l'Inn, où l'on savait que Speckbaker s'était réfugié. Les soldats bavarois, personnellement animés contre lui par le souvenir des mauvais tours qu'il leur avait joués et par l'appât des récompenses promises, le traquaient comme une bête fauve, lorsqu'ils étaient parvenus à le dépister. Quand ils avaient perdu ses traces, ils fouillaient les forêts, les chalets écartés, les cavernes, les arbres creux, et jusqu'aux fentes des rochers et aux mousses épaisses sous lesquelles on pouvait croire que le rusé montagnard s'était caché.

Speckbaker cependant luttait avec ses ennemis de constance et d'adresse. Ses aventures tiennent du roman.

Quand les Bavarois commencèrent leur poursuite, il se trouvait encore à la tête de treize de ses compagnons les plus résolus. Pendant quelques jours il rôda avec eux de chalets en chalets,

passant d'une montagne à une autre, tenant tête quelquefois aux petits détachements ennemis, se glissant entre les corps plus nombreux et manœuvrant de façon à s'échapper par le Pustherthal, en suivant les cimes des monts où la Zell prend sa source. Le jour de Noël, il arriva au village de Dux, situé au cœur des montagnes : il avait trouvé fermés tous les passages de la vallée ; ses compagnons étaient épuisés de fatigue, et les vivres leur manquant depuis plusieurs jours, ils allaient périr d'inanition. Speckbaker les remercia de leur dévouement, prit congé d'eux et se cacha chez un ami.

Il commençait à peine à se reposer de ses fatigues lorsqu'on vint lui annoncer qu'un détachement bavarois traversait la montagne et s'approchait du village. Speckbaker ne voulait pas fuir ; mais quand il vit de ses propres yeux un de ses compagnons de la veille, le traître Holser, qui guidait ce détachement et qui déjà se dirigeait vers la porte du chalet où il s'était réfugié, il embrassa l'ami qui l'avait caché et qu'il craignait de compromettre, grimpa sur le toit du chalet, de ce toit sauta sur un rocher, de ce rocher, gagna l'Alpe voisine, et, grâce à sa merveilleuse agilité, tandis que les ennemis le cherchaient encore dans la maison de Dux, il gravissait déjà l'une des cimes les plus élevées du voisinage. Il ne prit de repos que lorsqu'il fut parvenu bien au delà de la région des sapins et à la limite des neiges.

Pendant les vingt-sept jours suivants, ses ennemis, toujours sur sa piste, lui firent une chasse furieuse et furent vingt fois sur le point de le prendre ; mais Speckbaker était aussi opiniâtre que ses adversaires : il était plus adroit qu'eux, et, grâce à la parfaite connaissance qu'il avait du pays et à son admirable présence d'esprit, il leur échappa toujours. On a peine à comprendre comment il put résister, pendant tant de jours, à la fatigue, au froid et à la faim. La faim surtout le réduisit aux plus terribles extrémités. Il ne pouvait se procurer de vivres que par surprise, et une fois il resta quatre jours entiers sans rien manger. Ces cruelles épreuves avaient épuisé ses forces, sans que pour cela sa constance fût ébranlée. Il sentit cependant qu'un plus long séjour dans la montagne était impossible, et qu'il fallait se rapprocher des lieux habités. Il trompe alors la surveillance des deux détachements bavarois qui le serraient de plus près et redescend par la vallée de Volders, vers les rives populeuses de l'Inn.

Comme il traversait une forêt, aux environs de Talferberg, il rencontra sa femme et ses enfants qui, obligés de fuir de ce dernier village, où on avait voulu les saisir comme otages, erraient à l'aventure, ne sachant où reposer leur tête. Cette rencontre fut déchirante ; le brave chef embrassa en pleurant des êtres qui lui étaient si chers et qu'il ne croyait plus revoir, et, mettant toute sa sollicitude d'époux et de père à les guider dans la montagne, il les conduisit, par des sentiers peu fréquentés, au hameau de Volsberg, où tous restèrent quelque temps cachés.

Cependant, depuis que les Bavarois avaient perdu les traces de Speckbaker, le désir de s'emparer de sa personne était plus vif encore. Le prix promis à celui qui le livrerait avait été doublé; 700 florins devaient être la récompense de cette trahison. L'indiscrétion d'un ami, la faiblesse de l'un de ces pauvres paysans que la guerre avait réduit à la misère la plus affreuse, et que devait tenter une somme aussi considérable, pouvaient perdre Speckbaker. Il se décida à quitter encore une fois sa femme et ses enfants et à reprendre la vie aventureuse du proscrit.

On était au cœur de l'hiver, qui sévissait avec une extrême rigueur; les neiges couvrait en grande partie les monts du voisinage. Speckbaker, qui n'avait plus seulement à lutter contre les embûches et les entreprises des hommes, mais aussi contre l'inclémence de la saison, sentit bien qu'il ne pouvait tarder à succomber, si, fatigué par les courses du jour, il était obligé de passer, sans abri et à ces hauteurs, les longues nuits de l'hiver. Dans l'une de ses courses précédentes, il avait remarqué, près du sommet du Gemshaken, l'un des pics les plus escarpés et les plus sauvages du pays, une caverne dont l'entrée paraissait inaccessible. Le chasseur de chamois, surpris par la tourmente, aurait pu seul tenter de s'y réfugier, car, pour ne pas se laisser choir dans le précipice, il fallait avoir un pied sûr, une main ferme, un œil que le vertige ne troublât point. Ce fut là que Speckbaker se retira. A l'aide d'un domestique fidèle, il transporta, dans ces solitudes élevées, la quantité de provisions nécessaires pour subsister jusqu'au printemps, des armes, de la poudre, des vêtements ; et choisissant une nuit du commencement de janvier, nuit de tempête, pendant laquelle la neige tombait à flocons épais, le pauvre fugitif, assuré que la trace de ses pas serait aussitôt effacée par le vent de la surface mo-

bile des neiges, gagna rapidement sa mystérieuse demeure.

Speckbaker était bien résolu à ne pas quitter cette retraite de tout l'hiver, et c'était pour se défendre, s'il le fallait, dans l'espèce de forteresse où il s'était établi, qu'il avait emporté des armes. La défense, en effet, était facile. Un seul sentier presque perdu sous les neiges conduisait aux environs de la caverne, et le téméraire qui eût voulu franchir l'espace qui s'étendait de la plate-forme, où ce sentier se perdait, à l'entrée de la grotte, eût été obligé de gravir des talus presqu'à pic et de suivre une étroite corniche, naturellement taillée dans le roc, à plus de cent pieds au-dessus de l'abîme. Mais une appréhension des plus vives s'était emparée de l'esprit de Speckbaker; il se rappelait la trahison de Holser, et il craignait d'être surpris pendant son sommeil. Cette fois encore son esprit industrieux vint à son aide. Il disposa au milieu d'une touffe de broussailles une carabine placée de façon que l'homme qui essaierait de gravir la corniche de rochers devait forcément en faire partir la détente. L'explosion l'avertirait, et lui donnerait le temps ou de fuir ou de se mettre sur la défensive, selon que les assaillants seraient plus ou moins nombreux.

Ainsi établi dans la montagne, Speckbaker se condamna à ne sortir que le soir et avec les plus grandes précautions. Il passait une partie des nuits à rassembler le bois mort dont il avait besoin pour alimenter le feu qui lui servait à faire cuire ses provisions et à réchauffer ses membres glacés, car les blessures qu'il avait reçues au combat de Melek, rouvertes par ses fatigues, le faisaient cruellement souffrir, et le rendaient plus sensible qu'il ne l'avait jamais été à l'impression du froid. Son foyer était établi au fond de la caverne; il ne l'allumait que la nuit ou dans les journées brumeuses, lorsque les nuages ou les brouillards couvraient d'un voile épais le sommet de la montagne, et que la fumée qui s'échappaient de la bouche de la caverne, se mêlant aux vapeurs des nuages, ne pouvait trahir la présence d'un homme sur ces cimes escarpées. Ce fut ainsi qu'il passa les mois de janvier et de février.

Dans les premiers jours de mars, la neige qui couvrait les Alpes commença à fondre, et la température s'adoucit. Le 14, vers le milieu du jour, comme, à la faveur d'un brouillard épais, Speckbaker s'était aventuré hors de la caverne, et qu'il ramassait

quelques rameaux de bois sec sur une des pentes voisines, une avalanche, se détachant du sommet de la montagne et tombant avec le fracas du tonnerre, l'enveloppa de sa masse mouvante avant qu'il eût pu songer à fuir, l'entraîna dans sa chute, et dans l'espace de quelques secondes le porta au fond de la vallée, à plus d'une demi-lieue de distance. Cette fois encore la Providence vint au secours du proscrit, car Speckbaker ne fut pas tué par une chute si effroyable. Cependant, comme il se relevait tout étourdi du coup, il sentit une vive douleur au haut de la cuisse, et en s'examinant, il s'aperçut qu'il avait la cuisse démise. Tout retour à la caverne lui était désormais interdit; il lui eût été impossible d'y remonter. D'ailleurs, les souffrances horribles qu'il éprouvait ne lui laissaient que trop comprendre que maintenant il ne pouvait se passer du secours des hommes. Le malheureux se voyait dans la cruelle alternative de mourir d'une mort lente dans ces solitudes, succombant aux angoisses de la douleur ou de la faim, ou de gagner le hameau voisin, au risque de tomber entre les mains de ses ennemis. Speckbaker se décida à ce dernier parti. Il rassembla ce qui lui restait de forces, et s'appuyant sur un bâton, il se traîna avec des peines et des souffrances infinies au bas de la montagne, jusqu'à ce même chalet de Volgsberg, où, deux mois auparavant, il avait trouvé un asile avec sa femme et ses enfants. Il arriva à ce châlet vers les dix heures de la nuit, après sept heures de marches. L'ami qui déjà l'avait caché une fois, l'accueillit encore avec empressement; il lui donna un lit, des aliments, et profita du reste de la nuit pour aller en toute hâte chercher un chirurgien aussi habile que discret, qui fit sur-le-champ la réduction du membre luxé. Comme il achevait l'opération, le jour commençait à poindre. Alors seulement Speckbaker put goûter un peu de repos. Il passa, couché dans un coin du chalet, toute la journée du 15; mais il n'était pas au bout de ses fatigues et de ses souffrances. Vers le soir, une patrouille bavaroise parut aux environs de Volgsberg; ces soldats, d'un moment à l'autre, pouvaient entrer dans le chalet où Speckbaker était couché; son départ fut décidé pour la nuit même.

Vers les neuf heures, quand les ténèbres furent profondes, et que tout parut tranquille dans la montagne, l'hôte de Speckbaker et Spielthenner, le chirurgien, sortirent avec précaution du

chalet, et chargeant alternativement le malade sur leurs épaules, ils le portèrent, par des sentiers détournés et presque impraticables, au village de Rinn, où, comme nous l'avons vu, Speckbaker avait sa maison. Cette course fut pénible. Plus d'une fois les courageux amis du proscrit, pliant sous le fardeau, furent contraints de faire halte non loin des postes bavarois; plus d'une fois, glissant sur une neige durcie par la gelée, ils furent sur le point de tomber dans les précipices, ou bien, s'enfonçant jusqu'aux épaules dans des neiges nouvellement tombées, ils coururent le danger de s'abîmer et d'être ensevelis vivants. Enfin, après une marche de plusieurs heures et des fatigues inouïes, ils arrivèrent à l'entrée d'un petit bois, sur la lisière duquel était bâti le chalet qui servait d'étable à la ferme de Speckbaker. Ils se glissèrent sous le fourré jusqu'à la porte de cette étable, l'ouvrirent sans bruit, et déposèrent le malade dans un coin, ayant soin de le bien cacher sous un tas de foin. La présence des Bavarois, qui occupaient le corps de logis principal de l'habitation de Speckbaker, à moins d'une portée de fusil de cette étable, obligeait le proscrit et ses amis à toutes ces précautions. Spielthenner et son compagnon n'osèrent même réveiller personne dans la maison; la nuit était fort avancée, ils serrèrent une dernière fois dans leurs bras leur cher Speckbaker, et le quittèrent, s'en remettant pour le reste à la Providence.

Vers les quatre heures du matin, George Zoppel, fidèle domestique de Speckbaker, venant donner du fourrage au bétail, entra dans l'étable.

— *Zoppel!* murmura son maître avec précaution.

Zoppel se signa et regarda autour de lui d'un air effrayé en reconnaissant cette voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— *Zoppel!* répéta Speckbaker en écartant le foin qui le couvrait et en se montrant à son serviteur effrayé.

Cette fois le pauvre homme tomba à genoux, les mains jointes, croyant voir le spectre de son maître, et n'osa pas proférer une parole. Speckbaker, cependant, l'eut bientôt détrompé et rassuré; puis, tous deux avisèrent aux moyens d'échapper à la surveillance des Bavarois.

Grâce aux ressources inventives du chef tyrolien, ce moyen fut bientôt trouvé. C'était de s'enterrer vivant. En conséquence,

Speckbaker ordonne à Zoppel de creuser dans l'intérieur de l'étable, sous la place où se tenaient les bestiaux, un trou assez long et assez large pour recevoir le corps d'un homme. Quand cette fosse fut creusée, il s'y étendit, se fit recouvrir d'une couche de terre et de fumier d'un demi-pied d'épaisseur, ne laissant qu'une étroite ouverture à travers le fumier pour pouvoir respirer. Quand tout fut achevé, Zoppel se retira.

De la nuit du 15 mars au 2 mai suivant, c'est-à-dire pendant une période de plus de six semaines, Speckbaker, espèce de cadavre vivant, resta enterré dans cette fosse, ne pouvant changer ni de vêtement, ni de position, et osant à peine faire renouveler le fumier qui l'entourait, et dont l'infection l'eût trahi. Chaque matin, son fidèle Zoppel lui apportait une petite provision de pain, d'œuf et de laitage pour le jour. Il déposait ces vivres à côté de son maître, dans le fumier, sans proférer une parole, et sortait. Les Bavarois étaient si voisins, et leur surveillance était si active, qu'un mot aurait pu perdre le proscrit. Pendant tout le temps que Speckbaker resta gisant dans l'étable, Zoppel n'osa pas faire savoir à Marie, sa femme, qui était alors rentrée dans sa maison avec ses enfants, que son cher époux était si près d'elle. Malgré ces précautions excessives, Speckbaker fut plus d'une fois sur le point d'être découvert. Un jour même, un officier bavarois, cherchant des armes qu'on disait cachées dans l'étable, et fouillant le fumier avec son sabre, s'approcha tellement de la fosse où gisait le malade, que celui-ci sentit le froid de la lame qui effleurait son visage, et qu'en allongeant le bras, il eût pu prendre le pied du Bavarois.

Vers la fin d'avril, la position de Speckbaker devint tout à fait intolérable; l'humidité du terrain, où s'infiltraient les eaux des neiges, la gêne horrible que lui causait une immobilité aussi prolongée, l'air infect qu'il respirait, et, par-dessus tout, l'épouvantable saleté qui l'entourait, avaient lassé sa constance. Néanmoins ses forces étaient revenues, et son inaction forcée avait hâté sa guérison. Il résolut de tout tenter pour quitter ce séjour de misère.

Le 2 mai, quand il se leva et qu'il sortit de sa fosse, ses vêtements, pourris, tombaient en lambeaux; et, quoique sa cuisse fût parfaitement remise, qu'il ne souffrît plus, et qu'il se sentît aussi fort que par le passé, ses membres étaient tellement raidis par le

manque de mouvement, qu'il fut obligé de rester jusqu'au 5, pour les excercer la nuit, et leur rendre quelque souplesse. Dans la soirée du 4 au 5, il permit enfin à Zoppel d'avertir sa femme, et de la lui amener. Quand Marie entra dans la cabane, où elle vit son pauvre Speckbaker qu'elle croyait mort, lorsqu'elle sut tout ce qu'il avait souffert, et qu'elle apprit qu'il était resté si longtemps caché près d'elle, elle fondit en larmes, tomba dans les bras de son mari, et eut grand peine à étouffer ses sanglots. Pendant cette scène touchante, la nuit avançait; Marie venait à peine de retrouver son cher Joseph, qu'il fallait songer à se séparer. Elle voulut du moins l'accompagner une partie du chemin, et ne le quitta que quand le jour commerçait à poindre, et que Speckbaker allait gravir les dernières cimes des monts voisins.

Les Bavarois avaient perdu la trace de Speckbaker depuis le commencement de janvier : ils n'avaient reçu ni la nouvelle de sa sortie dû Tyrol, ni celle de son arrivée en Autriche; ils le croyaient mort de misère ou de froid au milieu des neiges des Alpes, et leur surveillance s'était un peu relâchée. Speckbaker se garda bien de les détromper; il ne marchait que la nuit, évitant avec soin les lieux habités. Ses amis eussent pu le reconnaître, et leur joie lui fût devenue fatale. Speckbaker, nous l'avons vu, était un homme de courage; il avait un cœur résolu. Vingt fois il avait affronté la mort, s'avançant avec calme à travers une grêle de balles, se jetant à la gueule des canons; et cependant, il l'avoua depuis, le seul mobile de ses actions pendant ce long hiver, si pénible pour lui, c'était la peur ! la peur de la mort! d'une mort ignominieuse, sur un échafaud, de la main d'un bourreau ! Cette peur lui fit braver mille dangers, toujours renaissants; cette peur soutint sa constance au milieu de la plus affreuse détresse; cette peur le couchait vivant dans une fosse, et le retenait à demi-mort de froid, de fatigue et de faim, au milieu des neiges et des glaces; cette peur l'obsédait jour et nuit, et, dans cette dernière circonstance, elle lui donnait encore la force d'entreprendre le plus périlleux voyage. Il fallait, en effet, se rendre du centre du Tyrol en Autriche, en suivant les cimes des Alpes de Saltzbourg, de la Carinthie et de la Styrie. Des milliers d'ennemis occupaient les cols qu'il devait franchir, ou gardaient le passage des torrents et des rivières. Il fallait donc s'aventurer d'une cime à l'autre, remonter les rivières jusqu'à leur source, et traverser les torrents en sau-

tant de rochers en rochers. Speckbaker ne fut pas rebuté par de pareils obstacles. Quand il eut donné à sa femme Marie le baiser d'adieu, il se dirigea d'abord sur les hauts sommets des Alpes de Volders et de Wattenthal; et, passant aux environs du village de Dux où quatre mois auparavant il s'était séparé de ses amis, il s'enfonça hardiment dans les montagnes du Zillerthal. Là, il fut bientôt arrêté par la Zell, torrent profond et impétueux qu'il était impossible de franchir à gué, et qu'il ne pouvait passer que sur des ponts, à moins de faire un détour de plus de trente lieues.

En rôdant tout le jour sur les montagnes du voisinage, Speckbaker avait pu s'assurer que tous ces ponts étaient gardés par des postes ennemis, et cependant il fallait passer sur l'un d'eux. Quand la nuit fut venue, il s'approcha de la rivière; à la lueur d'un feu de bivouac, il vit que la sentinelle bavaroise qui gardait le pont le plus voisin dormait, et que ses compagnons, couchés autour d'un feu, en faisaient autant. Il se glissa avec précaution sur le pont, et le traversa sans être aperçu. Il continua ensuite sa course vers l'est, et passa dans Pintzgau. Les fatigues des premières journées de ce pénible voyage l'avaient épuisé; sa faiblesse était grande, et il était obligé néanmoins de faire de longues marches, et de se tenir sans cesse en mouvement. S'il se fût arrêté, le froid, fort vif encore à ces hauteurs et dans cette saison de l'année, eût raidi ses membres, et l'eût jeté dans un engourdissement que la mort eût bientôt suivi. Enfin, après d'incroyables fatigues, et après avoir échappé à mille dangers, il franchit les confins de la Styrie, et se retrouva sur un sol hospitalier, au milieu d'amis. Quelques jours après il arrivait à Vienne, où la cour impériale l'accueillit avec la distinction que méritait son courage. Comme les portes du Tyrol lui étaient fermées, et qu'il se trouvait sans ressources, l'empereur lui fit don d'une belle habitation sur les frontières de la Hongrie. Avant de s'y établir, Speckbaker consulta sa femme qui résidait toujours dans le Tyrol. Dans ses lettres, il l'engageait à quitter son village, à venir le rejoindre et vivre avec lui en Hongrie. Voici l'une des réponses de Marie, témoignage natif et touchant de son amour pour son époux, de ses sollicitudes de mère, et de l'attachement des Tyroliens au sol natal.

15 janvier 1811.

« Mon mari chéri, mon bien-aimé Joseph, s'il vous est bien pénible de vivre séparé de moi, et si le fardeau de nos peines domestiques accable votre esprit, croyez qu'il n'est pas moins cruel à votre femme de vivre loin de vous. En vérité, quand je regarde mes enfants, mon cœur se brise; et cédant à mes premières réflexions, pauvres enfants! suis-je prête à m'écrier, en quoi votre sort diffère-t-il aujourd'hui de celui d'orphelins privés de leur père? et moi, que suis-je? sinon la malheureuse veuve d'un proscrit qui n'a plus même de nom? Ah! puisse le Dieu du ciel prendre pitié de vous, chers enfants, et pourvoir à votre avenir! Oh! mon Joseph, vous savez combien votre femme vous aime; ainsi, au nom de son amour et au nom de Dieu, elle vous supplie de ne pas lui en vouloir si elle vous répète ce qu'elle vous a si souvent dit, et si elle vous le répète aujourd'hui plus fortement que jamais. Oh! oui, plutôt que d'aller en Hongrie, ou dans quelque autre pays aussi éloigné, j'aimerais mieux (hélas! c'est bien cruel d'être obligé de le dire), j'aimerais mieux mendier avec mes enfants! Grâce au ciel, quoique cela puisse bientôt arriver, je n'en suis pas encore réduite à cette extrémité. Hélas! oui, cher époux, si le sort nous est toujours aussi contraire, bientôt peut-être aurez-vous pour femme une mendiante! mais je suis obligée de m'arrêter, car mes larmes inonderaient mon papier.

» Il est cependant une pensée, mon très-cher Joseph, qui doit vous consoler dans votre malheur, comme elle console votre pauvre femme, c'est que nous n'avons pas attiré sur nous la misère et l'infortune qui nous accablent par de coupables ou de folles actions. Notre attachement à notre bon empereur François et le désir ardent que nous éprouvons de redevenir Autrichiens, ont seuls tout fait; seuls ils ont mis votre vie dans le danger le plus imminent, et ils ont réduit votre femme et vos pauvres petits enfants à la pauvreté et à la détresse la plus affreuse. Oh! cher homme, prenez courage! Jetez-vous aux pieds de notre gracieux empereur qui est encore si bon pour vous et peignez-lui la position de votre femme dans le Tyrol.

» Pardonnez-moi si je ne vais pas vous rejoindre; vous savez, hélas! combien ma santé est délabrée, et s'il me serait possible

de supporter un si long voyage. Ah ! ne croyez pas que ce soit seulement un propos de *bonnes femmes*, c'est encore l'avis de beaucoup de gens sensés ; oui, le climat de la Hongrie est mortel à ceux qui n'ont pas un bon tempérament et une constitution robuste, et vous aimez trop votre femme, j'en suis sûre, pour vouloir sa mort. Faites au reste, ce que vous croirez devoir faire ; moi, je prierai Dieu pour que notre bon empereur François vienne à notre aide, et peut-être Dieu exaucera-t-il mes prières. Mais si sa volonté est que nous demeurions dans l'affliction, ne demandez que ce que vous pourrez obtenir ; et si l'on vous assigne une autre résidence, tâchez que ce soit dans la Styrie ou près de là ; si l'on vous refuse, s'il faut renoncer à tout espoir de voir notre cher pays redevenir autrichien, s'il ne vous est plus permis de retourner dans le Tyrol, alors, ô bien-aimé de mon cœur ! alors je viendrai vous rejoindre !

» Que je vous remercie donc, cher Joseph, pour votre souhait de nouvel an. Oh ! oui, que Dieu veuille que nous nous retrouvions sous le gouvernement de l'Autriche dans notre cher Tyrol !

» Pour que vous puissez faire plus aisément comprendre à ceux qui veulent nous servir tout ce que notre position a de misérable, cher époux, je ne dois rien vous cacher. Sachez donc, et je vous dis cela à mon grand chagrin, certaine que je suis de vous affliger ; sachez que nos bestiaux sont tous malades, nous avons déjà perdu le tiers de notre troupeau, et d'un jour à l'autre nous pouvons perdre le reste. J'ai déjà dépensé cinquante florins en médecines et en drogues. C'est, comme vous le pensez, un lourd surcroît à ajouter aux impôts qui nous écrasent. Je vous le répète encore une fois, cher époux, implorez quelque soulagement pour votre femme dans l'abandon, et pour vos malheureux enfants. Je vous dis mille bonnes et douces choses, et je vous recommande bien à Dieu et à la bonté de notre bienveillant empereur ; écrivez-moi bientôt et ne cessez pas d'aimer votre fidèle épouse.

» Marie Speckbakerin.

» *P. S.* Vos enfants vous embrassent tendrement ; prient pour vous avec ferveur. — *Notre père ne reviendra-t-il donc jamais ?* me demandent-ils souvent. »

A la paix de 1815, le Tyrol ayant été rendu à l'Autriche, Specbaker retourna dans ses chères montagnes pour y passer le reste de ses jours; mais les fatigues, les souffrances et les privations avaient altéré sa constitution robuste, et, malgré les soins de sa femme, sa santé ne put jamais se rétablir parfaitement. Vers le commencement de l'année 1820, ses forces commencèrent à décliner sensiblement, et avant la fin de cette même année il rendit le dernier soupir entre les bras de la pauvre Marie, à l'âge de cinquante-deux ans. Joseph Spekbacker fut enterré avec les honneurs dus aux majors, dans la cathédrale de Hall, à la droite de la porte de l'ouest. Une table de marbre noir couvre sa tombe (1).

Si vous parcourez le Tyrol et que vous vous arrêtiez dans la petite ville de Hall, demandez la demeure de Speckbaker. On vous conduira dans l'une des plus modestes habitations de la ville; là vous serez cordialement accueilli par une femme déjà avancée en âge, à la physionomie grave, douce et tout à fait allemande. Cette femme, c'est la veuve de Speckbaker. Trois jolies filles, pleines d'intelligence et de grâce, vous feront les honneurs du logis. La femme vous parlera longuement de son brave Joseph, entremêlant son discours de ces profonds soupirs qui partent d'un cœur bien gros, et de temps en temps essuyant une larme en cachette. Les filles vous apporteront leurs petites et précieuses reliques. L'une vous montrera le portrait et les livres favoris de son père; l'autre, une chaîne d'or, présent de l'empereur François; la troisième, un rosaire donné par le pape. Pendant ce temps un jeune homme, à l'air vif et martial, à la physionomie franche et ouverte, se tient dans un coin de la chambre, les bras croisés et la tête penchée sur sa poitrine; il semble rêver, et l'on voit au feu qui brille dans ses yeux, attachés sur le portrait du guerrier, de quelle nature sont ses rêves. Ce jeune homme, c'est l'un des fils de Speckbaker, non pas l'espiègle et courageux Anderl, le ramasseur de balles. Anderl, le prisonnier de Mekel, que le roi de Bavière fit généreusement élever, occupe aujourd'hui un petit emploi dans une ville du voisinage (2). Celui qui se tient là, c'est le fils cadet du chef tyrolien : il rêve aux exploits de son

(1) L'église de Hall, Saint-Nicolas, érigée sous les Maulstache, renferme aussi le tombeau magnifique du chevalier Baldauf.

(2) Il est directeur des fonderies d'Ienbach, près de Schwatz.

père, comme son père rêvait aux exploits de son aïeul. Il voudra vous conduire au pont de Hall, à la ferme de Rinn, au monastère de Volders, lieux témoins des victoires et des glorieuse épreuves de son père. Vous comprendrez, aux vives et chaleureuses paroles qui s'échappent tumultueusement du cœur du jeune homme, qui l'héritage paternel n'est pas échu à d'indignes fils; et au moment de vous quitter, vous serrant la main aveceffusion, il vous dira avec une franchise un peu sauvage ce que pense aujourd'hui chaque Tyrolien : *Vous êtes venu en ami dans notre cher Tyrol, vous êtes mon frère !.... Mais, par les cendres de mon père; ne venez jamais en ennemi !*

F. Mercey.

(Revue des Deux Mondes.)

LES
AMANTS MYSTIQUES,

OU

Amoureux, Poëte et Fou.

FRAGMENTS D'UN JOURNAL INÉDIT DE WILLIAM COWPER.

I. — INTRODUCTION.

Il est des villes dont le vieux nom nous reporte à un passé si loin de nous, que la tradition seule peut en justifier l'étymologie historique. Si vous visitez jamais la petite cité d'Huntingdon (*pays de chasse*), capitale du comté du même nom en Angleterre, vous y chercheriez en vain les traces de la forêt giboyeuse, au milieu de laquelle quelques chasseurs fondèrent ses premières maisons avant la conquête normande. Sa belle rivière, l'Ouse, n'arrose plus d'autres arbres que les rares saules de ses bords; sa grande plaine, où broutaient jadis le cerf et le daim, verte prairie au printemps, marécage souvent inondé pendant l'hiver, n'offre plus guère au chasseur d'autre gibier que le canard, la sarcelle et les diverses espèces d'oiseaux qui se plaisent dans les contrées humides.

Vous aimez peut-être les ruines : vous avez lu dans la *Britannia* de Camden et dans la chronique d'Henry, qu'Huntingdon avait autrefois quinze belles églises, un prieuré de chanoines, un couvent de dominicains, une léproserie, un hôpital richement doté, un château bâti primitivement par les légions romaines,

puis restauré au moyen âge par un prince d'Écosse, qui prenait le titre de comte d'Huntingdon, etc., etc. Hélas! pas plus de vestiges des églises, des monastères, des hospices et du château, que des chênes de l'antique forêt!

Toutes ces choses, que regrettent l'artiste et le poëte, sont fort indifférentes aux habitants actuels d'Huntingdon, occupés, la plupart, de la fabrication de leur excellente bière. Cependant cette industrie n'est plus ce qu'elle fut du temps de Cromwell, dont on sait que la famille ne croyait pas déroger à sa noblesse en vivant du produit de sa brasserie d'Huntingdon. Les compatriotes du lord Protecteur vous montrent encore, avec une certaine vanité, le site de sa maison paternelle ; c'est leur monument, le seul. Je ne sais si c'est par respect pour cette grandeur de l'histoire ou par amour du comfort que cette maison a été trouvée trop petite par un des derniers propriétaires : elle a été convertie en une habitation plus vaste et plus commode sans doute ; mais il est bien permis de déplorer que cet honnête Anglais de notre siècle n'ait pas laissé subsister au moins la simple chambre où la femme du *brasseur* mit au monde celui qui devait trôner à la place des Stuarts dans les palais de la Grande-Bretagne, cette chambre où l'enfant prédestiné vit un jour un spectre ouvrir brusquement les rideaux de son lit, pour lui dire comme à un autre Macbeth : *Tu seras roi !*

En l'année 1765, Huntingdon n'avait guère, comme de nos jours, qu'une population de deux mille âmes : c'était donc une *petite ville* où tous les habitants se traitaient de voisins, où le moindre événement faisait époque, et où il était impossible qu'un étranger pût venir se fixer sans provoquer autour de lui les mille et une questions de la curiosité. « Rome ou le désert ! » s'écriait je ne sais plus quel ancien : il n'y a que dans les grandes foules ou dans une solitude complète qu'on peut passer inaperçu. Cette réflexion n'avait pas été faite sans doute par un jeune homme venu depuis quinze jours à Huntingdon avec le projet d'y vivre dans la retraite, de fuir le monde pour se livrer à l'étude, de ne fréquenter d'autre réunion que celle de l'église, et de borner ses distractions à une paisible promenade sur les rives de l'Ouse. Il avait retenu une chambre garnie, où il était servi par un domestique qui l'avait accompagné, et qui, presque aussi silencieux que son maître, éludait toutes les interrogations qu'on lui adres-

sait. Il en résulta bientôt une extrême envie de savoir qui ce pouvait être. Livré aux conjectures du prochain, le modeste inconnu passa successivement par tous les degrés de l'échelle sociale, tour à tour proscrit et prince déguisé, suivant le caprice de ceux qui voulaient à tout prix avoir deviné son histoire. En général, cependant, toutes les suppositions lui étaient favorables, tant son air souffrant et résigné, tant sa physionomie, plus timide que sauvage, intéressaient tous ceux qui le rencontraient. Son assiduité aux offices, l'attitude de sa prière, indiquaient un chrétien pieux. Or, quoique les familles d'Huntingdon ne fussent pas ennemies des plaisirs mondains, on y eût peu estimé quiconque n'aurait pas rempli ses devoirs de bon protestant; et le révérend pasteur, M. Hogdson, n'avait pas à se plaindre que la danse et le jeu détournassent aucune de ses ouailles les jours où sa parole les rassemblait autour de sa chaire.

Dans cette congrégation de fidèles, qui formait la majorité des sages habitants de la petite ville, on distinguait quelques familles animées encore d'un zèle plus ardent pour leur salut, et qui, écartant toute récréation profane, suivaient plus rigoureusement ce que, dans la langue du catholicisme, nous appellerions les pratiques de la vie dévote. La famille Morley-Unwins aurait pu être citée comme le type de ces saintes maisons, toutes parfumées du baume des bonnes œuvres, et où la parole la plus insignifiante semblait faire partie d'une prière ou d'une exhortation chrétienne. Cette famille se composait de son chef, M. Morley-Unwins, patriarche par ses années, et respectable ecclésiastique, qui préparait des élèves pour l'Université. Sa femme était plus jeune que lui, et, quoique mère d'un fils de vingt ans et d'une fille de dix-huit, la douce sérénité d'une vie dont la piété réglait toutes les émotions lui avait conservé une fraîcheur de jeunesse qui la faisait prendre souvent pour la sœur aînée plutôt que pour la mère de ses enfants. Il y avait dans le caractère de M. Morley-Unwins quelque chose de la simplicité du vicaire de Wakefield; et le jeune William, destiné par lui à l'état ecclésiastique, ne ressemblait pas mal, par sa candeur, à cet excellent Moïse, que Goldsmith a donné pour second fils à son héros. Mais M. Morley n'avait pas à combattre chez lui ces petites vanités, qui ne contribuèrent pas peu aux infortunes de la famille Primrose. Dans leur toilette des dimanches, sa sage moitié et la jeune miss

Unwins laissaient voir qu'elles se paraient pour le Seigneur et non pour les hommes. Aussi jamais un fat sémillant comme le squire Thornill n'eût attiré leurs regards ; il n'aurait pas même eu l'honneur de leur inspirer de l'antipathie en cherchant à se faire remarquer d'elles; il serait resté inaperçu, ou tout au plus il fût parvenu à exciter ce genre de curiosité froide que nous éprouvons pour un être d'une nature tout à fait différente de la nôtre.

Mais le pieux étranger d'Huntingdon ne pouvait manquer d'intéresser, au plus haut degré, la famille Morley-Unwins. Par une attraction mystérieuse, ce fut là surtout que la charité chrétienne s'émut pour lui, et devina qu'il était envoyé providentiellement à Huntingdon par quelque ange consolateur. Une sympathie fraternelle le rapprocha tout d'abord du jeune Morley-Unwins; et, chaque fois, le même hasard plaçait dans l'église, à côté l'un de l'autre, ces deux hommes qui, avant de s'être parlé, se regardaient comme s'ils se fussent déjà rencontrés ailleurs. Enfin, triomphant d'un reste de discrétion, un matin que l'étranger se rendait, après la prière, sous une allée d'ormeaux, où, depuis son arrivée, il avait plusieurs fois porté ses rêveries, William Morley l'y suivit, l'aborda, et lui demanda son amitié. Un quart-d'heure d'entretien leur suffit pour s'ouvrir leurs cœurs. En se quittant, ils se serrèrent la main avec une étreinte qui équivalait aux plus solennelles protestations d'un attachement inaltérable.

Le jeune Morley-Unwins rentra sous le toit paternel avec un air de bonheur inaccoutumé qui frappa sa famille. « Je connais enfin l'étranger, s'écria-t-il, et je vous le présenterai dimanche. Ce n'est ni un grand personnage qui garde l'incognito, comme le prétend le voisin Ratclife, ni un joueur ruiné, comme le disait hier encore le voisin Merwin; mais si rien d'illustre ou d'extraordinaire dans sa vie n'est capable de contenter la curiosité qu'il a tant fait parler dans Huntingdon, tout justifie cet amour de frère que j'ai ressenti pour lui ; c'est un vrai chrétien qui a beaucoup souffert et que Dieu a éclairé providentiellement par la souffrance : il s'appelle Cowper, et comme moi William.

— Nous le recevrons de notre mieux, dit M. Morley le père, et vous auriez dû, mon cher William, lui offrir de partager notre dîner du dimanche.

— J'y suis à temps encore, mon père, car je le reverrai demain. »

Le lendemain, l'invitation fut faite et acceptée. Le dimanche suivant l'étranger passa la plus grande partie de la journée dans la famille Morley-Unwins, et ne la quitta qu'après avoir promis de fréquentes visites.

Quinze jours à peine s'étaient écoulés, on eût dit qu'il avait renoué, dans cette sainte maison, les liens d'une ancienne parenté; mais quelque obscur que soit encore William Cowper, comme ce nom doit être un jour celui de l'un des grands poëtes de la Grande-Bretagne, et que notre but est de révéler à nos lecteurs les sentiments les plus intimes de ce génie, qui s'ignorait alors lui-même, c'est lui qui va continuer son histoire : nous allons citer les fragments d'un journal où il enregistrait les pensées et les actes de sa vie, espèce de confession adressée à une amie d'enfance, ou plutôt à une muse mystérieuse, dont il évitait de prononcer le nom devant les hommes.

JOURNAL ÉCRIT A HUNTINGDON (1). — Huntingdon, année 1765.

« J'avais renoncé à vous voir et même à vous écrire, Théodora; mais vous m'approuverez d'obéir à la voix de ma conscience qui me crie de rétracter une coupable malédiction, et de justifier à vos yeux, comme il est justifié aux mains, celui que dans mon cœur j'avais accusé d'être un mauvais père.

» Oui, Théodora, j'avais maudit celui que je croyais l'aveugle

(1) Ce n'est qu'en 1824 que la mort de Théodora Cowper a permis aux nouveaux biographes du poëte d'expliquer le mystère d'une foule d'allusions dans ses premiers vers et dans quelques-unes de ses lettres. Théodora mourut âgée de plus de quatre-vingts ans, fidèle à la mémoire de son cousin, et ayant tenu le serment de n'aimer jamais que lui. Elle avait autrefois confié son histoire à une dame française, Mlle Éléonore de Rollonfort, jetée en Angleterre par la tempête de la révolution, et qu'une situation analogue y rendit son amie. Dans notre dernier ouvrage, *M. de l'Étincelle*, le lecteur pourra connaître Mlle de Rollonfort, et deviner facilement que c'est d'elle que nous avons reçu ce fragment, qui n'a pas été publié encore à Londres, et qui n'y sera probablement pas publié.

ennemi de sa fille, celui qui lui avait défendu d'être à moi, celui qui avait pu vous dire que votre amour ferait votre malheur, celui qui n'avait que trop raison, celui dont la prudence sévère vous a préservée d'être la compagne d'un insensé.... Il avait raison; qu'il me pardonne, et pardonnez-moi vous-même, vous, sa fille, vous qui m'aimez toujours, je le sais, mais que je délie de vos serments, et à qui je ne demande plus qu'un peu de pitié.

» Voici trois mois que je suis sorti de Saint-Albans, de la maison des fous! Théodora. Voici trois mois que je suis calme, mais non guéri, car toute ma raison consiste dans la force de dissimuler ma démence, de mentir à tous, excepté à vous, de peur que, généreusement imprévoyante comme vous l'êtes, vous ne persistiez à vouloir consacrer votre vie à votre William, pour être pauvre avec lui et malheureuse avec lui, ainsi que vous le disiez à votre père, lorsqu'il masqua de prétextes charitables son refus d'approuver notre amour. Je lui dois la réparation de me montrer à vous tel que je suis, et de vous laisser entrevoir le cercle fatal où j'ai failli vous emprisonner, en vous faisant partager l'espèce de double existence que je mène au milieu des hommes, existence affreuse qui me livre à l'incessante lutte de mon imagination et de mes sens, de l'illusion et de la réalité.

» Si encore je n'avais à combattre que les erreurs de la vue ou de l'ouïe; mais non, c'est avec les yeux de l'âme que j'ai d'étranges visions, c'est une voix intérieure qui me parle pour me dire si je suis abusé ou non par ma vue et mon ouïe. Cependant je parais calme, je me mêle à la conversation tel qu'un interlocuteur paisible et raisonnable qui voit et entend comme tout le monde. Ah! si l'on savait ce que me coûtent ce calme, ce sang-froid, cette logique, on ne s'étonnerait pas que je sois quelquefois tenté de m'écrier : « Qu'on me ramène à Saint-Albans; je suis fou, je veux retourner au milieu des fous pour me reposer des efforts de ma prétendue raison. Là du moins je pourrai pousser le cri du désespoir qui m'étouffe ici; je pourrai, sans contrainte, faire connaître ce que j'entends dire, ou crois entendre, ce que je vois ou ce que je crois voir, répondre tout haut à mes amis ou à mes ennemis visibles et invisibles.

» Mais déjà, Théodora, ce langage ne vous paraît-il pas appartenir à la démence?... Me comprenez-vous, Théodora, vous me disiez, vous en souvient-il? que toutes mes pensées vous étaient

connues par divination, et que, dans notre silence même, vous saviez interroger mon âme, lui dérober ses pensées une à une et la forcer de se révéler à la vôtre? Hélas! je m'en souviens, moi; vous deviniez souvent juste, et je me rappelle entre autres ce soir où, remplacant votre pédagogue, je dictais une leçon à votre sœur et à vous. Quoique vos deux grandes pages continssent à peine une phrase du livre, je fus obligé de convenir que votre copie n'était pas moins exacte que celle d'Henriette, avec cette différence qu'elle avait rendu la lettre, et vous l'esprit de la dictée du professeur.

» Mais alors, Théodora, votre William était encore semblable aux autres hommes; il n'avait de secrets que ceux de notre amour; aujourd'hui je ne sais si votre perspicacité ne serait pas mise en défaut par le masque d'impassibilité dont je couvre mon visage; je ne sais si vous ne seriez pas abusée la première par la sérénité de mon regard et l'intonation naturelle de ma voix. Apprenez-donc de moi-même ce que je suis devenu et bénissez la prévoyance de votre père. Sans doute, Henriette vous aura communiqué les lettres que je lui ai écrites; cette excellente cousine se sera empressée de vous confirmer la nouvelle de mon entière guérison. Vous savez donc que mon frère m'avait trouvé ici un appartement garni où le fidèle Robert a voulu m'accompagner. Après quinze jours d'isolement complet, je me suis vu tout à coup recherché et accueilli par la famille Morley-Unwins comme un parent qui arriverait d'un pays lointain.

» Toute cette famille est sainte; c'est une maison où habite la paix du Seigneur, et lorsque j'y suis entré la première fois, l'ordre qui régnait dans l'arrangement intérieur, l'ameublement simple, mais brillant de propreté, le petit jardin parfaitement cultivé dont j'apercevais les platebandes régulières de la fenêtre du parloir, la tenue décente de la servante, et jusqu'au chien qui, au lieu d'aboyer à l'inconnu, s'était levé pour venir me lécher la main avec une prévenance respectueuse; tout me pénétra d'un sentiment de bien-être que je n'éprouve plus qu'à de long intervalles depuis longtemps. Je ne sais, me disais-je, quelle douce confiance m'inspire cette maison, à moi, timide comme je le suis ordinairement, et tourmenté d'une si pénible incertitude quand je vais rendre la visite la plus insignifiante. Serait-ce enfin ici le port après la tempête, où je pourrai me livrer à ces affections

douces qui doivent peu à peu me rattacher à la vie et au commerce des hommes ?

» Ainsi préparé par l'aspect des lieux, que vous dirai-je de l'effet que produisit sur moi la vue des personnes ? Il n'y eut pas entre nous un moment de gêne ni d'embarras, lorsque mistress Morley descendit et commença avec moi une conversation à laquelle vinrent successivement se mêler son fils et son mari.

» Depuis je fus leur hôte assidu, l'hôte de chaque jour, mêlé à tous les détails de leur vie et attiré vers eux comme par une ancienne habitude. Je ne vous raconterai pas toutes les prévenances dont je me vis l'objet ; on semblait ne s'occuper que de moi, et à quelque heure que j'arrivasse, à quelque plaisir que je vinsse m'associer, ma place était toujours prête, ma présence toujours attendue. Je me demandais par quelle secrète influence je me trouvais prévenu dans mes désirs : tantôt c'était le vénérable M. Morley qui me proposait de me conduire à Cambridge dans sa petite voiture, et justement j'avais écrit la veille à mon frère que je ne tarderais pas à aller le voir ; tantôt c'était mon homonyme, mon ami William qui venait me chercher pour aller nous baigner ensemble dans l'Ouse ou monter à cheval ; et cela lorsque je terminais à peine le billet par lequel je lui demandais s'il ne pensait pas comme moi que la chaleur de la matinée nous invitait à cette partie favorite pour l'après-midi. Mais vous ne sauriez vous imaginer toutes les attentions délicates de mistress Morley la mère, avec quelle ingénieuse industrie elle inventait chaque jour une nouvelle distraction innocente ou un sujet nouveau d'entretien. Et moi que la souffrance a rendu égoïste, je m'apercevais toujours bien tard que j'abusais indiscrètement peut-être de l'intérêt qu'inspirent sans doute mon reste de pâleur et mon titre de convalescent. Mais en vérité il y a dans la causerie de mistress Morley un charme irrésistible ; c'est un délicieux mélange d'onction et d'esprit, participant à la fois de sa charité toute chrétienne et d'une gaieté naturelle que sa dévotion éclairée modère peut-être, mais n'étouffe pas.

» Il ne me manquait plus qu'une chose, c'était de resserrer les liens d'une sympathie si intime en obtenant la faveur de vivre tout-à-fait sous le même toit que cette famille, et bientôt la Providence accomplit encore ce vœu. Pourquoi, me disais-je, ne deviendrais-je pas le pensionnaire de mistress Morley, puisqu'elle

a justement une chambre destinée à être occupée par un des élèves que M. Morley prépare aux études de Cambridge? Celui à qui elle était louée vient de partir et son retour paraît bien incertain. Pendant trois jours je demandai, avec une sollicitude particulière, des nouvelles de ce jeune élève sans oser encore annoncer mon espoir de lui succéder; enfin le facteur apporte une lettre, on la lit tout haut devant moi: elle annonçait que le jeune élève donnait congé de sa chambre. — Eh bien! dit mistress Morley en me regardant, notre nouveau locataire est trouvé déjà. — Quand venez-vous vous y installer? me demanda M. Morley sans attendre que j'eusse répondu au regard de sa femme. — J'irai demain matin, si vous voulez, préparer avec vous votre déménagement, ajouta mon frère William.

» Nous avions tous, depuis trois jours, la même pensée.

» Maintenant je vais vous dire, Théodora, comment se passent à peu près toutes nos journées. Nous déjeunons entre huit et neuf heures; jusqu'à onze nous lisons l'Écriture ou les sermons de quelque fidèle prédicateur de la sainte parole; à onze nous assistons au service divin qui se célèbre ici deux fois par jour; de midi à trois heures nous nous séparons pour nous amuser chacun de notre côté comme il nous plaît. Pendant cet intervalle, je lis dans ma chambre, ou je me promène, ou je monte à cheval, ou je travaille au jardin. Nous dînons, et après le dîner, si le temps le permet, nous nous rendons au jardin où généralement je goûte avec la famille Morley le plaisir d'une conversation religieuse jusqu'à l'heure du thé. S'il pleut ou s'il fait du vent, nous causons dans le parloir ou chantons des hymnes, et, grâce à la harpe de mistress Morley, nous formons un concert passable dans lequel nos cœurs sont plus d'accord que nos voix. Après le thé nous sortons pour nous promener tout de bon. Mistress Unwins est une excellente marcheuse, et nous ne faisons guère moins de quatre milles dans la campagne; pendant les jours courts, cette excursion a lieu entre l'heure de l'église et le dîner. Quand vient la nuit, nous lisons et continuons l'entretien du matin jusqu'à ce que le souper soit sur la table; habituellement nous terminons la soirée par des hymnes ou la lecture d'un sermon; enfin au signal de M. Unwins, chacun se tait, la servante vient se joindre à nous, on s'agenouille, et toute la famille fait la prière en commun. Vous le voyez, dans une journée ainsi remplie, le temps

nous manque pour aller chercher ce que le monde appelle des amusements : nous en trouverions facilement à Huntingdon, il est peu de maisons où l'on ne se livre à la danse et aux jeux de cartes ; mais nous avons toujours refusé de prendre part à de pareils plaisirs : aussi nous appelle-t-on méthodistes.

» Telle est ma vie, Théodora ; dans cette douce retraite, dans ce sanctuaire religieux, je pouvais espérer de rencontrer la paix qu'un catholique va chercher dans un cloître. Eh bien ! ici encore l'ennemi de mon repos me poursuit de ses chimères ; ici encore, à côté de cette vie régulière et tranquille, je suis condamné aux fréquentes distractions d'un songe qu'il me faut suivre tout éveillé et dont l'image fantastique, mais palpable, vient sans cesse exercer cette *seconde vue* dont je suis fatalement doué.

» Vous voyez, Théodora, par quels détours j'arrive à cette confidence que je dois vous faire ; vous voyez combien j'hésite à vous dire que je suis hanté par une apparition, un spectre, un esprit, comme vous voudrez l'appeler, car moi je renonce à définir ce qui a un corps et n'est cependant aperçu que de moi. Avant de continuer ce récit, je vous assure que j'ai mis un doigt sur mon artère ; mon pouls est régulier, je ne suis point malade et je pourrais vous répéter demain comme j'aurais pu vous écrire hier mot pour mot ce que je vais vous écrire aujourd'hui.

» En vous parlant de tous les membres de la famille qui m'a adopté à Huntington, je n'ai presque rien dit de miss Fanny. Miss Fanny ressemble à sa mère ; mais c'est le portrait à côté de l'original. Chez la mère et la fille, c'est le même air, la même taille, la même attitude ; mais l'une parle et l'autre écoute. Une excessive réserve, surtout en présence de la mère, impose à la fille un silence presque continuel. Sa physionomie ne s'anime que par le reflet de celle de mistress Morley. Vous diriez la Perdita de Shakspeare à côté de son Hermione ; la même élégance de formes, la même voix, la même douceur ; mais cette élégance est froide, cette voix manque d'accent, cette douceur est plus résignée que carressante. A dix-huit ans, Fanny n'appartient plus à l'enfance et n'est pas femme encore. Tout en elle est habitude, imitation ; rien de spontané, rien de réfléchi ; c'est sa mère, en un mot, moins son âme.

» Jugez de ma surprise, lorsque je me suis avisé tout à coup

que cette jeune fille, s'ignorant elle-même, douée tout juste du mouvement et de la parole comme un automate et comme un écho, prête à son insu son corps à un esprit qui vient, sous cette forme usurpée, m'imposer sa présence pour me surveiller de son regard et me dominer de son geste. C'est Fanny et ce n'est plus Fanny, à moins que ce corps auquel je refuse une âme en ait deux; mais comment expliquer alors que ce corps puisse être à la fois présent et absent, ou qu'il ait la conscience de l'une de ses deux intelligences et pas de l'autre? Je me perds à chercher l'explication de ce mystère, et je doute quelquefois moi-même de cette singulière dualité, quand je n'ai plus que la mémoire de ma sensation; mais comment la nier quand je la subis?

» Maintenant, Théodora, vous faites-vous une idée de ma situation et de la force dont j'ai besoin pour m'envelopper dans une continuelle réticence. Toute la famille est rassemblée : mistress Morley dit à sa fille d'aller donner quelques ordres dans une autre partie de la maison, ou c'est Fanny qui, d'elle-même, sort et s'absente. Eh bien! un moment après je tourne la tête du côté de la place que Fanny a laissée vide, et qu'y vois-je? Fanny revenue sans bruit, et qui, un doigt sur les lèvres, me fait signe de ne pas trahir son retour; car c'est moi seul qui l'aperçois; elle ne redoute que l'expression de ma surprise, et, une fois sûre de ma discrétion, la voilà établie à son poste et entrant avec moi dans un singulier échange de gestes et de coups d'œil. Peu à peu réconcilié avec cette apparition, si j'ose l'examiner plus attentivement, cette Fanny, naguère si indifférente à tout ce qui passait autour d'elle, a changé, non de visage, mais de physionomie : ce corps si froid est doucement illuminé et animé par son nouvel esprit, comme une statue d'albâtre dans laquelle l'artiste aurait ménagé la place intérieure d'une lampe. Enfin, elle disparaît comme elle était venue, et lorsque la véritable Fanny revient, elle trouve toujours sa place inoccupée et la reprend avec sa figure impassible qui brave à son tour mon examen attentif par sa calme innocence, comme la Fanny de tout à l'heure le bravait avec la douce ironie d'un sourire intelligent.

» C'est un mensonge de mes sens, n'est-ce pas, Théodora? une hallucination, l'illusion d'un fou? Ce fou, ayez-en pitié, et cependant félicitez-le de n'avoir plus entre lui et le monde, tel qu'il est pour tous, excepté pour lui, qu'un fantôme du moins gracieux,

au regard bienveillant, presque tendre, qu'il prendrait volontiers pour son ange gardien descendu à ses côtés, afin d'y disputer la place à quelques-uns des fantômes horribles qui le conduisirent, il y a dix-huit mois, à Saint-Albans. »

Continuation du Journal. — Quinze jours après.

« Je ne sais si c'est un bon ou un mauvais ange; mais il exerce sur ma pensée une singulière fascination ; toutes les fois que son apparition est là, je n'ai plus de volonté à moi ; je dépends de son regard et du moindre signe de sa main. Cette servitude me révolte, et je n'ose m'en affranchir. Une vive curiosité me tourmente : Fanny a-t-elle la conscience de l'espèce de possession à laquelle son corps est livré ? Il me semble que sa simplicité s'altère, et que tout son être s'est peu à peu modifié ; j'ai surpris dans ses yeux une étincelle de la flamme dont ils sont illuminés lorsque c'est l'esprit qui vit en elle, et, hier, un moment j'ai pu croire que ses deux âmes s'étaient réunies, car elle m'a parlé avec une émotion inaccoutumée. Nous étions seuls ; deux fois j'ai été sur le point de l'interroger sur sa double existence, au risque de lui révéler ma folie, si c'est bien une folie; mais sa mère est survenue.

» Sa mère aurait-elle quelque soupçon de cet inexplicable commerce qui existe entre mon esprit intérieur et l'esprit dont est possédée Fanny... si, dans cette transfiguration, Fanny est encore sa fille? Quelques mots jetés adroitement ou peut-être sans intention, dans nos récents entretiens, par mistress Morley, m'ont fait craindre qu'elle ne se doutât de quelque mystère. Le révérend M. Morley lui-même... Mais, non ; il est, quant à lui, préoccupé, je pense, d'une autre idée, d'un projet qu'il médite dans sa conscience de père, et sur lequel il cherche l'occasion de s'ouvrir à moi. Quoi qu'il en puisse être ma préoccupation du spectre me tient dans une défiance continuelle; je tressaille chaque fois qu'un mot à double entente semble y faire allusion.

Je dois vous raconter une promenade que j'ai faite hier tête à tête avec mistress Morley. Nos environs ne sont pas riches en sites; le pays est plat; l'Ouse et ses bords en font le principal charme. Nos excursions les plus fréquentes nous conduisent au joli village d'Hertford. L'église est pittoresquement située sur une

éminence qui descend en pente douce jusqu'à la rivière, dont l'eau baigne les murs du cimetière. J'aime ce cimetière, et je comprends qu'un lieu semblable ait inspiré à Gray sa mélancolique élégie. Hier, mistress Morley et moi, après avoir prié dans l'église, nous nous sommes avisés de lire les épitaphes des tombeaux; il en est une sur laquelle j'avais plus particulièrement appelé l'attention de ma pieuse et aimable compagne, comme exprimant avec bonheur les regrets de l'amour conjugal; c'est une veuve qui s'adresse à son époux :

THOU WAST TOO GOOD TO LIVE ON EARTH WITH ME,
AND I NOT GOOD ENOUGH TO DIE WITH THEE.

Tu fus trop bon pour vivre ici-bas avec moi;
Et je l'étais trop peu pour mourir avec toi.

— N'admirez-vous pas comme moi ce sentiment qui a dicté ces deux vers? dis-je à mistress Morley.

— Si la femme qui la fit graver sur ce tombeau, me répondit-elle, a persisté dans ce deuil religieux, le ciel n'a pas pu rester longtemps fermé à ses regrets et à ses prières. Combien la mort a dû lui être douce! il est si rare, pour nous autres pauvres femmes, de n'avoir pas à regretter un choix que nous avons fait à l'âge où nous étions incapables de choisir.

— Mais, lui dis-je en souriant, pensez-vous donc que la sagacité supérieure que vous supposez aux hommes sans doute, ne soit pas trompée quelquefois?

— Oh! je sais, William, reprit-elle, que vous avez beaucoup de préventions contre le mariage.

— Vous savez? lui demandai-je, ne comprenant pas quelle pouvait être son idée.

— Oui, je le sais, continua-t-elle, et je suis loin de vous en blâmer, quoique votre manière de voir à ce sujet ne soit pas approuvée de tout le monde; croyez-le, quoique vous parliez à une femme mariée, à une mère. Je conçois tout ce qui peut vous éloigner du mariage, vous, âme tendre et chaste, dont toutes les affections caressent une perfection idéale. Si vous avez aimé, William, aimé d'amour, veux-je dire, je doute que vous ayez été compris, et vous avez désespéré de toutes les femmes après cette première épreuve.

— En vérité, madame, répondis-je, voulant éluder toute allusion au passé de ma vie et à une passion qui doit rester ensevelie dans mon cœur, comme l'inutile trésor de l'avare ; en vérité, vous m'attribuez des opinions bien sévères sur les femmes, et en même temps une opinion de moi-même par trop orgueilleuse. Permettez-moi de vous assurer que je ne suis convaincu que de mon imperfection, et que je ne doute pas, au contraire, de la perfection des femmes.

— Pour un solitaire, vous avez conservé encore trop des expressions de la galanterie de ce beau monde de Londres auquel vous avez renoncé, William, me dit mistress Morley en souriant; mais laissons de côté les perfections de votre sexe comme celles du mien, ou plutôt, déclarons-le franchement, il en est peu qui résistent à l'épreuve du mariage.

— C'est cependant une institution sainte, un sacrement de toutes les églises chrétiennes...

— Oh! interrompit-elle, voulez-vous soutenir une thèse? vous êtes battu d'avance; je suis la femme d'un théologien; vous défendriez mal une cause qui n'est pas la vôtre. Et puis, je n'attaque ni l'institution, ni le sacrement, mon ami : je veux vous justifier à vous-même comme je vous justifiai l'autre jour auprès de mon mari, car c'est lui qui vous blâmait d'avoir renoncé à unir votre sort à une compagne digne de vous. Ah ! si le mariage n'était qu'un symbole, une consécration de l'union des âmes ; mais ce n'est pas ainsi que l'interprètent notre nature corrompue et notre civilisation sans poésie.

— Les femmes ont un talent particulier pour soutenir un paradoxe, dis-je à mistress Morley. Continuez, madame, je ne vous interromprai plus.

— Mais je vous parle sérieusement, William, reprit-elle, car je tiens à vous prouver qu'en prenant votre parti auprès de M. Morley, en le prenant contre une proposition qui, d'ailleurs, devait, sous tant de rapports, me sourire à moi-même, je n'ai fait que prévenir une explication inintelligible pour lui. M. Morley est un excellent homme, un homme craignant Dieu et un homme plein de savoir; mais sa simplicité ne saurait s'élever à ces délicatesses, qui ne sont le partage que de quelques natures plus épurées. Jamais M. Morley n'a voulu se persuader que le mariage pouvait être une union toute mystique. Pour vous faire mon

entière confidence, William, pour vous montrer combien je sympathise avec vos vrais sentiments, je ne vous dissimulerai pas que telle était mon aversion pour le mariage, qu'il m'a fallu toute ma soumission à Dieu pour m'accoutumer aux deux premières années de notre union, lorsque je reconnus que je m'étais trompée en croyant qu'un mari qui avait trente ans de plus que moi était autre chose qu'un second père.... Mais, mon ami, notre promenade a été plus longue qu'à l'ordinaire; asseyons-nous au pied de ce saule qui incline une partie de son tronc sur les eaux de l'Ouse, et je vous conterai toutes mes infortunes de jeune fille : vous n'en rirez pas, vous, William, comme M. Morley se permit de le faire un soir avec mon père. Celui-ci était un drapier d'Ely, honnête marchand, et tout occupé des détails de son commerce : ma mère, heureusement, m'avait donné le goût de la lecture, et ce fut une grande ressource pour moi quand je la perdis, dans le courant de ma quinzième année. Quoique vivant très-solitaire, voyant peu le monde, je fus bientôt recherchée par un jeune homme que je vous nommerai Arthur, et mon père encouragea ses visites de préférence à celles de deux ou trois autres soupirants qui lui paraissaient moins convenables ou qui s'étaient laissé devancer. Je ne vous cacherai pas qu'Arthur ne m'était pas tout à fait indifférent. Doux, respectueux, attentif, il vivait heureux des soins qu'il me rendait, satisfait d'un sourire, et je ne sais combien de temps se serait prolongé son innocent bonheur, lorsqu'au bout de six mois mon père, qui méditait lui-même de me remplacer auprès de lui par une seconde femme, s'avisa de prendre Arthur à part, de le traiter d'enfant, de le faire rougir en m'appliquant un mot plus dur que celui de petite prude, et en prétendant que jamais cavalier timide ne plairait longtemps a une belle. Mon cher père traduisait là en prose bourgeoise je ne sais quel couplet de théâtre qu'il chantait quelquefois en ma présence, sans égard pour la réserve de sa fille. Bref, j'ai su depuis qu'il avait même monté la tête d'Arthur en vidant avec lui, à la taverne, une bouteille de Xérés. Arthur, ce jour-là, devait venir m'achever les *Aventures de Télémaque, fils d'Ulysse*, le plus mondain de tous les livres que je m'étais permis de lire. En le voyant entrer dans le parloir, son chapeau sur l'oreille, avec un air de hardiesse fanfaronne, je baissai d'abord les yeux, sans savoir trop pourquoi, et Arthur, se rap-

pelant tous les sots propos dont on venait de troubler sa tête de vingt et un ans, n'hésita pas à achever son rôle de conquérant.... Sans nulle transition, lui qui n'avait jamais baisé un seul doigt de ma main, le voilà qui saisit ma taille dans ses bras et presse de ses lèvres brûlantes mon cou rougissant :

— Fi donc ! monsieur, m'écriai-je, éprouvant un sentiment d'indignation, de honte et de dégoût, qui me donna la force de repousser l'audacieux. Je m'échappai du parloir, où je le laissai accablé de cette exclamation et du regard de ma méprisante colère.

» Arthur alla raconter sa déconvenue à mon père, qui lui promit de faire sa paix et lui conseilla cependant de laisser passer un ou deux jours sans reparaître, prétendant que c'était encore un moyen parfait d'intéresser l'amour-propre d'une prude. Quant à moi, j'étais si honteuse, cette espèce d'attentat m'avait inspiré contre tous les hommes une telle horreur, que si une vieille servante ne m'avait pas révélé le secret de l'impatience de mon père, je lui aurais déclaré la première que je renonçais au mariage pour la vie ; mais cette servante, qui avait fermé les yeux de ma mère et l'aimait avec une sorte de jalousie, me fit un tableau si affreux de l'esclavage où je serais réduite sous une marâtre, que je préférai quitter la maison paternelle. Je feignis de ne pas apercevoir les grimaces de mon père ; je ne relevai aucune de ses grossières allusions à la pruderie des filles dévotes ; et quand, me trouvant sourde à tout ce qu'il put me dire pour excuser Arthur, il s'écria : — Il faut pourtant bien, ma fille, prendre un mari ; celui-ci ou celui-là, peu m'importe ; un mari riche si votre vertu peut l'espérer, un mari pauvre si les riches se retirent, un vieux si les jeunes vous font peur, M. Morley-Unwins, par exemple, notre ministre, qui vous admire de si bonne foi, quoiqu'il ait dix ans de plus que votre père.....

— Eh bien! oui, lui dis-je, mon père ; M. Morley, plutôt que tous les autres, est le seul qui puisse me rendre heureuse.

» Mon père me prit au mot, et je devins la femme de M. Morley-Unwins, qui venait d'obtenir une cure à Norfolk, où nous allâmes nous établir, et d'où nous sommes venus habiter Huntingdon, parce qu'un incurable ennui s'était emparé de moi à Norfolk.

» Cet ennui ne provenait pas du lieu que nous habitions, mais

de la perte de mes illusions virginales. Ce n'est pas que j'eusse regret d'avoir épousé, plutôt qu'Arthur avec ses vingt ans et sa jolie tête blonde, un révérend ministre, parvenu aujourd'hui à son soixante-douzième hiver, et qui, à cette époque, en comptait déjà cinquante... Hélas! non, William, j'aurais, au contraire, moins pleuré s'il eût été plus vieux encore pour rester tout à fait mon second père. Mais que voulez-vous, mon ami, tout en respectant M. Morley, tout en aimant sa vertu modeste et sa franchise un peu bourgeoise, je ne pus me dissimuler que mes rêves romanesques de jeune et chaste fille s'étaient créé un bonheur moins vulgaire que celui dont je jouissais avec lui. Mes émotions et mes devoirs de mère, mon expérience et ma raison de femme faite apportèrent enfin de véritables distractions à des chagrins qui ne pouvaient avoir de confident, parce que tout le monde les eût trouvés ridicules; mais, mon ami, je ne sais comment, dès que je vous ai connu, votre rêverie, un je ne sais quoi dans vos yeux de vague et d'enthousiaste; le son de votre voix, la simultanéité de nos sympathies, tout en vous, enfin, a réveillé mes souvenirs de jeunesse, et j'ai cédé au besoin de les confier à votre amitié. Ne vous étonnez donc pas, mon cher William, si j'ai interprété jusqu'à vos réticences. Que j'ai attendu longtemps un ami tel que vous! et combien je remercie pourtant le ciel de ne me l'avoir envoyé qu'à un âge où notre intimité ne peut non-seulement être coupable, mais encore ne saurait donner lieu à la médisance du monde! Je serais presque votre mère, William, a ajouté mistress Morley en me serrant la main.

» A ce récit, qu'ai-je répondu? rien. Vous le dirai-je? il m'avait ému et même troublé, sans que je pusse trop définir cette émotion et ce trouble. Dans l'amitié d'une femme, il faut bien le dire, et dans la plus pure, dans la plus chastement chrétienne, il y a quelque chose de si tendre, que l'amour pourrait, à bon droit, en être jaloux. Hélas! Théodora, si je ne devais, à tout prix, vous guérir de votre funeste amour, je vous aurais, je crois, dissimulé ce nouvel attachement, qui est venu réchauffer mon pauvre cœur d'insensé, ou plutôt je l'aurais déjà rompu.

» Après avoir essuyé quelques larmes, mistress Morley s'est levée en silence, et je l'ai suivie jusqu'à la maison, ayant oublié pour la première fois, pendant quelques heures, le spectre que

ses premières paroles, encore inexpliquées, semblaient devoir évoquer.

» En rentrant, nous avons trouvé la famille rassemblée pour la prière. Mon âme était merveilleusement préparée pour adorer Dieu. Vous voyez bien, Théodora, que l'amitié de mistress Morley est approuvée du ciel. »

Continuation du Journal — Cinq jours après.

« Quelques paroles de mon dernier entretien avec mistress Morley ont dû vous paraître obscures. Je puis vous donner aujourd'hui la clef de l'énigme :

» Il y a deux jours que M. Morley me proposa de l'accompagner à Cambridge. Je vis bien que cette fois ce petit voyage était un prétexte de sa part pour avoir à son tour son entretien avec moi. Cependant en allant, nous ne parlâmes que de choses indifférentes, ou étrangères du moins à ce que mon vénérable ami avait sur le cœur. Le soir après avoir passé la journée chacun de notre côté, M. Morley avec ses anciens collègues, et moi avec mon frère, nous remontâmes silencieusement en voiture, bien persuadés l'un et l'autre qu'il y avait une question à discuter entre nous qui ne tarderait pas à être entamée. Nous avions à peine franchi, la porte de la ville, que je me reprochai d'imiter, à l'égard d'un vieillard, ces gladiateurs qui craignent de se livrer à leur adversaire en frappant le premier coup. Je pris donc la parole, et fis remarquer à M. Morley que nous ressemblions à deux duellistes, se rendant à un champ clos, bien plus qu'aux deux voyageurs si bien d'accord ce matin, ne discutant que pour avoir la courtoisie de se donner raison alternativement.

— Je vous remercie d'avoir rompu la glace, Wiliam, me dit-il; je suis si contrarié de vous savoir opposé à un projet qui souriait à mes plans domestiques, que malgré moi, j'ai comme une certaine rancune contre vous.

— En vérité, lui répondis-je, mon vénérable ami, je suis coupable sans le savoir, car c'est la première fois que vous allez me parler de vos plans.

— Moi, oui, sans doute; mais non ma femme, à qui vous avez fait vos confidences et donné des raisons qu'elle trouve sans réplique, je dois en convenir.

— Mais, mon cher monsieur Morley, que m'a-t-on fait dire qui soit à la fois cruel pour vous et si raisonnable?

— Pourquoi tant de détours? vous avez prononcé vos vœux de célibat comme un moine catholique. Vous êtes libre, mon ami; et, quant à mon désappointement, je ne dois m'en prendre qu'à moi-même, si je m'étais flatté, sans vous consulter, de l'espoir de donner à ma fille un mari que nous aimions d'avance comme un second fils. Au reste, je serais bien injuste de vous en vouloir; votre refus n'a rien qui puisse blesser l'amour-propre de Fanny et mon orgueil de père...

— Mais, mon cher monsieur Morley, lui dis-je, c'est vous, je le répète, qui m'apprenez un refus qui n'a pu être fait par anticipation.

— Justement, reprit M. Morley, voilà le mot: par anticipation! En vous prononçant contre le mariage d'une manière générale, que vous eussiez deviné ou non mon projet, vous m'avez épargné l'amertume d'un refus, et je vous en remercie. J'ai pu, sans aucune réticence fâcheuse, répondre à une demande qui m'agrée moins sans doute, et qui peut-être me séparera à jamais de ma fille.

» M. Morley poursuivait son idée avec tant d'obstination, qu'il m'était à peu près impossible de lui exprimer ma surprise de voir ma conversation avec mistress Morley si singulièrement amplifiée. Voyez un peu comme quelques mots vagues, auxquels je n'avais pu répondre, parce qu'ils étaient d'un sens si obscur pour moi, étaient devenu un texte fécond, grâce à l'imagination de mistress Morley. Je pris le parti de subir cette scène sans trop répliquer, de peur d'être amené, par la vivacité de ma justification, à en dire plus que je n'aurais voulu, tant sur le passé de ma vie que sur cette hallucination, qui suffirait bien, certes, à me faire renoncer à épouser Fanny, si j'y avais jamais pensé.

» Heureusement, le théologien vint à mon secours contre le père sur la question du mariage; car, après avoir dit sur sa fille tout ce qu'il en pouvait dire, M. Morley se laissa aller au plaisir de me prêcher sur ce texte de saint Paul, qui déclare que l'homme ne doit pas vivre seul. J'étais trop aise d'éluder les explications particulières, pour ne pas lui donner beau jeu sur les généralités. Il eut tout l'avantage, et je lui fournis bien volontiers les moyens d'être content de sa science. Hélas! combien de prédicateurs se consolent, même dans la chaire chrétienne, de

ne pas convertir leurs auditeurs, pourvu qu'ils aient la satisfaction de les étonner ! M. Morley succomba à la tentation de briller aux dépens de son interlocuteur, au lieu de chercher à le convaincre ; il me pardonna d'avoir contrarié ses plans, lorsque je lui déclarai que jamais M. Hogdson, le ministre de notre église, n'avait parlé avec tant d'éloquence. M. Morley n'a qu'une petite vanité, celle de remporter quelquefois ce genre de triomphe sur un collègue plus jeune que lui, et qui de son côté peut-être l'a quelquefois provoqué à cette innocente rivalité.

» Nous arrivâmes un peu tard à Huntingdon ; c'était l'heure de la prière en commun, et nous n'eûmes pas le temps de parler beaucoup de notre voyage. Jamais je n'avais été plus distrait pendant nos dévotions, ne pouvant m'empêcher de chercher à deviner dans les yeux de Fanny si elle était dans la confidence de ce qui se passe depuis quelques jours dans la famille. Son recueillement aurait dû rappeller le mien ; elle ne tourna pas une fois les yeux de mon côté ; mais quand elle fut partie, car elle monte toujours la première dans sa chambre, avec sa mère, je la vis revenir sur ses pas... Je veux dire, je vis son spectre qui ne fit que traverser le parloir pour me jeter un regard plein de mélancolie et de reproche. Maintenant, je vous le demande, venait-elle me reprocher mes mauvaises pensées depuis quelques jours, mes distractions pendant la prière, ou la malice avec laquelle j'ai flatté la vanité de M. Morley, pour éluder ses reproches paternels ? Depuis je n'ai plus revu l'apparition ; mais je sens qu'elle est là, toujours à mes côtés, et peut-être en ce moment sa tête invisible, invisible même pour moi, se penche-t-elle sur mon épaule pour voir si je manque de franchise avec vous, Théodora, comme avec mon hôte vénérable. »

Continuation du Journal.

« Je n'ai à redouter que le ressentiment du spectre, qui, comme le Brownie, esprit familier des maisons d'Écosse, semble prendre les intérêts de la famille, plus vivement que la famille elle-même. Il ne cesse de m'apparaître triste et presque courroucé ; quel pronostic tirer de sa tristesse et de ses menaces muettes ? Si c'est sur moi qu'il s'afflige, que peut-il m'arriver de plus cruel que par le passé? Serait-ce la pauvre Fanny qui doit être la victime de quel-

que malheur ? Ah ! y aurait-il pour elle un malheur comparable à celui dont votre père vous a préservée, Théodora, et que l'instinct maternel de mistress Morley eût écarté aussi de sa fille, si, par impossible, j'avais pu entrer dans les projets imprudents de mon hôte vénérable.

» Du moins ma conscience fut rassurée dans le calme de mes réflexions, et ce qui me rendrait toute ma sécurité, c'est que tous les membres *visibles* de la famille me témoignent toujours la même confiance.

» Rien de changé dans l'amitié si tendre de mistress Morley, ou plutôt elle devient chaque jour plus affectueuse.

» M. Morley m'appelle toujours son second fils.

» William, qui n'a rien ignoré, me traite toujours en frère. Fanny enfin, la seule, il est vrai, qui, je le suppose, ne soit pas dans le secret, Fanny, de jour en jour moins réservée avec son second frère, répond au nom de sœur par un sourire qui commence à indiquer que les mots ont un sens pour elle.

» Voulez-vous une preuve du prix qu'on attache à ma parenté d'adoption ? Pour vous la donner, je vais accuser ceux à qui j'appartiens par le sang, mais, quoique vous n'ayez pas assisté sans doute au dernier conseil de famille, vous ne pouvez ignorer que notre cousin le colonel a pris la parole pour se plaindre de mes prodigalités et conclure au retranchement d'une moitié de la pension qu'on ajoute aux revenus déjà si incertains du pauvre cousin assez *fou*... j'avoue encore cette démence.... que n'est-elle la seule, Théodora!..... assez fou pour se faire servir par un domestique dévoué comme Roberts, et pour se charger de l'éducation d'un enfant inconnu. J'ai remercié Roberts : ses soins en effet étaient superflus ici ; mais l'enfant inconnu ne sera pas abandonné. Tant que je ne mendierai pas mon pain, je ne le rendrai pas à son père véritable : ce serait le rendre à l'enfer, auquel ce père le destinait (1). Je regrette même de l'avoir laissé à Saint-Albans si près de lui, et je veux aller le chercher, l'amener à Huntington et le mettre en apprentissage chez un ouvrier honnête. Alors que j'entendais encore la voix terrible qui m'a révélé mon exclusion du ciel, j'avais espéré racheter mon âme en ra-

(1) La famille de Cowper s'était réellement plaint de ses dépenses et de cette adoption charitable.

chetant moi-même une autre âme de l'éternelle damnation, et si cette voix s'est tue, si mes fantômes ont pris peu à peu une forme bienveillante, qui me dira que cet acte n'a pas contribué à cet adoucissement de mon supplice? qui me dira que cette adoption chrétienne ne m'a pas valu, en échange l'adoption que j'ai trouvée dans la famille Morley? Continuez donc, mon cher cousin, mon redoutable colonel, à vous plaindre de ma prodigalité.

» Cependant, en voyant approcher le terme du semestre, je n'étais pas peu embarrassé à l'égard de mes hôtes; car je remplace un pensionnaire qni payait en fils de famille, et je tenais à payer comme lui. Je n'ai pas voulu attendre le dernier jour du mois pour prévenir mistress Morley que je serais probablement forcé de chercher une table plus économique que la sienne. Ah! comme j'ai été accueilli, Théodora! Comme mistress Morley serait grondée si elle dépendait d'un cousin colonel. Elle m'a positivement déclaré que son mari et elle avaient toujours entendu que je ne payerais que la moitié de la pension de mon prédécesseur!

» Pour vous rassurer complétement sur mon budget annuel, il faut, Théodora, que je vous apprenne que ma prodigalité a encore une autre protection contre la sage opposition du colonel. Pas plus tard que ce matin, j'ai reçu de Londres une lettre anonyme; je n'ai pu reconnaître l'écriture, mais je serais bien étonné si vous ne connaissiez pas celle qui l'a dictée, car il n'est pas un mot qui n'ai fait battre mon cœur: « Tranquillisez-vous, me dit cette main mystérieuse; si les uns vous blâment, d'autres vous approuvent, et si votre pension est diminuée, la somme réduite vous sera envoyée par une personne qui vous aime (1). » Mon cousin le colonel, que je vous remercie, je suis plus riche que vous! En conséquence, Théodora, je me dispose à aller payer mes dettes. Sous peu de jours je vais faire une absence de deux mois; cette absence a plus d'un motif: d'abord je sais qu'elle arrange M. Morley, bien qu'il ne m'en ai rien dit, mais j'ai cru comprendre qu'il attendait un visiteur auquel ma chambre serait nécessaire; ensuite je désire consulter le docteur Cotton, à Saint-Al-

(2) Depuis la mort de Théodora, il est avéré que c'était elle qui était venue ainsi en secret au secours de son cousin, mais sans jamais le lui avouer. Les papier confiés à Mlle de Rollonford nous en donnent la preuve.

bans, sur cette vision, ou plutôt voir si elle me poursuivra ailleurs qu'ici. Vous le voyez, il n'y a plus que cette *ombre* sur mon bonheur, sur le seul bonheur qui me reste, depuis que j'ai renoncé à celui que nous avions rêvé ensemble. Si je suis menacé, je ne suis pas abandonné; j'ai dû me sevrer de ma famille naturelle, mais j'en ai trouvé une autre. L'amour n'était pas fait pour moi, j'ai les consolations d'une amitié presque aussi tendre que l'amour. L'être mystérieux que je commençais à prendre pour mon bon ange, me boude, un autre bon ange m'écrit la lettre la plus tendre.... Ah! Théodora, que cette lettre m'a donné de force contre ma démence même. Quelles douces larmes elle m'a fait répandre ce matin! et à présent elle réchauffe mon cœur d'un reflet de cette gaieté qui nous fit passer tant de délicieuses soirées à Southampton-Row (1); vous rappelez-vous que la grave figure de notre ancêtre le chancelier, elle-même, semblait rire dans son cadre gothique?... O mes visions de ce temps-là, qu'êtes-vous devenues? »

Continuation du Journal, datée de Saint-Albans, et écrite dans la maison d'aliénés, où le poëte avait naguère passé dix-huit mois.

« J'ai prolongé mon absence d'Huntingdon et je la prolongerai encore de quelques jours, quoique M. Morley ne cesse de m'écrire que je suis attendu pour une fête de famille qui, *selon ses premiers plans*, ajoute-t-il, *n'aurait pu se faire sans moi*. J'ai trouvé heureusement quelques prétextes pour masquer le véritable motif qui me fait hésiter à m'y rendre. Fanny va se marier : Elle ne sera plus chez son père à mon retour; le docteur, qui, seul, a le secret de ma superstitieuse folie, est d'avis, puisque l'apparition ne franchit pas pour moi le cercle du lieu habité par celle dont elle emprunte l'image, qu'il est plus prudent de laisser éloigner Fanny et son ombre ou son double corps.

» Au reste, la distraction du voyage m'a fait du bien; mais j'ai surtout à me féliciter d'être venu analyser ma dernière hallucination avec le docteur. J'ai auprès de lui une force d'âme qui

(1) C'est à Southampton-Row, chez le juge Cowper, que le poëte passait ses congés lorsqu'il était à Londres dans l'étude d'un procureur.

m'étonne moi-même. Médecin et poëte, chrétien croyant et homme du monde, le docteur Nathaniel Cotton, qui m'a déjà arraché une première fois à la plus sombre démence par ses consolations spirituelles encore plus que par ses remèdes pharmaceutiques, exerce réellement sur moi une magnétique influence. Je comprends comment les démons, alors que les démons s'emparaient d'un homme, se taisaient, tremblaient et prenaient enfin la fuite aussitôt qu'un habile exorciste, leur adressait sa redoutable allocution. Le docteur Cotton n'est pas de ces médecins au ton impératif qui attaquent de front les préjugés de leurs malades. Il commence adroitement par admettre les idées ou les impressions les plus absurdes; il a toujours à vous citer un exemple de divagation plus extraordinaire que le vôtre, afin de capter votre confiance et de ne pas humilier le peu de raison qui vous reste; puis peu à peu, il vous force à faire vous-même la part de l'erreur et celle de la vérité. J'ai remarqué encore avec quel art il exerce une tête faible à la fatigue du raisonnement, comme il l'interrompt à propos lorsqu'elle touche à la pierre d'achoppement où son bon sens habituel irait encore se heurter, et par quelle ruse il la ramène sans cesse au point de départ jusqu'à ce qu'elle ait réussi pas à pas à atteindre une conclusion logique. D'ailleurs il a pour chaque malade un traitement moral différent et presque une nouvelle méthode, ce qui n'empêche pas que tous ne profitent de l'excellent système général qui préside à son établissement. Enfin, c'est un père au milieu de ses enfants plutôt qu'un docteur. Il se prête à leurs caprices, faisant des vers avec les poëtes, ou mieux, en vrai connaisseur de cette folie, écoutant sans ennui les vers qu'ils lui lisent; musicien avec les musiciens; broyant des couleurs aux peintres, et respectant les fresques bizarres dont ils badigeonnent ses murs; argumentant avec les métaphysiciens ou aidant les ouvriers dans leurs travaux les plus vulgaires, au point que je l'ai vu se faire le manœuvre d'un ancien prédicateur occupé à aligner de lourdes pierres dans sa cour; mais un peu surpris toutefois lorsque ce grave personnage lui déclara qu'il venait littéralement de *paver l'enfer des bonnes intentions de ses ouailles*, réalisant ainsi le mot connu de je ne sais quel saint portugais.

» Pour me montrer combien il avait confiance en ma parfaite guérison, il m'a permis, ce matin, de renouveler connaissance

avec tous mes anciens camarades d'infortune, à la seule condition de ne pas prolonger cette triste visite. Je n'en avais nulle envie, je vous assure, et je ne la recommencerai pas. Quelle bizarre différence entre ma démence et celle de tous ces malheureux ! il n'en est pas un qui ne croie sa raison inébranlable, et je tremble sans cesse de la fragilité de la mienne. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Huntingdon, juillet 1767.

If solid happiness me prize
Within our breast this jewel lies,
And they are fool who roam;
The world has nothing to bestow;
From our own self, our bliss must flow,
And that dear hut our home, etc. (1).

« Ces vers si simples que nous avons quelquefois lus ensemble, Théodora, sont du bon docteur de Saint-Albans, et je les récitais en apercevant de loin les paisibles maisons d'Huntingdon; mais sans aller au delà de la stance où le poëte se compare à la colombe de l'arche, trop heureuse de retrouver son asile, imprudemment abandonné.

» J'ai été reçu par ma famille adoptive comme l'enfant prodigue de la parabole : on m'en voulait un peu de mon absence prolongée; mais mon retour a suffi pour faire oublier tous les reproches dont on s'était promis de m'accabler. Il faut dire que ce retour venait à propos remplir en partie le vide qu'a laissé ici depuis quelques jours le double départ de Fanny qui, devenue mistresse Poley, est allée avec son mari habiter le York-Shire, et de mon frère William, qui est allé à Londres dans l'espoir d'y obtenir le vicairage de Mary-le-Bone. Vous êtes notre dernier enfant, m'a dit M. Morley en me serrant dans ses bras : — Vous ne nous quitterez plus, a ajouté mistress Morley en essuyant une larme, et moi de promettre de ne plus les quitter, comme si j'é-

(1) Si nous cherchons un bonheur réel, c'est dans notre cœur que se trouve ce trésor. Bien fous sont ceux qui s'en vont bien loin courir après. Le monde n'a rien à nous donner : de nous-mêmes dépend notre bonheur. Il n'existe que dans cette modeste maison qui nous sert de demeure. Le *Coin du feu* est le titre de ce petit poëme du docteur Cotton.

m'étonne moi-même. Médecin et poëte, chrétien croyant et homme du monde, le docteur Nathaniel Cotton, qui m'a déjà arraché une première fois à la plus sombre démence par ses consolations spirituelles encore plus que par ses remèdes pharmaceutiques, exerce réellement sur moi une magnétique influence. Je comprends comment les démons, alors que les démons s'emparaient d'un homme, se taisaient, tremblaient et prenaient enfin la fuite aussitôt qu'un habile exorciste, leur adressait sa redoutable allocution. Le docteur Cotton n'est pas de ces médecins au ton impératif qui attaquent de front les préjugés de leurs malades. Il commence adroitement par admettre les idées ou les impressions les plus absurdes; il a toujours à vous citer un exemple de divagation plus extraordinaire que le vôtre, afin de capter votre confiance et de ne pas humilier le peu de raison qui vous reste; puis peu à peu, il vous force à faire vous-même la part de l'erreur et celle de la vérité. J'ai remarqué encore avec quel art il exerce une tête faible à la fatigue du raisonnement, comme il l'interrompt à propos lorsqu'elle touche à la pierre d'achoppement où son bon sens habituel irait encore se heurter, et par quelle ruse il la ramène sans cesse au point de départ jusqu'à ce qu'elle ait réussi pas à pas à atteindre une conclusion logique. D'ailleurs il a pour chaque malade un traitement moral différent et presque une nouvelle méthode, ce qui n'empêche pas que tous ne profitent de l'excellent système général qui préside à son établissement. Enfin, c'est un père au milieu de ses enfants plutôt qu'un docteur. Il se prête à leurs caprices, faisant des vers avec les poëtes, ou mieux, en vrai connaisseur de cette folie, écoutant sans ennui les vers qu'ils lui lisent; musicien avec les musiciens; broyant des couleurs aux peintres, et respectant les fresques bizarres dont ils badigeonnent ses murs; argumentant avec les métaphysiciens ou aidant les ouvriers dans leurs travaux les plus vulgaires, au point que je l'ai vu se faire le manœuvre d'un ancien prédicateur occupé à aligner de lourdes pierres dans sa cour; mais un peu surpris toutefois lorsque ce grave personnage lui déclara qu'il venait littéralement de *paver l'enfer des bonnes intentions de ses ouailles,* réalisant ainsi le mot connu de je ne sais quel saint portugais.

» Pour me montrer combien il avait confiance en ma parfaite guérison, il m'a permis, ce matin, de renouveler connaissance

avec tous mes anciens camarades d'infortune, à la seule condition de ne pas prolonger cette triste visite. Je n'en avais nulle envie, je vous assure, et je ne la recommencerai pas. Quelle bizarre différence entre ma démence et celle de tous ces malheureux ! il n'en est pas un qui ne croie sa raison inébranlable, et je tremble sans cesse de la fragilité de la mienne. »

CONTINUATION DU JOURNAL. — Huntingdon, juillet 1767.

If solid happiness me prize
Within our breast this jewel lies,
And they are fool who roam;
The world has nothing to bestow;
From our own self, our bliss must flow,
And that dear hut our home, etc. (1).

« Ces vers si simples que nous avons quelquefois lus ensemble, Théodora, sont du bon docteur de Saint-Albans, et je les récitais en apercevant de loin les paisibles maisons d'Huntingdon; mais sans aller au delà de la stance où le poëte se compare à la colombe de l'arche, trop heureuse de retrouver son asile, imprudemment abandonné.

» J'ai été reçu par ma famille adoptive comme l'enfant prodigue de la parabole : on m'en voulait un peu de mon absence prolongée; mais mon retour a suffi pour faire oublier tous les reproches dont on s'était promis de m'accabler. Il faut dire que ce retour venait à propos remplir en partie le vide qu'a laissé ici depuis quelques jours le double départ de Fanny qui, devenue mistresse Poley, est allée avec son mari habiter le York-Shire, et de mon frère William, qui est allé à Londres dans l'espoir d'y obtenir le vicairage de Mary-le-Bone. Vous êtes notre dernier enfant, m'a dit M. Morley en me serrant dans ses bras : — Vous ne nous quitterez plus, a ajouté mistress Morley en essuyant une larme, et moi de promettre de ne plus les quitter, comme si j'é-

(1) Si nous cherchons un bonheur réel, c'est dans notre cœur que se trouve ce trésor. Bien fous sont ceux qui s'en vont bien loin courir après. Le monde n'a rien à nous donner : de nous-mêmes dépend notre bonheur. Il n'existe que dans cette modeste maison qui nous sert de demeure.
Le *Coin du feu* est le titre de ce petit poëme du docteur Cotton.

trop facilement sans doute aux doux loisirs de ma retraite, et ma confiance en ma *raison* serait peu à peu devenue de l'orgueil. Adieu le bonheur que j'avais trouvé à Huntingdon. Nous avons perdu M. Morley ; quelle perte pour nous ! quelle mort pour lui ! Était-ce donc là ce que me prédisait l'apparition ?

» M. Morley, encore robuste malgré son grand âge, n'avait jamais cessé d'aller desservir, le dimanche, sa chapelle de Grimstone. Dimanche dernier, il monta à cheval de bon matin, selon son usage, et se mit en route. Au bout de trois heures, un paysan frappe à notre porte, me demande, et, d'un air effaré, m'apprend que mon vénérable ami est à une lieue de la ville, étendu sans vie dans sa chaumière, par suite d'une chûte qui lui a fracassé le crâne; son cheval s'était emporté et l'avait violemment jeté sur le chemin. Je voulais dissimuler d'abord cette affreuse nouvelle à sa compagne, et courir seul au lieu indiqué ; mais, pensé-je, comment lui expliquer mon absence, et à qui laisser le soin de l'instruire avec la précaution qu'exige un si fatal événement ? D'ailleurs, peut-être M. Morley n'était-il pas mort ; il pouvait avoir dans ses derniers moments quelque confidence à faire à sa femme. Je pris le parti de dire une moitié de la vérité, pour la préparer doucement à l'autre. Je ne saurais vous peindre sa douleur. — Partons, me dit-elle aussitôt ; c'est à moi de lui fermer les yeux s'il en est temps encore. — Nous partîmes. Il n'y eut plus un mot échangé entre nous jusqu'à l'endroit où le paysan nous dit : C'est ici. Mais au moment où je serrais la main de mistress Morley, sans savoir encore par quelle parole je lui révélerais que c'était un cadavre qu'elle allait voir, la femme de notre guide vint à nous en s'écriant : *Il vit encore !* Nous nous précipitâmes dans la chaumière. Il vivait encore, en effet, mais d'une vie convulsive et sans en avoir la sensation distincte peut-être,.... ou, du moins, sans l'exprimer que par les cris étouffés de sa souffrance. Il ne pouvait nous reconnaître ni nous répondre. Un chirurgien avait été averti en même temps que nous, et il arriva une heure après. A peine l'eut-il examiné, qu'il hocha la tête. Il n'y avait plus que Dieu qui avait le pouvoir de le rendre à nos larmes, et Dieu l'avait destiné à nous donner cet avertissement sévère qu'il nous rappelle à lui au moment où nous y songeons le moins. Une forte saignée calma ses tortures le premier jour, mais lendemain la fièvre le reprit avec une intensité nouvelle,

et jusqu'à son dernier soupir, ce ne fut plus qu'une agonie... Une agonie de quatre jours et de quatre nuits, Théodora ! car il n'expira que le jendi matin. Quel spectacle pour nous dans cette chaumière, d'où il fut impossible de le transporter à Huntingdon! Le malheureux vieillard avait encore l'énergie d'un homme robuste, et il eût vécu vingt ans encore, disait le chirurgien, sans cet accident épouvantable. Il fallait le voir dans sa lutte contre la mort, se dresser tout à coup sur son séant, promener autour de lui ses yeux hagards, étendre ses bras violemment contractés, comme un vieux gladiateur dont la colère jette un impuissant défi à l'adversaire qui vient de le terrasser; pas une parole articulée ne sortait de sa bouche, engorgée par les caillots de sang, et ses yeux étincelaient sans y voir. Où était son âme? et quel horrible cauchemar subissait-elle dans cette angoisse de l'homme physique, prolongée jusqu'à l'épuisement du principe vital? William, à qui j'avais envoyé un exprès, arriva le mercredi, et il ramena sa mère, me laissant seul pour recevoir le dernier soupir du moribond. Je crus que j'expirais moi-même en voyant enfin ses yeux rutilants s'éteindre et sa tête tomber sur l'oreiller pour ne plus se relever. Le paysan et sa famille s'étaient éloignés. Malgré mon respect pour le défunt, je me sentais saisi d'une indéfinissable horreur; car, me rappelant mes anciennes visions, je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il venait de soutenir l'assaut de quelque spectre, et je m'attendais à voir l'invisible vainqueur se retourner tout à coup contre le faible témoin du combat. Je fermais donc instinctivement les yeux; mais en commençant sous cette impression mon examen de conscience, je trouvais dans mon cœur de si noires pensées, que j'eus peur de moi-même, comme le gouverneur d'une place qui, serré de près par l'ennemi, verrait tout à coup ses propres soldats le menacer d'une émeute et l'accuser de trahison. Il me sembla que j'avais je ne sais combien de torts à me reprocher contre mon ami, mon bienfaiteur, et que s'il avait pu articuler ses gémissements, c'eût été pour m'accabler de mes remords. Aussi, quand je relevai mes paupières, je me jetai à genoux au chevet du mort. En ce moment, soit que l'âme ne fût pas encore sortie de ce cadavre tiède encore, soit que ma terreur seule le ranimât, je le vis se dresser sur son séant, je sentis sa main presser ma main, et j'entendis sa voix qui me disait : Adieu, William; je te pardonne!

» Quand on rentra dans la cabane, on me trouva évanoui.

» Depuis la cérémonie des funérailles, je suis resté plus de quinze jours dans un état affreux, entendant bourdonner sans cesse à mes oreilles, ces mots : Je te pardonne... Pourquoi ce pardon, ou plutôt ce reproche, dont je ne me rends pas compte ? Peu à peu la consolation de pouvoir mêler mes larmes à celles de mistresse Morley et de son fils a triomphé de cette superstition et de ce remords menteur. Combien notre commune affliction a resserré encore nos liens! Cependant nous ne nous sentons pas la force, mistress Morley et moi, d'habiter Huntingdon. Quand William nous aura quittés, nous sommes résolus à émigrer n'importe dans quelle autre ville. William retourne demain au soin de son troupeau ; car, grâce à la recommandation de notre cousin, le voilà ministre à Londres.»

AMÉDÉE PICHOT.

(Peut-être publierons-nous plus tard la suite de ce Journal, où Cowper raconte son séjour à Olney, ses innocentes distractions et ses mystiques amours avec mistress Morley et avec lady Austen.)

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS DU PETIT POINSINET.

V. — LE TRIOMPHE DE L'ORGUEIL LITTÉRAIRE.

Le sieur de Balzac était émerveillé de sa réception triomphale aux sons des instruments, dans le palais de la mystérieuse Arthénice; il ne se repentait plus d'avoir cédé aux sollicitations de son guide, qui le fit consentir à être introduit les yeux bandés, sous prétexte de lui cacher les effrayants abords de ce palais, construit au milieu des précipices et défendu par de menaçantes machines de guerre. Bautru s'était décidé à imaginer ce prétexte, appuyé d'un ordre exprès d'Arthenice, pour que l'arrivée de Balzac, au château de Richelieu, en plein jour, ne fût pas troublée de quelques soupçons qui naîtraient naturellement à la vue des armes du cardinal, peintes ou sculptées sur toutes les faces des bâtiments. L'entrée de ce magnifique séjour était soumise d'ailleurs à certaines précautions de police, capable d'effaroucher le nouveau venu, déjà inquiet du voyage qu'on lui avait fait faire en poste, sans lui apprendre en quel lieu on le transférait. Balzac ne vit donc rien des difficultés que Bautru déguisé eut beaucoup de peine à surmonter, quoiqu'il se fît reconnaître par les gardiens du pont-levis; il serait resté dehors et peut-être l'aurait-on arrêté avec son compagnon, qui s'indignait tout bas de passer pour un moine, si Boisrobert n'était venu le tirer d'embarras et n'avait emmené le carrosse dans la cour d'honneur.

Bautru, avant de se rendre avec Boisrobert auprès du cardinal, ne voulut confier à personne le soin de mettre son prisonnier en sûreté ; il s'autorisa du nom du cardinal, pour tenir les curieux à distance, et pour empêcher qu'une indiscrétion révélât à Balzac l'endroit où il se trouvait. Mais Boisrobert avait si bien pris toutes les mesures nécessaires, mis dans ses intérêts les officiers et les domestiques, distribué les rôles subalternes et fait sonner haut la volonté de son maître, que Bautru put exécuter sans obstacle le plan qu'il avait concerté avec Boisrobert et Faret ; pas un éclat de rire, pas une parole équivoque, n'accueillirent le passage de Balzac, qui avait l'air de monter au Capitole, et qui faillit crever d'orgueil, au bruit des applaudissements préparés pour le recevoir. Il pria, d'une voix émue, son conducteur, de remercier pour lui les personnes honnêtes qui applaudissaient, et de leur jeter de sa part une poignée d'écus blancs, qu'il lui rendrait sans faute sur les revenus de la terre de Balzac. Les musettes et les hautbois le quittèrent au bas du grand perron. Il traversa plusieurs galeries, toujours accompagné de Bautru, qui lui ôta son bandeau, lorsqu'ils furent entrés dans la chambre destinée à l'hôte d'Arthénice.

Balzac fut ébloui en ouvrant les yeux ; il n'avait vu pareil luxe que dans les descriptions du palais d'Astrée : cette chambre immense, soutenue par des colonnes de marbre, avait un plafond en coupole représentant l'olympe avec les dieux et les déesses de la mythologie ; les lambris dorés étaient couverts d'attributs galants, de carquois, de lacs d'amour, de flammes, de cœur percés de part en part ; la tenture de soie verte, parsemée de bouquets de rose admirablement brodés, ajoutait au caractère érotique de l'ameublement, qui offrait des satyres, des nymphes, des amours, des pieds de boucs, des têtes de cygnes, des griffes et des cornes dans tous les ornements des siéges, des tables et du lit ; le pavé en mosaïque offrait encore les mêmes symboles qui annonçaient clairement l'usage fondamental de cette chambre où avaient figuré tour à tour Mme de Chaulnes, Marion de Lorme et Mme de Combalet, les trois maîtresses attitrées du cardinal. Balzac s'abandonnait avec tant de bonne foi à sa surprise et à l'examen attentif de chaque objet, qu'il ne s'aperçut de la disparition de son conducteur qu'au bruit de la porte qui se refermait ; mais il ne se tourmenta pas beaucoup d'être prisonnier, en s'étonnant sans

cesse davantage de la prison splendide qu'on lui avait donnée. Il retrouvait partout autour de lui, dans ces emblêmes amoureux, le témoignage des sentiments tendres et délicats que lui avaient exprimés déjà les lettres de l'inconnue. En ce moment, il oubliait sa terre de Balzac, le prieur Ogier et surtout Mlle de Chenillac; il se réjouissait de sa bonne fortune, et s'appropriait les plus agréables scènes des pastorales de d'Urfé pour en composer de nouvelles à son profit sur le théâtre où il allait paraître avec tous les prestiges de la gloire littéraire.

Il recommença de visiter en détail les beautés de cet appartement, qui semblait avoir été décoré, à son intention, dans le goût le plus exquis. Il remarqua pour la première fois un habit complet de soie et de velours, étalé sur le lit, et il devina que cet habit, qui eût paru singulier à tout autre que Balzac, était destiné à remplacer sa casaque monacale. Du fond de sa pensée, il remercia la main invisible à laquelle il devait les moyens de se montrer honorablement aux yeux de sa *divinité*, et il se mit aussitôt en devoir de revêtir la livrée d'amant ou plutôt de berger, qu'on l'invitait à prendre, pour n'être pas obligé de rougir de l'étrange accoutrement que le hasard lui avait donné. Il se fût affublé du plus grotesque déguisement, sans soupçonner qu'il ferait une figure ridicule, et il ne s'étonna pas de se trouver équipé à la pastorale, quoique la houlette, la panetière et les pipeaux rustiques manquassent à ce plaisant costume qui aurait eu bonne grâce sur les bords du Lignon : c'était une profusion de rubans, de dentelles, de broderies d'argent et de boutons de nacre, chargeant la veste de satin jaune et vert, à crevés de velours blanc, et les chausses en velours nacarat, avec des bas couleur orangé; les nœuds des souliers et les plumes du chapeau à grands rebords réunissaient toutes ces couleurs, effrayées de leur monstrueux assemblage; un large baudrier de soie bleue broché en or, comme pour achever la ressemblance avec le plumage d'un perroquet, supportait une petite épée que Balzac laissa pendre fièrement le long de sa cuisse droite, en guise de flûte. Le sieur de Balzac, ainsi habillé, aurait fort convenablement représenté le berger Sylvain dans l'*Impuissance*, licencieuse tragi-comédie du poëte Veronno, jouée l'année précédente devant la cour.

Il se regarda longtemps avec complaisance, dans une glace qui ne lui fit pas comprendre tout ce qu'il y avait de divertissant et de

comique en sa personne ; il fut au contraire très-satisfait de voir que les bergers d'Arcadie, inventés par d'Urfé, n'étaient point aussi *galants* que lui, et il regretta plus d'une fois que Mlle de Chenillac ne pût être témoin de ce qui allait se passer ; mais il ne sentit pas un seul remords de son ingrat abandon, et l'idée même de la douleur de cette femme abandonnée, ne lui causa pas la moindre envie de revenir la consoler ! Il se félicitait trop d'une aventure qui s'annonçait sous des auspices extraordinaires, et qui pouvait aboutir à quelque événement imprévu; il vint à songer qu'il n'était pas marié, et qu'Arthénice se proposait peut-être d'accorder sa main à celui qui avait déjà son cœur ; mais il se rappela tristement qu'Arthénice, si grande dame qu'elle fût, ne serait pas libre de faire choix d'un mari, puisqu'elle en avait un jaloux et cruel, suivant l'aveu de son officier ; là-dessus, Balzac arriva naturellement à se souvenir des confidences de Bautru, qui lui avait fait de ce mari un portrait redoutable, bien propre à épouvanter l'amour le plus intrépide ; Balzac réfléchit donc avec inquiétude au péril qui le menaçait, en cas que le tyran d'Arthénice le surprît dans ce château ; il se rassura toutefois par degrés, et ne craignit plus d'être écorché vif, en se répétant qu'Arthénice était assez intéressée à éviter la vengeance de son époux, pour n'avoir épargné aucune précaution de sûreté. Il aurait voulu alors savoir mieux se servir de son épée, pour faire une veuve de cette victime du mariage.

Quelle était cependant l'héroïne d'une aventure si romanesque, l'auteur inconnu des lettres charmantes que Balzac recevait de Paris depuis plusieurs mois? Son imagination avait souvent voyagé dans le vague pays des conjectures, et nul indice ne s'était offert à lui pour l'aider à découvrir la vérité. Tous ses commentaires les plus ingénieux ne servaient qu'à lui prouver que cette aimable épistolaire était fortement intéressée à garder l'anonyme; mais enfin les obstacles qui s'opposaient à la rencontre des deux amants tombaient donc devant la volonté et l'impatience de la puissante Arthénice. Balzac n'eut qu'à rapprocher les inductions que lui fournissaient son enlèvement, le costume et le caractère bizarre de son compagnon de route, quelques mots plus ou moins explicites échappés à ce dernier, l'appareil mystérieux de son entrée dans le château, et la richesse du logement qu'on lui avait assigné ; il demeura convaincu qu'Arthénice était au moins une

grande dame de la cour, peut-être une princesse du sang, et qu'elle avait quitté Paris pour se rendre dans une de ses maisons de plaisance, afin d'y avoir une entrevue avec lui.

La haute opinion qu'il avait de la naissance et de la fortune de son Arthénice fut confirmée par le spectacle qu'il eut sous les yeux en ouvrant la croisée: la façade du corps-de-logis où il se trouvait, percée de plus de soixante fenêtres, et construite nouvellement en belle pierre blanche, avec des colonnes et des pilastres d'ordre dorique, resplendissait de statues et de bustes antiques en marbre et en bronze, placés dans des niches au premier et au second étage; un fossé à fond de cuve, rempli d'eau de source, entourait le château, qui se composait de vastes bâtiments liés ensemble par des tours et des pavillons de différentes formes; des boulevarts et des terrasses s'étendaient de chaque côté pour l'agrément plutôt que la défense de cette royale demeure, et au delà du fossé se dessinait un parterre délicieux, dont les plate-bandes liserées de buis formaient des figures géométriques, suivant le goût de l'époque, et encadraient des bassins dans les fleurs et la verdure. Aux quatre coins de ce parterre, quatre sirènes versaient de leurs urnes une eau claire et abondante; à l'extrémité, une petite rivière, emprisonnée dans un canal large de neuf ou dix toises, séparait le jardin d'un parc immense, qui déployait au loin ses tapis de gazon, ses allées en berceaux, ses charmilles taillées en murailles et ses cascades artificielles. Un riant paysage, parsemé de moulins et de fabriques, fermait l'horizon.

Balzac compara de nouveau en silence ce palais, ce parterre, ce parc, tout ce luxe d'architecture et de plantation, à son fief, dont il était si fier auparavant, à son colombier qu'il regardait souvent avec orgueil, à son manoir de hobereau angoumois, à sa basse-cour où gloussaient canards et dindons, à son potager et à son verger qui lui donnaient à peine des légumes et des fruits pour sa table. Il soupira d'envie et convoita la succession du mari d'Arthénice; mais il s'étonna de ce qu'une si merveilleuse résidence n'était pas plus tranquille et plus solitaire. On entendait de toutes parts une rumeur pareille à celle d'un port de mer; les voix, les cris, les chants des ouvriers se mêlaient au bruit des marteaux, des scies et des crics. On voyait partout circuler des hommes armés de pelles, des chevaux et des charrois, des soldats

et des valets. Il y avait là comme une colonie de maçons, de couvreurs, de menuisiers, de jardiniers et de travailleurs de toute espèce. Balzac ne put s'empêcher de réfléchir aux inconvénients qui pourraient résulter pour lui d'une telle quantité de témoins plus ou moins discrets et capables d'aller avertir de sa venue ses trois ennemis, le mari, ou le frère, ou le père d'Arthénice. Ses idées se rembrunirent tout à coup des sombres couleurs avec lesquelles Ovide a peint le supplice du satyre Marsias, écorché vif et changé en fleuve par Apollon.

Balzac n'avait pas achevé d'examiner en détail le paysage qu'on voyait de la fenêtre, lorsque Bautru rentra, ayant une longue robe de brocard, avec un bonnet conique de velours noir, étoilé d'argent, et tenant une baguette d'ébène, à l'instar des magiciens de comédie. Il était suivi de quatre valets, vêtus en bergers, et de trois flûteurs, portant le costume espagnol, la colerette tuyautée à trois rangs, le justaucorps à fausses manches, les chausses amples et bouffantes, le chapeau de feutre gris à plumes, comme de véritables gentilshommes de Castille. Balzac les prit pour des seigneurs, et les salua profondément, pendant que ceux-ci se mettaient à jouer des airs tendres et langoureux. Les valets commencèrent, aux sons de cette musique, à inonder d'huile odorante les cheveux de Balzac, et à les arranger en boucles flottantes sur ses épaules; ils vidèrent deux ou trois flacons de parfums différents dans cette longue chevelure, qui exhala bientôt toutes les odeurs d'une boutique d'aromates. Balzac s'était laissé accommoder en cadence par les quatre perruquiers, et sa pauvre tête tournait sans cesse au gré de ces bourreaux, qui le tiraillaient en tous sens.

— Vous allez me conduire aux pieds de la belle Arthénice? dit Balzac à Bautru, qui avait peine à s'empêcher de rire de la toilette à laquelle il présidait.

— Oui, monseigneur, dit-il en s'inclinant à l'orientale, les mains croisées sur la poitrine; mais avant de vous donner audience, elle a désiré relire tout le volume de vos lettres, et, à cet effet, elle s'est enfermée dans son cabinet. Cependant il y a là bien des gens qui attendent la faveur de vous être présentés.

— Eh! quels sont ces gens, monsieur? repartit Balzac, qui eût souhaité plutôt que sa maîtresse fût veuve, orpheline et fille unique; serait-ce ce brutal de mari?

— Il n'aurait garde, monseigneur, répliqua Bautru méditant déjà une nouvelle malice ; je lui ai annoncé que vous n'aviez pas d'égal pour le maniement de l'épée.

— De la plume, voulez-vous dire? car je ne sais pas de meilleure arme, et j'en userai quelque jour contre Daniel Heinsius, qui s'est raillé de moi.

— Hélas! monseigneur, si vous écriviez contre tous ceux qui se raillent de vous et de vos ouvrages, les jours et les nuits ne vous pourraient suffire, et votre plume se lasserait plus vite que la langue des plaisants. Ne faudrait-il pas une mer d'encre pour y noyer la critique?

— La critique! s'écria Balzac en se redressant avec dédain ; elle est pour moi telle que le cyclope Polyphème : *Monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum.*

— Quoi! monseigneur, vous parlez latin? dit Bautru, qui feignit l'étonnement et l'admiration. M. de Balzac a parlé latin!

— Ce n'est rien que cela, répondit Balzac jouant la candeur d'un véritable savant ; j'écris en latin aussi finement qu'en français ; je fais des vers latins que Virgile et Horace n'auraient certainement pas faits, et tôt ou tard j'imprimerai *Carminum libri tres ac Epistolæ selectæ.*

— Vraiment, vous excellez en tout ce que vous faites, et en vous voyant tant faire, on est surpris seulement de ce que vous ne faites pas.

— Vous êtes, monsieur, tout confit en politesse. Mais quels sont les gens qui souhaitent de m'être présentés?

— Ils viennent à vous en députation de divers endroits ; quelques-uns, ce m'a-t-on dit, arrivent de Rome exprès pour vous voir.

— De Rome! bon Dieu! interrompit Balzac avec émotion. Serait-ce le saint-père qui m'envoie sa bénédiction?

— J'avais pensé d'abord que le pape était mort et que le conclave vous allait élire à sa place.

— Oh! non, ceci n'est point présumable, repartit Balzac, qui prit au sérieux cette bouffonne supposition ; je ne suis pas encore cardinal, et, d'ailleurs, j'ai reçu dernièrement une lettre familière du pape Urbain VIII, qui n'était pas en humeur de mourir.

— Vous verrez aussi des gentilshommes qui sont envoyés des

Pays-Bas vers vous, et d'autres qui ont quitté Paris afin de vous admirer.

— C'est sans doute le cardinal Ferdinand, gouverneur des Pays-Bas, de qui les officiers ont ordre de me complimenter en se rendant à Madrid ; ce cardinal m'écrit souvent qu'il périrait d'ennui dans son gouvernement, si mes lettres ne lui servaient de médecin et de drogues. Quant aux gens venus de Paris, je ne doute pas que ce ne soit le cardinal de Richelieu à qui je devrai obligation de cette honnêteté.

— Oui-dà, vous l'avez deviné, monseigneur, et le cardinal lui-même est peut-être déguisé parmi ses ambassadeurs.

Bautru tendit la main à Balzac et le conduisit hors de la chambre, en marchant d'un pas majestueux que réglait la mesure musicale, et qui était en harmonie avec les airs solennels que les flûtes jouaient derrière l'orgueilleux amant d'Arthénice ; ils traversèrent de la sorte plusieurs galeries, dont l'étendue et la décoration enflèrent davantage la fierté de Balzac, qui se regardait déjà comme maître de ce palais ainsi que du cœur de son hôtesse ; partout, sur son passage, accourait une foule de dames, de seigneurs, de pages, de valets, qui se rangeaient en haie pour le laisser passer et qui témoignaient une curiosité que Balzac était fier d'inspirer ; il ne remarquait ni les sourires moqueurs, ni les chuchotements ironiques ; mais il s'enivrait des regards qui pleuvaient sur lui et n'entendait rien des rires qui se succédaient assez haut pour que Boisrobert soulevât une tapisserie et leur imposât silence avec un ton impératif que fortifia l'apparition du cardinal auprès de son favori. Balzac était si rempli de joie et de son propre mérite, qu'il ne fit aucune attention à l'ordre que Richelieu avait donné par la bouche de Boisrobert, et qu'il continua d'avancer, en saluant d'un signe de tête complaisant les dames qui se promettaient tout bas de lui faire payer cher ces gracieux semblants de protection.

Balzac s'était seulement aperçu que la plupart de ces dames, qui composaient sans doute la cour d'Arthénice, avaient pris des costumes de bergères, tels qu'on les portait au théâtre d'après les descriptions de romans. Les hommes, au contraire, sans se rapprocher de la vérité locale, étaient vêtus d'habits orientaux, également dénaturés par l'imagination des poëtes français, qui avaient introduit le faux en tout genre sur la scène comme dans

toutes les représentations de la vie ordinaire ; les pages et les valets, bizarrement affublés des friperies que leur avait offertes la garderobe dramatique du château, s'étudiaient à entrer dans l'esprit de leurs rôles indiqués par la défroque qui leur était échue à chacun. Mais Balzac, habitué aux manies pastorales et aux déguisements grotesques de son Alcinadure, ne fut pas blessé du mauvais goût qui avait atteint les habitants du Palais des Amants-Fortunés, et qui se montrait assez à leurs costumes extravagants; il en acquit beaucoup d'estime pour la reine invisible de ces bergères, de ces Persans et de ces masques empruntés aux tragi-comédies de *Mairet*, de *la Calprenède* et de *Tristan-l'Hermite*.

Tout à coup il s'arrêta au milieu d'une galerie de portraits que les ornemanistes n'avaient point achevé de dorer ; il avait lu son nom au bas d'un de ces cadres, dans lequel la figure mâle et sombre d'un chevalier armé de pied en cap paraissait sortir de la toile ; il supposa tout d'abord que cet homme d'armes du XIV siècle devait appartenir à la famille des Balzac, puisqu'on avait placé ce nom au-dessous du tableau, et il ne sentit pas le plus mince scrupule de s'approprier à titre d'ancêtre le personnage de cette peinture, quoiqu'il se souvînt des commencements de sa noblesse, qui ne remontait pas même à son aïeul, et quoiqu'il ne reconnût pas son écusson dans celui des Duplessis-Richelieu qui signalait l'origine du chevalier que la généalogie des Guez n'eût jamais pu accaparer. Mais la satisfaction de Balzac fut au comble lorsqu'il vit son nom répété dans les inscriptions de chaque portrait avec différentes dénominations, qu'il n'avait pas fournies à l'auteur de ces pancartes imposantes : *Frédéric XIV, sieur de Balzac, dit le Hutin; Jules XX, sieur de Balzac, dit le Bel; Jean XL, sieur de Balzac, dit le Superbe*, etc. Balzac, qui jusqu'alors ne s'était pas douté de l'ancienneté de sa race, se réjouit de retrouver cette nombreuse suite de héros du même sang ou du moins du même nom que lui, et il se mit à les examiner l'un après l'autre avec le plaisir qu'on éprouve à revoir de vieilles connaissances ; loin de concevoir le plus léger soupçon sur l'authenticité de cette filiation de Balzac célèbres, sans s'étonner seulement du caractère récent de ces pancartes écrites à la main sous ces toiles enfumées, il ne tarda pas à se persuader qu'il était en présence de quarante générations issues de sa maison et antérieures à Hugues Capet.

— Que vous semble de cette galanterie, monseigneur? dit Bautru, qui n'avait pas voulu interrompre l'extase de Jean-Louis Guez avant que celui-ci se fût accoutumé aux visages de ses prétendus aïeux, et qui laissait le cardinal s'amuser du spectacle de cette usurpation généalogique.

— Laquelle? demanda Balzac infatué déjà de ses nouveaux aïeux : entendez-vous parler de ces lacs d'amour qui ornent la casaque de mon trentième aïeul, très-haut et très-puissant seigneur Honoré de Balzac, fameux par ses conquêtes amoureuses?

— Je parle, monseigneur, de la surprise que vous a ménagée Mme Arthénice, en faisant peindre les plus grands hommes de votre maison.

— En vérité, elle n'aurait su faire un plus noble et plus glorieux choix en toute la noblesse de France et je l'estime davantage d'avoir honoré ma famille par ses peintures, qui certainement ont été faites au naturel, tant elles sont rassemblantes.

— Ainsi vous eussiez reconnu ces portraits, sans qu'il vous fût nécessaire d'en lire les noms? reprit Bautru, stupéfait de cette assurance.

— Dieu merci, ce n'est pas d'aujourd'hui que je sais de qui je descends! repartit Balzac sans hésiter; l'histoire de ma maison touche à celle de la maison royale, et j'ai retenu tout au long les belles actions des Guez... c'est-à-dire des Balzac, qui ont illustré ce nom depuis Pharamond. Je tiens même de feu mon père que ce nom de Balzac est purement gaulois et signifie *bel esprit*. Vous ignorez peut-être que les Balzac ont à diverses fois sauvé la monarchie?

— Je l'ignorais vraiment, interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer un bon mot; mais j'ai ouï conter que les oies sauvèrent le Capitole de Rome.

— Il s'agit de l'histoire de France et non de la romaine, répondit naïvement Balzac préoccupé de sa filiation : je puis vous en apprendre quelque chose. Le plus célèbre de mes auteurs fut Roffec de Balzac, qui vivait au XIVe siècle; il fit rebâtir de ses deniers l'église de l'abbaye de Saint-Julien à Brioude, et il eut l'honneur d'y être enterré en habit de cordelier...

— Je gagerais que votre aïeul, après sa mort, ne portait pas cet habit d'aussi bonne grâce que vous-même de votre vivant.

— Un autre seigneur de Balzac, non moins fameux, fut Roffec, troisième du nom, qui eut la gloire d'être le parrain de la grosse cloche de Brioude : c'était là un très-grand et très-renommé personnage, je vous jure, capitaine de trente lances et sénéchal de Beaucaire pour le roi Charles V; chaque année, il ouvrait la foire dans cette ville par une chevauchée magnifique...

— Comme font les bouchers de Paris escortant le bœuf gras, au son des violons, le dernier jour du carnaval?

— Et Robert de Balzac, quel homme! il avait six pieds de haut, monsieur, et il était plus robuste que Milon de Crotone.

— Brioude est une heureuse ville, je dirai même la plus heureuse de toutes les villes, puisqu'elle fut le berceau des Balzac. Elle a raison d'en être fière, monseigneur, plus que si elle eût produit les Duplessis-Richelieu et le petit cardinal de cette maison.

— Il est vrai que je puis être cardinal, si le saint-père y consent, tandis que le cardinal-ministre ne saurait devenir ce que je suis, en dépit de toutes les bulles du pape.

— A moins que le pape ne se changeât en Apollon par les mérites du Saint-Esprit.

— Nous avons encore Geoffroi de Balzac, en faveur de qui le roi Charles VII établit une foire au bourg de Saint-Clément...

— Mon Dieu! monseigneur, si vous écriviez l'histoire de vos ancêtres, les rois de France descendraient de leur trône pour vous faire place.

— Je ne dis pas cela; mais je prétends que ma race remonte aux premiers temps de la monarchie, et je regrette seulement que messieurs d'Entragues m'aient enlevé plusieurs de mes auteurs pour les mettre dans une généalogie pleine d'erreurs, où je ne figure pas. Je vous donne à penser l'impertinence que c'est! aussi j'ai préféré renoncer à la branche d'Entragues et la retrancher de la véritable souche des Balzac.

— Je vous prierai alors de faire dresser un bel inventaire de tous les Balzac anciens et modernes, afin de diriger les inscriptions de ces portraits.

— Voudrez-vous, en même temps, faire entendre au peintre qu'il s'est mépris sur les armes des Balzac?

— Comment donc? ne portez-vous pas d'argent à trois chevrons de gueules? Le peintre vous a choisi pourtant les plus

belles armes qu'il pût trouver. Voyez : cela n'a-t-il pas bon air, et ne croirait-on pas que vous êtes duc et pair !

— Le peintre avait assurément une honnête intention; mais je m'en tiendrai, s'il vous plaît, à mon écusson d'azur à trois sautoirs d'argent, au chef d'or chargé de trois sautoirs d'azur ; ce sont les armes que j'ai fait peindre sur les girouettes de ma maison de Balzac.

Le sieur de Balzac se rengorgea et parut s'enfler d'orgueil en parlant de ses girouettes ; Bautru, qui craignait que l'aveugle vanité de ce noble de fraîche date ne fût pas dupe longtemps de ses illusions en présence de cette longue suite de portraits représentant les aïeux du cardinal, entraîna l'écrivain angoumois dans la salle d'audience, où ils furent introduits par l'huissier qui annonça d'une voix de Stentor : « Le seigneur de Balzac, secrétaire et historiographe de la belle Arthénice ! » Cette double qualification étonna beaucoup celui qui la recevait pour la première fois devant une nombreuse assemblée qui s'était émue à son aspect et qui n'avait point assez d'yeux pour le considérer.

— Oh ! monsieur, qu'est-ce que cela ? demanda-t-il à demi-voix à son guide ; ne sommes-nous pas à la cour ? Quelle autre que la reine me nommerait son secrétaire et historiographe? La belle Arthénice ne serait pas Sa Majesté elle même?

— Il ne m'est pas permis de vous répondre là-dessus, reprit Bautru, qui faillit étouffer de rire à cette singulière supposition de Balzac ; mais les reines sont comme les grands écrivains : on les reconnaît à leurs œuvres, même anonymes ; voyez donc celles qu'on va vous produire ?

— Oui, j'ai bien deviné, c'est la reine Anne d'Autriche, s'écria Balzac transporté de joie, et je suis présentement dans un de ses châteaux, à Fontainebleau ou à Saint-Germain.

— Je ne saurais vous dire davantage en quel lieu vous êtes; mais, fût-ce un château royal, un génie tel que vous ne s'y trouverait pas trop glorieusement logé. Voici les ambassades qui attendent de vous être présentées : faites-leur bon visage, je vous en prie au nom de Mme Arthénice qui est bien aise qu'on vous fasse honneur et à qui l'on rendra compte de ces réceptions.

Balzac s'assit sur un siége élevé de trois marches, que Bautru lui désigna, et, promenant autour de lui des regards protecteurs et satisfaits, il prit un air d'empereur romain et médita le plus gra-

cieux sourire pour recevoir les ambassades qu'on lui promettait. Cependant il sentait dans son estomac vide les tiraillements d'une faim impérieuse, et il s'étonnait de ne pas humer quelque odeur de cuisine révélant le voisinage d'un bon dîner; il n'osa pourtant exprimer les espérances de son appétit qu'en roulant sa langue dans sa bouche. Il ne s'était pas aperçu, en s'asseyant, que ses chausses de velours s'attachaient fortement au cuir noir du fauteuil, enduit de poix résine.

Deux pages soulevèrent une portière de brocard et l'on vit s'avancer une douzaine de valets déguisés en magistrats, avec la grande perruque, la robe noire, le chaperon sur l'épaule et la baguette d'ébène à la main. Boisrobert, habillé de même, et le visage à demi couvert par ses faux cheveux et sa fausse barbe blanche, marchait à la tête de cette bande.

— Monseigneur, dit-il à Balzac en saluant à plusieurs reprises, dès que la déesse Renommée a embouché sa trompette pour nous apprendre votre venue dans ces cantons, tous les baillis et sénéchaux des environs se sont réunis à l'effet de vous complimenter, et c'est moi qu'ils ont chargé de remplir ce devoir. Je ne vous importunerai pas de beaucoup de paroles; car l'admiration que vous inspirez nous ôte presque l'usage de la voix; on parle de vos ouvrages jusqu'aux confins de l'univers, et j'imagine qu'on les goûte pareillement dans le ciel, si le parfait bonheur est donné aux élus.

— Voilà un orateur de beau style, dit Balzac en se penchant à l'oreille de Bautru, mais ne déjeunerons-nous pas aujourd'hui?

— Monseigneur, continua Boisrobert, qui entendit la question adressée à Bautru, sitôt que la province fut instruite de votre arrivée, chaque bailiage, chaque château, chaque maison de paysan vous eut voulu recevoir et faire fête; mais la chose n'était pas aisée, d'autant que personne n'aurait consenti à céder cet honneur incomparable; en conséquence, il fut arrêté entre nous...

— Monsieur, mon cher monsieur, interrompit Balzac avec importance, venons au fait en peu de mots; car nous sommes pressés.

— M'y voici, monseignéur: on convint de dresser le projet d'un dîner solennel qui aurait lieu en vingt endroits à la fois afin que chacun de nous vous pût servir un plat à sa façon; ainsi, on

vous donnera à laver dans un endroit; puis, dans un autre, vous trouverez le potage; plus loin, vous tâterez de l'oie; plus loin encore, on vous servira du poisson; ailleurs, ce sera du gibier; ensuite, de la venaison; ici, vous attendent les entremets sucrés; là, le fruit et les confitures; dix lieues au delà, vous aurez goûté le vin des meilleurs crus, les mets les plus exquis de notre cuisine et l'estime prodigieuse qu'on fait chez nous de vos livres.

— C'est un dîner en poste que vous m'offrez, dit Balzac en souriant d'un air agréable, et je serai heureux si je ne chevauche pas une demi-journée avant de gagner le rôti; mais pour la singularité de la chose, j'accepte votre invitation, quoique j'aie refusé celles des plus grands seigneurs, même des ministres et des cardinaux; vous voudrez bien apprendre cela aux hôtes que j'aurai.

— Je leur ferai savoir cette honnête parole, reprit Boisrobert avec forces salutations; préparez-vous donc, monseigneur, à venir bientôt dire votre *benedicite* à Capentras et vos *grâces* à Amiens, ville natale du fameux M. Voiture.

— Amiens! Voiture! s'écria Balzac étourdi de ces deux noms qui le firent repentir de sa promesse imprudente; quel est ce M. Voiture? quelque marchand de vins, j'imagine? Assurément, je n'irai point à Amiens, et plutôt que d'y aller, je boirai de l'eau jusqu'à la mort.

— Vous boirez le calice, jusqu'à la lie, répliqua Bautru indigné de cette allusion à l'état bien connu du père de Voiture.

Mais Boisrobert s'était retiré avec sa suite de baillis, pour changer de costume, et il ne se fit guère attendre, pour reparaître déguisé en spadassin du bel air, le visage terrible et menaçant, avec deux ou trois cicatrices qui le divisaient comme un damier, la moustache longue et pendante, la chevelure éparse sur les épaules; il portait une haute fraise, un grand chapeau à plumes noires, des bottes en cuir de buffle à col évasé, une culotte ample de velours violet râpé et taché, un pourpoint de peau enjolivé de taillades montrant la chemise, une casaque à manches en laine brune; mais la partie la plus caractéristique de ce nouveau costume était une lourde épée qui traînait à six pieds derrière lui; les valets étaient vêtus à peu près de la même manière; mais aucun n'avait son assurance martiale et sa tournure formidable. Le cardinal de Richelieu, qui regardait cette comédie à travers

un rideau, crut voir sortir de la tombe François de Rosmadec, comte des Chapelles, qui servait de second à Bouteville dans tous ses duels et qui avait eu la tête tranchée avec lui en place de Grève.

— Messeigneurs les libellistes de Hollande, annonça l'huissier en les introduisant dans la salle au milieu du cliquetis des épées sonnant sur le plancher.

— Ah ! monsieur, dit Balzac en se penchant vers Bautru, ne me livrez pas à la merci de ces gens-là qui ont pour plume une lame affilée.

— N'ayez aucune appréhension, monseigneur, reprit Bautru, ils ne tremperont pas cette plume dans votre sang pour écrire vos faits et gestes.

— Monseigneur, dit Boisrobert en s'appuyant sur la poignée de son épée, nous sommes envoyés par nos confrères de Bruxelles et d'Amsterdam pour vous exprimer notre admiration touchant votre beau traité du *Prince*, qui ne le cède pas à celui de Machiavel, et pour vos lettres qui surpassent hardiment celles de Pline le jeune et de Cicéron. Cette admiration est telle que nous avons juré entre nous de poursuivre par le fer et la plume quiconque oserait s'attaquer à votre style et reprendre un seul mot dans vos livres.

— C'est trop d'honnêteté, messieurs, répondit Balzac charmé d'une pareille déférence qui rehaussait encore son mérite à ses propres yeux ; je m'estime heureux d'avoir trouvé grâce devant la sévérité de vos seigneuries qui n'épargnent pas les têtes couronnées.

— Il est vrai que nous disons de rudes vérités à M. le cardinal, et que nous cherchons noise aux puissants de la terre ; mais vous, monsieur de Balzac, vous êtes à cent piques au-dessus des rois et des princes par la gloire de vos œuvres, et nous vous considérons comme une personne sacrée...

— Messieurs, je vous remercie de cette considération, répliqua Balzac, dont la vanité s'enflait de plus en plus à ces éloges.

— Oui, monsieur de Balzac, continua Boisrobert en relevant sa moustache, nous avons déclaré une guerre à mort à vos adversaires.....

— Eh ! messieurs, il faut bien que tout le monde vive ; je vous demande le pardon de ces insensés qui ne savent ce qu'ils font.

— Cet oubli des injures témoigne de votre grandeur d'âme, et je vous loue de pardonner ainsi à vos ennemis ; mais souffrez que nous en purgions le monde, comme fit Hercule dans ses mémorables travaux contre l'hydre de Lerne, le lion de Némée et autres bêtes féroces.

— Je consens que vous les frappiez à coups de plume, mais je vous prie de les laisser vivre de même que les rats, les puces et tels animaux malfaisants.

— Nos confrères de Hollande nous ont chargés d'appeler en duel les mécréants qui s'avisent de critiquer vos ouvrages.

— Vous auriez encore une grosse besogne, monsieur, et il vous faudrait d'abord lancer un défi contre l'Académie en corps.

— C'est notre intention, et nous couperons les oreilles aux académiciens qui refuseront de se battre ; je vous promets ces oreilles-là pour en faire un collier qui vaudra celui de l'ordre du roi. En outre, j'ai dressé plusieurs cartels que je ferai porter à vos envieux, aux écrivains qui se sont raillés de vous dans la querelle des Feuillants, au frère André, au père Goulu, au sieur de Javerzac...

— Ce dernier seul vous répondrait, mais les autres sont gens d'église, et vous excommunieront, au lieu de vous rendre raison. Croyez-moi, monsieur, ne vous exposez point aux rigueurs de l'édit contre les duels, et servez-moi de votre plume aussi gaillardement que de votre épée.

— Quand nous aurons fait main basse sur tous vos Aristarques en France, nous irons en Allemagne châtier l'insolence d'un certain Heinsius, qui proclame que Voiture vous a ravi vos plus verts lauriers, et que vos lettres auprès des siennes sont semblables au fumier à côté des fleurs.

— Voilà un impertinent maraud, s'écria Balzac rouge de colère ; si vous le rencontrez par hasard, faites-le dégaîner, à moins qu'il ne rétracte ses calomnies.

— En attendant, acceptez cette offrande que je vous présente au nom de tous mes confrères, dit Boisrobert en tirant de sa poche une boîte de plomb.

— Qu'est-ce, mon ami ? Du tabac ? des confitures ? des dragées ? peut-être le brevet de quelque ordre de chevalerie ?

— Ce sont les cendres d'un de vos plus mortels ennemis, que

nous avons tué pour vous venger du tort qu'il vous a fait en Hollande.

Balzac reçut d'une main tremblante ce singulier présent, et attacha ses yeux sur la boîte sans oser l'ouvrir, pendant que Boisrobert s'empressa de disparaître avec son cortége pour subir une nouvelle transformation, à laquelle se prêtait son excellent masque de comédien. Balzac regardait toujours le vase de plomb qui devait contenir les cendres d'un homme, et il éprouvait une secrète joie de posséder ce monument terrible d'une vengeance qu'il n'avait pas sollicitée et dont il ignorait l'objet; enfin, la curiosité fut plus forte que la répugnance qui l'empêchait d'examiner le contenu de cette boîte mystérieuse, et il la dévissa lentement avec une sorte de majesté accommodée à la circonstance. La boîte ouverte, il y vit des cendres qui provenaient de papier brûlé plutôt que d'un corps humain, et un manuscrit, dont il ne lut que le titre, avec autant de surprise que d'indignation, constatait que ce mortel ennemi qu'on lui avait livré en cendres n'était autre qu'un de ses ouvrages. Ce titre portait seulement : *Procès-verbal de la condamnation du livre intitulé* LE PRINCE*, par le sieur de Balzac, lequel fut brûlé publiquement à Bruxelles, en présence du marquis d'Aïtona comme rempli de maximes perverses et attentatoires à l'honneur des princes et grands de la terre, détestable ouvrage et digne du feu.*

Ce procès-verbal concernait un fait récent dont Balzac avait eu avis, et qu'il s'était bien gardé de publier à cause des circonstances peu flatteuses de cet auto-da-fé littéraire, accompagné des huées de vingt mille spectateurs. Balzac remit le manuscrit dans la boîte, et ne se vanta pas de ce qu'il avait lu; il s'imagina que les libellistes de Hollande avaient voulu recueillir les cendres de son *Prince*, comme autrefois on ramassait pieusement les reliques des martyrs; mais lorsqu'il ouvrait la bouche pour demander tout bas l'explication de la métamorphose opérée dans le contenu de la boîte, il ne trouva plus ses prétendus champions de plume et d'épée, que Boisrobert avait emmenés avec lui; il s'empressa de cacher dans sa poche le singulier hommage qui lui venait de Hollande, et il affecta de paraître fort satisfait, quoique son embarras fût aussi visible que sa rougeur; il commençait à entendre gémir ses entrailles qui ne pouvaient se repaître des mêmes aliments que sa vanité d'auteur.

— Mon ami, dit-il à Bautru, je ne sais si c'est le voyage qui m'a donné de l'appétit, mais je me mettrais à table volontiers.

— Ne parlez pas de cela, reprit Bautru ; les génies ne boivent ni ne mangent, et vous seriez ravalé au niveau de Boisrobert, si l'on vous voyait la bouche pleine.

Balzac ne se fût pas rendu aisément à cette considération de jeûne perpétuel, si Boisrobert n'avait reparu avec sa troupe, tous habillés en bourgeois de Paris, avec des étoffes de laine brune, des bas de couleur, et un petit chapeau sans plumes ; la simplicité de leur costume dénué de galons, de rubans et de taillades, annonçait la profession de marchands, bien qu'ils ne portassent aucune marchandise de leur commerce.

Boisrobert s'était affublé d'une perruque rousse et avait donné à son visage l'expression niaise de celui du libraire Courbé, qui tenait alors sa boutique dans la galerie des Merciers, au Palais, et qui éditait la plupart des grands ouvrages qu'on imprimait à Paris. Courbé était devenu, par l'entremise de Costar, l'éditeur de Balzac, qui ne l'avait jamais vu et qui ne le connaissait que par sa correspondance et son argent. Courbé passait généralement pour le plus généreux et le plus honnête des libraires; aussi s'attendait-on à sa ruine prochaine, que devaient accélérer les sacrifices qu'il avait faits afin d'enlever l'exploitation des écrits de Balzac aux libraires Toussaint-Dubray, Rocollet et Camusat. Courbé aimait son état avec passion, et il ne croyait jamais trop payer la gloire de faire figurer au frontispice des éditions son enseigne héréditaire, représentant un palmier entre quatre petits génies, avec cette devise : *Curvata resurgo*, par allusion au nom de Courbé; Bautru avait tiré de ce nom-là un autre jeu de mots, en disant que Balzac choisit exprès le libraire Courbé pour n'être pas accusé de l'avoir fait fléchir sous le poids des chefs-d'œuvre qu'on vante et qu'on ne vend pas.

— Messieurs les libraires de la galerie du Palais ! cria l'huissier qui leur montra Balzac immobile de stupéfaction.

— M. de Balzac, permettez-moi de baiser le bout de ces doigts qui ont conduit la plume à laquelle nous devons tant de belles choses, dit Boisrobert en s'emparant de la main droite de Balzac et en la serrant dans les siennes au point de le faire crier; que je voudrais essuyer avec mes lèvres une tache de cette encre di-

vine qui sert à tracer ce galant style plus dur que le bronze et le granit !

— Holà ! monsieur, vous me brisez la main ! s'écria Balzac, touché jusqu'aux larmes de cette ovation que lui faisaient les libraires. J'ai besoin de cette main pour achever mes plus parfaits ouvrages. *le Ministre d'État*, mes *Entretiens*, *le Socrate chrétien*, et quantité de lettres nouvelles.

— Monsieur de Balzac, je vous supplie de me vendre pour dix années le privilége de ces œuvres qu'on brûle déjà de voir éclore; ce privilége me sera de meilleur rapport que soixante arpents de vigne bourguignonne; moyennant ce privilége, j'élèverai mes enfants, je marierai ma fille, je ferai repeindre mon enseigne, j'agrandirai ma boutique, et j'achèterai des dentelles pour Mme Courbé.

— Nous verrons auparavant la couleur de vos écus, monsieur Courbé, reprit Balzac, qui prit l'air et le ton protecteurs. Je ne refuse pas de contribuer à votre fortune, mais je serais content de toucher au préalable une somme de six à dix mille livres, sur notre marché.

— Que vous êtes noble et magnanime ! Vous voulez bien vous contenter de six mille livres, quand je venais vous en offrir vingt-cinq mille !

— Vingt-cinq mille ! répéta Balzac interdit. Il se fait donc une furieuse vente de mes ouvrages ?

— C'est à n'y pas croire, monsieur ! répliqua Boisrobert qui singeait les mines et les intonations de Courbé, avec si grande vérité, que Richelieu se pâmait de rire derrière le rideau. Il n'y a pas jusqu'aux petits enfants qui ne préfèrent vos livres aux dragées et aux oublies.

— Vraiment, j'en suis satisfait pour vous, mon cher Courbé, dit Balzac qui exultait d'orgueil. Combien donc vendez-vous d'exemplaires ?

— Tant, que je ne les compte plus; voici la vingtième édition que je vous apporte dans ce coffre, et elle ne peut manquer d'être épuisée avant mon retour.

— Vingt éditions, monsieur Courbé ! Cela fait bien de l'argent. Vingt éditions ! Savez-vous si Virgile a vu imprimer vingt fois son Énéide ?

— Assurément non, répondit Boisrobert qui se fit violence

pour ne pas rire tout haut de cette ignorance. Bientôt vos livres seront répandus en plus grand nombre que la Bible et l'Évangile; on met un si prodigieux empressement à les relire, que dans chaque maison ils se trouvent aux mains de quelqu'un à toute heure du jour et de la nuit. Je sais des personnes qui en sont amoureuses, de telle sorte qu'elles ne se lassent pas de les admirer et de les retenir par cœur. On les récite aux assemblées, aux promenades, aux soupers; on les mettra bientôt en musique et en peinture; on les gravera sur des tables d'airain, au milieu des carrefours; on en tapissera les ruelles, on les imprimera sur satin pour en faire des robes et des justaucorps; on les écrira sur les feuilles des arbres, comme les oracles de la sibylle; on les apprendra par cœur aux enfants, avant la patenotre; on les chantera au lieu de l'évangile du jour, dans les églises...

— Monsieur, monsieur, interrompit Balzac enivré d'éloges comme un perroquet gorgé de vin sucré, ne dites pas cela : on penserait que je songe à détrôner Notre-Seigneur Jésus-Christ, tandis que je n'en n'eus jamais la pensée impie !

— Enfin, monsieur, reprit Boisrobert, vous êtes à moi désormais, nonobstant les envieux. Je vous imprimerai, je vous brocherai, je vous relierai, je vous dorerai, comme bon me semblera. Ceci est l'arrêt de mort de tous les libraires qui ne sont pas mes associés et qui n'ont, pour vivre, que des livres d'académicien à vendre au rabais. Avant un mois, vous saurez que le bonhomme Rocolet s'est pendu à la poutre de sa boutique, que le petit Camusat s'est noyé sous le pont de Notre-Dame, et que Toussaint-Dubray meurt de faim, en attendant que M. Voiture ait recueilli ses œuvres, dont chaque ligne de prose lui coûte plus d'effort et de travail que si c'était un volume entier; en outre, je vous annoncerai que vos ouvrages sont traduits en sept cent quatre-vingt-dix-sept langues et autant de patois.

—Sept cent quatre-vingt-dix-sept langues ! s'écria Balzac émerveillé. En a-t-on fait le compte exact ?

— Il n'est pas encore au complet, monseigneur, car il y a une infinité d'îles désertes où l'on trouverait encore des traductions de vos écrits, faites dans l'idiome du pays. Mais vous l'avez entendu, reprit-il en se tournant vers sa suite, nous aurons seuls, messieurs les libraires du Palais, le droit de vendre les chefs-d'œu-

vre de M. de Balzac, et je prendrai désormais la qualité de son libraire ordinaire.

— N'oubliez pas mes six mille livres, mon bon monsieur Courbé, repartit Balzac à qui la faim arracha un bâillement mal dissimulé. Mais ce n'est que six mille livres, et si vous y pouviez joindre dix mille autres, cela m'aiderait à faire placer des canons sur les tours de ma maison de Balzac.

— En voulez-vous vingt mille, trente mille, cent mille? vous n'avez qu'à dire. On ne saurait trop payer les belles choses. Enfin, monseigneur la compagnie des libraires du Palais, désirant vous offrir un don qui vous fût agréable, m'a chargé de vous présenter le plus curieux de vos ouvrages, savoir tous les écrits qui ont été imprimés à leur louange dans l'Europe, en vous promettant ceux qu'on a vu paraître dans les trois autres parties du monde.

Boisrobert remit dans les mains de Balzac, qui s'en saisit avec empressement, une boîte de bois ou layette, fermée de lacs de soie et cachetée, et aussitôt il salua jusqu'à terre, ainsi que sa bande, laquelle sortit avec lui pour prendre de nouveaux rôles; mais Balzac était trop occupé à ouvrir la layette, pour s'apercevoir de la retraite des libraires du Palais, et sa main tremblait d'émotion en rompant les cachets qu'on avait multipliés, afin de lui donner tout le temps nécessaire aux plus agréables pressentiments; enfin, il brisa le dernier sceau de ce coffre mystérieux, et l'ouvrit avec autant de fierté que s'il avait dû y rencontrer les preuves de noblesse de son quarantième aïeul; mais il resta pétrifié et rougit de colère, autant que de surprise, dès qu'il aperçut une collection de petits volumes in-octavo reliés en maroquin rouge, portant les attributs de la folie et de la satire, gravés en or sur le dos et la couverture. Un nuage lui passa devant les yeux avant qu'il eût pu déchiffrer les titres de ces différents ouvrages qui concernaient tous la querelle de Balzac avec le père Goulu et les Feuillants. Balzac les avait lus naguère, lors de leur publication, dans le feu de cette terrible guerre de plume, mais il ne les avait jamais vus réunis en faisceau, comme pour accabler sa gloire, et il s'était flatté que pas un n'arriverait à la postérité; il contempla donc d'un regard morne et furieux, ces critiques amères et sanglantes qui n'avaient pas cessé de pleuvoir sur lui pendant plus de deux ans : *Lettre de Phyllarque à Ariste, où il est traité de*

l'éloquence française; Achates à Palemon pour la défense de Phyllarque; Lettres de Polydecque sur les lettres du sieur de Balzac; Tombeau de l'orateur chrétien; Conférence académique sur le différend de Narcisse et de Phyllarque, etc. Jamais la célèbre puce de Mlle Desroches n'avait inspiré plus de vers, que *Narcisse* ou Balzac de lignes de prose dans ce grand différend littéraire, dont le sujet était plus mince que celui de Batrachomyomachie.

Si les libraires du Palais eussent été encore présents, le sieur de Balzac leur aurait jeté à la tête les pièces satiriques de ses ennemis, en les invitant à reprendre leur don insultant; mais il craignit que les assistants ne se partageassent les opuscules du frère André, du père Goulu, de Javersac, de Vaux, de Musac, s'il ne les acceptait pas comme d'agréables et pompeux panégyriques; d'ailleurs, il chercha encore à se persuader que les libraires n'avaient pas eu l'intention de se jouer de lui, et que le hasard seul était l'auteur de ce quiproquo assez désagréable par le fait de la substitution d'un objet à un autre; il alla jusqu'à penser que ce recueil impertinent avait été formé à la prière d'un de ses rivaux de renommée, et que Voiture, si c'était à lui qu on devait adresser cette bibliothèque anti-balzacienne, recevrait peut-être à la place la collection également nombreuse des écrits composés en l'honneur de *Narcisse*. Cette pensée consola Balzac, qui referma le coffre et pria Bautru de le mettre en lieu de sûreté jusqu'à ce qu'on pût le déposer dans les archives du château de Balzac, comme un monument de la reconnaissance et de l'admiration des libraires du Palais.

—Eh! monsieur, ne dînera-t-on pas aujourd'hui? demanda Balzac dont les entrailles vides poussaient de sourds gémissements.

—Monseigneur, on a retardé le dîner pour que vous ayez le loisir de donner audience aux gens qui vous veulent voir, répondit Bautru, car ces gens-là viennent de tous les points de la France et même de l'étranger: ils sont fort affamés de votre vue, et je les crois capables de mourir d'impatience s'ils tardaient d'être admis devant votre génie; ne leur refusez pas le pain et le sel de votre parole.

—Faites seulement qu'ils se hâtent, monsieur, sinon je me sens défaillir, faute de nourriture. Je n'ai pris que de l'air, depuis

hier midi, et je vous jure que ce régime ne convient guère à un amoureux qui en est encore à se faire connaître.

— La patience est la vertu des grandes âmes, monseigneur, et dans six ou sept petites heures qui seront bientôt écoulées...

— Six ou sept heures! s'écria Balzac découragé qui manifesta son angoisse par un triple bâillement. Je suis un homme mort.

— La louange n'est pas une viande creuse et malsaine, monseigneur; on vous en donnera plus que vous n'en pourrez digérer!

— Six ou sept heures! répétait Balzac avec abattement. Ah! monsieur, c'est pour m'assassiner! de grâce, avisez à ce que je mange au moins un potage?

— Je vais m'efforcer de vous contenter, monseigneur, mais pendant qu'on dressera le couvert, continuez la réception des bassadeurs.

— Volontiers, quoique je n'aie plus assez de salive pour leur répondre. Mais comment a-t-on appris ma venue ici?

— Mme Arthénice a dépêché des courriers dans les quatre parties du monde, et ils ont fait si bonne diligence, que le sultan de Perse et le Prêtre-Jean de Tartarie doivent être avertis, dans l'instant où je parle. Je ne me rappelle pas néanmoins que vous les ayez honorés de quelqu'une de vos lettres?

— Je ne connais pas ces princes, en effet; ce sont sans doute les seuls que j'ai oubliés dans l'envoi de mon *Prince;* mais je réparerai cet oubli en leur transmettant un exemplaire *ex dono auctoris.* Monsieur, dites qu'on mette le couvert, je vous supplie.

— Les envoyés des très-illustres et très-magnifiques académies d'Italie! cria l'huissier, en levant mal à propos le rideau de la porte, derrière lequel le cardinal de Richelieu se réjouissait de la nouvelle mascarade de Boisrobert.

— Dieu te bénisse, maladroit! dit vivement de sa voix éclatante le cardinal, qui referma la portière avant que Balzac eût profité de la faute de l'huissier et aperçu ce qui se passait dans les coulisses du théâtre. Les académies sont encore en route.

— Lorsqu'elles arriveront, je n'aurai plus la force de leur parler! reprit tristement Balzac; sauvez-moi, hélas! en m'annonçant que la table est servie?

— Courage, monseigneur! dit Bautru qui revenait de prendre

des nouvelles du dîner, la broche tourne et le vin est tiré ! Mais voyons d'abord ce que souhaitent de vous les Académies d'Italie.

— Je pensais qu'il n'y avait au monde qu'une Académie, celle qui fut créée par le cardinal de Richelieu, il y a deux ans à peine. Cependant il semblerait que l'Italie possède plusieurs Académies?

— Quarante environ, monseigneur, mais aucune n'a le droit de se comparer à la française, qui seule vous possède en son giron.

— Vraiment! dit Balzac qui réfléchit pour la première fois à la distinction que c'était pour un littérateur de faire partie de cette Académie. C'est grand dommage toutefois que le sieur Voiture ait été élu académicien! ajouta-t-il avec un soupir de regret.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La suite ci-après.*)

Critique Littéraire.

LEA CORNÉLIA (1),

PAR MADAME ANNA MARIE.

On a prononcé, à propos de ce livre, le mot de réaction, et nous avouons humblement ne pas avoir parfaitement compris le sens qu'on y attache. S'il s'agit ici d'une réaction contre le roman vulgairement appelé roman à émotions, c'est-à-dire contre le roman boursouflé, plein d'incidents plus ou moins faux, plus ou moins absurdes, vide de sens et d'étude, sans vérité, sans couleur, sans observations, nous remarquerons que l'œuvre a été tentée déjà, et victorieusement, par l'auteur de *Jacques*. Depuis *Indiana* jusqu'à *Mauprat*, George Sand n'a cessé, en effet, de lutter contre le genre bâtard dont nous parlons. L'auteur de *Lélia* s'est proposé précisément de substituer la réalité humaine à la réalité hypothétique, si tant est que ces deux mots puissent aller ensemble; il a voulu remplacer le faux par le vrai, soumettre le caprice à la réflexion, tempérer les élans de l'imagination par une philosophie consciencieuse, et nul ne contestera qu'il n'y ait réussi. En ce sens, *Lea Cornelia* ne serait donc point une chose neuve.

Si Mme Anna Marie, au contraire, a voulu réagir contre les romans de George Sand; si elle s'est proposé le but spécial de protester contre les tendances prétendues immorales de *Leone*

(1) A la *Société Typographique Belge*, rue des sables, no 22, à Bruxelles.

Leoni et de *Valentine;* si, épousant la querelle des esprits chatouilleux pour qui les œuvres que nous venons de nommer sont irréligieuses, Mme Anna Marie a voulu ramener le roman à l'étude pure et simple des lois chrétiennes, nous ne lui cacherons pas qu'elle a eu tort. L'art, aujourd'hui, pas plus que la charte de 1830, ne peut reconnaître la suprématie d'un culte sur un autre. C'est de la moralité absolue qu'il doit s'inquiéter, non de la moralité relative. Les chicanes de mots ne le regardent pas. Or, nous le répétons, ce désir de la moralité absolue, George Sand l'a eu avant personne. Tous les efforts pour entrer dans la voie ouverte par George Sand nous semblent donc dignes d'encouragements, et même d'éloges ; mais nous ne saurions leur attribuer une plus grande importance sans être injuste envers l'auteur de *Jacques.* La grande, la véritable initiative, c'est lui qui l'a prise. D'autres peuvent marcher glorieusement sur ses traces, lui seul a l'honneur d'avoir imprimé le mouvement. — La question une fois posée de la sorte, ouvrons *Lea Cornelia.*

Les caractères principaux de ce roman se réduisent à deux; encore celui de Lea Cornelia, l'héroïne du livre, absorbe-t-il presque tout à fait l'autre. Lea Cornelia est une jeune fille d'une nature impétueuse et ardente. Bien dirigée, surveillée avec prudence dès le jeune âge, elle eût pu devenir une créature accomplie. Malheureusement, née d'une union que la loi et la religion réprouvent, abandonnée, le jour même de sa naissance, aux soins d'une étrangère, elle n'a reçu qu'une éducation imparfaite ; elle a passé sa jeunesse dans l'oisiveté et l'ignorance, libre de ses actions et de ses paroles, et peu inquiète, comme on le pense, d'orner son esprit ou de former sa raison. Jusqu'à quinze ans elle vécut à la campagne avec sa mère adoptive, lady Bell, bonne vieille femme qui rêvait mille plans d'éducation pour Lea, mais qui, toujours peu satisfaite de ses inventions de la veille, en remettait l'exécution au lendemain. Pendant ce temps, Lea prenait goût de plus en plus à l'inaction et à l'indépendance. Chaque jour qui s'écoulait enracinait davantage en elle le désir de ne se plier à aucune contrainte, à aucune loi. Aussi, quand le moment arriva où lady Bell crut pouvoir mettre sa méthode en pratique, elle trouva une écolière si rebelle qu'elle dut renoncer à tout essai. Reproches ou conseils, douceur ou sévérité, tout vint échouer contre l'obstination de la jeune fille. La vue seule d'un livre ou

d'une aiguille lui soulevait le cœur, et dès l'aube elle se hâtait, par une fuite à travers champs, de se soustraire aux persécutions moralisantes de lady Bell. La pauvre lady mourut donc sans avoir pu constater la valeur de sa méthode par le succès, et cette pensée ne fut pas de celles qui rendirent sa mort moins amère. Lea Cornelia, deux fois orpheline, se trouvait ainsi à quinze ans livrée à elle-même, lorsque Mlle d'Auberville, jeune femme d'un remarquable talent pour la peinture, et voisine de campagne de lady Bell, résolut de donner asile à Lea.

Mais la maison d'un artiste, on le pense bien, n'était point pour offrir à Lea les exemples et les leçons qui lui auraient été nécessaires. Une fois installée chez Mlle d'Auberville, la liberté extrême dont elle vit que chacun jouissait ne fit que la confirmer davantage dans ses idées et l'y retenir. Son âme commençant à s'ouvrir alors à des émotions qu'elle n'avait pas connues encore, au lieu de chercher à les combattre, elle s'y livra avec toute l'ardeur d'un aveugle qui hâterait le pas au bord d'un abîme, ignorant le danger. Tout ne concourait-il pas à sa perte? La coquetterie de Mlle d'Auberville, son indifférence pour les lois du monde, sa conduite légère et son insouciance de l'opinion n'autorisaient-elles pas Lea à faire de même, à ne point s'inquiéter de la conséquence des choses, à suivre librement la route facile du plaisir? Ainsi fit-elle. Quand l'amour vint se révéler à elle comme en un rêve, Lea ne le repoussa point; elle le reçut dans son cœur ainsi qu'un hôte désiré et chéri; elle se livra à lui sans réserve. Sans armes contre lui, sans prévoyance, sans réflexion, elle vit dans l'amour le but unique de la vie; elle le regarda comme la loi suprême. Ennuyée et lasse de son oisiveté habituelle, sincèrement affligée de n'avoir pas un fonds de croyances ou de savoir qui pût lui rendre les heures moins lourdes et moins lentes, elle se félicita de trouver dans l'amour un aliment pour chacun des vagues désirs qui la rongeaient. L'amour, n'est-ce pas la foi? n'est-ce pas la science? ou plutôt n'est-ce pas mieux que la foi et que la science? Lea le crut. Aussi, dès qu'elle eut aperçu le prince Albert de Castellamare, une révolution soudaine se fit en elle. Elle se jeta dans ses bras avec toute l'insouciance d'un enfant; elle lui confia sa destinée, ne croyant pas que le bonheur qu'elle éprouvait pût avoir un terme. Poussée à l'exaltation par l'indépendance dont elle avait joui depuis ses premières années, elle se mit à aimer jusqu'à la folie.

Le prince Albert de Castellamare, jeune homme éprouvé par de rudes infortunes, ne put se défendre d'aimer Lea. Exilé de sa patrie, seul et sombre, il regarda comme un bonheur inespéré d'avoir pu plaire à une si belle jeune fille, et il répondit avec un enthousiasme inexprimable à la passion qu'elle lui montra. Albert de Castellamare, cependant, n'en était pas à sa première maîtresse. Souvent déjà, dans sa vie aventureuse, il avait soupiré pour des femmes jeunes et belles ; souvent il avait eu occasion de faire des serments de constance et de fidélité, et les dénouements de ces liaisons, qui promettaient d'être éternelles, étaient toujours venus lui apprendre que tout passe, que tout s'use, que tout s'oublie, et qu'il n'y a pas d'exception, même pour l'amour, ici-bas. L'ardente affection de Lea lui rendit-elle confiance en lui-même ? Pensa-t-il que, cette fois, il avait trouvé celle qu'il devait aimer à jamais et sans lassitude ? Espéra-t-il que son nouveau choix n'avait rien à craindre du temps ? Albert ne se posa pas une seule de ces questions. Heureux de sentir son cœur ouvert encore à des impressions pour lesquelles il se croyait déjà vieux, il ne voulut point analyser son bonheur, ni se demander d'où il venait. Il remercia Dieu et s'en remit au hasard pour la durée de cette passion naissante. Il ne parla point du passé à Lea. Il ne l'interrogea pas, et ne se donna pas le plaisir des dangereuses confidences. Décidé à conserver ses illusions le plus longtemps possible, il ne s'occupa que de poétiser son amour. Pour lui, Lea devint musicienne, et tous deux, après les heures de l'épanchement et de l'ivresse, ils s'enchantaient au son de leurs instruments et de leurs voix. D'autres fois ils couraient ensemble, à cheval, au travers des forêts sombres, ou s'asseyaient au bord des eaux pour se sourire l'un à l'autre et se contempler. Dans l'excès de sa joie, et comme s'il eût prévu l'avenir, Albert conjurait alors Lea de devenir son épouse; c'était Lea qui refusait. Elle ne voulait pas d'une affection obligée, disait-elle. Qu'importait, d'ailleurs, le mariage, puisqu'elle devait toujours être aimée ? Quant à l'opinion du monde, à quoi bon s'en occuper ? Les lois divines n'étaient pas non plus un obstacle pour elle. Albert n'était-il pas son monde et son Dieu ?

Il était possible assurément, avec ces deux personnages, de créer une action intéressante par ses détails et sa péripétie. Mme Anna Marie, plus préoccupée de la quantité que de la qualité, du nombre de ses personnages que de leur valeur poétique, de l'é-

tendue extérieure de l'action que de son développement intérieur, a cru devoir multiplier les caractères de son livre, et, à notre avis, elle a eu tort. C'était déjà bien assez de lady Bell, qui disparaît au milieu du premier volume, sans faire intervenir encore une foule d'individualités peu importantes qui paraissent pour paraître, et n'aboutissent à rien. A quoi bon, par exemple, la duchesse de Las Héridas? Je sais bien qu'elle est la mère mystérieuse de Lea, et que, à ce titre, elle avait droit à un rôle. Mais alors Mme Anna Marie devait prendre ses mesures en conséquence, et donner à la duchesse de Las Héridas assez d'influence sur les événements qui l'entourent pour intéresser le lecteur. Au lieu de cela, nous n'apercevons cette femme que pour regretter sans cesse le parti que l'auteur en aurait pu tirer. Il y avait lieu, lorsqu'elle reconnaît sa fille dans Lea, à une admirable scène que Mme Anna Marie s'est contentée d'ébaucher. Nous avons gémi surtout du peu de développement donné à cette figure au moment où la duchesse, s'apercevant que le nouvel amant qu'elle a est amoureux de sa fille, s'irrite contre elle et cherche à la déshonorer publiquement. Il était inutile de mettre en jeu une pareille jalousie, puisque le dénouement du drame n'avait rien à y gagner. Mme Anna Marie, avant de commencer à écrire son livre, aurait dû se décider franchement pour tels ou tels développements, pour telles ou telles scènes, et ne pas faire ainsi un effrayant mélange de situations pathétiques qui promettent ce qu'elles ne tiennent pas. Son livre aurait été plus simple, moins dramatique, peut-être, dans le sens théâtral du mot, mais, à coup sûr, plus émouvant.

Pour en vevenir à l'analyse que nous avons commencée, après quelques mois d'un amour sans mélange, nous voyons Albert de Castellamare se dégoûter insensiblement de Lea. Il l'aime encore, mais avec réserve, avec calme, avec réflexion. Il se sacrifierait sans hésitation pour elle, mais plutôt par devoir que par amour. Hier, Lea lui faisait oublier la gloire; aujourd'hui, la gloire lui fait oublier Lea. L'Italie est insurgée, et Castellamare qui, quelques jours auparavant, aurait tout foulé aux pieds pour sa maîtresse, ne songe plus, à cette heure, qu'à mourir en défendant la liberté. Lea, toujours éprise, cherche d'abord à détourner son amant du projet de séparation qu'il a conçu. Elle redouble de tendresse, elle pleure, elle se lamente; peine inutile! Castellamare est résolu à partir. Déjà la voiture est prête; il va fuir Lea sans

lui adresser un dernier adieu, sans lui demander une dernière entrevue dont il redoute les suites, lorsques sa maîtresse indignée se présente devant lui. En cet instant suprême elle épuise tout ce qu'elle a de volonté et d'énergie, elle tente de fléchir le cœur de Castellamare; mais voyant enfin qu'elle lutte contre une invincible indifférence, le désespoir s'empare d'elle, et Castellamare tombe poignardé.

Dans la dernière partie du livre nous trouvons une confusion plus grande encore que tout à l'heure. Lea est dans un cachot, condamnée à la peine capitale. Mlle d'Auberville s'épuise en démarches de toutes sortes pour sauver les jours de son amie. Castellamare est à l'agonie. La duchesse de Las Héridas, à qui les dangers de sa fille ont rendu les sentiments maternels, joint ses efforts à ceux de Mlle d'Auberville, tandis que Lea, pleurant ses erreurs et son crime, se décide à croire en Dieu. Un prêtre est parvenu à la convaincre, et elle monte sur l'échafaud pleine de foi et de repentir.

Quelle est la conclusion de ces sombres aventures? Quel but peut-on penser que s'est proposé l'auteur? A-t-il voulu montrer qu'une jeunesse mal employée est une source de misères et de catastrophes? ou bien que l'amour, poussé trop loin, mène au précipice? Nous ne savons. Le fait est que le doute est inévitable en cette circonstance, et que l'intention de Mme Anna Marie reste un problème sans solution.

Si, maintenant que nous connaissons *Lea Cornelia* d'un bout à l'autre, nous cherchons dans quel sens l'auteur a voulu réagir, notre embarras ne sera pas moindre. D'abord, nous ne pouvons nous empêcher de reconnaître que Mme Anna Marie s'est servie le plus souvent de moyens mélodramatiques. Nous ne croyons pas qu'il y ait beaucoup de romans où se trouvent réunies autant de scènes hasardées, autant de situations plutôt terribles et fausses qu'attachantes et vraies. Le livre est à peine ouvert, que l'on assiste à l'accouchement d'une jeune fille, dans une auberge, ni plus ni moins que s'il s'agissait de Richard Darlington ou d'Antony. Une femme déshonorée et une héroïne illégitime, c'est un début plein de promesses. Nous regrettons de le dire: Mme Anna Marie n'a pas su éviter une seule des fautes qu'une pareille entrée en matière devait amener naturellement. Aussi, au milieu du livre, nous avons un assassinat compliqué, et le

cachot, les fers, le bourreau pour conclure. Il est malheureux que Mme Anna Marie n'ait pas rejeté de tels moyens ; les beaux côtés de *Lea Cornelia* y auraient gagné sans aucun doute, et le livre serait plus littéraire qu'il ne l'est.

La véritable réaction qu'a voulu tenter l'auteur de *Lea Cornelia*, il faut bien le reconnaître, c'est une réaction religieuse. Elle voudrait que le roman revînt à la foi pure, au dogme chrétien. Nous avons dit plus haut ce que nous pensons d'une telle tentative ; montrons ici en quoi Mme Anna Marie s'est trompée. Mme Anna Marie, avant tout, dût sa conclusion n'être pas logique, s'est très-certainement proposé de faire voir que, sans religion, il n'y a pas de bonheur ici-bas. La maxime n'est pas neuve, assurément ; mais nous avouerons volontiers, cependant, que cette matière, pour être ancienne, peut, entre des mains habiles, n'en pas être moins féconde. Pour cela, il ne faudrait pas une trop exclusive préoccupation de l'idée chrétienne. Il conviendrait bien qu'elle dominât, qu'on la sentît vaguement au fond de tout, mais non qu'elle absorbât. Or, ce dernier cas est celui du livre de Mme Anna Marie. Toujours, ou presque toujours, le prédicateur lève le masque du romancier, la doctrine se montre sous la description ou le dialogue, jusqu'à la troisième partie du livre qui, tout entier, est un véritable sermon. Nous le demandons, l'accouplement d'une idée sérieuse et sévère avec une forme usée est-il possible ? L'une pourrait elle ne pas nuire à l'autre ? Non sans doute, et c'est précisement ce qui est arrivé dans *Lea Cornelia.*

Nous n'avons pas hésité à montrer pour Mme Anna Marie une sévérité excessive, parce qu'il y a bien assez de côtés louables dans son livre, sans que la critique perde ses droits. Par exemple, nous devons féliciter l'auteur des efforts de composition qui se révèlent dans le plan de *Lea Cornelia*. Les trois parties dont le roman est formé son très-adroitement, très-méthodiquement disposées. L'enfance, l'amour, le repentir, pourraient être les titres des différentes parties dont nous parlons. Le style de Mme Anna Marie, en second lieu, mérite aussi de sérieux éloges. Quoique d'une simplicité souvent affectée, il est presque toujours limpide, correct, harmonieux. On sent que Mme Anna Marie s'attache autant aux mots qu'aux idées, et qu'elle ne croit pas devoir acheter le brevet de penseur par de lourdes phrases. Parmi les

scènes dont nous parlions tout à l'heure, disant qu'elles étaient, pour la plupart, plutôt ébauchées que faites, il en est plusieurs qui, bien qu'inutiles à l'action, ainsi que nous l'avons dit, n'en sont pas moins très-saisissantes et très-belles : celle, entre autres, où la duchesse de Las Héridas, doutant encore que Lea soit sa fille, l'interroge avec anxiété, la questionne, la presse, et semble craindre et désirer à la fois de savoir la vérité. Une autre scène non moins remarquable, est celle où Lea, ne pouvant supporter l'idée de voir partir Castellamare, s'efforce de le retenir. Le pathétique y déborde, et les larmes roulent dans les yeux sans que l'on puisse s'en défendre. Si toutes les situations du livre étaient aussi naturelles, aussi attendrissantes que celles-ci, *Lea Cornelia* serait, sans contredit, un chef-d'œuvre.

Au lieu de cela, *Lea Cornelia* n'est qu'un livre très-sérieusement conçu et exécuté, mais dont les qualités sont trop souvent obscurcies.

CHAUDES-AIGUES.

UNE

FAMILLE DE PARIAS.

Vers la fin de l'automne dernier, ne sachant que faire à la campagne pendant les longues et pluvieuses soirées, je proposai de lire un fond de bibliothèque oublié depuis vingt ans sur les rayons d'une vieille armoire. Quelques volumes dépareillés de Bernardin de Saint-Pierre étaient la plus récente nouveauté de cette collection.

Notre lecture se faisait, tout haut, à la table de travail. Ordinairement, nous avions pour auditeurs le percepteur des contributions et un ancien avocat à la cour royale de Nîmes.

Le percepteur visait au bel-esprit et à l'érudition ; l'avocat était un brave homme, simple de manières, et de bonne conversation : on l'accusait de faire le madrigal et d'aimer les romans comme une pensionnaire. Je n'ai jamais pu vérifier si c'était une médisance.

Un soir que nous venions d'achever *la Chaumière indienne*, le percepteur s'avisa de dire que c'était une histoire fort poétique, mais dénuée de toute vérité et, qui pis est, de toute vraisemblance. On se récria ; les femmes, surtout, voulaient croire en ce pauvre paria, qui avait de si nobles sentiments et une si haute philosophie.

— Eh ! mesdames ! s'écria le percepteur, cela ne se peut pas ! Comment voulez-vous que cette race, réputée immonde, ne soit pas descendue, sans aucune exception individuelle, à la bassesse de sa position. Le mépris engendre l'infamie. Une caste, ainsi frappée de réprobation, doit nécessairement arriver à une horrible perversité de sentiments et d'habitudes. Ceux que le préjugé a marqués au front de ce terrible sceau doivent rester au niveau

de leur origine : un paria ne peut pas plus être un grand philosophe qu'un honnête homme.

— Cela s'est vu, pourtant, dit gravement l'avocat qui regardait les gravures de *la Chaumière indienne*, cela s'est vu. Moi, qui vous parle, j'ai beaucoup connu une famille de parias, c'était de très-honnêtes gens, je vous assure, et je prenais plaisir à leur conversation.

— Monsieur a donc été dans l'Inde? demanda le percepteur avec une curiosité goguenarde.

— Non, monsieur, jamais.

— Ah! j'avais cru... comme monsieur semblait parler en témoin oculaire et auriculaire...

— C'est en France que j'ai connu une famille de parias, répondit l'avocat avec simplicité ; oui, des parias, de vrais parias ; des gens que les plus pauvres hères regardaient comme bien au-dessous d'eux, que chacun fuyait, dont le contact était déshonorant, des gens qui vivaient isolés au milieu du monde, dont un invincible préjugé les séparait. Personne ne se fût assis à leur table, personne ne leur eût touché la main ni adressé la parole ; et pourtant c'étaient des êtres bons, inoffensifs, pleins de résignation et de généreux sentiments. Voulez-vous que je vous fasse cette histoire ?

On se pressa autour de la table en faisant silence. L'avocat passa la main dans les cheveux de sa perruque, et demanda un verre d'eau sucrée; puis il nous raconta ceci :

— Il y a quelque trente ans, j'étais jeune, et j'étudiais en droit à Aix. La vieille capitale du comté de Provence était bien déchue, la révolution avait ruiné sa noblesse de robe et d'épée, son nombreux clergé, et même une partie de sa haute bourgeoisie. Les émigrés étaient rentrés pourtant, mais humbles, dépouillés. Encore meurtris, ils se cachaient au fond de leurs hôtels, jadis si magnifiques, et maintenant dépourvus de vitres et de volets. L'herbe croissait dans les rues désertes ; il y avait comme un pré devant certaines portes peu fréquentées, et notamment devant celle de l'université. Je serais mort d'ennui à Aix sans le voisinage de Marseille. Aussi Dieu sait les voyages ! c'était un va et vient continuel ; on eût dit que j'avais élu domicile sur la grande route. Une fois, cependant, il m'arriva de passer toute une semaine dans l'oisiveté de mes études universitaires ; c'était durant

la session des assises. On jugeait une affaire de meurtre avec préméditation. Je ne vous dirai pas les détails. L'accusé appartenait à une famille riche, et qui avait joué un rôle dans toutes les réactions politiques, un rôle sanglant. Sous couleur de parti, entre royalistes et républicains, il y avait eu des vengeances, des assassinats commis par le père, par les enfants, sur la personne d'un frère, sur de proches parents; tous les membres de cette nouvelle famille des Atrides mouraient les uns par les autres. Plusieurs avaient été jugés par contumace; le dernier venait d'assassiner sa femme par jalousie; il fut condamné à mort. L'affaire dura cinq jours : il y avait une foule immense; j'arrivais toujours trop tard pour avoir une place. Une seule fois je vis l'accusé : c'était un grand blond fadasse, une vraie tête de mouton. Son frère, un homme de bien, disait-on, se tenait près de lui, et l'assistait beaucoup de courage; tout le monde était touché de son dévouement; pourtant, quand il venait prendre l'air un moment dans la première salle, chacun se retirait de lui comme s'il avait eu là peste, et il n'eût osé adresser la parole à personne. Cette famille semblait vouée au crime; tout ce qui portait ce nom était honni et méprisé.

Quand l'arrêt eut été prononcé, le condamné fut embrassé par son frère qui l'accompagna en lui donnant le bras jusqu'à la prison. Je les vis passer de loin; c'était un pitoyable spectacle qui arrachait des larmes. Le condamné ne voulut pas en appeler, et quelques jours après on annonça que l'exécution aurait lieu à Marseille, le surlendemain; car c'était à Marseille que l'assassinat avait été commis.

J'étais sur le Cours avec quelques désœuvrés comme moi, quand on annonça cette nouvelle. Il fut aussitôt décidé que nous irions à Marseille, non pour assister au supplice de ce malheureux, mais pour voir la foule qui allait accourir des campagnes environnantes. Le rendez-vous fut donné sur le Cours à cinq heures précises; nous devions partir tous dans un char-à-bancs; malheureusement je m'endormis trop bien cette nuit-là, et le lendemain à six heures, quand j'arrivai sur le Cours, je ne trouvai plus personne. J'étais piqué qu'on fût ainsi parti sans venir au moins frapper à ma porte, et je résolus de faire la route à pied, seulement pour prouver que je me passais d'une voiture quand elle ne voulait pas m'attendre.

Nous étions au mois d'avril, il faisait un temps si doux que les rossignols avaient chanté toute la nuit sous ma fenêtre; les mûriers verdissaient des deux côtés de la route, les champs avaient un air de fête, on sentait de loin le parfum des prairies semées de narcisses blancs et de petites tulipes rouges.

Je m'en allais léger, rafraîchi par la brise matinale et comme enivré des influences d'un si beau jour; je me trouvais heureux sans savoir pourquoi; la vie me semblait fleurie et vaste comme l'horizon que j'avais devant moi. Mon Dieu! m'écriai-je! qu'il fait bon vivre! et aussitôt je vins à penser au malheureux, qui, quelques heures auparavant, avait fait sans doute le même chemin; cela me fit mal et refoula toutes mes sensations de bonheur. J'eus une grande pitié de cet homme encore jeune et si plein de vie, qui allait fermer ses yeux au soleil, dire adieu à la terre et quitter violemment ce monde où je me trouvais si bien. Ces pensées m'obsédaient, je marchais plus vite comme pour leur échapper; j'eusse donné tout au monde pour trouver à qui parler; mais il ne passait que des rouliers sur le chemin; quand j'avais salué sans ôter mon chapeau en disant: Bonjour, brave homme, et qu'on m'avait répondu: Dieu vous le donne, monsieur; la conversation s'arrêtait là.

Enfin, un peu avant d'arriver à l'auberge du Nas-de-Velu, j'avisai un homme vêtu de noir qui allait au bord de la route les mains derrière le dos, comme un promeneur qui n'est point pressé d'arriver. Je doublai le pas pour l'atteindre et je l'examinai du coin de l'œil, en marchant presque côte à côte avec lui, sans qu'il tournât seulement la vue de mon côté. C'était un homme de cinquante ans environ, de très-haute taille et un peu voûté; de grandes lunettes vertes et rondes cachaient ses yeux, et son menton se perdait dans une cravate lâche dont les bouts flottaient au vent; son habit de fin drap noir était d'une coupe déjà antique, il portait des bas chinés dans des souliers de peau retournée, et tout l'ensemble de sa toilette, quoique propre et soigné, annonçait un homme fort arriéré en fait de modes. Ce que je voyais sur son visage entre les lunettes vertes et la cravate avait une expression calme et bénigne qui me gagna. Il me semblait avoir déjà vu cet homme ou sa ressemblance quelque part, de très-loin, et tout à coup je me rappelai la cour d'assises, le condamné et ce frère qui marchait près de lui, le visage caché der-

rière son mouchoir ; c'était bien là sa taille, sa tournure, son vêtement. Ceci produisit sur moi un certain effet ; je ne dirai pas que je reculai. mais je restai en arrière de dix pas ; puis, poussé par je ne sais quelle curiosité, quelle avidité d'émotion, étonné surtout de rencontrer cet homme, je regagnai du terrain avec la ferme intention de lui parler. Je m'arrêtai encore tout court ; ensuite je repris mon élan et je le dépassai avec la résolution de l'attendre ; mais je le laissai aller seul en avant une seconde fois. Nous fîmes ainsi un quart de lieue, moi le suivant ou le devançant toujours dans ma marche inégale sans qu'il parût s'apercevoir le moins du monde de ce manége. Bien résolu enfin et ne sachant comment entamer la conversation, je lui dis avec une niaiserie digne d'un étudiant de première année : Monsieur, voulez-vous me faire le plaisir de me dire l'heure qu'il est ?

Cette question avait l'air d'une impertinence, et je le sentis aussitôt ; mais il n'eut pas l'air de s'en apercevoir ; et tirant de sa poche une fort belle montre, il répondit sans me regarder : Monsieur, il est huit heures moins le quart.

— En allant au petit pas, on peut encore arriver à Marseille vers midi. Voilà un beau temps, monsieur.

Il hocha la tête en signe d'assentiment. Quand je vis qu'il ne voulait pas parler, je repris résolument : C'est un temps des dieux ! pourtant je m'ennuyais un peu le long de la route, en tête-à-tête avec moi-même ; j'étais impatient de rencontrer quelque voyageur pédestre, comme moi...

Il s'arrêta, et me regardant en face, il me dit avec une sorte de dignité humble et mélancolique : je suppose, monsieur, que vous me connaissez ?

Ce mot leva tous mes doutes ; j'osai aborder la situation, et je m'écria avec emphase :

Le crime fait la honte et non pas l'échafaud !

Je suis sans préjugés, monsieur, c'est le fruit d'une forte éducation; tous les hommes devraient penser ainsi.

— Ah ! monsieur, fit-il avec une certaine émotion, vous êtes le seul peut-être...

— Le monde est absurde, lui dis-je fier et satisfait de ma profession de foi philosophique, il méconnaît les grands principes

de justice et d'équité; moi, je pense que chacun est fils de ses œuvres...

Je m'arrêtai, de peur de me perdre dans quelque tirade dont j'entrevoyais confusément le plan, mais pour laquelle les mots me manquaient; et revenant par une brusque transition à l'idée qui m'avait d'abord préoccupé, je m'écriai : Que je vous plains, monsieur, demain !... Quel horrible jour pour vous !

— Assez, monsieur, interrompit-il d'une voix troublée, assez, au nom du ciel! N'en parlons pas!...

Alors je ne trouvais plus rien à lui dire, tant j'étais absorbé dans l'horreur de ce fatal lendemain. Lui marchait, de son côté, la tête basse; je ne voyais pas son regard à travers ses lunettes vertes, mais je me le figurais morne et plein de larmes. Nous allâmes silencieusement pendant quelques minutes, puis le bon monsieur me dit avec une tranquillité qui me parut le plus sublime effort de résignation et de philosophie :

— Que ce beau temps me fait de bien! Il y a dans l'air quelque chose de frais, de suave qui me repose de corps et d'âme!

— Vous aimez la campagne? dis-je au hasard.

— Oui, j'aime l'aspect des champs, et surtout la solitude; là je respire et me sens vivre. Mes meilleurs jours sont ceux que je passe en famille, dans le petit coin de terre où je cultive mes fleurs et mes arbres fruitiers.

— Vous êtes marié, monsieur?

— Je suis veuf après avoir été marié deux fois, répondit-il avec un soupir.

— Mais vous avez des enfants?

— J'ai eu de ma première femme une fille qui a maintenant près de vingt ans; la seconde m'a laissé un petit enfant, un bel ange!.....

— C'est une grande consolation pour vous, dis-je avec commisération.

Il secoua tristement la tête et ne répondit rien à cette banalité. Nous allions tout à fait du pas de la promenade. Après un silence, je me hasardai encore à dire :

— Monsieur, je ne m'attendais certainement pas à vous rencontrer. Permettez. Comment vous êtes-vous décidé à faire ce chemin tout seul?

— Je ne suis pas seul, répondit-il en s'arrêtant et en regar-

dant en arrière, une main sur ses yeux en façon de garde-vue; mes gens et mon équipage viennent là-bas.

A ce mot d'équipage je me tournai aussi, mais je ne vis rien. Mon compagnon se mit à marcher d'un pas qui devait permettre à ses gens de nous rejoindre. J'essayai encore de renouer l'entretien, qui tombait toujours, malgré les frais que je faisais.

— Monsieur, dis-je, il me paraît que vous aimez la culture des fleurs : avez-vous des espèces rares ?

— Plutôt belles que rares. J'ai des tulipes et des renoncules de toute beauté, mais je ne les crois pas uniques, tant s'en faut. J'ai aussi plusieurs variétés de roses ; ma fille les aime. Elles seront magnifiques cette année. Il y a déjà des boutons fort avancés.

Je fus stupéfait de la remarque. Je pensai à cette terrible scène de cour d'assises, au but de ce voyage, au lendemain... Comment cet homme avait-il eu le temps de regarder ses rosiers ! Il continuait à me parler paisiblement de son jardinage ; tout ce qu'il disait était naturel, bien pensé, plein d'observation ; pourtant il me sembla alors que sa conversation tournait un peu trop à l'idylle. Il appelait sa maison de campagne un ermitage, il s'extasiait sur sa volière, il me disait les noms de ses chevrettes apprivoisées et qu'il allait traire lui-même. Au milieu de son enthousiasme pour les plaisirs champêtres, il s'arrêtait de temps en temps et regardait venir l'équipage que ma vue plus faible n'apercevait pas encore sur ce long ruban poudreux qui se déroulait derrière nous. Je finis par prendre grand plaisir à la conversation de cet homme, peut-être parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre. C'était un pêle-mêle assez décousu, mais plein de trait et d'originalité. Après avoir parlé de jardinage et de botanique, une brusque transition nous jeta sur l'histoire du pays. Mon compagnon la savait bien ; il me raconta des faits infiniment curieux.

— Mais où avez-vous lu tout cela ? lui demandai-je.

— Dans de vieilles archives, au palais de justice, me répondit-il. Mon père m'emmenait ordinairement avec lui, mais je ne pouvais rester dans la salle ; le cœur me manquait. Dès que j'entendais venir les prisonniers, je m'enfuyais, j'allais me cacher dans un grenier de la tour de Saint-Mitre, et là je m'amusais à lire un tas de paperasses que les souris rongeaient peut-être de-

puis cent ans. Il y avait des choses fort curieuses, je vous l'assure.

Bien que la conversation ne languît plus, je commençais à trouver la promenade un peu longue; mes jambes alourdies allaient d'un pas de plomb. Nous arrivions au Pin.

— Monsieur, dis-je à mon compagnon de route, voulez-vous que nous nous arrêtions ici pour attendre vos gens? Je me sens de l'appétit, et si vous voulez me faire le plaisir de déjeuner avec moi sans façon au cabaret?...

— Monsieur, je suis bien sensible... c'est un honneur auquel je ne m'attendais pas... balbutia-t-il d'un air encore plus surpris qu'embarrassé.

Je compris combien il était étonné de me trouver si fort au-dessus de tout préjugé. Au fait c'était étrange d'oser inviter à déjeuner un homme dont le frère devait avoir la tête coupée le lendemain. Je n'eusse pas eu ce philosophique courage si je n'avais été sûr que personne n'en serait témoin.

Ceci se passait à la porte d'une maison de pauvre apparence, et à laquelle une branche de pin servait d'enseigne. J'entrai le premier dans la cuisine; l'hôtesse me montra ce qu'elle appelait sa salle à manger. C'était un bouge noir comme l'enfer, meublé de quatre chaises de paille et d'une table boiteuse.

— Il n'y pas moyen de rester ici, m'écriai-je, un peu honteux de convier quelqu'un à déjeuner dans ce chenil; voulez-vous, monsieur, que nous allions jusqu'à l'auberge de la Porte-Rouge? Ce sera mieux sans doute.

— Mais on est très bien ici, dit le bon monsieur en chassant pour s'asseoir un gros chat endormi sur la meilleure chaise, restons-y; j'aime autant ne pas aller là-bas.

Puis il ajouta avec quelque hésitation :

— Pardon, je ne m'arrêterais pas volontiers à la Porte-Rouge, surtout par rapport à vous, monsieur. Je crois que le maître de l'auberge me connaît.

— Peu m'importe, je vous assure! fis-je d'un air dégagé. Pourtant je n'étais pas du tout fâché de rester, et je me hâtai de commander le repas.

Tandis que la maîtresse du logis arrangeait le déjeuner, mon compagnon allait de temps en temps regarder le long de la route. Au bout d'un quart d'heure environ, il entra en disant :

— Enfin, les voici!

Je me levai à mon tour, curieux de voir la livrée de ce bon monsieur qui faisait route à pied, avec sa voiture derrière lui. Une charrette était arrêtée au milieu du chemin, dessus il y avait je ne sais quel échafaudage surmonté de deux montants, peints en rouge. Alors je reconnus véritablement l'homme et l'équipage. C'était la guillotine et le bourreau !...

L'avocat s'arrêta sur ce mot prononcé plus bas ; nous nous écriâmes tout d'une voix :

— Et vous ne vous êtes pas enfui !!...

— J'allai en courant jusqu'à Marseille, répondit-il.

— Et après ?

— Après, je ne me vantai ni de la rencontre que j'avais faite, ni du déjeuner que j'avais commandé.

— Monsieur, dit le percepteur d'un ton suffisant, ceci ne prouve absolument rien contre mon opinion. Je conviens que vous avez fait la rencontre d'un véritable paria ; mais pour lui avoir parlé durant trois quarts d'heure, savez-vous à fond quel était cet homme? Il lui a été facile de vous en imposer, de faire des phrases sentimentales et philosophiques, de dissimuler un moment la bassesse de ses sentiments et de ses habitudes ; je suis sûr qu'elle était d'accord avec sa situation ; il fallait le voir de plus près, monsieur, pour le bien juger.

— Sans doute, répondit tranquillement l'avocat ; mais attendez, mon histoire n'est pas finie.

— C'est différent ! fit le percepteur. Vous avez donc vu le bourreau en famille ?

— Oui, monsieur, nous nous rencontrâmes encore, et cette fois ce fut moi qui l'allai chercher. Après cette étrange aventure de grand chemin, je demeurai livré à des préoccupations profondes. D'abord j'avais été dominé par un sentiment de répulsion et d'horreur ; puis ces impressions s'étaient effacées, et par une inconcevable bizarrerie, par un caprice que je ne peux expliquer, et qui naissait sans doute du besoin d'émotion qu'éprouvent les âmes désœuvrées, je désirais revoir cet homme dont j'avais presque peur. D'abord je ne fis qu'y penser, puis je m'enhardis à en chercher les moyens. Il y a aux environs d'Aix un endroit qu'on appelle en provençal *lei Baoumettos*, ce qui signifie les petites grottes. Ce sont des cavités creusées aux flancs d'énormes rochers noirâtres, nus, stériles, et aux fissures desquels croissent quel-

ques maigres figuiers. De pauvres femmes mènent pâturer leurs chèvres sur ces hauteurs incultes, dont les premières chaleurs de l'été dessèchent la pâle végétation. C'est sur ce coin de terre que le bourreau avait sa maison de campagne. Je le savais. Un jour, j'allai me promener du côté des grottes; c'était un mois après le voyage de Marseille. Je m'engageai presque en tremblant dans ce chemin solitaire et profond qui montait, montait toujours comme pour aboutir à un calvaire; l'herbe y croissait entre les cailloux; les longues branches de la clématite traînaient sur les buissons d'où s'exhalait une faible odeur de musc; l'empreinte d'aucun pas humain ne se retrouvait sur cette route agreste, semblable au lit desséché d'un torrent. A mesure que je montais, le sol devenait plus aride; les roches s'amoncelaient âpres et nues; leurs cimes sans verdure étaient couronnées de genêts d'Espagne, dont les épis d'un jaune d'or se balançaient sous le vent.

Je m'assis au bout du chemin, j'étais dominé par une inconcevable émotion; j'éprouvais une terreur vague, comme si j'eusse pénétré dans le domaine de quelque être surhumain, comme si quelque formidable apparition allait tout à coup se dresser devant moi. J'avais des battements de cœur; une sueur froide me venait aux tempes; j'étais tremblant, et pourtant je me complaisais dans cette situation violente; jamais je ne m'étais ainsi senti remué jusqu'au fond de l'âme. Tandis que j'étais livré à ces agitations, tout restait paisible et silencieux autour de moi. Je n'entendais rien que le cri fêlé des grillons cachés sous les branches de genêt. Le soleil baissait à l'horizon; ses rayons obliques jetaient de magnifiques teintes sur ces roches pelées; l'air était transparent et suave, le ciel d'une pureté resplendissante.

Je n'étais pas encore arrivé; mon œil suivait les sinuosités du chemin, jusqu'à l'endroit où il se perdait entre deux rochers entièrement nus. A travers cette brèche régulière comme le chambranle d'une immense porte, j'apercevais les cimes de quelques grenadiers en fleurs. J'allais me décider à franchir ces limites, dont personne, avant moi peut-être, n'avait approché, lorsque je vis monter le long du chemin un groupe dont l'aspect me cloua à ma place.

Le bourreau marchait le premier, les mains derrière le dos; il portait le même costume que lorsque je l'avais rencontré; il avait toujours l'allure indifférente et posée d'un flâneur. Derrière lui

venait une jeune fille, petite et toute mignonne. Un grand chapeau de paille encadrait son frais visage ; elle avait une robe de nankin des Indes, un fichu de soie et un tablier festonné ; cette toilette n'appartenait à aucune mode, mais elle était fort gracieuse.

La jeune fille se tournait de temps en temps pour caresser un bel enfant qu'un homme de la plus étrange tournure portait dans ses bras. Ce personnage, presque vieux, avait un habit noir, une casquette de loutre, de gros souliers et un gilet de satin ; tout cela trop long, trop large, évidemment fait pour un autre que lui. Il était impossible de deviner sa condition, à sa tenue qui participait de celle du paysan, de l'artisan et de l'homme portant chapeau. Sa laideur était comique ; il avait de longs cheveux roux et plats, les yeux chinois, un cou de grue. Chaque fois que l'enfant lui caressait le visage de ses petites mains potelées, il souriait jusqu'aux oreilles et montrait des dents blanches et pointues comme celles d'un ogre.

Lorsque ces trois personnages furent à quelques pas de moi, ils s'arrêtèrent surpris et indécis ; jamais sans doute ils n'avaient rencontré quelqu'un si près de leur domaine. Le père m'avait reconnu, et il semblait être le plus embarrassé. Alors je me levai et j'allai bravement à lui. Je ne sais comment cela se fit, mais le sang-froid m'était tout à coup revenu.

— Bonjour, Coquelin, dis-je en le saluant par son nom ; bonjour. Eh bien ! vous venez à votre ermitage ?

La jeune fille me regarda stupéfaite, le petit garçon eut peur de moi, et cacha son visage sur l'épaule de son étrange bonne ; Coquelin me dit simplement :

— Monsieur, je ne comptais pas avoir jamais le plaisir de vous revoir.

Pour rien au monde je ne lui eusse donné une explication franche et avoué ma méprise. Je lui dis de l'air le plus dégagé que je pus prendre :

— Vous ne comptiez pas me revoir ? Eh ! pourquoi donc ? Parce que je vous ai brusquement quitté l'autre jour ? Ce n'était pas vous que je fuyais... Mais c'est plus fort que moi, voyez-vous, j'ai eu peur... peur de la machine !...

— C'est tout simple, dit-il avec un soupir.

— J'ai agi comme un écervelé, comme un fou ; je devais ne pas regarder, voilà tout. J'eus grand regret de vous avoir quitté ainsi,

et vous voyez que je suis venu jusqu'ici vous chercher. Êtes-vous fâché que nous nous soyons encore une fois rencontrés?

— Non, monsieur, car vous êtes, ce me semble, un bon jeune homme. Voulez-vous visiter mon petit domaine? ajouta-t-il en se rangeant pour me donner le pas.

— Sans doute, lui répondis-je; mais n'allons pas si vite, vos enfants restent en arrière.

— Ma fille n'ose pas s'approcher; c'est la première fois qu'un étranger m'aborde devant elle; personne ne lui a jamais parlé, si ce n'est mes valets. Ah! monsieur, quelle terrible barrière il y a entre cette pauvre innocente et le reste du monde! Il n'y a pas de recluse dont la vie soit plus séparée de tout commerce humain.

— Elle a des liens de famille qui doivent lui tenir lieu de toutes les amitiés qu'on trouve dans le monde. Vous devez être un bon père.

— Oh! oui, certainement, et pourtant quand je regarde le sort de mes enfants, je regrette de les avoir. J'aurais dû ne pas me marier, monsieur; j'aurais dû rester seul. Mais qu'il fallait pour cela de courage! La vie est si affreuse dépouillée de toute affection! Les gens qui vivent dans le monde ont des amis, des relations intimes; ils n'ont qu'un pas à faire pour sortir de leur isolement; mais nous!... Voilà pourquoi il me fallait une famille; qui aimerais-je, à qui parlerais-je, si je n'avais ces deux enfants? Mais c'est pour moi que je suis heureux de les avoir, non pour eux, pauvres anges!

Sa voix s'altéra, les larmes lui vinrent aux yeux; puis, honteux de s'être ainsi livré, il reprit avec plus de sang-froid :

— Pardon, monsieur; vous devez trouver que j'ai des faiblesses bien ridicules pour un homme de mon âge et de mon état?

— J'ai beaucoup de sympathie et d'intérêt pour les peines de votre position, et je suis fort touché de la confiance que vous me témoignez.

Il n'osa pas me tendre la main; il se contenta de me sourire avec gratitude. Puis, se tournant vers sa fille, restée à quelques pas derrière nous, il lui dit :

— Viens, Julie, viens ici; nous allons montrer à monsieur la collection de rosiers.

Elle vint prendre le bras de son père, et répondit sans me regarder :

— Les boutons de roses mousseuses vont s'ouvrir; c'est la première fois peut-être que monsieur verra cette espèce, qui est fort rare.

Nous arrivions, et je m'arrêtai plein de surprise à l'aspect du paysage qui tout à coup se découvrit à mes regards. Cette enceinte de rochers chauves et calcinés renfermait un étroit vallon couronné de frais ombrages et tapissé d'une admirable végétation. C'était comme une corbeille de fleurs jetée sur un tas de pierres. Une allée sinueuse conduisait à la maisonnette appuyée sur le roc; un grand lierre en masquait la façade; tout à l'entour, il y avait des acacias et des arbres de Judée.

— Ceci est un paradis! m'écriai je.

— Le paradis où Dieu nous a enfermés, dit la jeune fille avec un mélancolique sourire; vous êtes le premier, monsieur, qui ait osé nous y suivre.

Ce mot, fort simple, me surprit par l'accent avec lequel il fut dit; je fus près d'y répondre par une fadeur; mais il y avait dans l'air, dans le sourire gracieux et naïf de celle qui me parlait, quelque chose qui m'arrêta; je compris qu'il n'était pas possible de lui tenir le même langage qu'aux autres femmes; elle ne l'eût pas entendu.

Un homme travaillait devant la maison; il était vêtu à peu près comme celui qui portait l'enfant, avec le même pêle-mêle de tous états.

— Vous n'êtes point absolument seul? dis-je à Coquelin.

— Ces hommes sont mes deux valets; ils m'aident à cultiver mon jardin, ils prennent soin de la maison; je n'ai pas d'autres domestiques... Qui voudrait nous servir? Une pauvresse déguenillée, mourant de froid et de faim, refuserait de se mettre à mes gages, quand même je lui donnerais en un an plus qu'elle ne pourrait gagner en toute sa vie.

— Voici mon jardin, dit la jeune fille en ouvrant la porte d'une légère claire-voie.

C'était un carré planté de rosiers; entre leurs feuillages sombres éclataient toutes les nuances, depuis le blanc pur jusqu'au rouge pourpré. Les roses s'ouvraient à la fraîcheur du soir, et répandaient dans l'air un parfum ravissant. Au milieu de cette moisson de fleurs, quelques jeunes cyprès levaient leurs têtes sombres; ils ombrageaient un puits environné de jasmins et de rosiers multi-

flores. Nous nous assîmes tout près de là ; j'étais comme étourdi; un trouble, un étonnement singulier, me préoccupaient ; tout ce que je voyais était si différent de l'idée que je m'en faisais depuis un mois ! Cette jeune fille surtout... J'avais souvent songé à elle avant de la voir; mais mon imagination ne se l'était pas ainsi figurée. Il me semblait qu'elle devait être d'une beauté sombre, pâle, sévère, et le visage que j'avais devant moi était d'une fraîcheur rosée; ces grands yeux bleus et doux avaient un calme regard, et sur ce front si pur éclataient une molle quiétude, un profond repos.

L'enfant jouait sur les genoux de sa sœur : il était blanc et beau comme elle; leurs joues en se touchant confondaient les suaves nuances de l'incarnat le plus doux. Je croyais voir un tableau de la madone; c'était ainsi que je me la représentais, belle et pure jeune fille caressant son enfant Jésus.

Coquelin me parlait de son verger, de ses fleurs ; se plaisait à me raconter comment il avait créé cet oasis au milieu de rochers brûlés et stériles. C'était le travail de toute sa vie. Aidé seulement de ses valets, il avait remué cette terre ingrate, creusé des citernes pour retenir les eaux pluviales, et bâti sa maisonnette, dont le fond était une grotte.

— Je compte planter là-bas un bois de pins, dit-il en me montrant une élevation sur laquelle il ne croissait pas un brin d'herbe. Il faudra creuser dans le roc avec le pic et la poudre, puis apporter de la terre végétale, créer un sol factice sur ce tas de pierres.

— Mais, observai-je, vous avez déjà ici tant de beaux arbres, qu'un bois de pins n'ajoutera rien à l'agrément de votre propriété. Que gagnerez-vous à ce travail ?

— L'emploi du temps, me répondit-il. Je suis naturellement actif. Que voulez-vous que je fasse? depuis longtemps je ne touche plus à mes livres, et je tâche de tuer en moi les idées qui me mettraient en communication avec le monde. C'est un grand malheur pour moi de comprendre un certain langage, d'être à une certaine hauteur d'intelligence. J'aurais dû ne rien apprendre, et me séparer du commerce intellectuel des hommes, comme je suis séparé de leur société. Je me suis aperçu trop tard que, pour un homme comme moi, il vaut mieux végéter que vivre, et, malheureusement, je n'ai pas appliqué cette conviction à l'éducation de ma famille.

Il dit ceci plus bas en regardant sa fille, qui s'était levée et se promenait lentement au milieu de ses rosiers. Je hochai la tête d'un air surpris.

— Oui, reprit-il, j'ai mal élevé Julie selon sa position. Au lieu de développer cette belle intelligence par l'enseignement, il fallait la comprimer et l'éteindre, il fallait l'enfermer dans un étroit horizon. La plante qui a vu une fois les rayons du soleil languit et s'étiole bien plus vite quand on la laisse dans l'ombre. Ma fille comprend trop bien tout ce qu'il y a au-delà du cercle borné où nous sommes enfermés. Elle a l'esprit cultivé, l'âme noble, des sentiments fiers et généreux. Pauvre enfant! que fera-t-elle de tout cela? Elle vit par le cœur, par l'imagination; j'aimerais mieux la voir stupidement végéter.

— Elle me paraît heureuse.

— Oui, à présent qu'elle a vingt ans à peine, à présent que je suis encore là; mais plus tard...

— Plus tard? Qui sait ce qui peut arriver?

— Rien, monsieur, rien. Sa position est de celles qu'aucun pouvoir humain ne saurait changer; la tache imprimée à son nom est indélébile,

— Son nom! elle peut en changer! dis-je étourdiment.

— Oui, répondit Coquelin avec une amertume profonde; oui, elle cessera de s'appeler la fille du bourreau d'Aix pour s'appeler la femme du bourreau de Grenoble.

Ces mots me retentirent au cœur; je m'écriai plein d'indignation :

— Quoi! vous donnez votre enfant, une fille si belle, si pure, à ce malheureux!

— Eh! qui l'épouserait, si ce n'est lui?

Je baissai la tête. Coquelin se tut; sa fille revenait vers nous.

— Monsieur, me dit-elle timidement, ne choisirez-vous pas quelques fleurs? Voici de belles roses capucines; vous n'en trouverez nulle part de semblables. Elles sont encore en boutons; prenez-les; demain vous les verrez s'épanouir. Ne voulez-vous pas les cueillir, monsieur.

Elle me montrait du doigt le rosier sans oser toucher à ces fleurs qu'elle m'offrait.

— Je les prendrai volontiers, lui dis-je, si vous me les donnez de votre main.

Elle se baissa en rougissant, et fit un magnifique bouquet, que je reçus avec des remerciements pleins d'émotion. J'éprouvais une sorte d'attendrissement mêlé de compassion et de respect en présence de cette infortune si grande, si dénuée de tout espoir, et qui semblait accompagnée de tant d'humble résignation.

Coquelin tournait autour de moi comme s'il avait eu quelque chose à me demander. Enfin il se décida à me dire :

— Monsieur, vous m'avez une fois offert à déjeuner ; oserai-je maintenant vous prier de souper avec nous ?

— Volontiers, lui répondis-je sans hésitation.

Nous entrâmes dans la maison. Le couvert était mis à l'entrée d'un petit vestibule tapissé de gravures et de mauvais tableaux. L'ameublement me parut ancien, tout dépareillé et fort riche. Une argenterie massive couvrait la table ; le linge était magnifique. Coquelin s'aperçut de mon étonnement.

— Je suis riche, me dit-il, fort riche relativement à mes besoins et à la vie que je mène. J'emploie volontiers mon argent à acheter tout ce qui peut embellir cette petite maison de campagne, seul endroit où je me plaise et que ma fille aime. Notre maison de la ville est si triste ! d'un côté le rempart, de l'autre le cimetière. Nous y sommes de père en fils depuis cent cinquante ans. Il n'y a que nous qui puissions l'habiter ; j'en ai le séjour en horreur. C'est ici que nous nous réfugions. J'y ai apporté des meubles de prix, des tableaux, des livres surtout ; j'ai une bonne bibliothèque.

Nous nous mîmes à table. Les valets servaient les yeux fixés sur moi et comme stupéfaits de me voir là. Ils étaient empressés, attentifs, silencieux, comme des domestiques de bonne maison. Coquelin et sa fille leur parlaient avec une autorité familière. Quant à moi, je n'osais les regarder ; d'horribles choses me revenaient à l'esprit chaque fois qu'un de ces hommes avançait le bras pour prendre mon assiette ; ces grandes mains osseuses me faisaient peur. Sans doute leur jeune maîtresse devina ma répugnance, car elle s'arrangea de manière à me servir elle-même. Dès qu'elle vit que ses prévenances ne me causaient aucune répulsion, elle s'enhardit. On eût dit que la pauvre fille était reconnaissante de la différence que je faisais entre elle et les valets de son père. Il fallait qu'elle fût dès longtemps résignée à de bien horribles mépris pour sentir si vivement cette préférence. D'abord ma présence

l'avait fort troublée; mais une fois revenue de sa surprise, elle fut tout à fait à l'aise. Elle avait toujours vécu dans une trop profonde solitude pour être timide ; elle n'était pas habituée à calculer l'effet de ses paroles, de sa contenance; elle ne connaissait ni la coquetterie ni la vanité; elle avait un naïf abandon, une adorable franchise. Au bout de deux heures, elle me parlait comme si nous nous étions vus toute notre vie. J'ai beaucoup voyagé, j'ai beaucoup vécu ; mais je n'ai jamais rencontré aucune femme qui, de près ou de loin, ressemblât à celle-là, tant il y avait en elle de piquants contrastes. Sa conversation était celle d'une personne qui a appris à parler et à penser dans les livres ; elle avait l'esprit fin, curieux et crédule d'un enfant, avec les idées d'un homme accoutumé à voir la vie de haut. Son âme ignorait les passions étroites et mesquines que développe le contact du monde ; ses sentiments étaient grands, exaltés, généreux, hors de toute proportion avec ce que l'on met dans le commerce ordinaire de la vie.

Après le souper, Coquelin prit un flambeau et me fit voir sa maison ; elle était d'un goût et d'un arrangement fort bizarres. Il y avait des fleurs partout; les chambres ressemblaient à des serres chaudes; on y voyait le plus singulier assemblage de choses rares et communes. C'est ainsi que je remarquai sur une cheminée de briques une pendule en bronze doré du meilleur goût entre deux calebasses sèches en guise de porte-allumettes. Le vestibule servait à la fois de salon et de salle à manger ; la bibliothèque était à côté; j'y vis quelques beaux volumes et beaucoup de bouquins. Au fond de cette petite pièce, j'avisai encore une porte devant laquelle retombait un ample rideau de toile peinte ; j'allais le soulever, lorsque Julie me toucha le bras et me dit simplement : C'est ma chambre, monsieur.

Je laissai tomber le rideau ; j'aurais pourtant donné tout au monde pour jeter seulement un coup d'œil sur ce réduit, où jamais les pas d'un homme n'avaient pénétré. Quelle pureté égalait celle de cette jeune fille qu'environnait un si terrible rempart ! Jamais nul ne l'avait souillée d'une parole, d'un désir ; c'était un beau lys éclos au fond d'un précipice, à l'abri de tout regard humain.

Nous retournâmes sur la terrasse ; la nuit était sombre et sereine ; les étoiles tremblaient au firmament ; pas un souffle d'air ne réveillait les feuillages endormis; les fleurs courbaient leur

tête humide de rosée, et leurs parfums affaiblis s'exhalaient dans une fraîcheur humide ; ces ténèbres, ce silence, la paix profonde de tout ce qui m'environnait, me jetèrent dans une disposition d'esprit et de cœur que je n'avais jamais connue; c'était une vague tristesse, un attendrissement indicible. Je me sentis tout à coup détaché de ma vie passée, je regardai le monde d'un nouveau point de vue; il me sembla que tous les intérêts dont j'avais été jusqu'ici préoccupé étaient mesquins et frivoles, et que les seuls biens désirables ici-bas se trouvaient dans une position solitaire, ignorée, remplie par les seules affections de famille.

Les heures avaient passé comme des minutes, et pourtant il me sembla que j'avais vécu plus longtemps pendant ce jour fécond en émotions que durant le reste de ma vie. Il était près de minuit quand je m'en allai. Coquelin et sa fille m'accompagnèrent jusqu'à la limite de leur domaine. En les quittant je leur dis : — J'étais venu par un sentiment de commisération et de curiosité; maintenant j'y retournerai pour continuer de bonnes et amicales relations qui me sont chères. A demain.

Je ne dormis guère cette nuit-là, et le lendemain de bonne heure j'étais aux grottes. A dater de ce jour, j'y allai régulièrement deux ou trois fois la semaine. Rien ne démentit mes premières impressions; j'avais bien réellement rencontré deux belles et saintes âmes, deux êtres à part, humbles, justes, résignés, sans haine envers le reste des hommes qui les retenaient impitoyablement au fond de leur position abjecte. La pauvre famille de parias subissait sans plainte les mépris du monde; la boue qu'on lui jetait ne l'avait pas souillée, et elle pratiquait à l'écart des vertus ignorées de ceux qui la foulaient aux pieds.

L'avocat prononça ces derniers mots d'un accent ému, avec une expression profonde; chacun écoutait encore, même le percepteur; mais le vieillard s'accouda sur la table et se remit à feuilleter *la Chaumière indienne* d'un air distrait, et comme absorbé dans les souvenirs qu'il venait de rappeler.

— Et comment finirent vos relations avec cette famille? lui demandai-je après un silence.

Il passa une main sur ses yeux, et répondit d'une voix basse :

— Ceci est une autre histoire.

— Et vous ne voulez pas nous la faire?

— C'est une histoire plus douloureuse que celle dont vous venez

d'entendre le récit ; c'est la confidence d'un malheur qui a brisé ma vie entière ; je peux vous en faire le récit ; tous ceux dont je parlerai sont morts depuis longtemps , et les choses que je vais raconter ne regardent plus que moi seul.

Il se recueillit un moment , et reprit avec plus de sang-froid :

— Il y a trente ans passés de tout ceci ; le temps a emporté les courtes joies, les effroyables douleurs de cette époque de ma vie; mais le souvenir m'en est toujours vif et présent. Dès ma première visite aux grottes , j'avais senti que j'aimais la fille de Coquelin, et cet amour ne me fit point peur. Un besoin effréné d'émotions me dévorait avant de l'avoir connue ; il fut satisfait dès que j'eus abordé cette formidable situation; je trouvais tout à coup un but, un intérêt puissant au milieu de mes impressions vulgaires et monotones ; j'existais enfin par le cœur , par l'imagination. Je fermai les yeux sur l'avenir, je me laissai aller aux ardentes émotions , au bonheur poignant que m'offrait le présent. C'était une étrange vie ! J'étais loin cependant d'en jouir avec sécurité. Il fallait beaucoup d'adresse et de précaution pour dérober mes nouvelles relations aux regards curieux d'une douzaine d'amis désœuvrés. Je compris que je n'y parviendrais pas si je restais à la ville. Pour être libre et seul , je louai une maison de campagne à une demi-lieue des grottes. D'abord on s'étonna de me voir installé là; on pensa que c'était le caprice d'un jeune homme riche et qui voulait s'amuser en toute liberté; puis , quand on sut que j'étais seul et que je ne voulais plus retourner à la ville , on me traita d'ours , de maniaque , et les amis se gardèrent de me venir trouver. Mais que m'importait ma solitude pendant le jour? Tous les soirs j'allais aux grottes. Depuis la première fois que j'avais vu Julie, je l'aimais éperduement, et au bout de deux mois , je n'avais pas eu la hardiesse de le lui dire; pourtant j'étais sûr qu'elle m'aimait aussi. Peut-être ce fut seulement l'occasion qui me manqua, car son père était toujours entre nous. Je n'avais aucune impatience de cette contrainte ; j'aimais de trop bonne foi pour calculer les chances d'une séduction. L'intimité de cette pauvre famille m'était bien douce ; je n'ai jamais rencontré dans mes relations du monde autant d'affectueuse bienveillance , d'exquise discrétion , de politesse aisée et franche. Coquelin me témoignait beaucoup de confiance; cependant il était un point sur lequel il gardait avec moi un silence absolu ; malgré mes in-

situations, il ne s'expliquait jamais sur l'avenir de sa fille. J'avais là-dessus des craintes épouvantables et dont je détournais ma pensée avec horreur.

J'analysais trop bien mes propres impressions pour ne pas voir ce qui se passait dans l'âme de Julie ; la sérénité de son regard s'éteignait ; une langueur étrange semblait paralyser toutes ses facultés ; son sourire était triste et animé, ses paroles plus brèves et d'un plus grand sens. Quand j'arrivais, elle se tenait d'abord à l'écart, puis elle revenait peu à peu, elle hésitait toujours avant de s'asseoir entre son père et moi ; mais une fois là, comme nos cœurs se parlaient ! comme ils s'entendaient dans ces longs entretiens où le mot amour n'était jamais prononcé !

Un soir, en arrivant aux grottes, je trouvai Julie pâle et abattue ; on eût dit qu'elle avait pleuré longtemps. Coquelin était moins troublé ; mais je remarquai une certaine altération dans sa physionomie. Il me tendit la main comme à l'ordinaire et me fit signe de m'asseoir.

— Qu'est-ce ? qu'est-il donc arrivé ? m'écriai-je frappé d'un triste pressentiment.

— Rien, me répondit Coquelin avec effort ; notre situation est de celles que rien d'imprévu ne saurait frapper. Mon Dieu ! comment avons-nous mérité d'être si malheureux !

Il cacha son visage dans ses mains ; Julie fondit en larmes.

— Mais qu'est-ce donc ? qu'avez-vous ? m'écriai-je avec violence ; au nom du ciel, dites-le moi !... Quelque insulte ?

— Hélas non, dit Julie en passant son mouchoir sur ses yeux et sur sa bouche comme pour contenir ses larmes, je suis une folle de pleurer ainsi... Pardon, mon bon père !

Elle baisa les mains de Coquelin, et il retint un moment sur sa poitrine cette belle tête blonde en la caressant doucement.

— Allons, dit-il, allons ! soyons calmes et résignés. Pourquoi ces angoisses ? Ne devrions-nous pas être habitués à cette vie ! Qu'avons-nous à nous reprocher ? Ce ne sont pas nos fautes, c'est notre malheur qui nous accable : nous sommes bien à plaindre ; mais notre conscience est tranquille.

J'étais surpris et navré ; je voyais pour la première fois Julie pleurer sur sa position. Que s'était-il donc passé qui la lui avait tout à coup rappelée ? Je n'osai faire aucune question, j'attendis ; mais on ne me dit rien de plus. Il me sembla que ma présence

consolait Julie ou du moins avait pu la distraire de son affliction, elle se calma ; Coquelin aussi fut moins triste, et la soirée s'écoula à peu près comme à l'ordinaire.

Je m'en allai obsédé par les plus douloureuses pensées et par le pressentiment de quelque malheur : je regrettais de n'avoir pas interrogé Coquelin. Évidemment il se passait quelque chose qu'on voulait me cacher ; je me souvenais de ce qui m'avait été dit du bourreau de Grenoble, et j'éprouvais, en y songeant, quelque chose qui n'avait pas de nom ; c'était un mépris, une rage, une effroyable jalousie contre cet homme. Ma nuit fut sans sommeil, et le lendemain, au point du jour, j'étais dehors. J'allai rôder parmi les rochers aux environs des grottes ; enfin, dévoré d'inquiétude, je me décidai à me présenter chez Coquelin, bien avant l'heure accoutumée.

Il faisait un temps orageux, les nuages, incessamment déchirés par de livides éclairs, s'amoncelaient au ciel. Il n'y avait personne dans l'allée, personne sur la terrasse ; les fenêtres de la maison étaient fermées, et nulle fumée ne s'élevait au-dessus du toit. J'avançai en tremblant, je regardai d'un œil stupide autour de moi ; un moment je crus que Julie était partie et perdue à jamais...

Tout à coup les battements furieux de mon cœur s'arrêtèrent, mes genoux fléchirent ; je joignis les mains pour remercier Dieu ; la voix me manquait : la fille de Coquelin était là, seule, assise au bord du puits dans une morne attitude. Le vent rejetait en arrière ses longs cheveux et séchait les larmes qui tombaient lentement sur ses joues pâlies ; son regard fixe et accablé ne se détournait pas de son jeune frère assis à ses pieds. J'arrivai près d'elle sans qu'elle m'eût aperçu.

— Julie, lui dis-je doucement.

Elle se dressa comme si une main invisible l'eût soulevée ; le faible incarnat de ses joues s'effaça entièrement ; elle mit une main sur sa poitrine et murmura : Monsieur !... c'est vous !... ah ! vous êtes venu !

Je la regardai tout éperdu sans lui répondre. Il y eut un silence. Enfin je lui dis : Vous êtes seule ici ; pourquoi ? Votre père, Tony et Jigé, où sont-ils ?

Elle se cacha le visage et répondit d'une voix étouffée : Là-bas, à la ville... C'est fini maintenant... vous ne saviez pas ?...

nous n'avons pas osé vous le dire hier soir... Oh ! mon pauvre père! quel horrible jour...

Je frissonnai, j'avais compris enfin. Julie retomba comme anéantie sur le banc de pierre; je m'assis près d'elle ; je baisai ses mains froides et tremblantes.

— Voilà donc pourquoi vous pleuriez? lui dis-je; comme j'ai été malheureux hier soir! mais l'idée de ce qui s'est passé aujourd'hui ne m'était point venue... Pauvre fille ! je donnerais la moitié de ma vie pour changer votre sort ! ne le croyez-vous pas ?

Elle sourit tristement et me dit : Vous êtes bon !... vous êtes juste et compatissant envers une pauvre famille bien malheureuse...

— Oui, mais, hélas ! je ne peux rien que vous plaindre, vous respecter, vous aimer... Mon Dieu, prenez courage ! qui sait ! l'avenir est si long devant nous. Nous pourrons être heureux, Julie...

Sa main frémit dans la mienne, elle me regarda avec une sorte d'égarement et détourna aussitôt la vue en s'écriant : Nous! vous avez dit nous! eh ! qu'y a-t-il de commun entre le sort d'une pauvre fille méprisée, honnie, repoussée de tous, et celui d'un homme heureux, honoré, haut placé dans le monde ? Ah ! ne me parlez pas ainsi ! cela me fait mal ; cela me force à regarder jusqu'au fond de l'abîme qui nous sépare.

Je saisis ses mains qu'elle me retirait, je lui dis en l'attirant vers moi : L'amour l'a comblé cet abîme effroyable ; Julie, ne suis-je pas devenu votre ami, celui de votre père? Ai-je hésité à venir m'enfermer dans le cercle défendu où vous vivez ? J'y suis heureux : que m'importe le reste du monde ? je donnerais tous ses succès, toutes ses joies pour une heure du bonheur ignoré que j'ai trouvé ici. Ce bonheur il durera longtemps, il durera toujours, si vous m'aimez comme je vous aime.

Elle appuya son front sur mon épaule et pleura.—M'aimes-tu ? dis-je si bas qu'elle dut à peine m'entendre. Elle releva la tête et répondit en serrant mes deux mains dans ses mains jointes :

— Oui. Dieu fasse que je meure bientôt !

— Mourir, tu veux mourir !... mais je suis ici, près de toi, pour toujours...

Elle secoua la tête.

— Vous ne me croyez pas ? repris-je; eh ! pourquoi? est-ce

impossible ce que je veux? Je suis à peu près libre ; depuis longtemps j'ai perdu ma mère qui m'a laissé une fortune indépendante ; mon père ne gêne pas mes volontés , son autorité ne va pas au-delà de quelques bons conseils , de quelques projets qu'il forme pour moi. Je resterai à la campagne, j'y passerai ma vie : ne dites pas que ce serait vous sacrifier mon avenir... Eh! puis-je vivre sans vous maintenant ? Si vous saviez ce que j'ai souffert hier, quelles craintes j'avais !... Le mystère que vous me faisiez, certaines paroles de votre père qui sont restées dans ma mémoire... Julie, il y a un homme qui songe à vous épouser , je ne l'ignore pas... Cet homme, vous savez qui il est.

Elle me fit signe avec la main de me taire, et s'écria d'une voix brisée : Moi, me marier! jamais! je ne veux pas mettre au monde des êtres malheureux et réprouvés comme moi. Je me souviens du sort de ma mère , elle aussi naquit avec cette épouvantable souillure , et l'attachement du meilleur des hommes ne l'a pas consolée. Elle est morte de notre infamie , en regrettant de me laisser en ce monde... Je ne comprenais pas alors l'immensité de notre malheur ; à présent j'ai en horreur cette existence hors la loi ; je donnerais toutes les années de ma vie pour m'y soustraire un seul jour... Mais il n'y a point de rachat, point de réhabilitation possible ! mon Dieu ! êtes-vous juste ?

L'enfant , qui jouait à ses pieds , tendit vers elle ses petites mains ; elle le regarda avec une pitié profonde, en ajoutant :

— Et ce pauvre innocent, il sera forcé de faire ce qu'a fait aujourd'hui mon père !... Que maudit soit le jour où il est né !

Ses larmes s'étaient séchées ; une morne douleur animait son regard ; j'étais brisé, je pleurais près d'elle les mains jointes.

— Comme je m'étais trompé , lui dis-je ; vous me sembliez si résignée ! Je ne vous croyais pas malheureuse, pauvre Julie ! Et rien ne peut vous consoler ! rien , pas même mon amour !... Ah! je vois mieux que vous-même au fond de votre cœur , vous ne m'aimez pas !...

Elle leva sur moi un regard plein de tendresse et d'abattement :

— Je ne vous aime pas ! dit-elle, plût à Dieu pour tous deux! Vous ne feriez pas de vains efforts pour vous jeter en dehors de votre position, et moi, je me résignerais mieux à la mienne. Le monde où vous avez votre place m'est à jamais fermé; je le regarde de loin sans espoir de vous y suivre... Qu'elles sont heureuses

les femmes que vous pouvez publiquement saluer, qui osent s'appuyer à votre bras, marcher sous votre protection, se montrer avec vous à tous les regards ! Oh ! oui, Dieu fasse que je meure bientôt !

— Non ! lui dis-je en l'entourant de mes deux bras ; non ! tu vivras pour celui qui dès ce jour ne veut plus d'autre vie que la tienne... Je t'arracherai à cet horrible sort!... Quand? comment? je n'en sais rien encore ; mais, vois-tu, rien n'est impossible à quiconque aime comme moi... Nous fuirons... Je t'emmènerai ; nous irons nous cacher dans quelque pays éloigné... Tu seras ma femme...

— Ne me parlez pas ainsi ! s'écria-t-elle en pâlissant ; je pourrais espérer, je pourrais vouloir... Oh ! que Dieu m'en garde !... Moi, détruire votre position ! moi, vous faire quitter sans retour votre pays, votre famille ! Et si un jour vous veniez à regretter cet immense sacrifice? Non, non! Restons ce que nous sommes... A vous l'avenir, à vous toutes les chances de bonheur! A moi le repos dans mon lit de terre...

Je me mis à ses genoux ; je lui dis tout ce qu'un amour effréné peut inspirer de prières, de plaintes et de reproches ; je la suppliai d'avoir pitié d'elle et de moi-même, de consentir à mes résolutions, à mes projets. Elle ne me répondait que par des pleurs, et tournait vers le ciel ses yeux qu'elle n'osait plus arrêter sur moi.

Il y avait dans les airs comme des voix qui semblaient se mêler à nos larmes ; le vent résonnait sourdement dans les profondeurs du vallon, le ciel était sombre, les nuages montaient vers nous noirs et menaçants, l'orage était près d'éclater sur notre tête. Tout à coup le vent tomba ; un bruit sourd passa au loin et vint mourir au pied de ces hauteurs d'où nous dominions un paysage immense.

— Rentrons, dis-je à Julie, un moment distraite par ce grand et terrible spectacle ; rentrons, voici un orage effroyable, il pleut déjà là-bas...

Un épouvantable coup de tonnerre me coupa la parole; mon regard ébloui ne vit plus rien; je sentis Julie s'appuyer sur moi et tomber aussitôt sur ses genoux la tête baissée; elle laissa l'enfant immobile et penché sur son bras. Je la crus foudroyée, j'étendis les mains, je l'appelai avec des cris frénétiques. Au bout

d'une minute, je recouvrai la vue. Le tonnerre était tombé à côté de nous, sur un cyprès dont il avait brisé la cime et entièrement dépouillé le tronc. Je relevai Julie. Elle serrait convulsivement l'enfant contre son sein; ses lèvres, pâles et tremblantes, remuaient sans articuler aucun son.

— Oh! mon Dieu! murmura-t-elle enfin, la mort nous a touchés de près! elle nous eût pris ensemble!

L'orage éclatait autour de nous avec une horrible furie; aveuglé par les éclairs, étourdi par les formidables roulements du tonnerre, j'entraînai Julie vers la maison; en y entrant elle s'agenouilla comme pour prier; l'enfant s'attachait à elle en jetant des cris d'effroi; elle l'étreignit avec transport et le couvrit de baisers; puis, me tendant la main, elle dit avec un soupir profond :

— Dieu n'a pas voulu de nous!

En ce moment, Coquelin arriva. Il était pâle, haletant, trempé par la pluie.

— Mon père! s'écria Julie, vous êtes revenu par ce temps effroyable!

— Mon enfant, j'ai eu peur pour toi; je te croyais seule, et puis, j'avais tant besoin de te retrouver, ainsi que mon petit Louis!

Il les attira sur ses genoux, et les tint embrassés comme s'il eût reposé sa tête à l'abri de ces deux têtes innocentes. Je m'approchai, je tendis mes deux mains à la sienne qu'il n'osait avancer vers moi; il me remercia par un sourire plein de triste reconnaissance.

Je restai aux grottes plus tard que de coutume. Le temps s'était rasséréné; la lune se leva pure et brillante; une calme soirée succédait à ce jour orageux. Coquelin vint me conduire jusqu'à l'endroit où nous nous étions retrouvés deux mois auparavant. Là, il s'arrêta, et me dit tout à coup :

— Il m'en coûte de vous quitter ce soir, car nous ne nous reverrons pas demain; j'étais heureux d'avoir trouvé enfin un ami, mais tel est mon sort funeste que ce qui fait la joie et le bonheur des autres fait notre désespoir à nous... Je redoute votre présence pour Julie...

— Eh! quoi! interrompis-je violemment, me croyez-vous capable d'une lâche séduction?

— A Dieu ne plaise que je vous soupçonne d'une mauvaise action ! mais l'assiduité de vos visites peut avoir pour Julie de terribles résultats. Je ne vous parle pas de son honneur, de sa réputation compromis par vous... Hélas! rien ne peut déshonorer la fille du bourreau... Mais sa tranquillité, le peu de bonheur qu'elle trouve dans notre misérable vie, seraient perdus si elle vous aimait. Vous voyez bien qu'il faut ne plus revenir. J'aurais peut-être dû vous dire ceci plus tôt, le courage m'a manqué... Si vous saviez ce qu'il m'en coûte pour renoncer à nos relations !

Je m'attendais vaguement à une explication de ce genre, et je la redoutais beaucoup. Il fallait parler avec franchise pour s'en tirer en honnête homme, et je n'hésitai pas.

— Il est trop tard pour rompre ces relations, dis-je avec fermeté ; j'aime Julie, elle m'aime aussi. Je ne sais ce qui en adviendra ; mais ma ferme intention est de tenter par tous les moyens possibles de la soustraire à sa position. Écoutez, Coquelin : je suis jeune et riche, j'ai au cœur une volonté inébranlable ; il n'y a rien dont on ne doive venir à bout, quand on est décidé à ne reculer devant aucun sacrifice. Je vous donne ma parole d'honneur d'être le protecteur de votre fille, de ne jamais l'abandonner. Quel que soit son sort avec moi, il vaudra toujours mieux que celui auquel vous étiez résigné par elle. Pensez-y ; demain seulement je veux savoir votre réponse.

Je m'en allais. Coquelin me retint ; il me parla longtemps ; il me dit des choses pleines de sagesse, de générosité, de fermeté. Il avait raison ; j'étais un fou, j'allais tête baissée contre des obstacles où je devais nécessairement me briser ; mais le sacrifice qu'il exigeait était au-dessus de mes forces et de ma volonté. Je maudis sa cruelle prudence ; je lui demandai comme une grâce de ne pas me bannir tout à fait, de ne pas rompre violemment notre intimité, de me laisser le temps de prendre moi-même une résolution.

Nous nous séparâmes fort tristes tous deux, mais contents l'un de l'autre. J'avais fait preuve de franchise et de dévouement; lui s'était montré juste, indulgent et ferme, comme devait l'être le père de Julie.

Le lendemain, je retournai aux grottes à l'heure accoutumée. J'avais la tête pleine de projets, de résolutions violentes; j'étais transporté de courage et d'espoir. Une cruelle déception m'atten-

dait ; la maison était fermée , je ne trouvai ni Julie, ni son père ; il n'y avait plus personne aux grottes.

Mon premier mouvement fut un profond dépit, une violente colère. Il me sembla que Coquelin abusait de son autorité, qu'il violentait sa fille, qu'il m'avait trompé ; puis j'eus quelque espoir qu'il n'avait pas emmené Julie pous m'ôter les moyens de la revoir , et qu'il allait revenir. Je m'assis devant la maison , j'attendis jusqu'à la nuit close ; personne ne revint. Je retournai chez moi furieux , malheureux au delà de toute expression. Huit jours durant je revins aux grottes dès la matin , pour ne m'en aller que le soir ; j'espérais voir du moins arriver un des valets et en obtenir quelque explication. Enfin, le huitième jour , je me décidai à retourner en ville , à aller frapper à la porte de cette maison infâme , de laquelle nul n'avait passé le seuil , pour demander à Coquelin ce qu'il avait fait de sa fille.

J'attendis la nuit , et vers les dix heures du soir j'entrai par la porte Notre-Dame. Je suivis le rempart ; personne ne passait par la rue, où l'herbe croissait comme dans un pré. Les murs d'un vaste jardin la bordaient d'un côté ; de l'autre, j'aperçus une maison avec un perron de trois marches sur le devant , et une vigne qui tapissait la façade. C'était là , je le savais. Je m'arrêtai le cœur palpitant. Il y avait de la lumière à une fenêtre du premier étage, qui était toute grande ouverte ; un silence absolu régnait dans l'intérieur de la maison. Je me glissai comme un malfaiteur le long du mur , et gagnai en tremblant le perron. La porte était fermée ; je soulevai doucement le marteau de fer , et frappai un seul coup sourd et timide. Ce fut Tony , l'un des valets , qui vint m'ouvrir.

— Ah ! mon Dieu ! fit-il stupéfait , c'est vous , mon bon monsieur ?

— Où est Coquelin ? lui dis-je en refermant la porte ; je viens pour le voir.

Cet homme ne me répondit que par un gémissement qui me fit tressaillir. Il posa sa lampe de terre sur un vieux bahut, et comme j'avançais , il se jeta au-devant de moi les bras étendus. Un frisson parcourut tout mon être , je sentis mes cheveux se dresser ; j'eus peur je ne sais de quoi , et je m'écriai :

— Où est Coquelin ? je veux parler à Coquelin sur-le-champ ; où est-il ?

— Il est là-haut, répondit Tony avec une espèce de sanglot; il est là-haut couché dans sa caisse de sapin. Vous pouvez encore le voir.

— Il est mort! interrompis-je frappé de stupeur.

— Mort depuis ce matin, après une maladie d'une huitaine de jours.

Je montai l'escalier, j'entrai dans la chambre du premier étage, où je ne jetai qu'un rapide coup d'œil. Coquelin était là dans son suaire; l'autre valet veillait près de lui en lisant un livre de prières. Je redescendis.

— Et Julie? demandai-je à Tony.

— Elle est là-haut enfermée dans sa chambre avec le petit Louis. Le prêtre qui est venu ce matin n'a pas voulu qu'elle restât près du pauvre trépassé. Il reviendra demain la voir; c'est un brave homme bien charitable.

— Moi aussi je reviendrai.

— Alors n'attendez pas midi. Demain la pauvre fille retournera aux grottes aussitôt après l'enterrement. Si elle veut, je la suivrai et je resterai à son service; je n'aimerais pas à me mettre avec l'autre qui va venir, quand même il doublerait les profits.

Je donnai 40 francs à Tony en lui recommandant d'avoir bien soin de sa maîtresse, et, sans m'arrêter un moment de plus en ville, je retournai à ma maison de campagne.

Julie me trouva aux grottes; j'y étais depuis une heure quand elle arriva. Il faudrait avoir passé par la situation exceptionnelle où elle était placée pour comprendre l'immensité de sa douleur. Elle avait perdu le seul être qui l'accompagnât dans sa triste vie, celui qui ne s'était pas séparé d'elle depuis qu'elle existait, et sur lequel elle avait si longtemps reporté toutes ses affections. Je n'essayai pas de la consoler; j'attendis que le temps calmât ses profonds regrets. Je passais ma vie aux grottes; j'avais rompu toute relation avec le monde; je ne recevais aucune visite, je ne répondais aux lettres de ma famille que par quelques lignes insignifiantes. J'eusse voulu être oublié de l'univers entier. Nous arrivions pourtant à l'époque des vacances; mon père m'attendait; je lui écrivis, je motivai ma résolution de rester à la campagne par je ne sais quelles raisons entortillées, et auxquelles il ne dut pas croire.

Que pouvait Julie contre un tel dévouement et les faiblesses de

son propre cœur ? Quelle vertu surhumaine eût résisté aux puissantes influences d'un amour exalté, d'un complet isolement ? Elle fut mienne enfin! Alors seulement je vis jusqu'au fond de cette âme ardente ; j'étais sa religion, l'arbitre souverain de ses joies, de ses douleurs. Pour quiconque a été aimé ainsi une fois, tout autre amour est insignifiant et frivole. Je me laissais aller à ce bonheur si grand, si complet, comme si rien au monde n'eût pu me le ravir. Ma sécurité épouvantait Julie ; tandis que je me reposais dans le présent, elle regardait en pleurant l'avenir, et me disait souvent :

— Ami, Dieu fasse que je meure assez tôt pour ne pas voir finir mon bonheur !

Hélas ! je lui en voulais de ces pressentiments, et alors elle m'en demandait pardon. Elle essayait de croire que cette vie durerait toujours ; mais combien de fois, lorsque, appuyée sur mon épaule, elle venait de me dire : « Va, je ne crains rien ; je sais bien que tu ne me quitteras jamais ! » je relevai son visage pâle et couvert de larmes silencieuses ! Un événement que j'aurais dû prévoir mieux qu'elle vint m'éveiller au milieu de ma sécurité.

Un soir, en revenant des grottes, je trouvai mon père chez moi. Il m'attendait depuis le matin ; on n'avait pu lui dire de quel côté j'étais allé. Je demeurai stupéfait à son aspect, et mon premier mouvement fut une sorte de frayeur.

— Eh bien ! me dit-il d'un ton moitié riant, moitié fâché, il faut donc que je vienne te chercher, méchant garçon? Mais quelle est donc cette fantaisie de s'enterrer à la campagne et d'y vivre comme un ours? D'après tes dernières lettres, je t'ai cru malade; voilà un visage qui me rassure. Çà, monsieur, embrassez-moi donc ?

C'était un brave homme que mon père. J'avais en lui un ami indulgent et qui comptait sur toute ma confiance ; car jeune encore lui-même, il comprenait qu'on fît quelques folies, et il n'eût mis dans ses reproches ni autorité, ni roideur. L'indépendance de ma position ne m'avait pas émancipé de fait ; son ascendant me gouvernait, à mon insu peut-être; il ne m'imposait aucune de ses volontés, mais je les adoptais aisément comme miennes. Nous n'avions pourtant ni le même cœur ni le même caractère ; je prenais la vie plus sérieusement que lui ; je tenais de ma mère une âme impétueuse, des sentiments obstinés ; lui au contraire était

plein de laisser-aller et de modération ; il avait des sympathies ou des répugnances, rien au-delà ; l'amour ou la haine n'avaient jamais remué son cœur. Aussi comprenait-il mal les passions et ne les craignait-il point pour moi.

— Comme te voilà ! s'écria-t-il me voyant silencieux et troublé devant lui ; voyons, que se passe-t-il ? on dirait que ma présence t'embarrasse...

— Ah ! mon père, vous ne le pensez pas !...

— Eh ! eh ! je crois que tu as quelque plaisir à me revoir après une absence de huit mois, mais il y a des circonstances, des positions...

Je frémis, je crus que quelque funeste hasard l'avait instruit de la vérité.

— Oui, reprit-il, on est amoureux et trahi ; cela se voit tous les jours, on vient enterrer son dépit à la campagne, on renonce à l'univers entier parce qu'on a été joué par une coquette ; mais, vois-tu, mon ami, il n'y a rien qui passe comme ces chagrins-là, et tu aurais bien pu venir t'en consoler ailleurs qu'ici.

Je compris l'allusion : mon père s'était renseigné à Aix, et les caquets de la petite ville lui avaient appris une certaine histoire arrivée depuis plusieurs mois, et dont une bonne moitié n'était pas vraie ; je ne tentai pas de le désabuser.

— Tout cela ne vaut pas qu'on le regrette plus de quinze grands jours, reprit mon père, et voici tantôt quatre mois que tu boudes. Voyons, que faut-il faire pour te distraire de ce grand chagrin ? d'abord nous ne resterons pas ici ; je t'emmène. Nous irons où tu voudras. Te plairait-il de passer les vacances à Paris ?

— Merci, mille fois merci, mon père ; c'est un trop long voyage, nous le ferons plus tard, interrompis-je effrayé.

— Eh bien ! il faut aller à Marseille ; nous y serons très-agréablement, nous verrons du monde, nous ferons des parties, et puis décidément, je ne veux plus me séparer de toi ; l'hiver prochain je m'établirai à Aix, et j'y attendrai le retour des vacances pour t'emmener tout de bon. Il n'est pas sûr alors que nous restions en Provence ; j'ai des projets. Eh bien ! tu sembles consterné. Ah ! çà, mon ami, dis-moi, qu'as-tu donc ?

— Rien, mon père, rien que beaucoup de reconnaissance pour vos bontés.

— De la reconnaissance, c'est très-bien ; mais je voudrais aussi

de la confiance, de l'abandon; là, comme tu en aurais avec un bon camarade. Je sais que les pères, on les trompe toujours un peu; mais moi, pourtant... Allons, courage; aurais-tu fait quelque grande sottise? Dis-le, et nous aviserons ensemble aux moyens de la réparer. Si c'était, par exemple, des dettes; j'ai quelques mille francs à ta disposition...

— Ah! mon père, vous savez que mon revenu est plus que suffisant pour des fantaisies même dispendieuses, et comme je ne suis ni débauché, ni joueur, j'ai de l'argent de reste.

— Alors je reviens à ma première idée. Tu es amoureux d'une femme qui, vraiment, ne vaut guère la peine qu'on se fasse ermite pour elle et qu'on pleure si longtemps sa trahison.

Je ne répondis pas.

— Cela ne sera rien, reprit mon père; décidément nous allons à Marseille. Veux-tu me faire servir à souper, Léonce? puis nous nous coucherons: je suis cruellement fatigué. Sais-tu que je me suis promené tout le jour pour te chercher? Les paysans m'ont indiqué un chemin par lequel on t'avait vu passer; j'ai été jusque là-haut, sur les collines, et il a failli m'arriver une étrange aventure. Figure-toi que je marchais au hasard, le long d'un petit chemin fort solitaire, qui m'a conduit au milieu de rochers effroyables. Je pensais qu'il devait aboutir quelque autre part, j'allais toujours, lorsqu'une pauvre femme qui gardait ses chèvres m'a arrêté à l'entrée d'un petit vallon.—Mon bon monsieur, où allez-vous? m'a-t-elle demandé.—Je vais m'asseoir là-bas à l'ombre, lui ai-je répondu en pressant le pas, car le soleil me fendait la tête. Elle m'a couru après en criant: —Arrêtez, mon bon monsieur, arrêtez; c'est la *bastide* du bourreau! Et moi qui allais m'y reposer! Ma foi, j'aurais pu entrer dans la maison et demander à boire... Tu as là un triste voisinage, mon cher Léonce.

J'avais alternativement senti le rouge et la pâleur me monter au visage à ces mots si simples et si cruels. Mon père ne vit pas mes angoisses; son esprit était trop éloigné de soupçonner quelque corélation entre ma situation et ce qu'il venait de me dire. Nous soupâmes ensemble. et je lui laissai faire, sans observation, les dispositions de notre voyage à Marseille; aucune raison, bonne ou mauvaise, aucun prétexte ne pouvait me le faire éviter. Si mon père m'eût parlé avec autorité, j'aurais résisté; mais il avait

une manière de me faire faire sa volonté, à laquelle je ne savais pas me soustraire. Il était près de minuit quand je le conduisis à sa chambre : il m'embrassa encore en me disant bonsoir; et passant la main dans mes cheveux, comme quand j'étais enfant, il ajouta :

— N'est-ce pas, Léonce, que tu es content de me revoir?

Les larmes me vinrent aux yeux de honte, de remords, de douleur; en ce moment, je me trouvais bien coupable envers mon père que je trompais, envers Julie que j'allais quitter. Une heure après, je retournai aux grottes.

Il faisait une de ces nuits de septembre, sereines et blanches de légers nuages sous lesquels se voile la lune; aucun bruit ne s'élevait des campagnes endormies; mes pas seuls résonnaient le long du sentier désert qui montait aux grottes. En arrivant au seuil de cette maison, que j'avais quittée quelques heures auparavant avec autant de sécurité que si j'eusse dû y revenir tous les jours de ma vie, et à laquelle je venais dire adieu maintenant, je fus saisi d'une si grande douleur, d'une si profonde pitié pour celle qui allait y rester seule désormais, que le courage me manquait pour lui apprendre notre malheur. J'éprouvais d'ailleurs une sorte de honte à démentir si promptement toutes les résolutions que je lui avais manifestées; moi, si plein de courage et de volonté, moi, que nul sacrifice n'eût épouvanté, et qui, prêt à lutter contre ma position, contre le monde, avais voulu renoncer à tout pour Julie, je me laissais dominer par un simple désir de mon père, je cédais sans résistance à son ascendant, à la force des choses! Il faut l'avouer, en ce moment je me trouvais moins à plaindre que Julie; c'était son malheur surtout qui m'accablait.

Toutes les fenêtres étaient fermées, à l'exception d'une seule, celle de la bibliothèque, derrière laquelle j'apercevais une faible clarté. Je m'approchai pour regarder entre les joints des volets. Julie était là, elle veillait encore, assise dans le profond fauteuil, de cuir où je me reposais souvent. Une lampe de terre éclairait en plein son visage, penché sur un herbier dont elle arrangeait machinalement les feuilles. Au bout d'un moment, elle se releva, et jetant en arrière ses longs cheveux, elle passa les deux mains sur son front en disant tout haut d'un ton plaintif;

— Mon Dieu! ne plus dormir!

Je poussai doucement le volet de la fenêtre. Julie jeta un faible cri :

— C'est moi, ne crains rien, lui dis-je en entrant.

— Ah! mon Dieu ! interrompit-elle, qu'est-il donc arrivé ? Pourquoi viens-tu me trouver ainsi au milieu de la nuit ? Est-ce que tu ne dois pas retourner demain?

Je fis un signe affirmatif. Elle se rejeta en arrière, pâle et le regard fixe.

— Ah ! s'écria-t-elle, est-ce que le jour de notre séparation est venu ?

Alors je lui racontai qui j'avais trouvé en retournant chez moi, et tout ce que m'avait dit mon père : elle m'écouta, ses mains dans les miennes, le regard fixe et sans larmes. Quand j'eus fini, elle me dit avec fermeté :

— Léonce, tu as un bon père, ne lui donne jamais de chagrin : pars avec lui, puisqu'il le veut. Va, je savais comment tout ceci devait finir; j'y étais préparée... mais, hélas! si tôt, mon Dieu !

Elle passa la main sur ses yeux, et reprit en se contenant :

— Dis-moi tous les projets de ton père ; je veux savoir ce que tu feras, où tu iras après notre séparation.

Je lui parlai avec détail de la vie que j'allais mener loin d'elle; je voulais que du moins sa pensée pût me suivre au milieu de ce monde, de ces habitudes qui lui étaient si étrangères. Elle m'écoutait avec une triste et jalouse attention, mais sans aucune explosion de douleur. Je ne m'étais point attendu à la trouver si résignée; et, tel est l'égoïsme de l'amour, que j'en éprouvai un secret dépit. J'aurais eu moins de regrets en la laissant plus malheureuse.

Les heures avaient rapidement passé; la lampe ne jetait plus que de mourantes lueurs. J'allai ouvrir la fenêtre ; Julie se leva en frissonnant. Les clartés qui blanchissaient l'horizon tombèrent en plein sur son visage, et l'environnèrent d'une pâle auréole.

— Le jour ! s'écria-t-elle, voilà le jour !

Nous sortîmes ensemble de la maison, elle appuyée sur moi, qui marchais chancelant. Nous allâmes ainsi jusqu'à l'entrée du vallon ; alors, les yeux pleins de larmes, que je n'essayais pas de retenir, je la serrai dans mes bras en lui disant :

— Adieu ! je reviendrai, Julie; je reviendrai, tu le sais bien.

Elle secoua la tête en me montrant du doigt le chemin. Je la regardai en face, elle ne pleurait pas.

— Adieu ! lui criai-je encore en m'enfuyant ; adieu, Julie!...

Quand je fus en bas du sentier, je m'arrêtai, je regardai là-haut, derrière moi, entre les rochers ; Julie avait déjà disparu.

— Ah! m'écriai-je avec une sorte de rage, je croyais être mieux aimé !

Deux heures plus tard mon père entra dans ma chambre.

— Eh quoi ! s'écria-t-il, déjà levé ? Mais comme te voilà triste et défait , Léonce ! Si tu étais souffrant , nous différerions notre départ ?

— Non, mon père, non, aujourd'hui, ce matin, si vous voulez; il me tarde d'être hors d'ici, répondis-je subitement décidé.

En arrivant à Marseille, mon père ne me laissa pour ainsi dire pas le temps de me reconnaître. Il me fit faire tant de visites , il m'environna de tant de distractions, que j'en fus d'abord étourdi; mais une sorte de fatigue s'ensuivit bientôt, et tout en ayant l'air de m'y prêter encore , j'étais , au fond , dévoré de mélancolie et d'ennui. Le souvenir de Julie me causait un douloureux attendrissement, une sourde irritation; je lui en voulais de nos adieux, d'avoir pris si résolument son parti de notre séparation ; j'eusse voulu être heureux loin d'elle, puisqu'elle était tranquille et consolée loin de moi. Ce fut ainsi que je tâchai de briser au fond de mon cœur l'idole que j'avais tant adorée, et que j'essayai de réduire une passion , dont j'avais fait un moment dépendre mon bonheur et mon avenir , aux proportions mesquines d'un amour ordinaire.

Nous habitions un des beaux hôtels de la Canebière , et je me liai avec une famille anglaise qui y était descendue presque en même temps que nous. C'étaient des gens riches et fort répandus dans le monde, où ils reparaissaient tous les hivers après une promenade en Suisse ou aux Pyrénées qui durait toujours six mois , ni plus, ni moins. Vingt années de séjour sur le continent avaient francisé William Neal ; il n'avait d'anglais que sa tournure tout d'une pièce et l'habitude de parler entre les dents. Sa sœur , miss Anna Neal, était une de ces vieilles filles intrépides qui ont courageusement arboré leurs quarante ans , et qui feraient seules leur tour d'Europe sous la triple sauvegarde de leurs cheveux gris , de leurs besicles et de leur plaid écossais. Tous les soirs, nous pre-

nions le thé chez elle; du thé de caravane préparé par une Anglaise; c'était rare, au temps de l'empire.

Un jour, William Neal me dit sans préambule, et la bouche encore un peu plus serrée que de coutume :

— Mon cher, je suis très-amoureux.

— Amoureux, vous! Eh ! comment cela vous est-il venu!

— En regardant du matin au soir une jolie femme qui ne se doute seulement pas de mon amour.

— Mais où donc la voyez-vous ?

— Sur la petite terrasse de l'hôtel, par la lucarne de mon cabinet.

Je me pris à rire, car je me figurai aussitôt William Neal perché sur une table, le cou tendu, et tâchant de s'accrocher aux barreaux de cette lucarne, élevée de dix pieds au-dessus du sol.

— C'est une femme très comme il faut, reprit-il imperturbablement ; elle est veuve , elle s'appelle Mme Olivier. J'ai été aux renseignements. On m'a dit qu'elle ne recevait personne, et qu'elle ne connaissait ici âme qui vive : elle doit s'ennuyer extrêmement, et cela me donne beaucoup d'espoir. Ne fût-ce que pour employer sa soirée, elle ne refusera pas l'invitation de miss Anna, elle viendra au bal... Ce n'est pas maladroit de ma part d'avoir décidé ma sœur à réunir pour ce bal toutes les personnes qu'elle connaît, de près où de loin. Les étrangers qui se trouvent dans l'hôtel ont été priés en masse, et Mme Olivier a reçu ce matin sa lettre d'invitation. Il n'y avait pas d'autre moyen de l'aborder. C'est bien imaginé ; qu'en dites-vous ?

— Pourvu qu'elle vienne.

— Certainement elle viendra; miss Anna ira lui faire une visite pour l'y engager.

— Et vous l'accompagnerez ?

— Non pas, diable ! non pas. Il ne faut pas aller si vite. Me présenter ainsi, ce ne serait pas convenable ; Mme Olivier n'aurait qu'à se douter..... C'est une dame très comme il faut , vous dis-je, et elle pourrait trouver mauvais que j'osasse donner un bal à son intention.

— C'est pourtant d'une galanterie très-raffinée, ce que vous faites là, et les femmes se laissent prendre volontiers à ces façons d'agir romanesques. Bonne chance, mon cher William.

Une fois que j'eus entamé ce rôle de confident, il m'en fallut subir toutes les charges. William Neal me faisait faire parfois avec lui une faction de deux heures dans le jardin, seulement dans l'espoir d'entrevoir la dame de ses pensées à une fenêtre qui ne s'ouvrait jamais. Nous montions vingt fois par jour l'escalier où il l'avait deux fois saluée; mais on eût dit qu'elle mettait autant de soin à se cacher que nous d'empressement à tâcher de l'apercevoir. Au bout de quinze jours, je ne l'avais pas encore entrevue; William Neal grimpait inutilement à la lucarne de son cabinet, la terrasse restait déserte et les fenêtres fermées. Cependant je fis une remarque qui ranima fort l'espoir de William. Chaque fois que nous étions dans le jardin, les jalousies du balcon restaient inexorablement baissées; mais souvent il me sembla qu'une ombre passait derrière les lames obliques, et qu'une main furtivement avancée leur imprimait une légère oscillation.

L'avant-veille du bal, William vint tout désolé me raconter que miss Anna Neal s'étant présentée chez Mme Olivier, la femme de chambre lui avait dit avec mille excuses que sa maîtresse était malade, et qu'elle ne pouvait recevoir personne. Cela avait tout l'air d'un prétexte, et je m'en fâchai comme si ce désappointement m'eût personnellement regardé.

— Vous êtes un fou, dis-je à William; je vous demande un peu ce que cela signifie de faire ainsi le pied de grue pour une femme qui ne s'en doute peut-être pas? Ceci est de l'obstination, et vous allez vous rendre ridicule; il faut renoncer à cette invisible Mme Olivier. Figurez-vous qu'elle est partie, que vous ne la reverrez jamais, et oubliez-la.

— Je crois que c'est ce que j'ai de mieux à faire, répondit piteusement William.

Le soir, au thé, miss Anna nous dit: Je crains bien que nous n'ayons pas après-demain Mme Olivier; c'est une personne bien originale, elle passe sa vie assise derrière les persiennes à regarder ceux qui vont et viennent dans la cour de l'hôtel; c'est là tout son amusement, toute sa distraction; la nuit, elle veille, et parfois on l'a vue descendre dans le jardin pour ne remonter chez elle qu'au jour. C'est comme un oiseau de nuit; jamais elle ne voit le soleil.

— Je l'ai aperçue hier, dit mon père; j'avais sonné de très-bonne heure pour qu'on ouvrît mes fenêtres; et comme personne

ne venait, je me suis levé moi-même. Alors j'ai vu sous le balcon une femme qui m'a paru belle et toute jeune. Elle s'est levée aussitôt et a regagné lentement la porte; elle était seule.

— Voilà qui ne ressemble à rien ! fit William tout pensif.

— Cela ressemble aux manies d'une folle , dis-je dédaigneusement.

Nous nous séparâmes fort tard , et avant de monter chez moi, j'entrai dans la chambre de William pour prendre un livre; tandis que je parcourais les rayons de sa bibliothèque, il alla dans le cabinet.

— Venez, me cria-t-il doucement ; venez, elle est là !

J'hésitai , car il me sembla que nous étions tous deux bien ridicules : puis, la curiosité me gagnant, je me hissai à grand'peine jusques à la lucarne, et je regardai en bas. La terrasse attenante à un petit corps de logis séparé s'avançait sur une cour intérieure; une femme était accoudée sur la balustrade ; la lune nous montrait son visage et ses blanches mains ; sa riche chevelure flottait défaite par l'humidité de la nuit. Je la considérai un moment d'un regard stupéfait ; je passai la main sur mes yeux, pensant être abusé par une illusion, une ressemblance étrange; mais quand elle se releva, quand je la vis marcher, je n'eus plus aucun doute ; cette femme, c'était Julie !...

— Eh bien! me dit William, maintenant que vous l'avez vue , trouverez-vous que je suis un grand fou si je vous avoue qu'il ne tiendra qu'à elle de devenir lady Neal ?

— Ah ! m'écriai-je, vous oseriez !...

— Eh ! mais, pourquoi pas? me répondit-il étonné; puisqu'elle est veuve et que j'en suis amoureux ?...

Le lendemain, je trouvai un prétexte pour rester , tandis que William et mon père sortaient ensemble, et j'envoyai un des gens de l'hôtel à Mme Olivier avec un billet cacheté qui ne contenait que mon nom : Léonce Debray.

Un moment après , je montai.

Julie m'attendait debout, mon billet encore à la main. Elle était pâle et tremblante , et quand je m'avançai vers elle , ses yeux se détournèrent de moi , ses genoux fléchirent , elle s'appuya au dossier d'un fauteuil sans avoir la force de faire un pas. Irrité d'un tel accueil , poursuivi de je ne sais quels doutes , je lui dis froidement : Quelle imprudence!

A ce mot cruel, la triste victime baissa la tête et me répondit d'une voix éteinte :

— C'est vrai... mais je n'ai pu résister au désir de vous suivre... Je voulais rester cachée ici près de vous... j'espérais que vous n'en sauriez rien... Que Dieu me garde de troubler jamais votre tranquillité... A présent, je m'en irai, et personne au monde ne saura qui je suis et ce que je serai devenue...

Les sentiments que je tâchais d'étouffer depuis deux mois se ravivèrent tout à coup ; cette résignation, ces larmes me touchèrent au cœur ; encore une fois, je me sentis aimé ; j'éprouvai un poignant remords d'avoir outragé de mes susceptibilités injustes, de mes soupçons, cet être soumis et dévoué dont je n'avais pas cessé d'être l'unique amour. Comme autrefois, je me mis aux genoux de Julie, je lui dis que je voulais vivre pour elle, et je jurai qu'aucune puissance humaine ne saurait nous séparer. Elle m'écouta avec un sombre attendrissement ; ses larmes tombaient sur nos mains unies ; une singulière exaltation animait ses yeux d'un bleu si calme ; elle se taisait, dominée par une violente émotion, et ne me répondait que par de muets regards. Enfin, elle me dit d'une voix faible et profonde :

—Tu m'aimes toujours... je t'ai retrouvé... ne fût-ce que pour un jour, une heure seulement ; c'est plus de bonheur que je n'en espérais encore... Léonce, je suis venue jusqu'au seuil de ce monde où il m'est défendu de te suivre ; la porte en est ouverte devant moi...

Elle prit la lettre de miss Anna Neal et la mit sous mes yeux :

— Écoute, continua-t-elle après un silence, si tu voulais, j'accepterais cette invitation; une nuit, je prendrais place à ton côté, je marcherais appuyée sur ton bras, heureuse et fière de ta protection... Ce bonheur tant envié n'était donc pas impossible ! ce rêve peut se réaliser !... N'aie pas peur, Léonce ! rien ne nous trahira... Qui pourra me reconnaître ici ?... Ce terrible sceau de réprobation et d'ignominie n'est pas empreint sur mon front.... Qu'une fois, une seule fois, il me soit permis de te suivre au milieu de ce monde où je vais te laisser... Dis, le veux-tu ?

— Oui, lui répondis-je épouvanté, oui ; mais après, quelles craintes effroyables! Crois-tu pouvoir rester inconnue à ce monde devant lequel tu auras une fois comparu ? Il te poursuivra de son attention ; il voudra savoir qui tu es. Qui sait? on osera peut-être

s'en informer directement, et alors que répondras-tu à ceux qui te feront cette formidable question ?

Elle sourit avec une expression indéfinissable, et me répondit tranquillement :

— Fie-toi à moi ; je sais comment échapper à leur curiosité.

— Hélas ! je n'aurai de repos que quand nous serons encore aux grottes : ne désires-tu pas y retourner, Julie?

Elle fit un signe affirmatif et répondit en me serrant les mains : Oui, bientôt.

Je la quittai ; d'un moment à l'autre mon père pouvait rentrer, et cette visite ne devait être sue de personne ; quel prétexte aurais-je donné ? Tout le reste du jour, tout le lendemain, j'eus sur les bras William Neal, qui me poursuivit de ses confidences ; enfin, l'heure du bal arriva.

Miss Anna Neal avait voulu ouvrir avec éclat la saison d'hiver, rien n'avait été oublié pour que cette première fête fût gaie et brillante. La grande salle de l'hôtel était tendue en blanc, avec des trophées entre chaque panneau ; il y avait profusion de lumières, de fleurs, de parfums ; c'était un coup d'œil éblouissant ; avant dix heures, trois cents personnes étaient déjà arrivées. Je me tenais avec William près de la porte ; il était suffoqué de dépit et d'impatience. Quand onze heures sonnèrent, il me dit :

— C'en est fait, elle ne viendra pas... Allons jouer ; cela me distraira peut-être... Je donnerais tout au monde pour que cette nuit fût finie...

Je pensai qu'au moment de venir, le courage avait manqué à Julie, et, par une bizarrerie inconcevable, je lui en voulus de n'avoir pas osé accomplir cette résolution qui m'avait tant épouvanté. J'allai m'asseoir à une table de bouillotte ; au bout d'un quart d'heure, William Neal vint à moi tout rayonnant, et me dit à l'oreille :

— Elle est là !...

Quand je rentrai dans la salle du bal, je vis Julie assise près de miss Anna Neal. J'avais tremblé de la trouver timide et embarrassée ; le premier regard que je jetai sur elle me rassura ; calme, souriante, maîtresse d'elle-même, il semblait qu'elle eût passé sa vie au milieu de ce monde qu'elle abordait pour la première fois ; elle pâlit pourtant à ma vue ; mais, aussitôt revenue de son trou-

ble, elle se tourna pour saluer mon père que lui présentait William Neal. Tous les yeux la suivaient : qu'elle était belle entre toutes ces femmes si belles et si parées! Les plis transparents d'une robe de mousseline des Indes l'environnaient comme d'un nuage, sous lequel éclatait la suave blancheur de ses épaules chastement voilées. Sa blonde et soyeuse chevelure, relevée en nattes, formait à son front une couronne qu'eût enviée une reine. Son visage avait une divine expression de sérénité mélancolique; mais au fond de ses prunelles bleues luisait un éclair ardent, un reflet de son âme.

La présence de cette femme si jeune, si belle et inconnue de tous, avait fait sensation; la foule des danseurs l'environnait; elle se déroba à ces empressements, en déclarant qu'elle ne dansait point. William Neal ne la quittait pas, il l'entourait de soins, il semblait fier d'être à peu près le seul homme auquel elle eût parlé, le seul qu'elle eût l'air de reconnaître dans cette foule. Son rôle de maître de maison l'obligeait pourtant à s'occuper de quelques autres femmes, il me fit signe de venir prendre sa place.

— Madame, dit-il en me présentant, c'est mon ami, M. Léonce Debray; il n'est pas moins reconnaissant que moi de l'honneur que vous nous avez fait en daignant paraître à cette fête.

Julie ne répondit que par une inclination. Je m'assis près d'elle. Il me semblait que nous étions tous deux sous l'influence d'un rêve; j'eus peur de cette étrange situation; j'aurais fui si un regard suppliant ne m'eût arrêté.

— Encore deux heures! dit Julie en me montrant la pendule qui marquait minuit. Puis après un silence, elle ajouta: Léonce, voulez-vous me donner le bras pour faire le tour du bal?

Quelle nuit! quel moment unique dans la vie de cette pauvre réprouvée! Le monde l'environnait d'admiration et d'hommages, elle marchait l'égale de ces femmes dont elle avait tant envié la condition libre et respectée; elle était la reine de ce bal où tant de vœux saluaient sa beauté. Mais elle ne voyait que moi au milieu de cette foule empressée; je sentais sa main froide et tremblante serrer mon bras; elle promenait autour de nous un regard vague et troublé; les battements impétueux de son cœur résonnaient jusque dans le mien. William Neal était revenu vers nous, il observait Julie avec inquiétude; il l'obsédait de soins et

de questions. Je saisis le moment où il était occupé à donner quelques ordres, pour dire tout bas à Julie :

— Rentre, je t'en supplie, les émotions de cette soirée t'accablent... elles me brisent... Ma tête se perd... Aie pitié de moi et de toi-même ; ne prolonge pas cette dangereuse situation....

Elle s'approcha d'une fenêtre et leva les yeux au ciel en soupirant profondément.

— Hélas! dit-elle, comme cette nuit d'automne est nébuleuse et sombre! voici l'hiver ; il n'y aura plus aux grottes ni fleurs, ni ombrage... plus rien...

Elle se tut subitement, et se penchant sur la main que j'appuyais au rebord de la fenêtre, elle l'effleura de sa bouche en murmurant : Adieu, Léonce !

Ce geste fut rapide comme la pensée. Julie se leva, et plongeant un long regard dans ces salons resplendissants, où la foule ondulait étincelante et joyeuse, elle parut adresser aussi au monde un muet adieu ; puis s'appuyant à mon bras, elle me dit : Allons !

Je la reconduisis jusqu'au bas de l'escalier, et elle remonta chez elle en me faisant encore un signe d'adieu. Alors je respirai plus librement; il me sembla que nous étions sauvés tous deux. Le bal dura jusqu'au jour ; je sortis des derniers. Quand je rentrai chez moi, Julie n'était pas encore couchée ; la lampe veillait encore derrière les jalousies.

J'étais encore au lit à midi; un sommeil de plomb pesait sur mes yeux ; je luttais contre je ne sais quel rêve effroyable. Tout à coup, mes rideaux s'ouvrirent brusquement, je m'éveillai en sursaut et trouvai devant moi la figure blême et consternée de William Neal.

— Eh bien! qu'est-ce? qu'est-il donc arrivé ? lui demandai-je.

— Oh! pas grand'chose, moins que rien, un caprice de femme ! fit-il d'un air qu'il voulait rendre calme et dédaigneux ; Mme Olivier est partie ce matin... Elle ne reviendra pas.... Hier, son départ était arrêté, car elle a congédié une jeune fille qui la servait depuis son arrivée à Marseille. En sortant du bal, elle a fermé ses malles ; à six heures, elle montait en voiture... Mais quelle est donc cette femme? Le fait est que personne ici ne peut dire d'où elle vient, ni où elle va... Il faut pourtant que je le sache, je le saurai... Je la retrouverai, dussé-je pour cela recommencer mon tour d'Europe...

Tandis qu'il parlait ainsi d'une voix animée, j'avais pris en tremblant une lettre posée sur mes journaux; William Neal s'interrompit subitement et s'assit à distance :

— Lisez donc! fit-il avec un grand soupir ; il me paraît que vous êtes plus heureux que moi dans vos amours.

La lettre ne contenait que ces mots : « C'est à genoux que la pauvre Julie t'adresse son dernier adieu ! Sois heureux, Léonce!.. ne m'oublie pas!... Ici-bas nous ne nous reverrons plus... mais là-haut, peut-être... J'ai foi en la justice de Dieu... »

— Eh bien ! dit William Neal, qu'est-ce donc? vous avez pâli...

— Vous me parliez de Mme Olivier, interrompis-je en froissant la lettre; voyons, que disiez-vous ? Il fallait tâcher de savoir, du moins, où elle va ; si c'était en pays étranger !... Demain elle pourrait avoir passé la frontière...

— Eh non ! répondit William, étonné de la véhémence avec laquelle j'entrais dans ses intérêts, elle a pris une voiture de louage qui doit la mener jusqu'à Aix. J'attends le retour du postillon pour savoir où elle est descendue, et puis nous aviserons.

A ces mots, je respirai. J'avais craint que Julie eût plus sûrement accompli sa résolution : elle possédait des valeurs considérables ; aucune impossibilité matérielle ne la retenait, elle aurait pu partir pour les pays étrangers, s'aller cacher dans quelque grande ville de France ou d'Italie, où je n'aurais pas retrouvé sa trace. Mais je ne craignis plus de la perdre dès que j'eus la certitude de pouvoir la rejoindre aux grottes : il me sembla que, désormais, les moyens ne me manqueraient pas pour assurer la durée et la sécurité de mon bonheur. Il fallait partir, s'en aller à Paris, l'immense ville où personne ne se connaît, et y emmener Julie. Mon père ne tenait pas à rester en province, il m'était facile de le décider. Tout cela releva mon espoir ; j'entrevis encore un avenir heureux ; je m'étonnais d'avoir si longtemps hésité à prendre le parti qui seul pouvait me rendre notre bonheur passé. Le même jour, j'annonçai qu'il me fallait aller à Aix pour une affaire imprévue. Mon père, qui ne me questionnait jamais quand il entrevoyait quelque mystère, me dit simplement :

— Pars demain, si tu veux, j'irai te rejoindre dans deux ou trois jours : nos vacances sont finies.

— Et si nous allions achever notre droit à Paris? lui demandai-je sérieusement.

— Soit, si tu le désires. Nous reparlerons de cela à Aix.

J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de William Neal : il voulait absolument venir avec moi. Enfin, il se décida à rester pour attendre le postillon qui avait mené Mme Olivier. Le lendemain au point du jour je montai à cheval, et vers midi j'étais aux grottes.

Jamais plus d'espérance et de bonheur ne m'avait souri : j'allais rendre à la vie, à nos amours, une âme désolée ; j'allais faire succéder à l'affreux désespoir d'une séparation sans terme la joie de ma présence et le pressentiment d'un autre avenir; j'allais dire à Julie : « Tu as voulu me rendre mon indépendance, ma sécurité; tu t'es retirée de moi pour ne pas être un obstacle dans ma vie, tu t'es condamnée à des regrets, à une solitude éternelle pour me laisser heureux et libre; eh bien! mon amour n'accepte pas ce triste sacrifice, je viens y renoncer. »

Et je voyais ce doux visage se tourner vers moi couvert de larmes, et ces belles mains jointes m'implorer, car je m'attendais à une généreuse résistance; mais j'étais sûr maintenant de Julie, je savais qu'elle me suivrait, puisqu'une fois déjà elle avait osé me venir trouver.

J'éprouvai une grande émotion en revoyant ces lieux où j'avais été si aimé, si heureux naguère. Comme autrefois, tout était solitaire et silencieux dans le vallon; l'automne avait jauni ses frais ombrages; les rosiers, dépouillés, montraient tristement leurs branches épineuses, entre lesquelles éclataient quelques baies rouges.

Alors je me souvins de ces mots que m'adressa Julie au moment de nos adieux : » Bientôt il n'y aura plus aux grottes ni fleurs, ni feuillage, plus rien... »

— Ni fleurs, ni feuillage!... répétai-je mentalement, il est vrai!... Quel deuil!... Je pressai le pas ; mon cœur battait à rompre dans ma poitrine; j'avais les larmes aux yeux. En approchant de la maison, j'aperçus avec une inexprimable surprise quelqu'un d'étranger arrêté au seuil ; c'était une pauvre femme que j'avais souvent rencontrée aux environs, gardant ses chèvres. Elle était à genoux, le visage tourné vers le vestibule, son bâton et son panier posés à côté d'elle. Le petit Louis courait tout seul sur la terrasse; il se prit à crier en me voyant; il ne me reconnaissait pas.

— Ah ! mon bon monsieur, dit la pauvre femme en se levant, si vous avez la charité de venir garder cette pauvre fille avec moi, Dieu vous le rendra !

— Que voulez-vous dire ? interrompis-je, frappé d'une horrible crainte ; y a-t-il quelqu'un de malade ? Que faites-vous là ?

— Je garde la morte, répondit cette femme en me montrant du doigt toutes les portes ouvertes.

— Qui est mort ici ? m'écriai-je.

— La fille du bourreau ! Devant Dieu soit l'âme de cette pauvre créature, morte sans confession ! Elle s'est tuée, mon bon monsieur ! Le valet est allé avertir la justice. J'étais là-bas quand il a passé ; il m'a offert de l'or et de l'argent pour venir garder le corps. J'ai refusé ce qu'il voulait me donner, cela me porterait malheur le reste de ma vie... Je suis venue pour rien ; c'est une bonne œuvre...

Elle se remit à genoux avec un geste de terreur ; j'avais passé devant elle pour entrer dans la maison. En ce moment terrible je ne sais quelle impulsion me soutint, car toute force physique était anéantie en moi ; je ne sentais plus ma vie que par les horribles battements de mon cœur. J'allai droit à la chambre au fond de la bibliothèque, je regardai. Julie était là, étendue sur son lit ; le drap, relevé jusqu'à ses épaules, était ensanglanté ; sa tête reposait ensevelie dans ses longs cheveux ; son visage, affreusement pâle, n'avait gardé aucune expression de souffrance ; elle ne semblait pas morte, mais endormie pour l'éternité.

Je la baisai au front... puis je m'en allai...

Deux jours après, mon père me trouva à la campagne, malade d'une fièvre nerveuse qui faillit m'emporter. Dès que je fus un peu rétabli, nous partîmes. Depuis je ne suis jamais revenu à Aix. Je ne veux pas mourir cependant sans avoir revu les lieux où j'ai été si heureux, où j'ai subi la plus affreuse douleur de ma vie : quelque jour je retournerai aux grottes.

L'avocat laissa retomber son front sur ses mains jointes et ajouta :

— Si du moins je pouvais retrouver la place où repose la pauvre Julie !

Un long silence suivit ce triste récit ; nous avions tous les larmes aux yeux.

— Ah ! bah ! murmura le percepteur en étouffant un soupir, cette histoire m'a tout l'air d'un conte, comme celle de l'autre paria !

H. Arnaud.

(Mme Charles Reybaud.)

LA VIE DÉVOTE

CHEZ LES PAÏENS.

I

Les hommes de ce temps-ci, et nous sommes du nombre, qui attachent le plus grand prix, pour la bonne conduite, la civilisation des peuples et le bonheur des individus, aux idées religieuses en général, et aux idées de la religion catholique en particulier, ne peuvent pas se dissimuler que depuis deux siècles à peu près les rapports de ce qu'on appelle la puissance religieuse et la puissance civile sont dans un état de crise violente, et par conséquent dans un état de transition. D'abord, la lutte a commencé par la séparation complète des protestants d'avec la communion romaine. Cette séparation a eu pour résultat, dans toutes les parties de l'Europe qui l'ont acceptée, de détruire la puissance temporelle du catholicisme, en détruisant les abbayes et les monastères, lesquels, en raison de leur existence terrienne et seigneuriale, avaient juridiction et puissance du glaive. Voilà tout l'appauvrissement que le protestantisme a fait subir au catholicisme; mais, et ceci n'avait pas été prévu par les réformateurs, l'esprit de révolte, inauguré par Luther dans les idées religieuses, a acquis des forces en marchant, comme la renommée de Virgile, et de même que les révolutionnaires de la veille sont toujours trouvés tièdes, trembleurs et suspects dar les révolutionnaires du lendemain, la philosophie sceptique, venue depuis le XVI[e] siècle, a réformé la réforme, et lui a fait son royaume dans ce monde bien plus petit qu'elle-même ne l'avait fait à la papauté.

Depuis que le christianisme s'établit jusqu'à la réforme, il avait toujours été en possession de régler les actes principaux de la vie; ainsi, il baptisait, il mariait et il inhumait. Il faisait cela seul, sans partage. La réforme a donné naissance à quelque chose qui s'est appelé LA PUISSANCE CIVILE. Cette puissance civile s'est mise à partager les prérogatives du christianisme, et a fini par se les approprier exclusivement. Elle laisse bien le christianisme baptiser, marier, et inhumer comme autrefois, mais de son côté aussi, elle baptise, elle marie et elle inhume, ne considérant comme bien baptisé, bien marié, bien inhumé que ceux qui ont passé par ses mains.

Pour cette puissance civile, un homme qui n'a pas été déclaré à sa naissance et inscrit sur son registre, n'existe pas. Pour cette puissance civile, un homme et une femme qui ne sont pas venus déclarer à un homme qui s'appelle maire, qu'ils se marient, ne sont pas mariés. Pour cette puissance civile, un homme dont la mort n'a pas été officiellement inscrite sur le registre municipal, existe encore, paie les impositions, etc.

Les actes principaux de la vie se font par duplicata, depuis qu'il existe ce quelque chose qu'on appelle la puissance civile. L'église fait de son côté, la mairie de l'autre. Du reste, l'église considère comme nul tout ce que peut faire la mairie, et la mairie considère comme non avenu tout ce que peut faire l'église. Néanmoins, comme la mairie a les gendarmes de son côté, elle s'est fait les honneurs de la position, et elle exige qu'on soit né, marié, et mort pour elle, avant de l'être pour l'église.

Cette puissance civile est née depuis la réforme et de la réforme. C'est une grosse révolte née d'une petite, un Robespierre fils d'un Lafayette. Du reste, en cette révolution comme en toutes, le lendemain a détrôné la veille. Luther, en *réformant* le christianisme, n'avait pas entendu lui ôter le droit exclusif de consacrer la naissance, le mariage et la mort; il entendait bien que les ministres protestants n'auraient pas besoin d'être doublés dans leurs fonctions par des maires, mais il a été puni selon qu'il avait péché, il a été réformé comme il avait réformé.

A l'heure qu'il est cette puissance civile dont nous parlions est pleinement en possession de tout. Elle veut bien souffrir le pape et Luther, et elle leur fait leur part, selon qu'elle l'entend.

Cependant, quelque paisible et patient que soit le christianisme, il n'est pas sans trouver étranges quelquefois les prétentions de messieurs les maires, ces *prêtres civils*. Le bon sens des peuples et l'esprit révolutionnaire prennent part chacun de leur côté pour l'Évangile et pour la loi municipale.

En cet état de choses, il nous a paru curieux de rechercher la place que la religion occupait dans la vie des païens. Les esprits forts, qui se prétendent issus en droite ligne des anciens philosophes, trouveront peut-être en ceci des leçons auxquelles ils ne s'attendent pas.

Ce n'est pas une histoire complète de la vie religieuse des païens que nous prétendons faire, c'est seulement une esquisse rapide de l'organisation de leur clergé, de la valeur de leurs dogmes religieux dans la vie politique et administrative, et des pratiques pieuses auxquelles ils se livraient individuellement.

II. — DU CLERGÉ PAÏEN.

Nous devons dire à ceux qui trouveraient étrange que nous employons le mot *clergé* pour désigner les prêtres païens, que ce mot, qui est grec d'origine et qui est antérieur au christianisme, a longtemps signifié *fonctionnaire* avant de signifier prêtre, et que dès-lors il peut être appliqué sans profanation aux prêtres païens, en tant qu'attachés à des *fonctions* spéciales, qui étaient les fonctions sacerdotales. Il nous faut encore prémunir le lecteur contre l'expression de *collége des augures* ou de *collége des pontifes*, qui est très-fréquente dans les histoires anciennes, et d'après laquelle quelques-uns pourraient s'imaginer peut-être que c'était quelque façon de séminaire ou d'établissement d'instruction, comme étaient les *colléges des jésuites* ou les *colléges des oratoriens*. D'abord, nous verrons tout à l'heure que les fonctions sacerdotales n'exigeaient pas, chez les païens, une éducation spéciale et préparée de longue main comme dans le christianisme; ensuite il est facile de concevoir que les *colléges*, comme nous les entendons, étaient impossibles parmi les anciens.

En effet, nous autres peuples modernes, nous sommes le fruit d'une longue civilisation préalable, qui nous a faits ce qu'on nous voit, et que nous sommes forcés d'étudier, pour

nous comprendre nous-mêmes. Nos idées morales et religieuses sont chrétiennes ; nos idées littéraires, artistiques, philosophiques, sont plus ou moins grecques ou romaines. Enfants de la tradition, nous devons savoir la tradition. Or, notre tradition, à nous, est écrite dans d'autres langues que la nôtre. Nous ne pouvons avoir la connaissance critique de notre religion, de nos lois, de nos arts, de nos lettres, de notre politique, de notre philosophie, qu'en apprenant l'hébreu, le grec et le latin, qui sont les trois langues traditionnelles du principe chrétien et du principe païen, dont la civilisation des peuples modernes est le résultat, le résumé, la synthèse.

Les anciens n'étaient pas dans cette position. Il n'avaient aucune tradition, écrite dans quelque langue étrangère, à apprendre et à méditer. Les Grecs ne relevaient, ils le croyaient du moins, que de leur propre histoire. Aux yeux des Romains, les Grecs étaient un peuple sans foi, sans dignité, sans loyauté, mais spirituel dans sa souplesse et gracieux dans sa ruse. La Grèce fournissait l'Italie de chanteurs, d'escamoteurs, de grammairiens, de peintres, de philosophes, à peu près comme l'Italie du XVIe siècle fournissait la France d'hommes retords, dissimulés, fripons, galants, se mêlant de vers, de musique, d'alchimie et d'amour ; mais jamais l'ancienne Italie ne songea sérieusement à copier l'ancienne Grèce. Pour donner une idée du mépris que leur inspirait ce pays qu'ils avaient vaincu, les Romains appelaient le geai, qui est à la fois le plus nul et le plus vaniteux des oiseaux, *un petit Grec, Græculus*. Les anciens, soit les Grecs, soit les Romains, n'avaient donc point à étudier, comme nous, une civilisation préalable, une tradition et des langues mortes ; il n'y avait pas lieu à former ainsi parmi eux des universités, des *colléges*, et quand on lit ce mot, ou son équivalent *collegia* dans les histoires anciennes, il faut bien se garder de le prendre dans le sens que nous lui donnons. On verra d'ailleurs ce qu'il signifiait.

Ce qui frappe tout d'abord dans le sacerdoce des païens, c'est qu'en général il n'imprimait pas caractère. Nous disons en général, parce qu'il faut excepter certaines congrégations religieuses dans lesquelles les vœux étaient perpétuels, par exemple, la congrégation des *religieux* de Cybèle, où le célibat était rigoureux, même si rigoureux, qu'on n'entrait dans la congrégation qu'en devenant eunuque. Il faut placer dans le même cas l'ordre des

religieux de Jupiter, qui portaient le nom des *Flamines diales,* car ceux qui en faisaient partie étaient forcés de se marier, et ne pouvaient pas divorcer, ce qui constituait une exception caractéristique, et en quelque façon sacramentelle dans les lois romaines.

Ce n'est pas sans motif que nous employons le mot de *religieux,* au lieu de celui de prêtres, en parlant de la congrégation des *Galli,* voués à Cybèle, et de celles des *Flamines diales,* voués à Jupiter. Il y avait divers degrés dans le sacerdoce païen, comme il y a dans le sacerdoce chrétien, les minorés, les tonsurés, les sous-diacres, etc. Le mot de *prêtre* entraîne avec lui l'idée d'une consécration spéciale, tandis que le mot de *religieux* s'applique également à tous les degrés de la hiérarchie sacerdotale, et surtout aux congrégations, qui constituaient la base du clergé païen.

Un autre caractère également fort remarquable du sacerdoce païen, c'est qu'il n'exigeait aucune initiation, et que tout citoyen d'une famille honorable pouvait légitimement se promettre d'obtenir quelqu'un de ses degrés. Il paraît néanmoins que ce n'était guère que parmi les nobles que le sacerdoce se recrutait, à en juger par le scandale que produisit la nomination au souverain pontificat, qui fut faite un peu avant la dictature de César, de Ventidius Bassus, qui était alors consul, mais qui avait été palefrener dans les écuries de Pompée. Il y eut dans Rome une multitude de placards en vers, comme c'était l'usage, appliqués au piédestal des statues des carrefours, et dans lesquels on signalait aux augures la nomination de Ventidius Bassus comme le prodige le plus surprenant qu'ils eussent à consulter.

Il n'est pas bien aisé de dire combien il y avait, à Rome, de sortes de prêtres, par exemple s'il y en avait autant que de dieux. Néanmoins nous pencherions vers la négative. Il résulte de divers témoignages que le même prêtre pouvait servir à plusieurs dieux. Tertullien dit dans son livre adressé AUX NATIONS, que tous les *dieux publics* étaient réunis dans le temple de Jupiter au Capitole, et que tous les *dieux étrangers* étaient dans le temple de la déesse Carna. Tertullien ajoute quelque chose qui est en ceci d'une grande importance, c'est qu'en outre des dieux publics et des dieux étrangers, reconnus par les Romains, il y avait encore la foule sans nombre des dieux *communs,* c'est-à-dire des dieux de tous les peuples, des dieux poétiques, philosophiques et autres,

qui étaient tout à fait sans conséquence, et qui n'avaient ni prêtres, ni temples.

Peut-être devons-nous, avant de passer outre, expliquer un peu cette expression de *dieux publics*, dont se sert ici Tertullien. Sans vouloir toucher en cet endroit la question relative à la liberté de conscience chez les anciens, il faut dire qu'il ne dépendait pas du premier venu de fonder une religion dans l'empire romain, et qu'on n'adorait publiquement que les dieux qui avaient été reconnus par décret du sénat. Ainsi, durant les deux premiers siècles de l'ère vulgaire, il se fit une grave révolution religieuse dans toute l'Italie; cinq dieux furent chassés et leur culte défendu ; c'étaient Bacchus, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis. Il paraît qu'alors, comme lorsque Valentinien II défendait au clergé païen les offices et les prières de nuit, les consciences s'alarmèrent et la populace se révolta ; car les cinq dieux proscrits venaient d'être solennellement rétablis lorsque Tertullien écrivait son *Apologétique.*

Nous croyons donc, à quelques exceptions près dont nous parlerons tout à l'heure, qu'il n'y avait qu'une seule espèce de prêtres pour tout le paganisme romain, et que ces prêtres étaient seulement partagés en diverses catégories d'hiérarchie et de fonctions. Aulu-Gelle fait connaître avec assez de précision quels étaient les degrés du sacerdoce païen ; il les nomme dans l'ordre suivant : les flamines, les augures, les quinze sacrificateurs, les sept maîtres-d'hôtel et les pontifes. Il y avait encore les joueurs de flûte pendant les sacrifices, le grand-sacrificateur, les congrégations religieuses, et, au sommet du sacerdoce, le souverain pontife. Reprenons.

Il résulte de divers témoignages que les flamines et les augures étaient des clercs qui, indépendamment de leur place dans l'ordre général du sacerdoce, tiraient encore leur importance de la spécialité de leurs fonctions. Par exemple, et nous espérons qu'on ne verra dans ce que nous allons dire qu'une simple comparaison destinée à faire comprendre notre sujet, il y avait à Rome flamines et flamines, de même qu'avant la révolution et dans l'ancienne constitution du clergé en France, il y avait chanoines et chanoines. Ainsi, pour devenir chanoine de Lyon, il fallait faire des preuves de noblesse, comme pour l'ordre de Malte, et de plus, il fallait être comte. Dans la plupart des autres chapitres, au con-

traire, tout prêtre pouvait devenir chanoine. Il y avait donc autrefois une grande différence dans le corps du clergé entre un chanoine de Lyon et un chanoine de Paris.

Les flamines, qui étaient un seul et même corps, présentaient aussi de grandes différences, en raison de la spécialité de leur consécration. Un flamine de Quirinus, par exemple, était un homme de médiocre importance, tandis qu'un flamine de Jupiter n'avait au-dessus de lui, en fait de préséance, que le grand-sacrificateur. Aulu-Gelle raconte les diverses prérogatives de ces graves personnages ; il y en a de curieuses. Un flamine ne pouvait sortir qu'à cheval. Tout prisonnier qui parvenait à toucher son vêtement était libre. Il fallait un perruquier citoyen romain pour le raser. Ses cheveux et les rognures de ses ongles étaient des reliques. Tout flamine était marié, sans pouvoir jamais divorcer, comme tout le monde. Le jour où il devenait veuf, il cessait d'être flamine.

Les augures, qui formaient également un seul corps, avaient des rangs entre eux. Aulu-Gelle mentionne un Messala qui était premier augure. En outre, les augures prenaient le nom d'*augures des auspices,* ou d'augures des *haruspices,* selon la spécialité de divination à laquelle ils étaient appliqués.

Les quinze sacrificateurs étaient, comme leur nom l'indique, les membres du corps chargé des sacrifices, lesquels s'élevaient à quinze, avec une espèce de supérieur ou de *prieur,* qui s'appelait *rex sacrorum,* ou grand sacrificateur.

Les sept maîtres-d'hôtel, *septemviri epulonum,* étaient, à ce qu'il paraît, un corps fort précieux dans la hiérarchie sacerdotale des Romains. Ils étaient chargés de régler les repas qui suivaient toujours les sacrifices. Du reste, il résulte de divers témoignages que la goinfrerie occupait une grande place dans toutes les cérémonies religieuses. Il faut se représenter, en effet, l'énorme quantité de victimes qui étaient offertes aux dieux, soit dans les offices réguliers et quotidiens et aux dépens de l'état, soit aux offices casuels et personnels, et aux dépens des particuliers, et la nécessité où était le corps sacerdotal de manger beaucoup, pour éviter l'encombrement. Tertullien lui reproche, en divers endroits, de passer sa vie dans les festins, et il le raille, en chrétien austère, sur les couronnes de fleurs que portaient les prêtres païens à table, leur demandant s'ils avaient, par hasard, l'odorat aux

cheveux. Il faut ajouter que les couronnes de fleurs étaient, parmi les païens, une marque d'humilité religieuse ; on en portait toujours pendant les sacrifices. C'était le signe des suppliants.

Au-dessus des maîtres-d'hôtel venait le corps des pontifes. Ceux-ci tenaient le premier rang du sacerdoce ; c'étaient les cardinaux du paganisme. Les pontifes avaient, comme les augures, un chef, un *prieur;* c'était le souverain pontife, dans lequel résidait la suprême autorité religieuse, et qui était le père spirituel de la patrie.

Avant de parler de l'organisation intérieure des différents corps du clergé païen, que nous venons de mentionner, il est à propos que nous disions quelques mots de quelques congrégations religieuses qui se groupaient autour du sacerdoce.

La plus notable, la plus riche, la plus vénérée de ces congrégations, était, sans contredit, celle des religieuses de Vesta, qu'on appelait *Filles de Vesta, Virgines Vestales.* Les idées inexactes qui courent à leur égard parmi les modernes méritent une courte explication. Quoi que paraissent en penser les auteurs de l'opéra de *la Vestale,* la congrégation des *Filles de Vesta* n'a jamais eu que *six* membres. On les prenait à l'âge de dix ans, dans les trois ou quatre familles les plus nobles et les plus illustres. C'était le souverain pontife qui les présentait, et le sénat qui les nommait. Depuis dix ans jusqu'à vingt, elles étaient *novices ;* depuis vingt jusqu'à trente, elles étaient religieuses. A trente ans, elles étaient libres de sortir et de se marier.

Les Filles de Vesta avaient une supérieure. On sait le vœu de virginité qu'elles faisaient. Du reste, il paraît que ce vœu de virginité, même jusqu'à trente ans seulement, était une terrible chose pour les païens. Saint Ambroise, dans sa querelle avec Symmaque, à propos des dieux du paganisme, leur reproche de ne pouvoir trouver, même à force d'honneurs, de richesses et de priviléges, que six filles qui voulussent rester vierges jusqu'à trente ans, tandis que le christianisme en trouvait par milliers, qui le restaient toute leur vie, au milieu du travail, de l'obscurité, de l'abstinence et des prières.

Rien n'égale la vénération dont jouissait, dans tout l'empire, la congrégation des *Filles de Vesta.* Leur maison n'était pas fermée aux hommes, comme on se l'imagine. Le sénat avait même avec elles de fréquentes relations, car on leur confiait le dépôt des

actes publics de grande importance. Leurs archives étaient un chartrier immense où les familles mettaient leurs titres. Suétone rapporte que le testament de César y fut déposé. Ce fut vers l'année 408, à peu près, de l'ère vulgaire, sous le règne d'Honorius, que, dans la ruine générale du culte païen, la congrégation des *Filles de Vesta* fut dispersée. Zosyme raconte le fait avec une profonde tristesse, car il était un dévot austère de la vieille religion de son pays. L'impératrice-mère Séréna entra fièrement dans le temple de Vesta, dit-il, et remarquant que la déesse avait au cou un riche collier, elle le prit et le mit au sien. La supérieure des vestales, qui était restée, fit des imprécations sur elle et la menaça du courroux de la déesse; ce qui se réalisé, ajoute Zosyme, car Séréna fut étranglée, cest-à-dire mise à mort par la partie de son corps qui avait profané le collier de Vesta.

Les *Filles de Vesta* n'étaient pas la seule congrégation de femmes qu'il y eût dans le paganisme. Il y en avait beaucoup d'autres, en très-grand nombre, par exemple les religieuses de Cérès, qu'on appelait les *Dames de Cérès, Matronæ Cereris.*

Les congrégations d'hommes étaient fort nombreuses dans le paganisme. Nous ne parlerons que des *Religieux de Cybèle,* qui étaient les plus austères de tous, et qui formaient un ordre de mendiants. Les *Religieux de Cybèle*, qu'on appelait des *Gaulois,* ou des *Coqs, Galli,* par une triste dérision peut-être, étaient tous eunuques. Ils faisaient vœu de pauvreté, et ils erraient partout, une besace sur l'épaule, portant de petites images de la déesse, et demandant l'aumône. Juvénal représente ces pauvres frères logés dans les tavernes des bords du Tibre, avec les soldats, les matelots, les valets du bourreau, les fabricants de cercueils des pompes funèbres de Rome, mais prenant toutefois la vie assez gaiement et dormant sous la table quand ils étaient ivres. Il faudrait se garder, dans l'intérêt des malheureux *Coqs*, de prendre le récit hyperbolique de Juvénal au pied de la lettre. Seulement, il paraîtrait que les poëtes latins ne traitaient pas mieux les moines païens que les poëtes modernes n'ont traité les moines chrétiens.

Il serait curieux maintenant de rechercher les costumes que portaient les différents corps du sacerdoce païen; mais ce serait là un travail qui nous entraînerait au-delà des limites que nous nous sommes imposées. Nous dirons seulement que, sans parler du corps des prêtres proprement dits, il y avait autant d'habits

que de congrégations. Les *Dames de Cérès* étaient entièrement vêtues de blanc, avec une immense perruque en forme de corbeille, serrée avec un ruban, et surmontée d'un gâteau plat et rond, en forme de galette. Les religieux de Bellone étaient vêtus d'une longue soutane noire, avec un chapeau de laine noire. Les religieux de Saturne portaient une tunique blanche à larges bandes d'écarlate, et par-dessus un manteau couleur de feu. C'est Tertullien qui donne ces détails dans son traité *du Manteau*.

Disons également quelques mots de certaines pratiques auxquelles étaient soumis les prêtres païens, avant de parler de leur organisation. Les religieux de Saturne avaient une règle fort dure. Ils étaient obligés de prendre un bain dans l'eau froide, au point du jour, en toute saison. Tertullien les raille fort plaisamment sur ce qu'ils sortaient roides et verts de leurs baignoires, aux fêtes de Saturne, qui tombaient en décembre. Les flamines de Jupiter ne pouvaient pas ôter leur chapeau en plein air, et c'eût été un sacrilége à eux d'avoir un nœud à une partie quelconque de leurs vêtements.

Les prêtres païens allaient tous à la guerre.

Il ne serait pas aisé de reconstruire avec rigueur l'organisation complète du clergé païen. Les livres nombreux de théurgie et de théologie qui existaient encore au IIIe et au IVe siècle, et qui sont souvent cités dans les auteurs, ont complétement disparu. Tout ce qu'on sait bien, c'est que les divers ordres de prêtres ou de religieux que nous avons mentionnés formaient un corps, une confrérie, un *collége, collegium*, comme disent les auteurs latins. Combien de membres avaient ces colléges ? Il serait fort chanceux de l'affirmer. Il n'y a que les sacrificateurs dont on sait qu'ils étaient quinze par collége, et les maîtres-d'hôtel, dont on sait qu'ils étaient sept.

Par exemple, il est tout à fait certain que le nombre des membres de ces *colléges* était limité et fixé, puisqu'il fallait attendre qu'il y eût des places vacantes pour y entrer. C'est d'ailleurs un caractère qui est commun à toutes les confréries de l'empire romain. Il y a, dans les épîtres de Pline-le-Jeune, une lettre dans laquelle il demande à Trajan de lui donner l'une des deux places d'*augure* ou de *maître-d'hôtel*, qui venaient de vaquer.

Nous avons vu que c'était le sénat qui nommait les vestales; c'étaient les consuls qui nommaient dans tous les ordres du sa-

cerdoce, sur la présentation du corps où le candidat voulait entrer. Cicéron dit, dans la seconde Philippique, qu'il a été nommé augure, sur la demande du collége, par les consuls Cn. Pompée et Q. Hortensius.

Du temps des rois, c'était le chef de l'état qui était souverain pontife. Zosyme, qui est très-instruit sur ce qui touche la cléricature païenne, et qui en parle avec amour, dit que Numa fut le premier roi qui exerça le souverain pontificat. Le prit-il de son autorité royale? le reçut-il de l'élection des pontifes? C'est un point fort difficile à décider; néanmoins nous pencherions vers la seconde hypothèse.

Sous la république, le souverain pontife était électif et annuel. Ordinairement c'était l'un des consuls qui était choisi. Était-ce le sénat, était-ce le *collége* des pontifes qui le nommait? C'est ce que l'état présent de nos lectures ne nous permet pas d'affirmer.

Sous les empereurs, celui qui prenait le trône prenait en même temps le souverain pontificat. Depuis Auguste jusqu'à Valens, tous les empereurs sans exception furent souverains pontifes, même Constantin. Gratien fut le premier qui refusa les suprêmes fonctions sacerdotales du paganisme, et qui renvoya sa robe au collége des pontifes.

Les divers ordres du clergé païen formaient, avons-nous dit, des corporations, des *colléges, collegia*. Ces *colléges* étaient capables de posséder, et c'est, en effet, des biens du clergé païen que nous allons parler maintenant. Il sera curieux de remarquer sur ce point que l'histoire moderne ressemble quelquefois à s'y méprendre à l'histoire ancienne.

Les biens du clergé païen provenaient de cinq sources : 1° les dotations de l'état; 2° les dîmes; 3° les legs pieux; 4° les offrandes; 5° le casuel des temples.

C'est à Numa que remontent, au rapport de Plutarque, les dotations en terres et en argent que l'état accorda au clergé païen. Ces dotations étaient immenses. Quand le christianisme renversa les faux dieux, le quart au moins de l'empire appartenait aux prêtres. Ces biens consistaient en terres, en maisons, en rentes et en redevances féodales. On comprend alors facilement avec quelle ardeur étaient recherchées ces fonctions sacerdotales, auxquelles étaient attachées de si grandes richesses. Les terres du clergé étaient affermées par des traitants, comme les domaines de l'état.

C'est, du reste, une matière qui est touchée fort au long dans les lois romaines, et principalement dans le code de Théodose.

Les dîmes étaient pour le clergé païen une source permanente de revenus ; tout citoyen était tenu de payer annuellement la dîme de ses récoltes. Sylla, qui était une façon de Louis XI, tout couvert de scapulaires, et qui portait à nu sur sa peau des images de plomb des dieux auxquels il était plus particulièrement dévot, était exemplaire, dit Plutarque, pour le payement exact de ses dîmes.

L'usage des dîmes était général dans tout le paganisme, en Italie, en Grèce, en Asie. Xénophon, qui était un homme fort pieux, quoique philosophe et ami de Socrate, est plein de détails à ce sujet. Il faut même faire cette remarque au sujet des dîmes, qu'elles n'étaient pas seulement de rigueur pour les revenus de la terre, mais encore pour tout accroissement de richesse. Ainsi, quand les Dix Mille furent revenus de l'Asie en Europe, ayant fait un riche butin d'argent et de prisonniers dans une excursion aux environs du Bosphore, ils en prélevèrent religieusement le dixième pour Apollon et pour Diane. Ainsi encore, après avoir ruiné les Lydiens, Cyrus fit prendre sur le butin la dîme qui était due aux dieux de la Perse. Nous nous bornons à ces deux exemples, parce que les faits analogues abondent dans l'histoire ancienne. Deux endroits de Thucydide prouvent même que la dîme se prélevait sur les amendes judiciaires imposées par les tribunaux, et sur les confiscations opérées par les lois politiques.

Les legs rapportaient aussi considérablement au clergé païen. Il résulte des termes de la lettre de Symmaque, préfet de Rome, à Valentinien II, pour la défense du paganisme, que les legs, testaments et donations en faveur des dieux et des temples venaient, tout récemment, d'être défendus. Du reste, les lois des empereurs du IVe siècle nous ont conservé la forme des testaments pieux; c'étaient des codicilles ordinaires, par lesquels on léguait, *dono, lego*, etc., à Cérès, à Pluton, à Jupiter, à Saturne et aux autres. Cet usage passa des païens aux chrétiens, car le code de Justinien renferme plusieurs lois qui dérogent à la jurisprudence établie à cet égard, et qui valident des legs aux saints, aux anges, à Jésus-Christ, au Saint-Esprit, et ainsi de suite.

Les offrandes volontaires n'étaient pas la branche la moins importante des revenus du clergé païen. Les riches veuves, les

vieillards dévots, se répandaient en fondations pieuses, comme autels, chapelles et temples, sans compter les bijoux et les habits de soie et d'or pour revêtir les statues des dieux; car c'est une grande erreur des modernes de s'imaginer que les statues des dieux étaient exposées nues dans les temples. Il y avait donc, disions-nous, une grande émulation parmi les païens pour se répandre en une foule de fondations pieuses. Xénophon raconte lui-même, avec détail, comment il éleva, de ses deniers, à Scillunte, près d'Olympie, un temple et un autel à Diane. Ce temple était entouré d'un grand terrain, qui fut consacré aussi. Il ajoute qu'il ne cessa jamais de payer exactement la dîme de ses revenus à la déesse.

C'est Tertullien et Minucius Félix qui nous apprennent de quoi se composait le *casuel* des temples. Il fallait payer pour y entrer; il fallait payer pour s'y asseoir; et la place était d'autant plus chère, que les chaises étaient plus rapprochées de l'autel. Minucius Félix ajoute que les prêtres allaient aussi quelquefois faire des quêtes à domicile, portant avec eux de petites images des dieux.

Les cinq sources des revenus du clergé païen, que nous avons énumérées, à savoir la dotation de l'état, les dîmes, les legs, les offrandes et le casuel, avaient fini par lui constituer des biens immenses. Ces biens consistaient, pour le clergé romain, en maisons à Rome, et en terres en Italie. Ces terres et ces maisons, qui portent, dans les lois du code de Théodose, le nom de *Loca templorum,* étaient affermées, comme le domaine de l'état, soit à des particuliers, soit à des compagnies. Les baux en étaient à long terme, la plupart pour cent ans. Quelques domaines étaient concédés à perpétuité. C'étaient alors de véritables inféodations; ce qui fait qu'il y avait dans l'histoire romaine, comme dans la nôtre, des serfs des seigneurs, et des serfs de l'église.

Quand le christianisme commença de se répandre, les richesses immenses du clergé païen, qui n'étaient employées qu'à ses jouissances propres, sans qu'il en fût distrait quoi que ce soit pour des établissements de charité, firent peu à peu murmurer. Déjà, dès le premier siècle de l'ère vulgaire, Néron, qui se trouvait souvent à court d'argent, soit pour aller aux eaux de Baïa, avec son train de mille voitures et deux mille mules ferrées d'argent, soit pour pêcher dans le Tibre avec son filet de mailles en fil d'or

teintes de pourpre, soit pour semer de poudre de safran les voies romaines, sur lesquelles il passait avec ses coureurs maures et sa garde à cheval, avait donné l'exemple de dépouiller les temples, et de fondre jusqu'aux pénates de la ville de Rome; mais les temples dépouillés, les biens restaient, et c'était là l'essentiel.

Ce fut vers la fin du IVe siècle que les biens du clergé païen périclitèrent sérieusement. Les empereurs, appauvris par les guerres, avaient réfléchi, à ce qu'il paraît, à la ressource dont leur seraient les richesses du clergé, surtout depuis qu'étant chrétiens ils ne conservaient plus là-dessus aucun scrupule. Valentinien II fut le premier qui se risqua. Il voulut tuer le clergé d'abord, pour pouvoir le dépouiller ensuite. Zosyme raconte comment cet empereur, mort si jeune, avait déjà fait défendre les cérémonies de nuit dans les temples, et comment la populace révoltée l'avait contraint à retirer son édit. C'est sous Valentinien II qu'eut lieu la polémique célèbre entre Symmaque, préfet de Rome, et saint Ambroise, évêque de Milan, au sujet du paganisme, dont Symmaque était un ardent, et même un éloquent défenseur. Il résulte de leurs lettres réciproques, adressées à l'empereur, qu'une partie des sources des revenus du clergé avaient été taries; par exemple, les fondations et les donations avaient été prohibées.

Le grand coup fut porté par Théodose. Il se rendit un jour solennellement au sénat, rapporte Zosyme, et lui adressa un long et beau discours, pour l'engager à renoncer à la foi de ses pères. Le sénat en masse refusa. Alors l'empereur confisqua tous les biens du clergé, et les sacrifices ne se firent plus qu'au moyen des offrandes volontaires des dévots. Quelques mois après les sacrifices furent défendus, les temples fermés, le clergé païen dispersé. Ceci arriva durant les années 393 et 394 de l'ère vulgaire. C'est durant les années 1793 et 1794 de la même ère que les églises chrétiennes ont été fermées en France, les biens du clergé vendus, et les prêtres dispersés et guillotinés.

A. GRANIER DE CASSAGNAC.

(*La suite ci-après.*)

SOUVENIRS

DE CATALOGNE.

Je me trouvais à Barcelone au temps du choléra et je n'avais que vingt-quatre heures à y passer. C'était trop encore dans un pareil moment. J'étais recommandé à un moine, à un médecin et à un négociant; le négociant était mort, le médecin invisible, le moine en fuite. Réduit à moi-même, je courus la ville au hasard, faisant, pour ainsi dire, un voyage de découverte.

Barcelone a quelque chose de Palerme, dans son apparence extérieure; mais quand aux mœurs et à la civilisation (ce mot est si vague et il est devenu si banal, que je l'emploie, faute d'un autre sous ma plume), elle est à l'Espagne, ce que Milan est à l'Italie; les usages français y combattent pied à pied et auront bientôt achevé d'y détrôner la vieille coutume indigène. C'est une ville de commerce et de vanité. On y poursuit ardemment la fortune, et, la fortune atteinte, on la dissipe en luxe en en plaisirs. C'est la ville d'Espagne où le théâtre est le plus suivi: il l'était même au milieu de l'épidémie, et l'opéra y est quelquefois bien composé; mais il n'y a pas de musique nationale. Rossini règne en maître absolu et solitaire sur le cœur des *dilettanti* catalans. La salle de spectacle est fort peu éclairée; ce n'est pas sans dessein: la demi-obscurité des loges provoque aux mystères de la galanterie, et la beauté des femmes est plus séduisante dans l'amoureuse auréole de ces clartés douteuses. Seulement je regrette la mantille que les dames immolent imprudemment au chapeau français. C'est de toutes les innovations ultramontaines la plus malheureuse; il serait à désirer que la réalisation du vœu de

Louis XIV souffrît des exceptions, et, qu'en fait de toilette, il y eût toujours des Pyrénées.

Il y a une architecture catalane dont on saisit les caractères avant même d'avoir franchi les Pyrénées, en mettant le pied dans le Roussillon ; Perpignan est déjà presque une ville espagnole. Le type du genre est le palais de l'*Audiencia Real*, palais de justice, l'édifice le plus saillant de Barcelone. Rien n'égale la grandeur de l'ensemble, si ce n'est le fini parfait des détails : il n'y a pas jusqu'aux monstres de pierre servant de gouttières qui ne soient sculptés avec une conscience, cette perfection que nos ancêtres portaient dans leurs moindres travaux. La cour est plantée d'orangers à l'orientale ; ce mariage de l'architecture avec la nature est ravissant.

La même union se retrouve à la cathédrale, ou, comme on dit en catalan, le *Seu*, bel édifice gothique du XIVe siècle. Un bosquet d'orangers et de citronniers parfume l'intérieur du cloître, remarquable d'ailleurs par la finesse et par l'élégance des voûtes. La fraîcheur, la grâce, la volupté de ce terrestre Éden, contraste avec l'aspect sévère et imposant de la basilique. Il en est de l'Espagne comme de l'Italie : il faut à ces imaginations méridionales toutes les séductions profanes pour les conquérir aux mystères sacrés ; la foi n'arrive à leur intelligence que par les sens; leur dévotion est toute physique ; le dogme les rebuterait dans son aridité primitive : ils ne conçoivent l'idée et ne l'acceptent que sous une forme charnelle. La Vierge est une femme pour le croyant qui s'agenouille et pleure à ses pieds ; moins jeune et moins belle, elle aurait moins d'adorateurs; et c'est sur le noble visage du Christ, dans son doux regard, dans la mélancolie de son sourire, que la piété féminine cherche les preuves de sa mission divine.

Deux choses surtout me frappèrent à Barcelone : les clochers octogones et les galeries à colonnettes qui couronnent les maisons. Ce sont là les deux traits distinctifs de l'architecture barcelonaise, ceux qui donnent à la ville sa physionomie propre.

Il y a cependant çà et là quelques monuments d'un autre ordre ; tel est, par exemple, le palais du duc de Medinaceli, véritable bijou à mettre sous verre, comme le fameux campanile florentin de Giotto. Il est tout en marbre blanc et reporte aux jours les plus purs et les plus exquis de la Renaissance. Mais l'in-

térieur a été livré aux Vandales, il est abîmé. Le duc de Medinaceli est comme le marquis de Carabas : il n'est pas de ville ou de village où il n'ait quelque palais, et il pourrait presque faire le tour de l'Espagne comme le prince de Butera faisait le tour de la Sicile, en couchant tous les soirs chez lui.

Parmi les couvents, il en est un, celui de Merci, dont le vestibule est couvert de peintures sur faïence représentant la conquête de Mayorque par Jacques d'Aragon. Le nom de tous les chevaliers qui l'accompagnaient dans son expédition belliqueuse est tracé sur la faïence, et ceux qui manquent ne sont pas de bon aloi pour la noblesse catalane : c'est le livre d'or de Barcelone. La plupart de ces noms sont français et appartiennent à des familles de Gascogne et de Roussillon.

Le belvéder du pays est le fort du Monjuich, qui commande la ville et la protége de ce côté, comme la citadelle la défend de l'autre. On y monte par un chemin taillé en zig-zag dans la montagne et accessible aux voitures. Le site est beau, mais triste, malgré le grand nombre de villages et de maisons de plaisance, dispersées dans la plaine ainsi qu'au pied et aux flancs des collines qui la ceignent. C'est vers le midi surtout que la vue est morne, et les bouches du Llobregat, fleuve jaune et paresseux, ont quelque chose du silence et de la désolation des Maremmes italiennes, à l'embouchure du Tibre ou de l'Ombrone. L'horizon de mer est magnifique; emporté au loin et mélancoliquement bercé sur les lames bleues et frémissantes de la Méditerranée, le regard s'égare et s'oublie aux dernières limites de l'horizon. Ramené sur la ville infortunée par le murmure incessant du peuple qui tombait à cette heure et mourait sous les coups invisibles de l'épidémie, je me mis à songer aux scènes de deuil et de désespoir dont la cité maudite était alors le théâtre. Rien n'annonçait cependant que la mort planât sur elle ; l'air était tiède et pur, le soleil radieux, le ciel en fête et les brises de la Méditerranée toutes chargées du parfum des orangers; cette amère ironie de la nature avait quelque chose qui serrait le cœur et qui rendait plus terrible l'idée du fléau.

Tout en me faisant les honneurs de sa forteresse, le gouverneur, vieux soldat de 1808, me racontait dans une espèce de langue mixte, composée à dose égale de français et d'espagnol, les destinées militaires et politiques de la cité dont la garde lui est con-

fiée. Le souvenir le plus vivant à Barcelone est celui du comte d'Espagne; c'était un émigré français que l'exagération de ses principes absolutistes et la brutalité de son caractère avaient rendu cher à Ferdinand VII. Il l'avait envoyé à Barcelone en qualité de capitaine-général, concentrant ainsi dans sa main l'administration civile et militaire de la Catalogne; car les capitaines-généraux exercent une véritable dictature : armée, police, justice, administration, ils président tout. Le comte d'Espagne usait sans ménagement et sans pitié de son pouvoir exorbitant, et l'épisode des *Agraviados* a marqué son passage d'une tache de sang. On cite de lui des traits singulièrement excentriques; quelquefois il allait se promener de grand matin dans la ville, et mettait à l'amende les marchands dont les boutiques n'étaient pas encore ouvertes. Une fois il fit retenir sa femme prisonnière entre les deux pont-levis de la porte, parce qu'elle était sortie sans sa permission. Lui-même se mettait aux arrêts, comme Souwaroff s'imposait des disciplines à la tête de son armée. Il avait proscrit les casquettes de loutre comme révolutionnaires, et des peines d'un ridicule atroce étaient le châtiment des infracteurs de l'ordonnance. Une circonstance avait achevé de le rendre odieux aux Catalans; en qualité de Français, il s'était entouré de Français, et en avait placé presque à tous les postes importants de son administration.

Le Barcelonais est essentiellement marin; il aime la mer, les aventures, et la grande masse des émigrans qui, dans les siècles précédents, allaient chercher fortune aux Indes, sortaient de Barcelone. Le peuple maritime a son quartier à lui ou plutôt sa ville : Barcelonette lui appartient tout entière. Barcelonette, en effet, est plus qu'un faubourg, c'est une ville dans la ville; on y compte plus de sept cents maisons qui sont toutes bâties sur le même modèle, et dont aucune ne dépasse un étage, afin de ne point intercepter la vue de celles de Barcelone. Toutes les rues sont tirées au cordeau. Barcelonette est une construction moderne; elle ne remonte pas au-delà du siècle dernier; le marquis de la Mina y mit la dernière main en 1775. Il y règne une grande activité; c'est là qu'on fabrique les ancres, les voiles, les cordages, tout ce qui concerne la navigation, et l'on y construit même des bâtiments marchands de toutes grandeurs. Le peuple catalan a, sous tous ces rapports, une

supériorité qu'il sent et qu'il fait volontiers sentir aux autres.

Je ne pouvais, sans imprudence, demeurer plus longtemps dans une ville infectée ; je partis de Barcelone pour aller me purifier dans les montagnes.

Tandis qu'on chargeait la diligence qui devait m'emmener, la cloche d'une petite église, située sur la Rambla, sonnait la messe des voyageurs, aussi matinale que celle de chasseurs; mais elle sonnait en vain, pas un voyageur n'y prit garde, et la messe se célébra dans le vide. Mêlant sa voix sourde et monotone à celle de la cloche argentine, le guet criait : Deux heures ! et annonçait aux bourgeois endormis que le temps était serein. Or, comme il l'est en Espagne les trois quarts de l'année, le guet a été baptisé du mot qu'il répète le plus souvent : on l'appelle le *sereno*. A Paris ce serait le pluvieux ; à Londres, le nébuleux. Cet usage du guet est encore en vigueur dans toute l'Espagne, et il donne aux nuits sinistres de ces vieilles cités du moyen-âge une physionomie qui leur sied merveilleusement bien.

La diligence chargée, on part, et les bruyantes sonnettes des sept mules sacramentelles carillonnent dans les rues ténébreuses et muettes. La porte de la ville s'ouvre devant vous, le pont-levis résonne comme le pont mythologique de Salmonée ; nous sommes dans la campagne; mais il est nuit close, et l'on galope dans l'ombre jusqu'à Martorell, bourgade insignifiante, qui a un arc de triomphe et un pont d'origine romaine sur le Llobrégat.

La diligence espagnole diffère de la diligence française en ce qu'elle est exclusivement destinée au service des voyageurs, et non au transport des marchandises, lesquelles ne sont que l'accessoire; elle est aussi beaucoup plus chère. Les plus grands seigneurs en usent, et l'on y voyage côte à côte avec des duchesses et des ambassadeurs. Ce n'est pas dire qu'on s'y trouve toujours en bonne compagnie. Au contraire des conducteurs français qui considèrent les voyageurs comme la partie la plus incommode de leur cargaison, le conducteur espagnol, *mayoral*, est plein d'attention et de prévenance. La diligence espagnole couche tous les soirs dans des *posadas*, établies d'étape en étape par les soins de l'administration ; sauf ce retard quotidien, elle chemine plus vite que les nôtres; une fois lancée, elle va presque

toujours au galop. Elle est ordinairement tirée par sept mules, mais on en met jusqu'à dix et même douze, — une fois j'en ai vu seize, — suivant la longueur du relai ou les difficultés de la route. Les mules sont attelées par couples; les deux dernières font l'office de limonières, et le *mayoral* les tient en rênes assis sur le siége. Les autres vont sans bride et obéissent à la voix. Chacune à son nom et y répond par un coup d'oreille. Ces noms varient peu et sont les mêmes d'un bout à l'autre de l'Espagne, c'est toujours *Carbonera*, *Dragonera*, *Jardinera*, *Platera*, *Capitano*, *Coronela*, *Generala*, *Colegiala*, *Amorosa*, *Valerosa*, *Borrasca*, *Leona*, et d'autres semblables, tirés de la couleur ou du caractère des mules qui les portent, elles sont parées de housses jaunes pour l'ordinaire, et toutes caparaçonnées de sonnettes étourdissantes. La première mule est montée par un petit postillon qui mène la caravane sans s'occuper de ce qui se passe derrière lui; jamais il ne retourne la tête. Le *zagal* est un piéton qui court à côté de l'attelage, distribuant, selon l'occurrence, le blâme, l'éloge et les coups de bâton. C'est lui qui fait le métier le plus rude; il faut des jarrets de fer pour y suffire. Tout cela forme un ensemble des plus pittoresques, et rien n'est plus amusant que de suivre, dans tous ses détails, le gouvernement de cette armée rétive et bruyante.

Au village d'Esparaguerra commence le Mont-Serrat, jeté au milieu de la plaine aride et nue comme un vaste écueil au milieu de l'Océan. On eût dit, en le voyant de loin se dresser à travers les brumes du matin, quelque Babel mystérieuse élevée par les Titans antidéluviens pour escalader le ciel; mais les brumes s'éclaircissent, l'aurore paraît, et les formes brusques et hardies de la citadelle gigantesque se dessinent de plus en plus nettes sur le fond de rose de l'horizon. La solitaire montagne n'est qu'une énorme masse calcaire taillée en aiguilles et en flèches, comme le mont Pellegrino de Palerme, auquel elle ressemble beaucoup. Elle est isolée comme lui, dépouillée comme lui, et comme lui, coupée en tout sens d'anfractuosités profondes et pittoresques.

Arrivé au chétif village du Bruch, je mis pied à terre, et m'acheminai vers le couvent des Bénédictins, aujourd'hui supprimé, qui occupe le haut de la montagne, et auquel elle doit sa célébrité. La montée est fort douce de ce côté-là, on la fait commodément par une route pratiquée à grands frais par les

moines au temps de leur opulence, et qui va se dégradant tous les jours depuis qu'elle n'est plus foulée par le pied des pèleins ni entretenue par leurs offrandes. Bordée, à droite, de grands rochers, tantôt nus et déchirés, tantôt tapissés de mousse et couverts de pins, elle côtoie le précipice jusqu'au haut et décrit de longues sinuosités. A mesure qu'on s'élève, la vue s'étend sur un pays triste et abandonné; un brouillard d'automme voilait le côté de Manresa et ajoutait à la mélancolie du paysage. La solitude de ces agrestes déserts n'est troublée que par quelques bivouacs de charbonniers qui tachent le gazon de larges plaques noires.

Le guide que j'avais pris au Bruch est resté pour moi le type du paysan espagnol, la meilleure race de la Péninsule; vêtu d'un simple caleçon, il portait fièrement sa *manta* sur l'épaule, et, tout en marchant, rejetait derrière lui le bout de sa *gorra* avec une impatience qui n'était pas sans grâce. Il s'était pourvu prudemment d'une outre (*bota*) pleine de vin, et quand la faim le prit, il me fit signe de m'arrêter d'un air assez dégagé, et s'asseyant sur le bord du chemin, il tira de sa besace un morceau de pain et une poignée de noix qu'il mangea tranquillement, non toutefois sans m'avoir offert de prendre place à son banquet frugal. Il fallut bien, sous peine de le blesser profondément, faire honneur à sa *bota*.

Il y a dans ce sans-gêne quelque chose qui me plaît, car il vient d'un sentiment de dignité personnelle qui a de la grandeur, et qui fait prendre en dégoût l'obséquiosité basse et servile. La fausse honte n'existe pas en Espagne : le dernier paysan parle au roi sans se décontenancer; mais, malgré la liberté et l'aisance de ses manières, il est plein de tact, de convenance dans ses paroles, et ne sort jamais avec son supérieur, ou celui qu'il juge tel, des limites de la politesse et d'une réserve respectueuse. On n'a jamais à craindre qu'il s'apprivoise trop et qu'il devienne indiscret et importun par trop de familiarité.

Le couvent s'annonce de loin par une grande statue de pierre qui plane sur le chemin, et qui semble placée là pour faire accueil au pèlerin. Comme je me disposais à pénétrer dans le cloître, une nuée d'*urbanos* barcelonais fondit sur moi et me barra le passage. Ils étaient là pour surveiller les moines, fort soupçonnés d'entretenir des relations avec don Carlos. Mon apparition

était suspecte; j'étais un émissaire, comment en douter? J'exhibai mon passeport; mais des passeports, on s'en procure de faux tant qu'on en veut; cela ne prouve rien. Le destin voulut qu'un des urbains écorchât quelques mots de français; c'était un ancien soldat, qui, jeté au loin par les commotions de l'empire, avait été jusqu'à Genève. La connaissance fut bientôt faite, et il me prit sous sa protection. Cependant le chef du poste continua à me regarder de mauvais œil; objet des soupçons passionnés de la guerre civile, je fus surveillé et suivi de près durant tout mon séjour au couvent, et de leur côté, les moines, craignant de se compromettre, se tinrent à distance et s'interdirent toute communication avec moi. A peine en aperçus-je quelques-uns errer au milieu des rochers dans leur robe noire. Ils disparaissaient à mon approche comme des ombres.

L'ancienne église a été brûlée, la nouvelle est ignoble; le badigeon a tout envahi, et le cloître est, d'ailleurs, sans architecture. Aussi bien quelle architecture de main d'homme, cet homme fût-il Michel-Ange, pourrait soutenir la comparaison avec l'architecture puissante de cette montagne dressée et taillée par la main de Dieu? Le site est admirable, de magnifiques touffes de verdure coupent l'aridité grisâtre du roc nu. Le monastère est bâti à l'entrée d'une gorge étroite qui coupe le mont en deux, d'où lui est venu le nom de Mont-Serrat, corruption de *monte serrado*, mont scié. Toutes les crêtes voisines sont couronnées d'ermitages, suspendus aux rochers comme des nids d'aigles. Ces asiles du recueillement ascétique et de l'éternelle contemplation étaient depuis longtemps abandonnés. La foi de notre âge n'est plus assez robuste pour soutenir l'homme en de si austères Thébaïdes. Ces sauvages sanctuaires ne sont plus là que pour la décoration du paysage. Tout autour s'ouvrent d'énormes précipices. Le Llobrégat serpente en bas à travers la plaine aride et monotone de Monestrol. Un groupe de mendiants venus de ce pauvre village étaient accroupis à la porte du couvent, attendant la sportule

La fondation du monastère remonte au IXe siècle; il eut au moyen-âge de glorieuses destinées; le XVIIIe siècle lui porta un coup irréparable par le bras de Charles III. Il en est de la Vierge adorée sur ces hautes retraites comme de toutes ses pareilles: exhumée miraculeusement des entrailles de la sainte montagne,

elle opéra pendant mille ans des miracles attestés par un nombre prodigieux d'ex-voto suspendus aux murs de sa chapelle. Il y en a de toute espèce : des jambes d'argent, des doigts, des bras, des seins, des bateaux, des chars, des chaises, des bijoux; que sais-je encore ? C'est tout à la fois un cabinet d'anatomie et de bric-à-brac.

Il y avait autrefois, au-dessus du monastère, un château-fort avec citernes et pont-levis, qui était devenu le repaire d'une bande de voleurs. Les malandrins s'abattaient de là comme des oiseaux de rapine pour piller les vallées voisines, et ils forçaient les moines à leur donner des vivres en les menaçant d'écraser le monastère sous les rochers. Ils étaient inexpugnables. Enfin, une troupe de miquelets parvint, à force de mystère et d'audace, jusqu'à la forteresse et s'en empara. Le repaire fut détruit, et, en commémoration de cet événement, l'ermitage qui se trouvait au-dessous du château fut consacré à saint Dimas, le bon larron de l'Évangile.

Les moines conservaient précieusement parmi leurs reliques la mémoire et les cendres d'un frère fameux, Jean Guerin, dont voici l'histoire. Les disciplines et la retraite l'avaient si peu mortifié, qu'il séduisit, puis assassina la fille d'un comte de Barcelone. Il eut un si grand repentir de son crime, qu'en châtiment de sa brutalité, il se condamna lui-même à l'état de brute. Il se retira dans les forêts et y vécut sept ans, se nourrissant de racines et marchant à quatre pattes, comme une bête fauve (1). Le comte de Barcelone, étant à la chasse, prit le sauvage dans ses filets, et l'amena à la ville pour le montrer comme une curiosité. Mais admirez le miracle ! le fils du comte, âgé seulement d'un mois, se mit tout d'un coup à parler à haute et intelligible voix, ordonnant au pénitent de se relever, parce que ses péchés lui étaient pardonnés. Le comte pardonna en effet, et comme on se mettait en quête pour trouver le corps de la princesse, elle parut elle-même aussi jeune et aussi belle que le jour du crime. La vierge Marie l'avait ressuscitée.

(1) J'ai vu la même chose à Naples. Un dévot avait commis je ne sais quel acte de brutalité; il se mit dès-lors à marcher à quatre pattes, et se faisait conduire à l'attache comme un chien. Il montait ainsi tous les jours les degrés de l'église de Saint-Janvier.

Un souvenir plus sérieux est lié au Mont-Serrat. C'est ici qu'Ignace de Loyola vint déposer son armure lorsqu'il quitta la guerre pour l'apostolat. Ame ardente et belliqueuse, il ne faisait que changer de luttes. C'est dans le recueillement et le silence de ces lieux solitaires, qu'il vint passer sa veillée des armes, et se préparer, par la retraite et l'abstinence, à sa longue vie d'aventures. Sorti blessé de la généreuse guerre des Communeros, le gentilhomme biscaïen dépouilla ici le vieil homme; il se fit homme nouveau : il en sortit saint Ignace.

Contemporain de Luther, Loyola étaya et soutint d'une main ferme l'édifice battu en brèche par le réformateur allemand; l'ordre des jésuites fut l'une des plus fortes colonnes du trône ébranlé de Saint-Pierre et l'une des plus hardies conceptions du catholicisme. Il nous est permis, maintenant que la victoire nous est restée, de juger cette institution vivace, mais enfin frappée à mort, comme on juge un ennemi couché sur le champ de bataille. Il n'y a plus ni courage ni danger à être juste, et l'on peut dès aujourd'hui se mettre au point de vue de la postérité. L'histoire dira que l'œuvre de Loyola fut une grande œuvre, et qu'elle ne pouvait sortir que d'un cerveau puissant. Heureux celui dont la vie est, comme fut la sienne, remplie par une idée, et qui a la conscience profonde, sincère, inébranlable, d'une mission à accomplir; c'est là le souffle des prophètes et la muse de l'artiste; c'est le levier irrésistible qui soulève les peuples et les pousse comme des troupeaux dociles sur les routes inconnues de l'avenir. Heureux le bras à qui la Providence le confie, ce levier miraculeux! plus heureux celui qui en use vaillamment! Que d'heures d'ivresse et de ravissement Ignace dut passer sur la montagne dans cette

.... Procellosa e trepida
Gioja d'un gran disegno

dont parle le poëte lombard ! Que de voix mystérieuses durent parler à son oreille! que de visions magnifiques éblouirent ses yeux ! Mais enfin quand il se fut bien pénétré de la grandeur de son œuvre, lorsqu'il se fut cuirassé le cœur contre tous les traits qu'il allait affronter, il sortit un jour de sa retraite, laissant en otage au cloître son épée, glorieux trophée qu'on y montra long-

temps; il quitta le désert, il descendit la montagne, et, dernier apôtre militant de l'église, il se mit en route à travers le monde, et le remplit de son nom. Quand sa tâche fut faite, il alla s'endormir à Rome, sous la grande ombre du Vatican.

Je quittai le cloître si fortement occupé de l'orageuse destinée de l'apôtre biscaïen, qu'il s'en fallut de peu que je ne cherchasse sur le sentier la trace de ses pas. J'aimais à songer qu'il avait passé par-là et que ses yeux avaient contemplé les mêmes sites dont les miens étaient frappés; lien mystérieux et tout puissant des souvenirs, qui unit les temps, attache les générations présentes aux générations passées et fait que l'humanité n'est qu'une grande famille immortelle! Je redescendis la montagne par le côté opposé à celui par où j'étais monté; le chemin est plus court, mais il est affreux, tout hérissé de rochers pointus et de racines à fleur de terre. J'étais étonné à chaque pas de la profondeur des précipices, de l'horreur des gorges et des escarpements prodigieux du roc. Je me croisai, dans ces défilés sauvages, avec plusieurs caravanes de Barcelonais des deux sexes, qui venaient accomplir les vœux faits à la Madone dans l'épouvante du choléra. Pèlerins soigneux de leurs aises, ils arrivaient juchés sur de bonnes mules et me donnaient tous, en passant, le salut de paix: *Vaya usted con Dios !*

A un coude du sentier on découvre tout à coup une nouvelle plaine grise, silencieuse, mélancolique comme celle qu'on vient de perdre de vue; semée çà et là de pauvres villages, elle s'étend tristement jusqu'à la mer; mais la mer était invisible, cachée par le brouillard. Enfin, arrivé au bas du précipice on se repose des fatigues de la descente à l'ombre des oliviers et des pins.

Je revins au Bruch à l'*Ave Maria*, après avoir fait le tour entier de la montagne; le lendemain, je pris au passage la diligence de Saragosse.

Je n'avais échappé au choléra et aux urbanos que pour tomber aux mains... Mais voici comment se passa l'aventure. J'avais donc pris au Bruch la diligence de Saragosse. La première journée fut sans intérêt. Le pays est inégal, sauvage et montagneux; le brouillard ou la pluie éteignait toutes les couleurs de la nature. Igualada est une petite ville insignifiante, où l'on déjeûne et qu'on n'a même pas le temps de voir. Le jour tombe vite en novembre, et il était nuit close quand nous arrivâmes à Cervera.

C'est, comme on sait, une ville d'université ; nous ne fîmes que la traverser au milieu d'un groupe d'étudiants coiffés du claque universitaire et drapés dans les lambeaux de leurs manteaux noirs. Trois prennent place dans la diligence, et l'on va coucher à Tarrega, autre petite ville, sœur jumelle d'Igualada.

La posada est ignoble ; le soupé immangeable, même pour des voyageurs affamés ; les lits, d'ailleurs fort rares, loin d'inviter au sommeil, commandent la veille, tant ils sont sales : la place manque pour manger ; elle manque bien plus pour dormir ; on se dispute les matelas et les paillasses ; ils appartiennent au premier occupant. Je me retire prudemment de la mêlée, car le prix de la lutte ne vaut pas la lutte, et enveloppé dans mon manteau, je m'empare d'une table dont personne ne songe à me contester la possession. C'est un vacarme, une confusion à rompre la tête ; les muletiers jurent, les chiens hurlent, la *posadera* brutalise ses servantes, les voyageurs rient, chantent, crient, le désordre croît, le bruit redouble, on est en pleine tour de Babel.

Au milieu de ce pêle-mêle assourdissant, je remarquai un homme de mauvaise mine qui allait et venait d'une pièce à l'autre et observait toutes choses d'un œil sournois. Comme je le faisais remarquer à mes compagnons de voyage, il disparut. Était-ce un espion de la police, des factieux ou des bandits ?

Cependant le calme s'était peu à peu rétabli ; les pavots mythologiques avaient plu du haut du sale plafond de la posada sur les yeux appesantis de la compagnie, et l'on entendait ronfler sur tous les tons aux quatre coins du caravansérail immonde. Cet heureux calme ne devait pas durer. A deux heures du matin, tout le monde était sur pied, à trois heures, la diligence roulait sur la grande route, et le *zagal* causait amicalement avec ses mules. Il faisait encore nuit close.

La diligence était au grand complet. Le coupé appartenait à la comtesse de M., jeune veuve andalouse, qui voyagait escortée, d'un côté, par une chambrière, de l'autre, par un jeune Italien, qui remplissait auprès d'elle les fonctions de cavalier servant.

J'étais dans l'intérieur avec les trois étudiants de Cervera, un émigré de 1823, amnistié, qui revenait d'Angleterre, et un jeune Barcelonais, qui allait à sa maison de campagne et qui parlait assez bien français. La rotonde était occupée par un valet de la comtesse et par deux bonnes dames portant chacune une

petite fille de quatre à six ans, et accompagnées d'un honnête bourgeois. Le rôdeur suspect de la veille complétait la chambrée.

J'ai dit qu'il faisait nuit, et la nuit était sombre, car il pleuvait. Nous étions dans la plaine d'Urgel ; mais on ne voyait rien, et l'on n'entendait que le tintement des mille sonnettes des mules et la voix grondeuse du zagal ; tout le monde dormait, et je dormais dans mon coin comme tout le monde. Tout à coup la voiture s'arrête. Réveillé en sursaut par ce brusque temps d'arrêt, je me dispose à me rendormir, m'imaginant qu'une mule est tombée ; cela nous était déjà arrivé et le chemin était glissant ; mais la halte se prolonge, et j'entends une glace du coupé se briser avec fracas ; je baisse la mienne, je mets la tête à la portière pour voir ce qui se passe, et je me trouve nez à nez avec deux carabines qui me couchaient en joue.

Étaient-ce des factieux ? étaient-ce des voleurs ?

Dans tous les cas, la rencontre ne promettait rien de bon, et me renfonçant dans mon coin, je glissai à tout hasard une vingtaine de louis dans une de mes guêtres et ma montre dans l'autre. Cela fait, j'attendis l'événement.

Il ne se fit pas attendre. La portière s'ouvrit ; on nous fit mettre pied à terre, et je me trouvai au milieu d'une douzaine d'hommes armés de sabres, de pistolets et d'escopettes. Un coup de sabre avait jeté le postillon à bas de son cheval, un coup de crosse avait lancé le zagal dans le fossé, et le *mayoral* était couché sur le ventre, la tête sous la roue, qui l'aurait broyée au premier pas des mules. La jeune comtesse avait été, comme nous, arrachée de la voiture ; la pluie tombait sur ses beaux cheveux noirs, et son petit pied andaloux baignait dans la boue du chemin. Elle était fort effrayée, et son cavalier servant ne lui servait à rien ; il était plus effrayé qu'elle, et fit une assez triste figure ; tous les autres, du reste, étaient muets et consternés. Quant au rôdeur inconnu de la posada, je ne sais ce qu'il devint, car je ne le vis plus. Les deux femmes de la rotonde étaient tout en larmes ; l'une surtout serrait son enfant sur son sein avec une terreur passionnée, en poussant des cris désespérés. Un des bandits, je crois que c'était le chef, s'approcha d'elle le fusil à la main ; la pauvre mère s'imagina qu'il venait tuer son enfant, et ses cris redoublèrent ; mais le bandit la rassura : il prit l'enfant et se mit à le bercer paternellement dans ses bras.

Pendant ce temps la bande travaillait et n'y allait pas si doucement.

— *Boca abajo!* nous criaient-ils en lançant au hasard des coups de sabre et des coups de crosse, et chacun d'obéir et de se coucher ventre à terre sans faire la moindre résistance. Seul je refusai de me soumettre à cette honteuse formalité, et malgré les menaces et les coups, je m'obstinai à demeurer assis sur le marche-pied de la diligence; le poste était périlleux, car les bandits se mirent à la décharger, et ils jetaient les malles du haut de l'impériale sans s'embarrasser qu'elles écrasassent, en tombant, quelqu'un des patients étendus sur la route. Un des étudiants de Cervera en reçut même une qui pensa lui casser la jambe. Les femmes seules étaient à l'abri. On les avait mises ensemble à une distance raisonnable; je m'attendais de ce côté-là à une scène d'un autre genre, car la jeune comtesse était faite pour éveiller de tout autres idées que des idées de cupidité; elle le savait bien, et se rappelait sans doute l'aventure arrivée récemment sur la route de Pampelune à la fille du comte P.

— *Soy una probre inferma*, disait-elle en sanglotant; je suis une pauvre malade, et peut-être avait-elle un but secret en se faisant passer pour malade; le fait est qu'elle se portait fort bien et qu'elle était charmante. Toutefois elle en fut quitte pour la peur; elle avait caché ses bijoux dans son corset; on n'alla pas même les y chercher.

Quand les bandits s'aperçurent que j'étais étranger, je devins de leur part l'objet d'une attention particulière. — « *Al caballero frances*, » se répétaient-ils l'un à l'autre en me montrant du doigt, et ils ne me perdaient pas de l'œil. J'étais fort embarrassé pour les comprendre et surtout pour leur répondre, car j'en étais alors aux premiers rudiments de la langue espagnole. Je n'entendais que les mots qui se rapprochaient de l'italien, et c'est en italien que je répondais. Le dialogue n'était pas toujours fort clair, et l'impatience de mes interlocuteurs m'attira plus d'un coup de sabre. L'un même, croyant sans doute que j'y mettais de la mauvaise volonté, se fâcha tout à fait, et m'appuyant sa carabine sur la poitrine :

— *Carajo!* s'écria-t-il furieux, *has a morir*.

Je compris fort bien cela, mais je ne pris pas la menace au sérieux;

— *No senor!* lui répondis-je tranquillement en faisant un mauvais mélange d'espagnol et d'italien; *no se muere cosi.*

L'idée de la mort ne me vint pas alors, et mon calme avait par conséquent peu de mérite. Toutefois une idée sinistre me prit à la gorge. Je me mis à songer que mon titre de *caballero frances* me plaçait dans une position périlleuse, car il se pouvait qu'un dernier levain des passions politiques de 1808 se réveillant tout d'un coup dans le cœur de ces sauvages, ils n'assouvissent sur moi quelque vieille rancune. Alors seulement j'eus un moment d'inquiétude; mais le nuage se dissipa, ils n'en voulaient qu'à ma bourse. Mon sang-froid avait fait sur eux quelque impression, et après s'être répandus en menaces féroces et stupides, ils renoncèrent à leur idée fixe de me faire mettre *boca abajo*, comme les autres, et ils finirent par me traiter avec une certaine considération.

Si j'avais su la langue, je me serais bien mieux tiré d'affaire; mais j'étais toujours, à cet égard, dans un horrible embarras. J'avais bien appelé à mon aide le jeune Barcelonais, qui parlait français, le priant de me servir d'interprète, mais il faisait le mort et ne me répondit pas. C'était une leçon d'espagnol un peu rude pour la première; puis-je dire qu'elle me profita, et que pas un des mots entendus cette nuit-là ne sortit de ma mémoire. Ce que mon oreille perdait, je le comprenais par les yeux.

— *Dinero! dinero!* fut le premier mot que j'entendis; c'est celui qui dominait tous les autres. Je donnai le menu que j'avais gardé dans ma bourse, une centaine de francs environ; de la part d'un Espagnol, la somme eût été suffisante; ils furent bien forcés de se contenter de moins, les étudiants de Cervera n'avaient entre eux trois qu'un *duro* (5 francs); il est vrai que les bandits se vengèrent de la modicité de la rançon sur les épaules des prisonniers; ils les rouèrent de coups.

Ceci me rappelle un Anglais qui voyageait en Andalousie fort à la légère, et qui se plaignait de n'avoir jamais rencontré de voleurs. — Que m'importe, disait-il, ils ne me prendront rien, car je ne porte pas d'argent. — Enfin ses vœux furent exaucés; il fut arrêté par une bande aux environs d'Antequera et laissé pour mort sur la place parce qu'on ne trouva rien sur lui. On le rapporta mourant à Séville, et il fut guéri pour toujours de la recherche des bandits.

Un malheur semblable arriva à l'ambassadeur de Russie : pris par les voleurs dans une partie de campagne, à la porte même de Madrid, il fut rudement battu, parce qu'ils ne lui trouvèrent pas assez d'argent : — Un ambassadeur, lui dirent-ils, doit porter plus que cela dans sa poche.

Les bandits espagnols n'entendent pas perdre leur temps, et ils veulent qu'on le sache ; si on ne finance pas, on est battu, et il n'est pas prudent de se mettre en route sans la bourse des voleurs. Il faut leur rendre la justice de dire qu'ils ne sont pas trop exigeants ; vingt piastres (100 francs) sont une rançon raisonnable, et avec le double, on est réputé par eux *muy caballero* et traité avec toutes sortes d'égards.

Toutefois mes 100 francs ne suffirent pas aux malandrins catalans ; ma qualité d'étranger leur faisait espérer davantage. Ils se doutaient de quelque stratagème ; un déjà commençait à me tâter les jambes. Ce fut pour moi le quart d'heure critique ; s'ils eussent trouvé l'or célé dans mes guêtres, ils m'auraient tué sans nul doute, pour les avoir trompés. Ils veulent qu'on y aille loyalement, et quand on leur cache quelque chose, ils disent qu'on les vole. J'avoue que je passai là un très-mauvais moment, et que je maudis du fond de l'âme ma dangereuse précaution. Mon bourreau allait mettre la main sur mon petit trésor, et ma dernière heure sonnait, lorsqu'un de ses compagnons me sauva miraculeusement la vie en me demandant ma montre ; on se rappelle que je l'avais glissée dans l'autre guêtre ; je dis qu'elle était dans la voiture, et j'y montai comme pour la chercher. Je la tirai de sa cachette à la faveur des ténèbres, et je la donnai. Cette capture fit diversion, et l'on ne songea plus à me palper les jambes. J'aurais mieux aimé sauver la montre que l'argent, mais on ne me laissa pas le choix, et c'est ma vie qu'il s'agissait de sauver.

Ils s'étaient emparés de ma malle et de mon carton à chapeau ; la malle, ils la dédaignèrent, mais la chapelière, qui était de cuir et fermée par un cadenas, fixa leur attention. Ils s'imaginèrent avoir mis la main sur le coffre-fort, et ils palpaient déjà en imagination les onces qu'il renfermait ; ils coupent les courroies, ils ouvrent... Un chapeau. O mécompte ! Ils lancèrent loin d'eux avec rage l'insolent carton, et leur désappointement fut si burlesque, que je ne pus retenir un éclat de rire (je ne croyais pas rire

en pareille affaire); ils ripostèrent par un coup de sabre qui taillada mon manteau.

Étaient-ce des factieux ou de simples voleurs? C'étaient des voleurs qui voulaient se faire passer pour factieux. Afin de nous faire prendre le change, ils nous demandèrent bien nos papiers, qu'ils ne lurent pas, et en s'adressant à celui qui paraissait le chef et qui présidait à la cérémonie, ils lui donnaient stupidement le titre de *capitan faccioso;* preuve évidente qu'ils n'étaient pas des factieux, car ils ne s'en seraient pas donnés à eux-mêmes la qualification. Il n'y a de factieux pour les carlistes que les christinos. C'était donc tout simplement une bande de voleurs, qui, grâce à la guerre civile, essayaient de donner un caractère politique à leur brigandage. Je regrette que l'obscurité m'ait empêché d'étudier leur physionomie et leur équipement. Je crus remarquer seulement qu'un des brigands était masqué.

Il y avait plus d'une heure que l'expédition durait, et en pareille situation le temps ne paraît pas court; enfin le chef donna le signal de retraite, et après avoir intimé aux prisonniers l'ordre de ne pas bouger, sous peine de mort, l'armée ennemie se retira avec son butin. Elle disparut bientôt dans les ténèbres.

Les voleurs partis, le silence continua à régner; personne ne remuait; c'était un spectacle grotesque que de voir tous ces hommes couchés sur le ventre, au milieu du chemin, et plus immobiles que des cadavres; comme j'étais resté debout, le rôle d'éclaireur m'était échu naturellement; c'est donc moi qui sonnai, pour ainsi dire, la trompette de la résurrection. Une tête se leva timidement, puis deux, puis trois, puis toutes, et le cœur revenant aux morts avec la vie, ils se levèrent un à un du sépulcre de boue où ils étaient ensevelis.

A peine étions-nous sur pied, qu'un long convoi de mulets arriva sur le champ de bataille. A la vue des malles et des hardes qui jonchaient la route, les *arrieros* ne s'informèrent pas seulement de ce qui nous était arrivé; car, en Espagne, un vol à main armée est un événement qui n'en est pas un; c'est une des mille chances probables du voyage, comme de verser ou de s'enrhumer. On parle de cela comme d'un simple désagrément, et personne ne s'émeut pour si peu de chose. Les arrieros passèrent donc outre en chantant des *coplitas;* ils auraient trouvé les voleurs en fonction, qu'ils ne se seraient pas dérangés davantage; seulement ils

auraient passé un peu plus vite, afin de ne pas les gêner dans leur ouvrage.

On devine le désordre du premier moment. Celui-ci repêchait sa malle noyée dans le fossé, celui-là ramassait ses hardes dispersées dans la boue ; l'un supputait ses pertes, l'autre ses blessures. C'était un chaos universel, et la pluie, l'obscurité, ajoutaient à la confusion. Enfin la reconnaissance faite, il se trouva que personne n'était mort, ni même blessé grièvement ; l'émigré seul avait reçu un coup de couteau dans le dos, ce qui ne l'empêcha pas de continuer son voyage. La voiture rechargée, chacun reprit sa place, et la triste caravane se remit en route à pas lents.

Une demi-heure après nous avions atteint le village de Gomès. Il faisait encore nuit. Nous mîmes pied à terre et nous allâmes en masse chez le *baile* (bailli) faire notre déposition. L'*escribano* (greffier) la coucha sur papier timbré, et nous signâmes ; tout cela pour la forme. Chacun déclara ce qu'il lui plut. Ceux qui avaient perdu cent francs accusaient cent louis, et les coups de bâton se transformaient, sous la plume de l'escribano, en coups de poignards. A les entendre, personne n'avait eu peur. — Je leur ai fièrement parlé, disait l'un : il était resté muet comme une huître. — Il fallait voir, disait un autre, comme je les ai tenus en respect : celui-là avait pleuré comme une Madeleine et demandé la vie à genoux.

Le fait est que pas un n'avait songé à une résistance qui n'était pourtant pas impossible, car nous étions douze hommes; il est vrai que nous étions sans armes, et qu'en Espagne il n'est pas d'usage de faire tête aux voleurs. Les rodomontades de mes hidalgos n'en étaient que plus bouffonnes, et la comtesse, qui avait tout observé, ne leur épargnait pas les épigrammes.

Le bruit de notre aventure s'était répandu dans le village, et nous fûmes bientôt entourés par la population tout entière ; comme étranger, j'eus les honneurs de l'attention publique : *Pobre Frances !* répétaient les femmes, et plus d'une me tira par mon manteau pour savoir si j'étais blessé. C'est mon manteau qui l'était, ce n'était pas moi. Quant aux hommes, ils étaient plus tièdes, et drapés dans leur couverture, ils nous regardaient passer avec l'œil d'une profonde indifférence, presque du mépris. Quelques-uns portaient une escopette sur l'épaule ; c'étaient des urbains qui faisaient la garde du village; jamais je n'ai vu de

figures plus sinistres. Ils eurent l'air de se mettre en campagne pour aller à la chasse des bandits, mais c'était pour la forme ; qui sait même s'il n'y avait pas dans leurs rangs quelqu'un de ceux qui avaient fait le coup, et si ma montre ne battait pas dans leur poche ? Gomès a une fort mauvaise réputation dans la contrée.

Ces groupes villageois, mystérieusement éclairés par des lampes ou des tisons ardents, ces hommes drapés, ces autres armés, ces femmes de tout âge, les unes en mantille, les autres nu-têtes, plusieurs à demi vêtues, l'heure, le lieu, la pluie, les petits enfants qui se traînaient tout nus sur le seuil des portes, les chiens qui jappaient, les oiseaux de nuit qui fuyaient, et puis cette longue caravane de voyageurs qui regagnait le coche dévalisé, avec le conducteur en tête, les étudiants en claques, les bourgeois en bonnet, les deux mères éplorées, la jeune comtesse encore tout émue, tout cela formait un tableau bizarre, pittoresque, et tout à fait digne du pinceau satirique et populaire de Goya.

Le jour nous prit au milieu de la plaine d'Urgel, la plus riche, la mieux cultivée et la mieux arrosée surtout de la Péninsule ; mais il pleuvait toujours, et le coup d'œil était terne, la nature morte. Les oliviers, dont la campagne est couverte, ne faisaient que rendre la vue plus grise encore et plus monotone. Nous marchâmes toute la matinée sans autre aventure. Enfin j'aperçus, à travers le brouillard, une ville pittoresquement bâtie aux flancs d'une colline, avec toutes les apparences d'une place forte et couronnée d'une église gothique ; c'était Lérida, ce fameux *municipium Ilerdense*, dont le nom revient si souvent dans les guerres de César et de Pompée. On y entre par un long pont de pierre jeté sur le Ségré, fleuve tour à tour bienfaisant et dévastateur, où les bonnes femmes prétendent que le roi Hérode vint se noyer avec sa danseuse homicide.

De nouvelles formalités nous y retinrent plusieurs heures; enfin nous repartîmes.

L'aspect du pays change après Lérida : la culture cesse, les oliviers disparaissent par degrés, le chemin même se gâte et l'on roule sur le roc; on passe à gué la périlleuse Noguéra, et, saluant bientôt d'un dernier regard les riches plaines de Catalogne, on entre dans l'Aragon. Les abords en sont tristes et sauvages; partout des montagnes arides, des champs pierreux, point d'arbres,

point de verdure, à peine çà et là quelques touffes de gazon jaune et maigre au milieu des rochers. La première ville aragonaise est Fraga, méchante bourgade bâtie au bord du Cinca.

La rivière passée, on gravit une montagne dont l'aridité défie la végétation. Le rocher gris et nu s'ouvre à peine pour laisser passer la route, et un ravin profond qu'elle cotoie menace du vertige les meilleures têtes. L'arité engendre la solitude, et l'une est complète comme l'autre. On rencontre seulement, de loin en loin, quelques ânes chargés de racines qu'on brûle en guise de bois. On ne saurait rien imaginer de plus désolé, de plus solitaire; l'Afrique n'a pas de désert plus désespéré. Le sol jaunâtre se déroule à perte de vue, sans qu'aucun accident en vienne jamais interrompre l'éternelle monotonie. Quelques maigres ronces sont la seule végétation de ces mornes solitudes. Quant aux arbres, il n'en faut pas même chercher, l'œil se lasserait en vain et reviendrait, sans avoir rien trouvé, des dernières limites de l'horizon. L'eau est encore plus rare, s'il est possible; de loin en loin seulement croupissent des mares verdâtres fétides.

Le désert est traversé par la charrière royale, *carrera real*, large chemin à peine indiqué, que les boues rendent impraticable en hiver; encore cette route ébauchée n'est-elle point l'ouvrage du gouvernement, mais d'une compagnie de Catalogne, qui exploite depuis trente ans le monopole des diligences, et qui a fait des bénéfices considérables. La route n'est établie que pour son service et celui de la poste, et personne autre n'a le droit d'y passer. Il faut que les arrieros suivent, sous peine d'amende, de mauvais sentiers fangeux, tracés à droite et à gauche de la *carrera*. Voilà un système de routes bien entendu, et dont la civilisation doit tirer de grands avantages!

Nous galopions, depuis plusieurs heures, au milieu d'un silence inflexible; nous n'avions pas rencontré une habitation, pas un visage humain. Enfin, je crus voir un toit poindre à l'horizon: c'était la poste de Candasnos, dont la terrible maîtresse, assistée d'une demi-douzaine de palefreniers et de garçons de ferme, a la réputation de résoudre, le couteau à la main, les questions de tarif. Malheur au voyageur que sa mauvaise étoile amène seul ici!

Le relai suivant est à Penalva, hameau chétif perdu comme un adouar arabe au milieu du désert. Nous y arrivâmes à la chute du

jour. Tandis que nous changions de chevaux, les habitants du village entouraient la voiture, embossés dans leur manteau et leur large chapeau rabattu sur les yeux. Il y avait là des physionomies de mauvais augure. L'heure avançait, la route est solitaire, nous avions l'imagination frappée par la catastrophe du matin ; bref, nous cédâmes à la tentation de nous faire escorter par deux soldats de la petite garnison qui garde ce lieu suspect.

Nous partîmes rassurés. La lune brillait ; des massifs de rochers dispersés en cet endroit du désert projetaient, sur le chemin, des ombres inquiétantes. Cependant nous arrivâmes sans rencontre, quoique fort tard, au village de Bujaraloz, où nous devions passer la nuit. Voyageurs, arrieros, conducteur, zagal et postillons, nous nous rassemblâmes tous autour du feu clair et pétillant de la posada, et l'on commença par nous servir du thé, bouilli dans le pot-au-feu, *puchero*. C'est le choléra qui a mis à la mode, en Espagne, cette boisson reléguée jusqu'alors dans les pharmacies, d'où il aurait mieux fait de ne jamais sortir. Le petit territoire de Bujaraloz passe pour l'un des points les plus fertiles du royaume d'Aragon ; on y a vu, dans des années d'abondance, le blé rendre jusqu'à cent pour un ; cependant la charrue, et quelle charrue ! écorche à peine le sol, traînée par un mulet, ou plus souvent par un âne.

Notre inutile escorte de la Penalva nous accompagna, le lendemain, jusqu'à la Venta de Santa-Lucia, où nous arrivâmes au lever du jour. La matinée était froide, mais pure, et le soleil se leva magnifiquement sur la plaine nue et déserte. La sierra de Meubierre court à droite, mais elle contribue peu à la décoration du paysage, car ce n'est qu'une chaîne de collines d'argile, arides comme tout le reste et sans grâce, couronnées de quelques tours ruinées ; à gauche coule l'Èbre, et c'est non loin, à l'autre rive du fleuve, que s'élevait l'ancienne Saragosse ; il n'en reste aucun vestige, mais le lieu a gardé le nom de *Saragoza la Vieja*, Saragosse-la-Vieille.

Çà et là de petites croix de bois sortent du sol ; elles indiquent le théâtre d'un assassinat ; et l'on appelle cela un *milagro*, miracle ; à quelque distance de Villa-Franca, la route passe par un défilé de sable, où le courrier de Barcelone avait été arrêté par les bandits quelques jours auparavant. Tous ces lieux sont pleins de spectres.

Puebla de Alfinden est le dernier relai avant Saragosse. La diligence y fait d'ordinaire une halte, dont je profitai pour aller faire une promenade au bord de l'Èbre, qui passe à deux pas. J'ai été désappointé ; je n'ai trouvé qu'un fleuve étroit et bourbeux, sans grandeur, sans poésie, coulant lentement dans un lit à fleur de terre. Déçu par le monde extérieur, je me réfugiai dans le monde invisible des souvenirs ; antique limite de l'empire de Charlemagne, l'Èbre a toujours pour lui, comme le Tibre, l'auguste majesté de l'histoire.

— Don Carlos ! me dit un de mes compagnons de voyage comme je rentrais dans la *posada*, nous avons formé ce qu'on appelle en Espagne amitié au premier degré, *una amistad de primer caracter;* nous avons couru un danger ensemble, ainsi disposez de moi. Vous avez été volé, vous êtes étranger, et vous ne connaissez peut-être personne à Saragosse pour vous procurer de l'argent. Moi, j'y ai des amis ; ne vous gênez pas. Je vous offre ma bourse.

— Mille grâces, répondis-je, en tirant de ma guêtre les vingt louis qui y étaient restés cachés jusqu'alors, et les dépliant aux yeux des assistants ; c'est moi, messieurs, qui vous offre la mienne.

Le rire inextinguible des dieux d'Homère partit de la compagnie, et le *pobre Frances* fut tenu pour un franc *burlador*. Deux heures après nous étions à Saragosse.

CHARLES DIDIER.

AVENTURES

DU GRAND BALZAC,

POUR FAIRE SUITE AUX MYSTIFICATIONS DU PETIT POINSINET.

---

§ VI. — OU COMMENCE LE DÉSENCHANTEMENT.

Les députés des académies d'Italie ayant achevé enfin leur toilette entrèrent sous la conduite de Boisrobert, qui avait pris, avec un nouveau costume, le caractère de physionomie et le son de voix convenables à ce rôle nouveau. Les acteurs de cette scène académique s'étaient partagé les habillements grotesques d'une troupe de comédiens italiens que le cardinal faisait venir quelquefois à Richelieu pour jouer des parades accompagnées de danses et de chants : il y avait là les différents personnages de ces parades qui ne furent naturalisées en France que sous le ministère de Mazarin, le Scaramouche, le Zani, le Pantalon, l'Arlequin, le Docteur. Ce dernier, remarquable par ses énormes sourcils et sa longue barbe postiche, par sa face blême semée de mouches et ses fausses oreilles flottantes sur ses épaules, par son gros ventre et son dos proéminent n'était autre que l'abbé de Boisrobert qui avait mis en jeu les académies italiennes pour se faire un prétexte d'offrir sans cesse en parallèle l'Académie française. Quant à Balzac il avait frémi involontairement à l'idée de se trouver en présence des académiciens, comme Orphée livré aux bacchantes ; il ne put s'empêcher, toutefois, de remarquer que ces académiciens n'avaient pas l'air respectable

qui appartient à de graves savants ; il en augura mal pour l'honneur des lettres et des sciences de l'Italie.

— Monseigneur, lui dit Boisrobert en grasseyant, vous m'excuserez de ne point parler dans la langue toscane, mais la vérité est que je ne le sais pas plus que le chinois, depuis que j'ai appris par cœur vos lettres dorées.

— Oui-dà ! monsieur, répondit Jean-Louis Guez qui s'étonnait que des académies eussent un aspect si plaisant, je ne comprends guère les rapports qui peuvent exister entre mes lettres et la langue toscane ?

— Eh ! monseigneur, vos lettres nous ont révélé des beautés qu'on ne soupçonnait pas dans la langue française, et depuis leur apparition, les cinquante académies de mon pays ont adopté cette langue, de préférence à l'italienne.

— Eh quoi ! monsieur, reprit Balzac dont les yeux se gonflèrent à fleur de tête, le beau langage français prévaudrait en Italie ?

— Assurément, monseigneur ; grâce à l'influence de vos livres, avant qu'il soit deux ans, la langue toscane sera reléguée au rang des langues mortes, et déjà les petits enfants de Rome et de Florence écorchent le français en jouant à la cligne-musette.

— C'est un merveilleux triomphe pour la langue dans laquelle j'ai l'honneur d'écrire ! Mais que puis-je faire pour vous, s'il vous plaît ?

— Tout ce que vous ferez sera bien fait, monseigneur ; cependant il dépend de vous de nous sauver la vie ?

— De moi ! monsieur, j'en serais fort aise, si la chose est ne mon pouvoir : que faut-il pour cela ?

— Terminer un débat qui nous tient en suspens depuis quinze mois, et nous dire votre avis sur le mot *équivoque*.

— Que voulez-vous que je vous en dise, monsieur ? l'avez-vous rencontré dans mes ouvrages ? Je me lave les mains de la figure qu'il y fait.

— Accordez-nous sur ce point délicat, et décidez si le substantif *équivoque* doit être du genre féminin ou du masculin ?

— Le sexe des mots est plus difficile à reconnaître que celui des personnes, répliqua Balzac, qui n'avait pas sous la main ses deux oracles, le père Ogier et Mlle de Chenillac ; je vous demande le temps nécessaire pour observer ledit mot et pour vous en rendre

bon compte. Certainement, on doit s'étonner que le sexe d'un substantif n'ait pas encore été reconnu depuis qu'il existe, et, pour ce seul fait, je suis d'avis de le déclarer neutre, à moins qu'il ne prenne le genre féminin en l'honneur des dames.

— Voilà une lumineuse discussion de grammaire ! s'écria Bautru; M. de Vaugelas se pendra de ne l'avoir pas entendue !

— La difficulté est résolue par un jugement digne de l'académie des *Intronati !* dit Boisrobert; le mot *équivoque* ne sera donc plus, selon le caprice des gens, féminin ou masculin, mais neutre et toujours neutre jusqu'à la consommation des siècles, sinon jusqu'à ce qu'il plaise au sire de Balzac de lui rendre l'un des deux sexes qu'on lui a ôtés à la fois.

— Je vous invite aussi, messieurs, à vous en référer aux étymologies, dit Balzac tout fier d'avoir une opinion en matière grammaticale ; il y a un petit avocat d'Angers, appelé Gilles Ménage, qui excelle à découvrir la racine des mots, si bien qu'il a prouvé que notre mot français, *cheval*, dérive du latin *equus.* C'est la nouvelle que me donne M. Chapelain dans une de ses plus éloquentes lettres.

— Cela ne nous surprend guère, reprit Boisrobert, depuis que nous savons que le mot *équivoque* est venu de votre nom de Balzac.

— En vérité, ce mot-là aurait ainsi cinq ou six cents ans d'âge ; mais je ne vois pas trop de quelle façon s'est opérée cette métempsycose.

— Le plus aisément du monde, monseigneur : de la syllabe *bal*, on a fait *équi*, et la terminaison *zac* est devenue *voque.* Vous n'ignorez pas que les fils ne ressemblent pas à leurs pères ; c'est pourquoi les deux mots ne paraissent pas de même famille.

— J'annoncerai cette curieuse étymologie à M. Chapelain pour qu'il en fasse part à son ami d'Angers ; mais que signifie mon nom en remontant à sa source ?

— Il signifie *confusion* en langue copte, répliqua Boisrobert avec un sang-froid imperturbable.

— *Confusion !* repartit Balzac mécontent du sens qu'on prêtait à son nom. Qu'est-ce que cette langue copte, que j'accuserais volontiers d'impertinence effrontée, si je savais en quel endroit la rencontrer pour lui dire son fait ?

— C'est la langue dont se servaient Adam et Ève dans le para-

dis terrestre, et elle était seule en usage chez les hommes avant la construction de la tour de Babel, qui amena la confusion des langues : *Babel* ou *Balzac*, c'est tout un.

— Ah ! monsieur, les prodigieuses choses qu'on apprend dans les académies ! Je porte le propre nom de la tour de Babel ?

— Je regrette que vous ne parliez pas la langue copte, je vous aurais récité dans cette langue les principaux traits de vos ouvrages.

— Dans la langue d'Adam et d'Ève ? s'écria Balzac frémissant de joie et d'orgueil. Le bon Dieu les a donc pu lire !

— Ce n'est pas tout, dit Boisrobert, qui ne s'attendait pas à trouver tant de crédulité et de bonne foi dans l'amour-propre exorbitant du génie angoumois ; je viens, de la part des diverses académies qui florissent en Italie, vous prier de recevoir les titres et les insignes d'académicien que je vous confère en présence des illustres députés desdites académies.

—Et quoi ! vous voulez que je sois académicien de vingt académies ? reprit Balzac, qui redoutait fort les embarras académiques.

— De cinquante, s'il vous plaît, monseigneur, lesquelles se disputent déjà l'honneur de vous avoir pour protecteur.

— Ainsi que M. le cardinal est protecteur de l'Académie française ? demanda Balzac revenant déjà de ses préventions.

— Oui, monseigneur, dit Boisrobert en faisant apporter un grand coffre de velours rouge à clous dorés, et je vais, si vous me donnez licence, vous présenter les insignes ou armes parlantes de ces fameuses académies.

— J'ai peur de vous retenir trop longtemps, dit Balzac dont l'estomac vide criait grâce ; nous reprendrons cette affaire après le dîner ; car j'entends d'ici résonner la vaisselle, et j'aurais grand tort de laisser les plats refroidir.

— Les plats, monseigneur, n'auront pas cette malhonnêteté, reprit Boisrobert, tirant du coffre différents jouets d'enfants qu'il offrit successivement à Balzac, qui les prit et les examinait avec surprise, pendant qu'on lui en donnait l'explication.

— Comment, vos académiciens s'amusent encore de ces bagatelles ? objecta Balzac, agitant des grelots et une vessie gonflée qu'on lui avait mis dans la main ; j'étais donc académicien chez ma nourrice !

— Voici le symbole des *Intronati* ou hébêtés de Florence, dit Boisrobert en désignant les grelots : les *Intronati* passent leur vie à faire du bruit par le monde. Cette vessie, où roulent si harmonieusement des pois secs, représente l'académie des *Addormentati* ou endormis de Gênes : ils emploient leur temps à se nourrir d'air, à l'instar de cette vessie, qui en est pleine. Ce bilboquet est l'image des *Otiosi* ou oisifs de Bologne ; dans cette boule, qui ne demeure guère à sa place, reconnaissez les *Agitati* ou agités de Citta di Castello ; dans cette toile d'araignée recueillie sous verre, les *Perseveranti* ou persévérants de Trévise ; dans ce jeu d'échecs, les *Immobili* ou immobiles d'Alexandrie ; dans cette marotte, les *Insensati* ou insensés de Pérouse...

—J'aimerais mieux être d'une académie d'escrime et de danse ! interrompit Balzac, rejetant avec dépit tous les objets ridicules dont Boisrobert l'avait chargé. Excusez-moi, monsieur l'académiste ; mais je suis pressé de me mettre à table, et je boirai à la santé des gens qui vous envoient. Remerciez-les de ma part, et dites-leur que, par les statuts de l'Académie française, je ne saurais accepter d'être d'aucune autre académie, quelque envie que j'en aie ; c'est pourquoi je vous rends vos grelots, votre vessie, votre boule et le reste.

— Sur ma parole, j'ignorais que vous fussiez membre de l'Académie française, dit Boisrobert, jouant l'étonnement.

— N'ai-je pas les qualités qu'il faut pour en faire partie ? répliqua Balzac, piqué de ce qu'on avait l'air de le rabaisser au-dessous des académiciens. Tous ceux qui en sont, par malheur, n'ont pas la valeur de M. Chapelain, et depuis qu'on y a reçu M. Voiture !...

— Vous valez seul assurément plus que les quarante académiciens ensemble ! répondit Boisrobert ; aussi, ne vous proposé-je pas d'entrer dans une académie, mais dans cinquante à la fois, afin de racheter la qualité par la quantité. Nous avons encore les *Fantastici* ou fantasques, et les *Humoristi* ou humoristes de Rome ; les *Asorditi* ou sourds de Viterbe ; les *Oscuri* ou obscurs de Lucques ; les *Offuscati* ou offusqués de Cesène...

— Par la morbleu ! je n'ai pas l'estomac assez robuste pour me paître de votre litanie ! interrompit Balzac, qui voulut se lever de son siége, et qui y resta comme enchaîné, ses chausses étant in-

corporées au cuir du fauteuil par une épaisse couche de poix résine. Eh! qu'est cela? Suis-je ensorcelé?

— Quelle mouche vous pique? dit Bautru, feignant d'ignorer la cause des efforts et des grimaces que faisait Balzac pour ne pas emporter avec lui le fauteuil attaché à ses chausses.

— Voyez donc, mon ami, pourquoi ce fauteuil s'obstine à me suivre?

— Les choses participent sans doute à l'humeur des personnes, qui ne vous veulent plus quitter dès qu'elles vous possèdent.

— J'y laisserai le fond de mes grègues! dit Balzac, qui s'agitait comme un patient sur le siége de la question. Je m'étais assis sur de la glu! ajouta-t-il en rompant le charme au grand préjudice de ses culottes, qui se déchirèrent de la façon la moins honnête.

— Quand vous serez enraciné dans nos académies, on vous en arrachera moins aisément! dit Boisrobert, qui avait attendu, pour continuer son rôle, que la lutte du fauteuil et des chausses se fût terminée par la défaite de ces dernières.

— Ce qui vient de se passer est d'autant plus malheureux qu'on en voit les marques, lui fit observer Bautru. Je vous invite à ne pas tourner le dos aux dames.

— Monseigneur, reprit Boisrobert, gardez-vous de tourner le dos à nos académiciens d'Italie.

— Monsieur, monsieur, disait Balzac en s'enfuyant vers la salle du festin, j'estime que vos académiciens ne jeûnent pas plus que l'Église le commande.

— Je ne les ai pas nommés tous, monseigneur, continuait l'impitoyable Boisrobert, poursuivant Balzac avec les euménides des académies; n'oublions point les *Caliginosi* ou ténébreux d'Ancône, les *Adagiati* ou proverbiaux de Rimini, les *Catenati* ou enchaînés...

— Monsieur, délivrez-moi de vos académies et de tous ces diables verts! Ayez pitié de ma digestion qui a besoin de repos et de silence.

— Vous serez académicien de ces académies! ajouta Boisrobert, qui menaçait de pénétrer avec Balzac dans la galerie où le repas était servi.

— Bon Dieu! je serai ce que bon vous semblera! reprit Balzac, résolu d'acheter la paix au prix de toutes les promesses qu'on exigerait de lui.

— Il y a, en outre, les *Filarmonici* ou amis de l'harmonie de Vérone, reprit Boisrobert avec volubilité ; les *Occulti* ou cachés de Bresse ; les *Ostinati* ou obstinés de Viterbe ; les *Ricovrati* ou recouvrés de Padoue ; les *Ardenti* ou ardents de Naples...

— Monsieur, êtes-vous le bourreau pour m'infliger ce supplice ? s'écria Balzac, qui s'indignait davantage contre les académies, à chaque minute de retard qu'elles infligeaient à son appétit aux abois ; s'il est une académie en enfer, allez-y voir !

— Ces braves gens, monseigneur, ont fait deux cents lieues pour vous instituer académicien, reprit Boisrobert, montrant sa bande qui entourait et regardait Balzac comme une proie. Vous prendrez donc rang parmi les *Nascosti* ou mystérieux de Milan ; les *Affidati* ou affidés de Pavie ; les *Desuniti* ou désunis de Fabiano ; les *Olympici* ou olympiques de Vicence ; les *Innominati* ou sans-nom de Parme ; les *Humorosi* ou humides de Cortone ; les *Inraghiti* ou amoureux de Mantoue...

— Que le ciel confonde les académies, les académistes et les académiciens ! s'écria Balzac, qui, assourdi par cette litanie et impatient de se remettre d'un long jeûne, repoussa Boisrobert et se réfugia dans la galerie où Bautru le rejoignit.

A peine fut-il entré, que les musiciens, placés dans le vestibule qui conduisait aux cuisines, jouèrent de leurs instruments et ne cessèrent d'exécuter de joyeuses symphonies, tant que le sieur de Balzac fut à table. Celui-ci s'étonna de voir le couvert mis pour lui seul, sans que la belle Arthénice parût pour présider au banquet ; au reste, l'ordonnance de ce banquet était vraiment royale : il y avait profusion de ragoûts habilement apprêtés et de vaisselle d'argent précieusement ciselée ; les vins de Grèce et d'Espagne brillaient comme des topases et des rubis à travers les cristaux ; les fleurs en guirlandes et en bouquets exhalaient de suaves parfums ; des aromates brûlaient en des cassolettes de vermeil. Le nombre et la livrée des valets répondait à ce luxe éblouissant ; les plats étaient portés par des hommes habillés en satyres devant lesquels marchait un héraut d'armes vêtu de sa casaque armoiriée ; puis, les écuyers tranchants, qui avaient emprunté à la garderobe du théâtre leurs costumes mythologiques, ajoutaient encore à la ressemblance de ce festin avec ceux de l'Olympe, décrits par les poëtes anciens. Pour compléter le splendide coup d'œil de la fête, Boisrobert fit introduire, par une autre porte, les

personnes qu'il avait invitées à cette comédie, et qui se rangèrent sur des gradins où Balzac aurait pu reconnaître les plus jolies femmes de la cour, ce qui l'eût confirmé dans cette opinion que la reine Anne d'Autriche se cachait sous le faux nom d'Arthénice par respect pour son mari Louis XIII, afin d'être plus libre de sa conduite et de ses amours. Jean-Louis Guez cependant trembla d'avoir pour rival un roi de France.

— Ah ! monsieur, dit Balzac qui s'assit brusquement et se tourna ensuite vers Bautru, d'où vient que la reine Arthénice n'est pas ici ?

— Monseigneur, répondit Bautru, la divine Arthénice ne se soucie plus de boire ni de manger, depuis qu'elle vous aime.

— En vérité, monsieur, reprit Balzac, que l'odeur des viandes et la couleur des vins avaient mis en gaieté, vous me feriez croire par-là qu'elle m'aime depuis moins de temps qu'elle ne dit ! il faut avouer pourtant, ajouta-t il en rentrant dans son rôle ordinaire de sobriété, que les grands personnages ne boivent ni ne mangent autant que les petits, et, tel que vous me voyez, je resterais volontiers privé de nourriture pendant une semaine ou deux.

— Vous avez ainsi certaine similitude avec le pélican qui repaît ses enfants de sa propre substance; vous nourrissez au-dedans de vous-même le plus profond philosophe, le plus disert orateur et le plus parfait écrivain, que l'on puisse trouver dans le monde entier. Ce sont, à vrai dire, trois grands hommes dans l'étoffe d'un seul ; mais je vous supplie de ne pas les laisser se consumer d'inanition.

—Je vais, pour cette fois seulement, me départir de mes bonnes habitudes de continence, dit Balzac qui avait vidé un plein verre de vin de Chypre pour aiguiser son palais, tandis qu'on achevait de couvrir la table; je dois faire honneur à la magnifique hospitalité qu'on me donne céans, et d'ailleurs ce que j'en ferai n'aura pas d'autre motif que de satisfaire la belle compagnie présente à mon dîner.

—Je vous conseille, monseigneur, de ne pas compter les morceaux et de goûter à tout ce qu'on vous présentera.

—Je profiterai du conseil, monsieur ! dit d'une voix altérée Balzac. qui venait de lire ces mots écrits à la plume sur le manche d'ivoire de son couteau : *On veut vous empoisonner!* Mais je m'aperçois maintenant que je n'ai plus faim.

— Allons donc ! tout à l'heure encore vous aviez une faim dévorante ; vous vous prépariez, disiez-vous, à faire main basse sur tous les plats.

— Peut-être, monsieur, reprit froidement Balzac, qui se défiait de Bautru comme d'un complice des empoisonneurs ; mais à présent je ne toucherai à rien... A rien répéta-t-il sourdement en écoutant les murmures de ses intestins qui se tordaient sur eux-mêmes.

— Cela n'est pas possible, répliqua Bautru, dont l'insistance redoublait les défiances de Balzac; Mme Arthénice n'entend pas que vous jeûniez dans sa maison, et vous aurez beau vous en défendre, vous mangerez pour voir si l'appétit ne vous viendra point.

— Oh! il ne me viendra pas, je vous assure, dit tristement Balzac en contemplant ces mets dont les succulentes exhalaisons irritaient sa faim et son désespoir. Je suis tout mal à l'aise, monsieur, et je ne resterai pas davantage à table, sous peine de rendre l'âme...

— Demeurez, monseigneur, interrompit Bautru, qui l'empêcha de se lever et le força de humer les vapeurs exquises des sauces fumant devant lui. Si l'on remarquait que vous êtes indisposé, l'alarme se répandrait à la ronde, et Mme Arthénice en pourrait prendre une douleur mortelle. Faites bonne contenance, je vous supplie, et feignez du moins de manger, si vous ne mangez pas.

— Vous avez raison, monsieur, répondit Balzac, qui s'imagina qu'on lui donnait cet avis indirect pour le sauver; et qui jugea plus favorablement les intentions de Bautru; mais je compte sur vous pour obtenir un œuf frais à la coque, lequel je mangerai réellement.

— Ordonnez dans le palais des Amants-Fortunés, comme si vous en étiez le maître, reprit Bautru, qui se divertissait des appréhensions comiques de ce pauvre convive. Monseigneur demande un œuf à la coque !... Mais ne buvez-vous pas, en attendant ?

— Boire ! j'ai bu ! s'écria Balzac qui changea de couleur et se serra le ventre à deux mains. Hélas ! mon Dieu ! n'ai-je pas bu ce coup de vin ? C'en est fait de moi ! je suis perdu ! je n'ai plus que peu d'instants à vivre! Monsieur, quelle œuvre de charité ce serait que demander le médecin ?

—Le médecin ! Eh ! qu'avez-vous , monseigneur ? Est-ce une arête de poisson que vous venez d'avaler ?

—Je sens déjà l'effet de ce détestable vin ! Les coliques ne tarderont guère... Aie ! quel guet-apens ! Un médecin ! un apothicaire !

— Calmez-vous , ne faites pas d'éclat , dit Bautru en clignant de l'œil et en baissant la voix avec un air d'intelligence qui remit un peu d'espoir dans l'esprit de Balzac ; on vous épie , on vous observe , on s'inquiète de ce que vous ne mangez pas. Que craignez-vous , lorsque je suis là ?

— Je crains d'avoir fait aujourd'hui mon dernier repas , répondit Balzac , qui prenait pour des symptômes d'empoisonnement la contraction de ses entrailles affamées. Ah ! monsieur , pourquoi ne m'avoir pas averti quand j'approchais de mes lèvres ce fatal breuvage ?

—Ah ! monseigneur , est-il bien certain que vous ayez bu? reprit Bautru avec un air de consternation qui redoubla celui de Balzac ; non , vous n'avez pas bu.

—Hélas ! je serais heureux d'en pouvoir douter !... Aie! je commence à souffrir ! J'ai comme un feu dans la poitrine et des serpents dans le ventre.

— Si vous ne dissimulez pas ces légères souffrances, je frémis de ce qui peut arriver , dit Bautru en lui versant à boire.

— Que peut-il arriver de pis que ce qui est arrivé ? repartit Balzac en reculant d'horreur à la vue de son verre rempli jusqu'aux bords.

— Ils sont capables de vous tuer sur la place , dans le cas où ils verraient que vous échappez au poison !

— Bon Dieu ! monsieur le chevalier d'honneur , quels ennemis ai-je donc qui sont si fort acharnés contre ma misérable vie ? dit Balzac en gémissant.

— Trois ennemis qui ont juré votre mort et qui s'occupent de tenir leur serment , le père , le frère et le mari de Mme Arthénice, outre une infinité de galants à qui vous avez ravi toute espérance de plaire à cette enchanteresse et qui vous gardent d'implacables haines.

— Monsieur, je vous conjure de me ramener en ma maison de Balzac ! dit l'innocent écrivain, lisant sa perte dans tous les yeux comme dans tous les plats. Je promets de vous adresser une épi-

tre de remerciements et de rendre par ce moyen votre nom immortel. Si vous m'aidez à sortir de ce mauvais pas, la France et le monde vous auront gré de leur conserver un auteur qui n'a jamais eu son pareil.

— Je vous sauverai, monseigneur, ou je mourrai avec vous; seulement, laissez moi faire et ayez soin que votre assiette soit toujours pleine.

— Que la Providence nous protége! murmura Balzac en dépliant sa serviette d'où tomba un billet qu'il ramassa et ouvrit à la dérobée.

Le colloque de Balzac et de Bautru avait eu lieu à demi-voix, en sorte que les assistants, à qui Boisrobert apprit le sujet de cette scène burlesque, en devinaient les plaisantes péripéties d'après la pantomime de Balzac se palpant l'estomac, se tâtant le pouls, s'essuyant le front inondé de sueur, joignant les mains et levant les yeux au plafond. Le rire circulait sur les gradins, et même les gens de service ne s'en préservaient pas, lorsqu'ils voyaient le convive tressaillir d'effroi à chaque morceau qu'on mettait sur son assiette. Le cardinal, assis derrière un rideau, à peu de distance de l'acteur principal, s'amusait beaucoup de l'entretien engagé entre son hôte et le chevalier d'honneur d'Arthénice; il s'abandonnait par intervalles à une imprudente gaieté qui arrivait aux oreilles de Balzac et augmentait ses frayeurs; car celui-ci se persuadait que les empoisonneurs se réjouissaient ainsi de sa mort prochaine, et ses cheveux se dressaient alors sur sa tête. Le billet qu'il trouva dans sa serviette n'était pas de nature à le tranquilliser sur les desseins de ses ennemis; mais il y vit du moins que sa santé n'avait rien à craindre de la première libation, qu'il se reprochait, ni de celles qu'il pourrait faire encore pour tromper sa faim dévorante: il soupira profondément en contemplant les appétissantes apparences de ce perfide banquet, cachant la mort dans chaque plat.

« Souverain prince des lettres, on m'apprend à l'instant qu'un traître cuisinier, à l'instigation de mon mari jaloux, a empoisonné tout ce qui vous sera offert sur la table, à l'exception des vins, qu'un de mes officiers a eu le soin de préserver de tout mélange funeste. Abstenez-vous donc de toucher à quoi que ce soit, en feignant néanmoins de manger de grand courage; car vous tomberiez mort avant d'avoir avalé une seule bouchée; prenez pa-

tience en goûtant aux vins qui sont purs et véritables. Je fais, en ce moment, préparer un souper auquel vous me tiendrez compagnie, et je vous donnerai ensuite le spectacle de la pendaison aux flambeaux de l'empoisonneur qui vient d'être saisi au milieu de ses drogues. Vous devinerez, sans que je vous le dise, pourquoi je vous prie de ne rien faire paraître de ceci devant les personnes que j'ai envoyées pour vous faire honneur : aussi bien, aurai je mille choses à vous dire là-dessus, dans un langage que je voudrais aussi noble, aussi solennel, aussi divin que le vôtre, mais qui ne saurait être, malgré tout, à l'équipolent d'une éloquence que vous envient les Grecs et les Latins. Le dîner qui vous était destiné sera réchauffé et servi de nouveau, quand reviendront mon père, mon frère et mon mari, furieux de ne vous avoir pas rencontré dans votre maison de Balzac, où j'imagine qu'ils ont mis tout à feu et à sang. L'amour ne prendra pas le deuil aux funérailles de ces trois tyrans, que je vous sacrifie avec une joie incomparable.

« ARTHÉNICE. »

— Le père, le frère et le mari de la belle Arthénice s'en vont donc revenir? demanda Balzac, qui se versait à boire pour se donner du cœur.

— Pas encore, monseigneur, à moins que votre château se soit rendu sans résistance, répondit Bautru; mais la place est forte, il y a des fossés profonds et de bonnes murailles; le pont-levis est toujours levé, et la garnison se tient prête à courir aux armes.

— Hélas! monsieur, ma maison n'a pas soutenu de siége depuis plusieurs siècles; j'ai changé les tours en colombier, le pont-levis n'est qu'en votre imagination, et la garnison se compose d'une antique demoiselle, de mon secrétaire, d'un valet et de deux servantes.

— On a vu ce que peut la résolution d'une femme : la demoiselle dont vous parlez a peut-être quelque chose de l'héroïque Jeanne d'Arc?

— Hélas! non monsieur, elle ne manie pas d'autre lance que la houlette, ni d'autre épée que la plume dont elle écrit les plus belles choses du monde! Je serais désespéré qu'il arrivât malheur à ma bergère Alcinadure.

— Il arrive de terribles catastrophes aux dames dans le sac d'une ville ou d'un château ! une sainte même n'en serait pas exempte.

— Ah ! monsieur, vous me faites trembler ! je ne me pardonnerai jamais d'être cause de ces violences soldatesques !

— Comptons sur un miracle pour que la demoiselle échappe saine et sauve aux assiégeants; et mangez votre œuf en toute sûreté.

— Voilà donc de quoi se composera mon dîner ! dit Balzac en soupirant à la vue de l'œuf qu'on venait de lui apporter cérémonialement, un œuf à la coque pour un homme qui n'a rien mangé depuis vingt-quatre heures ! un anachorète ne se contenterait pas de si maigre chère! mais du moins cet œuf ne saurait me nuire, si l'on ne l'a point empoisonné au ventre même de la poule.

— Donnez-vous patience, monseigneur, et ne ménagez pas les rasades en attendant l'heure du souper.

— Je vous avoue, mon ami, dit tristement Balzac, qui profitait de l'exhortation pour faire honneur à la cave du cardinal, que je ne souperai pas de bon cœur avec ces craintes d'empoisonnement : le cuisinier, qu'on pendra ce soir, a peut-être des complices, et je me souviendrai de ce dîner en soupant.

— En effet, on distingue le poison mêlé à toutes les sauces, et je suis sûr que vous tomberiez mort si vous y goûtiez seulement.

— Je m'en garderai bien ; j'aimerais mieux mourir de faim ! Mais j'espère ne mourir d'aucune sorte, avant d'avoir mis la dernière main à mes ouvrages commencés. Je bois à vous, monsieur !

— Vous me faites plus glorieux que je ne saurais dire, monseigneur, car l'histoire enregistrera cette santé.

— Je bois aussi à la belle Arthénice, afin que l'éclat de ses yeux ne s'efface pas plus que celui de ce vin pétillant.

— Bien, monseigneur ! ne vous lassez point de boire, de même que nous ne nous lassons point de lire vos écrits.

— Je bois encore aux absents, s'il vous plait, s'écria Balzac, qui changeait son appétit en soif, et qui se vengeait sur les bouteilles d'un jeûne rigoureux et forcé; faites savoir aux personnes présentes que je bois à elles.

— Mesdames, dit Bautru en élevant la voix, le sire de Balzac vous porte une santé à pleine coupe !

A ces mots, Balzac, moins troublé de cette allocution faite en son nom que par le vin qu'il avait déjà bu, se leva en chancelant, la face rubiconde, les yeux clignotants, la bouche épanouie et le verre à la main. Tous les assistants s'étaient levés à la fois, et avaient salué avec de profondes démonstrations de respect ironique. En même temps, l'orchestre joua une marche triomphale pour accompagner le convive à sa sortie de table. Balzac, jetant un coup d'œil de terreur et de regret sur ce somptueux festin encore intact, accepta le bras de Bautru comme un appui nécessaire, et se disposa lentement à quitter la salle, sans savoir où il irait, sans s'informer du chemin que lui faisait tenir son guide, sans voir où il mettait le pied; car il ne s'était pas préservé de l'influence bachique aussi prudemment que des atteintes du poison, et sa tête l'abandonnait à chaque nuage que formaient dans son cerveau les fumées du vin et de l'orgueil.

Tout à coup il se sentit arrêté par derrière, comme si une main invisible le saisissait pour le terrasser. Son sang se figea dans ses veines, et un frisson glacial pénétra jusqu'à la moelle de ses os; tous ses rêves de gloire s'effacèrent devant la crainte d'un danger plus immédiat et plus inévitable que celui auquel il venait d'échapper, en quittant à jeun ce repas de mort; il crut que ses ennemis, qui avaient échoué dans leur tentative d'empoisonnement, allaient l'attaquer à force ouverte, et il comprit en ce moment combien toute son éloquence était faible vis-à-vis d'un poignard; mais, en retournant la tête avec un visage effrayé et suppliant, il ne fut pas peu surpris de voir, au lieu d'un assassin armé jusqu'aux dents, une jeune et jolie fille, à la physionomie piquante et malicieuse, fléchir le genou devant lui, et attendre qu'il la relevât avec un certain air de protection et de dignité naïvement comiques.

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton galant pour dissimuler la frayeur qu'il avait eue, êtes-vous l'étoile matinale qui précède le lever du soleil? Ne venez-vous pas m'annoncer que la divine Arthénice consent à m'éclairer de ses rayons?

— Monseigneur, reprit la demoiselle en présentant une bague à Balzac, je viens de la part de ma maîtresse, que je ne vous puis nommer, vous offrir cet anneau et vous demander le don d'une boucle de vos cheveux.

— Mes cheveux, comme toute ma personne, appartien-

nent à la princesse Arthénice, répondit humblement Balzac.

— Ma maîtresse n'est point celle que vous pensez, mais elle s'en va mourir, de l'avis des médecins, si vous ne lui octroyez cette précieuse boucle, qui a des vertus pour guérir tous les maux, depuis la pleurésie jusqu'à...

— Jusqu'à l'Académie, plus dangereuse mille fois que la gale et le farcin! interrompit Bautru, que démangeait l'envie de lancer une épigramme, comme s'il craignait d'en perdre l'habitude.

— Puis-je, sans offenser l'adorable Arthénice, demanda Balzac à Bautru, disposer d'un seul de mes cheveux?

— Attendu qu'elle n'en sait pas le compte, je ne vois pas d'inconvénient à ce que vous en donniez qui seront considérés comme reliques.

— Voyez donc, mademoiselle, à couper de votre main quelques cheveux seulement, que vous porterez de ma part à votre maîtresse.

Le sieur de Balzac s'assit sur un tabouret qu'on lui présenta, et la malicieuse comédienne, qui n'était autre que Marion Delorme, abattit d'un seul coup de ciseaux une épaisse touffe de cheveux tranchés jusqu'à la racine. Quand Balzac se retourna pour lui adresser des compliments à redire à la dame qui l'envoyait, il ne vit plus cette messagère d'amour, que venait de remplacer un nain vêtu de la livrée du cardinal, et armé d'une paire de ciseaux énormes, qu'il ouvrait comme ceux de la parque Atropos: Balzac, épouvanté de cette apparition grotesque, prit pour un poignard les ciseaux menaçants, et crut qu'on en voulait à sa vie, non plus à sa chevelure.

— Hé! qu'est-ce? dit-il en essayant de se lever du tabouret où son état de faiblesse causée par un long jeûne le retenait autant que le bras vigoureux de Bautru. Messieurs, éloignez ce nain, qui n'est pas en son bon sens, ainsi qu'il semble à ses yeux égarés et à ses gestes furieux!

— Monseigneur, dit le nain enflant sa grosse voix, je suis à la marquise de Fignac, qui m'a dépêché vers vous pour avoir de vos cheveux et vous rendre cet anneau.

— De mes cheveux! reprit Balzac, qui n'osa refuser, parce que le nain paraissait disposé à se servir de ses ciseaux bon gré mal gré; mon Dieu! qu'en veut-elle faire? Je la remercie de son

anneau, et je vous autorise à couper sur ma tête avec de grandes précautions les cheveux qu'il faut.

— La marquise de Fignac en voudrait assez pour composer un matelas, répliqua le nain en faisant tomber sous ses ciseaux tout ce qu'il put atteindre.

Il avait si largement ouvert ses ciseaux, qu'il faillit, en les refermant, enlever le bout de l'oreille de Jean-Louis Guez, qui frémit au contact froid de l'acier, et qui se prit à gourmander la maladresse du nain. Mais celui-ci avait disparu pour faire place à un coureur de voiture, galamment habillé à l'espagnole, et tout hérissé de grelots qui sonnaient à chacun de ses mouvements. Ce coureur s'agenouilla et offrit un anneau à Balzac, qui le reçut comme les précédents, en faisant jouer des ciseaux semblables à deux lames de dagues fraîchement aiguisées.

— La comtesse de Troufouillac, apprenant votre passage aux environs de son château, dit le coureur, se meurt du désir de posséder de vos cheveux : elle se propose d'en faire fabriquer une brosse molle qui soit digne de toucher vos beaux livres et d'en ôter la poussière.

— Cette invention me plaît pour sa délicatesse, reprit Balzac en abandonnant sa tête à la discrétion du coureur. Homère, Démosthènes et d'autres illustres orateurs de l'antiquité, ne furent pas honorés de la sorte par cette raison qu'ils étaient chauves.

Le coureur ne se fit pas répéter la permission qu'on lui accordait, et il emporta de quoi garnir trois brosses, sans que Balzac s'aperçût qu'on le tondait entièrement. Un quatrième acteur, déguisé en musicien, la guitare en sautoir sur le dos, avait succédé au coureur, avec l'anneau et les ciseaux, qui étaient des armes parlantes que Balzac comprenait du premier coup d'œil.

— Encore! s'écria-t-il tout consterné : pense-t-on que mes cheveux repoussent à mesure qu'on les taille ?

— Monseigneur, je viens au nom de la duchesse de Marognac, la plus habile joueuse de guitare qui soit en France, dit le musicien : elle serait bien aise de filer une corde harmonieuse de vos cheveux pour jouer en présence du roi et de la reine.

— Je ne saurais faire autrement que de me rendre à cette requête, répliqua Balzac, s'imaginant se conformer aux volontés

de la reine et d'Arthénice qu'il identifiait de plus en plus : les cheveux qu'on m'a déjà coupés gâtent-ils ma coiffure ?

— Vraiment, on vous en a coupé sans qu'il y paraisse le moins du monde ; et d'ailleurs vous les avez si touffus, que vous pourriez contenter à la fois les vœux de cinquante belles dames, qui les baiseraient comme reliques.

— Je ne veux plaire qu'à la divine Arthénice, repartit Balzac en s'accompagnant d'un involontaire bâillement d'inanition.

Le musicien ne se borna pas à un seul coup de ciseaux, mais il promena les siens avec tant de rapidité sur le crâne dépouillé de Balzac, que le peu de cheveux qui y restaient dans toute leur longueur furent fauchés en un moment. Balzac n'avait pas encore soupçonné ce complot contre sa chevelure d'Apollon, et le bruit des ciseaux courant autour de ses tempes mises à découvert le tira subitement de ses orgueilleuses préoccupations. Il porta la main à son occiput et jeta un cri de surprise en n'y trouvant plus l'ornement naturel qu'il avait entouré d'une espèce de culte, comme si la force de son génie tenait à la racine de ses cheveux. Il maudit les dames qui le privaient de sa plus chère parure ; il maudit leurs envoyés, qui avaient sans doute dépassé les instructions en vertu desquelles ils agissaient. Il fut tenté de fouler aux pieds les anneaux dont on avait chargé ses doigts. Il s'élança hors de la salle où les odeurs culinaires insultaient à sa faim, et couvrant de ses deux mains le dessus de sa tête demi-rasée, il courut au hasard pour échapper à la poursuite de ciseaux qui n'étaient plus que dans son imagination. Tous les spectateurs se précipitèrent sur ses pas, et Boisrobert eut beaucoup de peine à les empêcher de s'attacher impitoyablement à sa victime, qui retombait entre les mains de Bautru, placé auprès d'elle à l'instar du vautour rongeant le foie de Prométhée.

— Ah ! monsieur, dit Balzac en lui montrant son chef dégarni, comment se montrer en cet équipage à une dame qu'on aime et qu'on admire !

— En effet, vous n'auriez pas une mèche de cheveux à bailler en hommage à Mme Arthénice, répondit Bautru, feignant de se méprendre sur la nature de l'embarras où était Balzac ; mais laissez-moi user d'un plaisant expédient : nous choisirons quelques jeunes pages qui aient le poil de même couleur que le vô-

tre, et nous leur emprunterons tous les cheveux dont vous aurez besoin pour les dames.

— Ah ! monsieur, quel supplice que la faim ! s'écria Balzac avec une touchante grimace, qui eût ému un cœur moins inflexible que celui de Bautru : je donnerais une de mes plus éloquentes lettres pour un morceau de pain ! Ne soupera-t-on pas aujourd'hui ?

— Bon ! vous sortez à peine de dîner, dit le cruel Bautru : attendez que la digestion se fasse, s'il vous plaît. Mais la dame, que vous devez voir bientôt, ne veut pas que vous soyez exposé dans son palais à de mauvaises rencontres ; car les ennemis qui vous ont tendu des piéges ne vous pardonnent pas d'avoir goûté de leurs sauces sans être incommodé. J'ai donc ordre de vous mettre en un lieu où vous verrez tout et ne serez vu de personne : je ne tarderai guère à vous délivrer pour vous mener dans la chambre de ma très-excellente dame et maîtresse.

— Hélas ! monsieur, je vous supplie de ne point me laisser longtemps en captivité, reprit Balzac avec un ton et un air humbles qui ne lui étaient pas habituels ; ce serait acte de piété chrétienne que de m'apporter le pain qu'on distribue aux pauvres !

Bautru, sans lui répondre, avait ouvert une porte et introduit Balzac au milieu d'une grande volière vitrée, revêtue de fil d'archal et environnée de plantes rares dans des vases de faïence peinte. Deux ou trois cents oiseaux de différentes espèces, indigènes et étrangères, volaient, chantaient, gazouillaient, criaient, s'ébattaient le long de cette cage, où des arbres étaient plantés pour leur servir de perchoir ; des auges de terre cuite contenaient l'eau et les graines nécessaires à la nourriture de ces oiseaux ; des nids de mousse et d'ouate abritaient les œufs et les couveuses. Cette volière, destinée à égayer la principale galerie, dont elle occupait une extrémité, était couverte par une toile tendue, sur laquelle les rayons du soleil arrivaient à travers une coupole en verres de couleurs.

Balzac ne fut pas médiocrement étonné de la compagnie ailée qu'on lui donnait, et, lorsqu'il allait s'en plaindre à Bautru, il ne trouva plus ce dernier, qui s'était retiré en fermant la volière, où il laissait un nouvel habitant peu satisfait de sa prison. Balzac entra d'abord dans une terrible colère, et menaça de briser les vitres si l'on ne lui rendait la liberté ; mais il se calma presque

aussitôt en se rappelant que son guide n'avait obéi qu'aux intentions d'Arthénice, et que l'endroit où il était alors devait le soustraire à tous les regards, malgré la transparence de la clôture de verre qui lui permettait de voir les dames et les seigneurs réunis dans la galerie. Il fut confirmé dans l'opinion que ce verre avait la propriété de le rendre invisible, en remarquant que les personnes qui s'approchaient de la volière, et qui passaient en revue les oiseaux, ne paraissaient pas le distinguer debout à côté de la porte contre laquelle il frappait en vain sans que Bautru vînt à ce bruit. Boisrobert avait averti toute l'assemblée, afin qu'on n'eût pas l'air de prendre garde à l'étrange oiseau qui effarouchait tous ceux qu'on lui avait donnés pour compagnons; et, quoique chacun des assistants se sentît saisi d'un fou rire à l'aspect de ce pauvre bipède honteux et indécis comme un hibou assailli par les oiseaux de jour, on évitait de le regarder en face, ou bien on affectait de regarder la place qu'il occupait et de n'y rien voir. Balzac demeura tellement convaincu, en peu d'instants, de son invisibilité complète, qu'il ne se fût pas montré plus réservé que les volatiles enfermés avec lui, s'il eût été moins scrupuleux gardien du vin qu'il avait bu pour se dédommager de ne dîner que des yeux. Le cardinal de Richelieu, qui ne perdait pas le moindre détail de la comédie, riait plus haut que ne criaient ses perruches.

Cependant Balzac, persuadé de l'avantage qu'il avait sur cette foule qui ne le voyait pas, chercha un siége, et s'en fit un avec de la mousse, sous laquelle il écrasa plus d'un œuf prêt à éclore; puis il se mit à ramasser dans les auges quelques croûtes de pain, quelques biscuits tout becquetés, quelques fruits déchiquetés, qu'il mangea lentement, comme s'il savourait ces restes du repas des oiseaux; il recueillit jusqu'aux miettes, qu'il avala une à une en soupirant par intervalles. Ensuite il se coucha sous le juchoir, et s'endormit de lassitude. Les oiseaux, certains des dispositions pacifiques de l'envahisseur de leur volière, recommencèrent leurs jeux, leurs sauts et leurs chants, en venant, par degrés, se poser jusque sur son épaule, et lui picoter les oreilles; ce qui ne réveillait pas le sieur de Balzac, mais lui inspirait des songes dignes de l'enfer de Callot. Ces audacieux oiseaux poussèrent l'irrévérence au point de traiter le fameux auteur du *Prince* de même que Tobie fut traité autrefois par une hiron-

delle, avec cette différence pourtant que Balzac n'en perdit pas la vue. Cet intermède bouffon divertit le cardinal plus que les scènes exécutées par Boisrobert, et il en fit compliment à Bautru, qui avait mis Balzac en cage.

Vers le soir, le cardinal, à qui le sommeil du héros de la pièce avait permis de prendre plusieurs heures de repos en vaquant à des affaires du gouvernement, fut prié par Boisrobert d'assister à la reprise de cette comédie. La galerie de la volière avait été évacuée, et la compagnie s'était transportée dans les jardins où devait avoir lieu la suite des aventures de Balzac; les oiseaux s'étaient perchés pour dormir à l'imitation de ce malheureux grand homme, qui ronflait de tout son cœur en rêvant à des galas capables d'apaiser sa faim, irritée par le tableau de la bonne chère. Certains chardonnerets, plus familiers que les autres, n'avaient pas quitté le dormeur, et semblaient guetter son réveil pour lui faire rendre gorge des gâteaux et des cerises qu'il leur avait volés. Bautru arriva doucement à la porte de la volière avec une chaise fermée et quatre porteurs.

— Ah! Seigneur mon Dieu, change ces pierres en pain! murmura Balzac, quand Bautru le secoua par le bras. Donnez-moi à manger!

— Monseigneur, il est temps, lui dit Bautru en se penchant vers lui, voici que je vais vous conduire vers Mme Arthénice.

— Dieu soit loué! s'écria Balzac, qui se releva encore tout assoupi, et qui trébucha en parcourant la cage, où les oiseaux effrayés voletaient et criaient à la fois : venons sur le champ, pourvu que le souper soit prêt! Si cette famine dure davantage, je me dévorerai les bras et les mains.

— Vous êtes insatiable, monseigneur! reprit Bautru avec assurance; vous sortez à peine de souper, et vous voulez souper de rechef!

— Je sors de souper, bourreau! moi, j'ai soupé, dis-tu? moi, qui me sens défaillir, faute d'avoir rien mangé depuis deux jours!

— Vous avez, ce me semble, mangé fort copieusement à souper, et vous seriez incommodé en ayant égard à une fausse faim qui vous trompe...

— Une fausse faim! repartit Balzac, qui commençait à douter de ses propres souvenirs, confondus avec ses derniers rêves.

— Dépêchons ! dit Bautru en l'entraînant pour troubler sa mémoire et y faire entrer des faits qui n'avaient pas existé. On vous attend, et une puissante dame, telle que votre Arthénice, serait grièvement blessée d'un seul retard.

— Êtes-vous bien sûr que j'ai soupé ? interrompit avec désespoir Jean-Louis Guez, interrogeant son estomac, qui était plus creux que jamais, et son cerveau encore rempli des plus agréables réminiscences de ses songes.

— Si j'en suis sûr, monseigneur, s'écria Bautru en le poussant dans la chaise, qu'il referma aux verrous ; faut-il vous énumérer ce qui est passé de votre assiette dans votre bouche ? une caille cuite dans des feuilles de vigne, une cuisse d'oie grasse aux figues de Provence, trois pieds de porc salé, six merlans rotis, et deux pans et demi de boudins...

— Puissiez-vous l'avoir au bout du nez, comme disait ma nourrice ! s'écria Balzac s'agitant dans la chaise, heurtant aux parois, lançant des coups de pieds dans la portière, s'efforçant de rompre cette nouvelle prison : je veux être damné et ne point aller à l'immortalité plus que M. Voiture, si l'on me prouve que j'ai soupé aujourd'hui !

Mais Bautru ne répondait pas, et les porteurs qui avaient enlevé la chaise, balancée sur ses deux brancards par les secousses reitérées de Balzac, marchaient à pas comptés, entre des valets munis de flambeaux : le cardinal se mit derrière la chaise, pour écouter les monologues tour à tour furibonds et suppliants du prisonnier, qui fut conduit ainsi dans une basse-cour jonchée de fumier, choisie pour former l'arène d'un exercice inconnu aux Grecs et aux Romains. Pendant que Richelieu écoutait avec un malin plaisir les lamentations et les fanfaronades de Balzac, Bautru ôta un écrou soutenant le fond de la chaise : le plancher se déroba aussitôt sous le poids de Balzac, qui se trouva debout à terre, et toujours emprisonné dans la chaise, que les porteurs se gardèrent bien d'arrêter; au contraire, malgré les cris de Balzac, ils continuèrent à promener cette chaise, que celui-ci était forcé de suivre en dedans, tel qu'un limaçon sous sa coquille; et plus il enjoignait aux porteurs de poser leurs brancards, plus ils hâtaient le pas, sans sortir de la basse-cour, où le terrain mouvant et couvert d'eaux croupies présentait à la marche des difficultés qui augmentaient à mesure que le fumier

se trouait sous les pieds. Balzac se cramponnait inutilement à la boîte pour l'empêcher d'aller en avant, il ne pouvait rien contre la force de quatre hommes robustes, qui lui donnaient à chaque instant une rude impulsion et le jetaient d'un bout de la chaise à l'autre, en sorte que celui-ci, las, essoufflé et meurtri, était obligé de régler sa course sur celle de ces bourreaux allant et venant dans la basse-cour, aussi vite que Baudru le leur commandait. Le cardinal riait si fort que ses courtisans, qui ne voyaient rien, riaient de l'entendre rire.

— Insolents! criait Balzac d'une voix entrecoupée et haletante, infâmes! n'êtes-vous point aussi des assassins? Je serai vengé de votre insolence, canaille! la belle Arthénice vous fera battre de verges et pendre, avec le poing coupé! O mon petit prieur Ogier, que n'es-tu là pour défendre ton maître? Alcinadure, si je fusse resté entre les brebis, je ne serais pas réduit à subir cet affront!... Arrêtez, brigands! ou sinon je vous tue! Je viens d'allumer la mèche de ce pistolet; vous êtes morts, vilains, si vous ne cessez.

— L'aventure se complique! dit Boisrobert qui accourut armé de pied en cap, avec le casque, la cuirasse, les brassards, les cuissards, et toutes les pièces d'une vieille armure qu'il avait tirée de l'arsenal du château : voilà deux spectateurs que je n'avais point invités à la fête, le prieur Ogier et demoiselle Alcinadure de Chenillac.

— Ne sont-ce pas les amis du sieur de Balzac? reprit le cardinal, dont les rires ne diminuaient pas, quoique la chaise eût fait quatre fois le tour de la basse-cour. *Le Bois*, que te semble de cette boîte qui marche avec des pieds d'hommes?

— On croirait voir aller une tortue, dit Boisrobert, jaloux du succès de cette mystification; je préfère le bernement de Sancho Pança.

— Monseigneur, reprit Bautru, souffrez que je fasse honte à l'imagination de *Le Bois*, en obligeant le prieur Ogier et la demoiselle Chenillac à prendre chacun leur rôle dans notre joyeuse comédie balzachique.

PAUL L. JACOB, bibliophile.

(*La fin au numéro prochain.*)

O'CONNELL

AUX ÉLECTIONS DE DUBLIN.

Dublin envoie quatre députés au parlement ; deux sont nommés par l'université et deux par la cité. Les élections de l'université m'ont peu intéressé : outre qu'elles ne présentaient aucune physionomie particulière, le torisme y régnait en maître ; on le voyait de reste au soin qu'on avait pris de leur affecter le beau collége de la Trinité, monument à colonnes grecques, et surtout aux rires et aux quolibets avec lesquels étaient accueillis les votes des rares partisans de la réforme. Là, la partie n'était point sérieusement engagée ; les huit ou neuf cents joueurs et parieurs politiques jouaient à coup sûr : les dés étaient pipés. Aussi deux jours de poll ouvert ont-ils suffi pour faire élire les deux candidats tories, MM. Shaw et Lefroy, le premier par 852, et le second par 849 votants. Le docteur Stock, qui s'était présenté par pure forme de protestation, sans doute, n'a recueilli que 186 suffrages.

Toute ma curiosité, et franchement toutes mes sympathies, se sont donc portées vers les élections de la cité. A lui seul, l'endroit où siégeait le poll, faisait pressentir qu'il allait être question de la vieille Irlande. dans la vieille ville, non encore alignée par le cordon stratégique pour le déploiement facile de la force armée contre la rébellion, non encore grattée, lavée et passée au badigeon par la minutieuse recherche de propreté du vainqueur pour lui donner un air de nationalité nouvelle. C'était *Green Street*, où l'on n'arrive qu'après avoir serpenté dans quelques rues étroites et sombres. Là s'élèvent côte à côte, s'appuyant

l'un sur l'autre, deux monuments, première fondation de toute ville du moyen-âge : la prison et l'hôtel-de-ville, la maison qui protège et la maison qui punit. Le shériff présidait le poll à l'hôtel de ville, et en face, dans l'angle formé par deux maisons, dont l'une avançait dans la rue plus que l'autre, un réformiste avait prêté toute la façade de son logis, deux fenêtres par lesquelles on arrivait de plein pied sur le balcon improvisé avec quelques soliveaux, et qui devait servir de tribune aux orateurs des hustings.

De plus, le nombre des électeurs, pour la cité, est de sept ou huit mille. Les intérêts de patrie et de fortune y peuvent donc plus facilement être faussés, car la corruption et l'or y ont la partie belle; mais aussi les raisons de résistance y sont plus puissantes. C'est là que s'étaient portés, avec toutes leurs forces de conviction ardente et de vénalité facile, la réforme et le torisme, pour savoir si enfin l'or de celui-ci cesserait d'entraver la marche de celle-là dans le foyer même où, dit l'Angleterre, bouillonnent le plus la misère, l'ivrognerie et la démoralisation irlandaises. Là, pour la première fois, O'Connell venait demander la sanction de ses patriotiques efforts, et posait face à face, pour une lutte, la puissance de son nom et de sa parole avec la puissance de l'or et des pamphlets du torisme. L'Angleterre enfin allait savoir quel compte elle aurait à faire désormais des menaçantes prophéties du grand agitateur, et si la voix qui l'épouvante depuis tant d'années n'est en réalité que la voix perdue d'un misérable coin de terre, qui a nom Kilkenny, ou si elle est l'écho avoué de toute la vieille et trop longtemps malheureuse Irlande.

La lutte a duré cinq jours pleins. Je n'en ai perdu ni un épisode ni un discours, et à chaque heure, à chaque minute, je m'attendais à voir se dérouler quelqu'une de ces scènes extraordinaires dont, en France, on nous parle tant, et dont, sur la foi des broderies de certains journaux, j'espérais être enfin le témoin. Pendant ces cinq jours, je me suis convaincu que nos politiques ne se doutent pas le moins du monde de ce qu'est l'Irlande, de ce qu'est le peuple en Irlande. Ce que j'ai vu ici m'a tout-à-fait désappointé, non que ce que j'ai vu ne fasse mûrement réfléchir et ne soit empreint d'un certain caractère de beauté calme et sévère; je veux dire seulement que ce que j'ai vu n'est

nullement ce que j'avais rêvé. Mais, à tout prendre, il vaut mieux qu'il en soit ainsi, la réalité est bien au-dessus de la fiction.

Les élections d'Irlande m'ont offert un contraste frappant avec les élections auxquelles j'avais assisté en Angleterre. La différence qui existe entre elles montre quelle conscience ces deux pays ont de l'inégalité de leur condition. La turbulence fiévreuse de celui-là, la ténacité froide de celui-ci, indiquent assez qu'ils ont l'un et l'autre la mesure de ce qu'ils peuvent impunément oser.

En Irlande, à Dublin du moins (je ne veux parler que de ce que j'ai vu), ce ne sont point, comme à Londres, ces processions ignobles des maîtres dans l'art de la gueuserie anglaise, se dandinant fièrement sous les couleurs soyeuses et bariolées que leur ont jetées les partis, au milieu de la boue des rues, pêle-mêle avec les chiens, les chevaux et les voitures; ce ne sont point, comme à Wolwich, les dames de la ville ou des châteaux voisins, qui, la tête chargée de rubans politiques nattés dans leurs cheveux, agitent du haut de leurs balcons, sur la foule, des banderolles et des mouchoirs brodés, ou s'en vont de porte en porte, dans les tavernes, achever, par un sourire, de faire perdre au pauvre électeur un reste de raison déjà fort compromis par les libations d'ale et de porter faites en compagnie du noble époux de la noble dame.

Durant les assauts oratoires des hustings ou les proclamations des chances diverses du poll, ce n'est point, comme à Birmingham, tout un peuple d'ouvriers, qui, le visage enfumé, les bras nus, désertent leurs bruyants ateliers et les fournaises de leurs forges pour camper, des journées entières, en face de brillants équipages et de riches maisons, et, pour se ruer contre *Royal hotel*, faisant passer meubles, draperies et cristaux par les fenêtres, montrant ainsi tout ce dont le peuple serait capable s'il n'obtenait point ses candidats. Ce ne sont point, comme à Manchester, les cent cinquante mille machines vivantes auxquelles, dans les rues sombres, on lit à la lueur des torches d'atroces pamphlets contre l'aristocratie et les hanovriens. Les *payeurs de taxe* n'osent pas ici, comme là, en face des landaux armoriés des lords, conduire le tombereau pavoisé sur lequel ils bêchent la terre ou pétrissent l'argile, et, par cette allégorie du

travail, faire ressortir l'odieux de la vie inactive et pourtant honorée.

Ce n'est point, comme à Liverpool, un tory traîné dans les rues après avoir été mis à mort pour avoir crié *eternal shame* sur le peuple, et avoir refusé de se racheter par un *hourrah* pour le candidat de la réforme.

A Dublin, tories et réformistes évitent tout ce qui, en dehors du poll, pourrait amener le choc des opinions : les tories, par prudence, pour ne point faire jaillir, par la vue de couleurs détestées, une étincelle d'où sortirait peut-être un incendie; que leur importe le symbole fanfaron de la puissance, quand il en ont la réalité? les réformistes, par habileté, pour ne point éveiller des craintes par le dénombrement et l'étalage de leurs forces. Que leur importe d'ailleurs le signe extérieur d'une opinion qu'ils ont dans le cœur, dont tout ce qui vit, tout ce qui souffre, c'est-à-dire tout ce qui est irlandais, leur rappelle la sainteté et le bon droit! — Les drapeaux des partis? Eh! mon Dieu! levez la tête, regardez, non dans des carrefours obscurs, non dans des impasses infects, mais dans des rues plus larges que notre rue de la Paix, dans des rues où notre place Vendôme serait à l'aise : les voilà, ils pendent à ces ficelles que des perches en saillie portent loin des fenêtres pour chercher le soleil; regardez, vous dis-je, ce sont des chemises qui refusent la solidité du tissu primitif à l'aiguille réparatrice qui en voudrait rapprocher les morceaux; ce sont des robes et des mouchoirs dont les longues déchirures flottent en banderolles sans couleurs; ce sont des pantalons d'été dont les jambes semblent être bordées de frange à leurs extrémités, tant le frottement entre le talon et les pavés les a rongées; ce sont enfin des lambeaux de toute sorte, qui ont perdu leur forme première. Des haillons, des haillons! voilà le drapeau du peuple irlandais, celui au nom duquel et sous lequel marche la réforme.

Maintenant portez vos regards sur la maison voisine : d'étage en étage, derrière les vitres, voyez les tentures de moire et de mousseline entrelacées; sur le péristyle, derrière les grilles de fer en saillie aussi sur la rue, et à travers lesquelles le pauvre, qui n'a point de pain, jette tristement ses regards, se montrent des valets de pied en bas de soie, en riche livrée, l'œil insolent, le teint fleuri. Voici l'étendard du torisme, celui sous lequel

marchent humblement et chapeau bas les professeurs de l'Université, les gens de justice et de police, les tenanciers, les fermiers, et quelques banquiers ou marchands qui n'obtiennent qu'à ce prix l'honneur d'avoir pour chaland l'or des hautes seigneuries. Vous voyez que l'Irlande n'a pas besoin de se ruiner en rubans de couleur, pour trancher ses opinions politiques. Le luxe et la misère, voilà son double drapeau.

A Dublin, le peuple ne laisse rien arriver, ni dans ses yeux, ni sur son visage, de ce qu'il a dans le cœur, crainte, espérance ou joie; il ne s'en va point tumultueux parcourir les rues en criant : *Hourrah !* pour ses amis, ou : *Down with !* pour ses ennemis. Il sait trop bien qu'on feindrait de se méprendre à cet exercice de la liberté électorale, et que ce qui, en Angleterre, est regardé comme un droit, serait ici traité comme un commencement de révolte; au moment même de la proclamation du poll, le *hourrah* si énergique, si furibond, si échevelé des Anglais, n'est plus, en sortant des bouches irlandaises, qu'un cri inintelligible, comprimé, ressemblant assez au bruit d'une crecelle.

Durant les deux premiers jours des élections de la cité, le poll, à une grande majorité, a été favorable aux tories. Ainsi, faisant la nique au pauvre peuple, ceux-ci s'en allaient-ils de boutique en boutique colporter la joyeuse nouvelle, et le soir, à leur divan, situé dans *Grafton-Street,* le quartier de l'Université, ils accablaient de leurs lourdes railleries, et les prétentions d'O'Connell et les mendiants d'Irlande dont ils le disent le chef: *primus inter pares !* Pendant ces deux jours, le torisme a jeté, dans les tavernes, sous les portes des maisons, sur les tables des hôtels, dans les ballots de marchandises, entre deux paires de gants, les feuillets d'un livre, toutes sortes de pamphlets anonymes ou signés contre O'Connell; l'épicier en enveloppait le sucre ou le gingembre, et le fruitier en faisait des cornets pour les cerises et les fraises. L'or des tories, dans ces deux jours, a vomi plus d'infamies que la meilleure des réputations ne semble en pouvoir supporter; il a fait commettre plus de perfidies, plus de lâches désertions et donner plus de baisers de Judas que n'en peut imaginer la faconde d'un dramaturge, ou que n'en peuvent produire tous les partis politiques ensemble en dix années.

Après avoir attaqué lui-même, directement et corps à corps, O'Connell dans sa vie et dans ses opinions, par ses journaux et ses libelles, le torisme a recruté, moyennant finances, des hommes qui, naguère, suivaient la bannière de l'agitateur, et s'en disaient les meilleurs amis. J'ai eu en main, sur papier grand vélin, magnifiquement imprimées, les deux lettres des frères Patt et Thomas Finn, de Carlow. Elles ne sont pas nouvelles, elles remontent à l'année 1835, il est vrai; mais, vu la circonstance et faute de mieux, on les a rajeunies par une réimpression sans date. Entre autres aménités, on y trouve: *O'Connell is a knave in politics, and a hypocrite in religion*; O'Connell est un fripon en politique et un hypocrite en religion. C'est le révérend *Andrew Fitz-Gerald*, du collége de Carlow, qui avait trouvé cela avant les deux frères. Ces lettres, gonflées de poison, m'auraient fort peu occupé, si elles ne m'avaient donné la clé des attaques dont O'Connell est l'objet de la part des radicaux en Angleterre, et, depuis quelque temps, de la part de l'opinion démocratique la plus avancée en France. C'est une histoire qui vaut la peine d'être contée.

Dans une association *anti-tory*, O'Connell avait reproché hautement aux deux frères d'avoir, en 1835, en compagnie de trente-cinq autres catholiques, fait manquer lâchement l'élection du candidat réformiste de Carlow, M. Vigors. Jusque-là le parti radical n'avait rien à voir; mais O'Connell ajouta: « Parmi ces déserteurs de notre cause, il se trouve des gentilshommes qui se prétendent patriotes; il en est même un qui est tout parfumé de républicanisme (*savored of republicanism*). Je n'aurais point déjà d'autres raisons de détester les républicains que celle-ci me suffirait. Ces messieurs s'échauffaient à la recherche et à la discussion de théories abstraites, et quand ils en vinrent à l'application de la liberté pratique, ils renfoncèrent le républicanisme au fond de leurs poches sous le poids de l'argent dont ils les avaient remplies: *But when it came to a point of political liberty, the sunk their republicanism in their pockets with the wright of the monney that went along with it.* »

C'était de la part d'O'Connell un cri de guerre, et le radicalisme riposta en criant à la trahison. Il pouvait y avoir déclaration de guerre, sans doute; je ne pense pas qu'il y ait eu trahison.

Comme tous les hommes qui ont une idée, O'Connell a été

exposé à ne pas être compris tout d'abord. Comme tous les hommes qui ont le courage de leurs convictions, O'Connell a dû grouper autour de lui bien des gens timides, qui, pour marcher, n'attendaient qu'un homme de cœur qui leur ouvrît une voie. Comme tous les hommes qui veulent arriver à la réalisation de l'idée qui les pousse, O'Connell a senti le besoin d'avoir des appuis ; il n'a pas eu le choix, il a dû les prendre partout d'où ils lui sont venus, laissant au temps et au frottement des idées le soin de séparer de lui les traînards qui tombent dans les fossés, ou les indisciplinés qui veulent marcher avant que le jour ne soit venu éclairer la route.

Si, du premier bond, O'Connell avait dit son dernier mot, il n'aurait pas soulevé un brin de paille. S'il n'avait fait entendre que le cri : *Liberté pour l'Irlande !* il aurait eu contre lui l'égoïsme et les terreurs de toute l'Angleterre, tory, wigh ou radicale. En proférant le mot de liberté dans le sens abstrait, sans application particulière, il a fait venir à lui les utopistes qui rêvent la liberté pour l'univers. Cela fait, il s'est tourné vers eux, et concluant du tout à la partie, il leur a dit : « Si vous êtes de vrais radicaux, vous ferez taire en vous les intérêts d'une nationalité étroite, et vous donnerez d'abord à l'Irlande la liberté que vous demandez pour le reste du monde. » Les radicaux n'ont pas osé dire non, et leurs voix se sont mêlées à la voix d'O'Connell pour demander la liberté de l'Irlande ; et ce cri s'est formulé depuis en celui de réforme.

O'Connell me semble s'en être tenu là. Lorsque le radicalisme a voulu marcher plus avant, O'Connell a refusé de le suivre ; il avait ce qu'il voulait, il avait fait honte à l'Angleterre du long ilotisme dans lequel elle parquait la plus belle, la plus active population des trois royaumes, celle qui avait des devoirs sans avoir des droits, celle qui lui donnait les plus braves de ses enfants, le plus clair, le plus net de ses biens et de son or ; il avait fait entendre le cri formidable qui a été répété par toutes les nations, et que nulle puissance aujourd'hui, ni la mitraille, ni l'or, ni le carnage, ni la corruption, ne peuvent plus étouffer, et qui retentira jusqu'à l'achèvement de l'œuvre régénératrice qu'il demande.

Et c'est pour cela, c'est parce qu'O'Connell, sans haine systématique, s'est fait l'ami de tous ceux qui venaient au pouvoir avec l'intention de satisfaire un à un les besoins et les droits de

l'Irlande ; c'est parce que, chaque fois qu'il avait une espérance, il n'en compromettait point la réalisation par des exigences hors de saison ; c'est parce qu'il a pensé qu'avec la vieille forme monarchique, à laquelle l'Europe est façonnée, plus peut-être qu'avec la forme républicaine, dont le monde ne possède pas encore les vertus constitutives, l'Irlande pourrait redevenir libre, industrieuse, florissante, nourrissant les enfants qu'elle porte; c'est parce qu'il a dit anathème sur lés hommes qui, voulant la liberté pour tous les peuples, la refusaient à la seule Irlande, qu'O'Connell s'est vu diffamé dans sa vie si honnête, dans ses mœurs si pures ; c'est pour cela qu'il a été traité de renégat, accusé de vénalité, et qu'on le raille sur sa vice-royauté de l'Irlande, à laquelle radicaux et tories l'accusent de monter son ambition.

Non, O'Connell n'a rien renié; ce qu'il était il y a dix ans, il l'est encore. Il est le défenseur et l'avocat de l'Irlande, et c'est à obtenir pour l'Irlande tout ce qu'il pourra arracher aux frayeurs de l'Angleterre qu'il a consacré sa vie. Il est Irlandais; il n'a jamais dit qu'il fût autre chose qu'Irlandais. Ce n'est pas sa faute si les partis avancés ont voulu inscrire son nom sur leur bannière, et si de son approbation tacite ils ont fait la condition de leurs sympathies pour sa cause. Aujourd'hui, O'Connell s'est trouvé assez fort pour dire son dernier mot, ce dernier mot qui devait enfin résumer les principes et les ambitions du grand agitateur. Eh bien! on le sait aujourd'hui. Principes et ambitions se résument dans ce cri : *Liberté pour l'Irlande!*

Je conçois la colère des partis qui avaient compté sur O'Connell et à qui O'Connell fait défaut; mais, loin de le blâmer, il le faut louer hautement d'avoir renoncé à être le héros futur de républiques encore dans les brouillards de l'avenir, pour se borner à être le sauveur de sa terre natale, qui se lamente journellement sous ses yeux dans la misère et l'ilotisme. Tenez pour certain que c'est là aussi l'avis du peuple irlandais. O'Connell est béni de ce qu'il se borne à être le bras sur lequel l'Irlande se puisse appuyer pour pleurer, souffrir et espérer. Trois fois j'ai entendu O'Connell haranguer la foule du haut des hustings de *Green-Street,* et trois fois O'Connell n'a parlé que de ce qui intéressait l'Irlande, et la foule ne lui demandait ni pourquoi il ne parlait pas des autres nations, ni ce que faisaient les patriotes de France, d'Allemagne ou d'Italie. C'est que, lorsqu'on est si malheureux, on a

bien assez de sonder ses propres infortunes; c'est que, lorsqu'on a tant de misères sous les yeux, il ne reste plus assez de larmes pour en donner aux misères lointaines. Quand on est Irlandais, on ne peut qu'être Irlandais; et je vous le répèterai éternellement, O'Connell n'est et ne veut être qu'Irlandais.

C'est même là ce qui fait le caractère si original de son éloquence tribunitienne. Avec trois mots, qu'il tourne et fait rouler sans cesse dans sa bouche, il improvise les plus admirables discours que j'aie entendus. Torisme! réforme! Irlande! voilà les trois mots qui reviennent incessamment sur ses lèvres, comme le glas monotone de la cloche qui sonne le tocsin, comme le refrain plaintif d'une ballade, le soir à la veillée, comme les répons d'un hymne à Dieu. « Si vous n'avez pas de pain, si vous êtes nus, si vous couchez à l'air, c'est le torisme qui en est cause! Si vous voulez du pain, du linge et un toit pour vous abriter, veuillez la réforme; la réforme vous les donnera; la réforme vous débarrassera du torisme! Irlande! Irlande! pauvre Irlande! (*Ireland! Ireland! paour Ireland!*) tu seras féconde quand tu n'auras plus de torisme; tu seras puissante et libre quand tu auras la réforme! » Voilà les thèmes éternels de ces improvisations dont l'Europe est l'écho, et qui ébranlent la puissance des lords d'Angleterre.

C'est aussi avec ces trois mots seulement que le second jour du poll O'Connell parut sur les hustings, et qu'il répondit aux calomnies et aux outrages répandus contre lui. Il semblait ne venir là, en effet, que pour montrer aux tories l'impuissance de leurs efforts, l'inébranlable puissance de son nom, et la foi qu'il avait dans sa mission de délivrance. Je l'y revis le lendemain et les jours suivants; mais alors, comme il l'avait prédit, la chance du poll avait tourné; en quelques heures, O'Connell avait obtenu une majorité de cent et quelques votes. En ce moment, le talent de ce grand orateur m'apparut sous une forme nouvelle, celle qui va le mieux à la multitude. Comme s'il se fût reproché d'avoir pris la veille ses adversaires au sérieux et d'avoir contristé ses amis en les arrêtant trop longtemps sur leurs misères, il commença par faire pleuvoir sur ses deux concurrents, Hamilton et West, des railleries et des accusations qui les perçaient à fond, et qui excitaient à la fois l'hilarité et l'indignation de son auditoire.

« Où sont-ils maintenant, *Hamilton* et *West*? Je crois en vérité qu'ils sont partis pour se frayer un passage vers le *North-*

West; et un de ces jours nous entendrons dire qu'ils ont été trouvés gelés dans les glaces du Kam-Chatka. (Hilarité.) Je leur pardonnerai tout, excepté leurs prétentions à la dévotion. (Écoutez.) Il y avait dans Londres un voleur célèbre nommé Jonathan Wilde, il était à la tête de tous les *pickpockets.* Ce gaillard affectait beaucoup de religion, et il parlait sans cesse de ses principes. Un jour qu'il s'étendait complaisamment sur cette matière, un de ses amis lui dit : Quel rapport peut il y avoir entre la piété et un fripon de ton espèce? — Retiens ta langue, répliqua Wilde ; je vais entendre tous les sermons des méthodistes en plein air, et quand ils ont les yeux au ciel, je mets la main dans leur poche. (*I pick their pockets.*) Ainsi font West et Hamilton ! Et comment montrent-ils leur piété? Est-ce par des sentiments purs de religion et par la charité? Est-ce par la bienveillance envers leurs frères? est-ce en rendant justice à tous? Est-ce en calmant les passions orageuses? en rétablissant la paix et la concorde parmi vous?... Non ! non ! c'est en soulevant les haines, c'est en rédigeant les articles sanglants de la *Malle du soir* (Evening-Mail), c'est en faisant de la bigotterie productive dans l'*Evening Packet !* S'ils avaient une foi sincère, je ne m'élèverais point contre elle. Je crois fermement à la religion que je professe, je suis catholique romain jusqu'au fond du cœur ; mais pour cela je n'en respecte pas moins les convictions protestantes de l'honorable ami que voici près de moi. A Dieu seul il appartient de décider entre nos deux cultes! Ce n'est point à la légère que je vous parle de tout ceci, et je n'en eusse point fait mention, si mes ennemis ne se fussent rendus coupables de blasphème. Remarquez bien que je les accuse de blasphème, car leurs agents sont de véritables blasphémateurs. Je me souviens de Watty-Cox, éditeur du *Dublin Magazine*, qui disait que contre ses ennemis, au moyen d'un faux serment, il se servait de la Bible comme d'un poignard qu'il savait plonger au cœur.

» Voulez-vous savoir comment ces pieux Hamilton et West propagent la religion ? (Écoutez !) Par la subornation, la corruption et le blasphème ! Ils sont comme ces hommes qui, dans les papiers publics, mettent des avis contre M. Hutton et moi. On les appelle *wesleyans.* Eh bien ! un de ces wesleyans, qui était épicier, appela un jour son commis. — Harry, mon garçon, lui dit-il, as-tu mis de l'eau dans le tabac ? — Oui, maître, répond Harry. — Très

bien ; Harry, mon garçon, as-tu mis du sable dans la cassonnade? —Oui, maître, répond encore Harry.—Très bien, mon garçon ! Viens à présent, et prions Dieu que la pratique vienne.

» Les agents de West et d'Hamilton sont des saints de cette classe. Ils mettraient volontiers du sable dans la cassonnade et de l'eau dans le tabac, pour que la pauvre vieille femme ne pût avoir moitié de la valeur de son penny (demi-sous anglais). »

Après avoir ainsi préparé favorablement son auditoire, et s'être mis avec lui en rapport d'idées simples, par des paroles simples, O'Connell peu à peu laisse sa pensée s'élever jusqu'aux plus hautes considérations religieuses, morales et politiques ; l'esprit du peuple le suit sans peine dans les hautes régions de l'intelligence, et ils en redescendent tous deux, l'un, pour proférer, et l'autre pour entendre de saintes paroles, toutes parfumées de patriotisme et de poésie.

« Vous êtes tous calmes, paisibles, amis de l'ordre et de la sobriété, et vous retournerez, j'en suis sûr, à vos demeures, aussitôt que j'aurai quitté les hustings (oui! oui!); que chaque homme qui connaît un électeur aille vers lui, et le chapeau à la main, le supplie, pour l'amour de l'Irlande, de ne point manquer de se trouver aux hustings demain de bon matin. Qu'il l'engage même à avancer sa montre d'une heure: ayons un grand jour de plus pour la religion et la liberté, pour la religion sans tache, que sanctifient les plus purs sentiments de bienveillance et de charité! pour la liberté qui ne reconnaît que le joug de la loi, et qui est indépendante des caprices et de l'oppression des hommes! Oh ! puisse une telle liberté visiter encore nos plaines riantes et nos vertes montagnes ! Puisse cette liberté, comme l'éclair qui traverse la nue, diaprer de ses feux les eaux de nos torrents, réchauffer nos charmantes vallées, et luire radieuse sur les plus hautes cimes de l'Irlande. Alors un hosanna universel retentira de Connemara au sommet de Howth, et du Giant's Cawseway au cap Cleare ! *Hourrah ! hourrah! mes enfants,* pour la liberté, la vieille Érin! et la reine! »

La foule s'écoula en effet calme et silencieuse, comme si O'Connell ne venait point de l'agiter au gré de son souffle puissant. Sans doute elle fit ce qui lui avait été recommandé, et, chapeau bas, elle alla quêter des votes *pour l'amour de l'Irlande,* comme un autre jour elle va demander l'aumône pour l'amour de Dieu, car le lendemain, jour définitif, la réforme triompha, et le shériff

proclama O'Connell et Hutton députés de Dublin, pour la cité.

Ils avaient réuni : O'Connell trois mille cinq cent soixante-six voix, et Hutton trois mille cinq cent quarante-deux. Hamilton et West, leurs concurrents, avaient obtenu, l'un trois mille quatre cent soixante-sept, et l'autre trois mille quatre cent soixante-une.

Certes, à ne voir que le chiffre mesquin de la majorité obtenue, il semblerait que l'on ne peut tirer de cette élection aucune induction favorable à l'avenir de l'Irlande, et qu'il n'y a pas à faire sonner bien haut l'adoption que Dublin a faite d'O'Connell. Oui, en effet, au premier abord, quand on s'appelle O'Connell, qu'est-ce qu'une majorité de quatre-vingt-dix-neuf voix ?

Ce que c'est ?... Pour le savoir, pour se courber ému et plein d'admiration même devant elle ; pour apprendre aussi à connaître O'Connell, et à bénir cet homme si grand et si simple; pour savoir au nom de quelle puissance il parle, et ce qu'il pourrait oser, et de quelles espérances, de quelles garanties de tranquillité et d'attente paisible sa nomination est le symbole, il faut avoir parcouru Dublin le jour et aux heures avancées de la nuit; il faut s'être mêlé aux groupes, qui, manquant de pain, attendaient dans *Green Street* l'heure où leur Moïse devait faire descendre sur eux des paroles de consolation ; il faut avoir entendu un vieil Irlandais, tout courbé par l'âge et par la misère, se redresser les larmes aux yeux pour vous bénir des *six pence* que vous lui aviez glissé dans la main, et vous dire avec une orgueilleuse joie : « La souscription master O'Connell en aura la moitié! » Il faut surtout, durant cinq jours, à sept heures du soir, quand le poll était fermé, il faut, pluie, vent ou soleil, il faut avoir vu sur les hustings O'Connell, l'homme grand et fort, le front large et élevé, la poitrine large, haut de près de six pieds, les bras nerveux, la bouche dédaigneuse, l'œil menaçant, carré par la base et par le faîte, taillé pour la lutte à mort qu'il a engagée avec la vieille Angleterre, égoïste, oppressive, orgueilleuse, sans entrailles et sans intelligence; il faut avoir entendu sa parole rouler, railleuse, tonnante, plaintive ou provocatrice, sur les têtes de tout un peuple sans linge et sans coiffure, et faire courir le frisson de l'enthousiasme sur toutes ces chairs, dont le nu paraît à travers les déchirures de vêtements. Car, sauf quelques exceptions rares, c'est là tout l'auditoire d'O'Connell : des enfans nus, des vieillards nus, des femmes nues, des pauvres,—et les pauvres, c'est toute l'Irlande !—qui se pres-

sent dans la rue étroite des hustings, se suspendent aux frontons des portes, rampent le long des murs et des fenêtres, et se penchent aux bords des toits qu'ils ont envahis pour voir, pour entendre *master* O'Connell. Il faut surtout avoir vu tout ce peuple, buveur passionné de wiskey, se condamner à la tempérance, parce qu'O'Connell leur a dit que l'ivrognerie était la mère des lâchetés et de la corruption. Quand vous aurez vu et entendu toutes ces choses, la majorité obtenue, quelque minime qu'elle paraisse, vous semblera imposante, sublime ! car vous vous demanderez comment il se fait, que dans toute une ville ainsi peuplée, où le haillon est roi, il se trouve des malheureux qui ont faim, qui ont soif, qui sont nus, et que l'or du torysme n'a pu acheter, n'a pu pousser au suicide politique ; votre imagination alors plongera dans les œuvres vives de la vénalité ; vous la verrez à la besogne, profitant pour son œuvre tentatrice du moment où la faim, la soif, dévorent davantage les entrailles du père, de la mère, de l'enfant, et où la nudité rend le plus la chair froide et crispée. Vous assisterez ainsi au combat de Satan et de l'ange, à la lutte du patriotisme et du besoin ; et alors, au nom de la dignité de l'homme, vous bénirez dans votre cœur un peuple qui ne se renonce pas lui-même, n'escompte pas l'avenir au profit du présent, et met les intérêts du pays au-dessus des besoins de la famille.

Alors vous comprendrez aussi la puissance d'O'Connell, et vous le bénirez de sa modération ; car vous vous direz que, si l'homme qui calme les flots populaires en leur disant : Calmez-vous, voulait leur crier : En avant pour la vieille Irlande ! demain, ce soir, il ne resterait plus rien ici du pouvoir de l'Angleterre. Mais où cela irait-il? et c'est ce doute qui effraye O'Connell peut-être, et c'est parce qu'O'Connell s'arrête devant lui, qu'O'Connell me paraît un habile politique et, ce qui est mieux, un bon citoyen, un honnête homme!...

Alors vous comprendrez aussi que l'aristocratie anglaise va cesser de se reposer plus qu'il ne faut sur la conscience qu'elle a de cette probité ; et quelques concessions qu'elle ait faites jusqu'ici, elle sentira qu'il en faut faire de nouvelles, car O'Connell n'est plus seulement l'homme de Kilkenny ; ce n'est plus au nom de quelques centaines de pauvres paysans qu'il élève sa voix ! Dublin, qui jusqu'ici s'était tenu en dehors de l'agitation, vient d'appeler à elle le grand agitateur, elle l'a proclamé son enfant

d'adoption, elle l'a avoué pour défenseur. O'Connell, aujourd'hui, c'est toute l'Irlande !

Moi, qui avais pesé et senti tout cela ; moi, qui avais vu passer à Londres sous mes fenêtres, dans le Strand, le cortége triomphal des électeurs de Westminster, promenant, après leur victoire, leurs candidats Évans et Leader, dans des voitures ornées de lauriers et de rubans, suivies de plus de cent autres voitures pavoisées des couleurs de la réforme, entourées et chargées d'un monde fou, gesticulant à outrance, criant à l'avenant, envoyant des saluts, des baisers et des *hourrah*, à des dames qui du haut de leur balcon leur renvoyaient saluts, *hourrah* et baisers politiques ; en comparant Dublin à Londres, la différence des griefs dont chaque ville avait à demander le redressement, et de l'intérêt qu'elles avaient au triomphe de la réforme, sachant combien en cela Dublin l'emportait sur Londres, j'avais rêvé, d'après cette échelle de proportion, ce que pourrait être la manifestation triomphale des Irlandais. Eh bien ! le peuple qui souffre le plus a été le moins bruyant. Le succès de la réforme, la victoire d'O'Connell même, n'ont pu élever à des notes plus hautes le diapason de sa voix ordinairement si faible, qui accuse d'une manière si énergique la longue compression qu'il a fallu employer pour l'obtenir. Il n'y a eu ni illuminations, ni voitures pavoisées, ni chants, ni clameurs. La victoire a été aussi calme, plus calme que la bataille. Seulement, en y regardant de près, on pouvait lire, reflété dans les yeux des pauvres, un peu moins courbés que la veille, le mot *victory*, non clamé dans les rues, ou porté sur le chapeau, sur le ventre et sur le dos des hommes-placards, comme à Londres, mais timidement affiché devant la porte des *committee rooms*. A Dublin, douleur ou joie, les bouches sont muettes ; les murailles parlent seules, comme dans la vieille Rome des papes parlait la statue de Pasquin. Si quelquefois elles ne peuvent retenir un cri de joie, ce cri a quelque chose de celui de la douleur. On dirait que les malheureux Irlandais espèrent ainsi que leur ennemi, s'il se réveillait en sursaut, pourrait prendre le change, ou tout au moins regarder comme un hommage à son pouvoir cet éclat timide du triomphe d'un jour. Il se peut que les tories se réjouissent de ces cris étouffés, et qu'ils les préfèrent aux hurlements de Londres, de Birmingham et de Manchester. Mais que les hanovriens (nouveau surnom des tories) y prennent garde ! Moi qui ai

entendu ces cris effrénés et ces cris étouffés, je serais plus effrayé de ceux-ci que de ceux-là, pour peu que j'eusse quelque intérêt de domination ou de fortune. A Birmingham, à Manchester, quelque vive qu'elle ait été, la fermentation populaire s'en est allée pendant trois jours en chaudes et bruyantes vapeurs; le lendemain, vainqueur et vaincu, tout est rentré dans le repos et le silence. Ici, les âmes bouillonnent sur elles-mêmes, l'ébullition comprimée ne se fait jour par aucune issue. Elle n'est pas plus active aujourd'hui qu'elle ne l'était hier, qu'elle ne le sera demain, et sans doute elle ira ainsi jusqu'à la consommation de la matière qui l'alimente... Quand ce moment sera venu, si par orgueil ou cruauté l'Angleterre le laisse arriver, l'explosion se fera tout d'un coup et tout à la fois, et un jour peut-être verrons-nous la mer d'Irlande apporter aux mers d'Angleterre et de France les débris de l'impitoyable pouvoir aristocratique, qui dort insouciant et orgueilleux, couché sur le volcan qu'il croit éteint, parce qu'il en ferme la bouche.

C. Feuillide.

Dublin, 8 août 1837.

LES MINES

DE DANEMORA ET FAHLEM.

Dans une des provinces les moins riantes de la Suède, dans l'Uppland, après avoir traversé les bruyères et les pâturages rocailleux d'Andersby, on aperçoit une vallée encadrée dans une forêt de sapins, comme un paysage du midi dans une bordure noire. Là sont les champs de blé parsemés de bluets, les haies d'aubépine qui sillonnent la prairie, et les allées de bouleaux qui ombragent le sentier. Près de là, on entend le bruit de l'eau qui tombe sur les rochers. C'est la rivière d'Osterby qui tantôt jaillit à travers ses écluses, et tantôt se plonge dans ses larges bassins et s'aplanit comme un miroir et s'endort comme un lac. Un maître de forges y a construit son élégante demeure, et les ouvriers sont venus l'un après l'autre bâtir, le long du chemin, leur maison de bois à la suite de celle du maître. De l'autre côté de la rivière est la forêt avec ses herbes touffues, où l'on entend au loin tinter la clochette du troupeau, comme auprès des châlets de la Franche-Comté. Toute cette nature est calme, recueillie, et cependant animée. Le matin, les ouvriers ferment la porte de leur demeure champêtre et se rendent à la forge; les paysans des environs transportent, sur leurs petits chariots suédois, le minerai ou le charbon; les moissonneurs aiguisent leurs faux, et la jeune fille, avec ses cheveux blonds tressés, tombant sur l'épaule, les pieds nus, les épaules nues, s'en va, comme Ruth, chercher un fiancé parmi les moissonneurs. Entre la forge et la prairie, en face du bois de sapins, l'auberge d'Osterby s'ouvre aux regards du

19.

voyageur, et quand j'y suis entré, et quand on m'a présenté le livre où tous les étrangers avaient exprimé leur admiration, les Anglais avec des vers de Byron, et les Allemands avec des citations de la Bible ou de Jean-Paul, j'ai cru me retrouver en Suisse, dans un de ces hôtels où il est convenu qu'on dînera à trois francs par tête et qu'on écrira six lignes de banalités ou d'érudition.

Mais laissez l'auberge avec ses verts enclos et prenez le chemin du vallon. A l'extrémité de l'allée d'arbres qui le traverse, voici les appareils industriels qui se dressent dans les airs, voici les pompes qui plongent dans les entrailles du sol, et les poulies qui crient sous le poids du fardeau qu'elles entraînent; voici les mines de fer de Danemora. Sur une surface d'une demi-lieue, les rochers ont été brisés, la terre s'est ouverte comme un volcan. De tous côtés, on n'aperçoit que des amas de pierres, des machines en mouvement, et au milieu, l'excavation ténébreuse et profonde. L'œil y plonge avec terreur. On n'y voit que l'abîme, on n'y entend que le son lointain du marteau des mineurs.

Au bord de ce gouffre béant, s'élève une poulie à laquelle sont suspendus deux larges tonneaux. L'un sert à monter le minerai; l'autre est la barque flottante destinée aux ouvriers et aux curieux pour descendre dans les mines. On n'entre pas dans cette nacelle de bois sans une certaine émotion, et quand les manœuvres lâchent le câble qui la retient, quand on quitte la terre ferme, l'imagination la moins ardente a le temps de faire toutes sortes de rêves singuliers, et l'homme qui entreprend pour la première fois cette exploration souterraine peut adresser du fond du cœur une dernière pensée à ses amis et se recommander à son bon ange. Le terme du voyage est à quatre cents pieds sous terre. Le long du chemin, la corde peut se casser, le tonneau peut se rompre sur la muraille de roc contre laquelle on va se heurter. Qui sait? l'abîme peut se refermer tout à coup et vous engloutir. Mais au moment où l'on parcourt toute cette série de catastrophes, avec un sentiment d'héroïsme qui chatouille la vanité, on rencontre trois ou quatre ouvriers debout sur une vieille cuve, qui montent avec une parfaite insouciance, en causant, en allumant leurs pipes, et l'on rentre dans son tonneau, honteux d'avoir eu peur.

Toute la mine est une longue suite de galeries humides, creu-

sées comme des voûtes de cathédrale, supportées par des masses de pierres ferrugineuses, et éclairées de distance en distance par les fentes des rochers. Là haut est le ciel bleu; ici, la terre noire, le sol bourbeux et souvent couvert de glace. La pluie qui tombe par les ouvertures de la montagne se gèle sous ces grottes froides, et avant de tailler le filon de minerai, il faut enlever les amas de neige qui le recouvrent. Un grand canal traverse toutes les arcades. L'eau tombe dans un réservoir, et la pompe, située à l'extrémité de la mine, est en mouvement tout le jour. Quelquefois, on ne passe d'une galerie à l'autre que par une ouverture étroite, en se courbant jusqu'à terre et en se traînant sur la neige. Quelquefois on traverse sur une planche vacillante un sol fangeux pareil à un marais. Puis, on entre sous de grandes voûtes, et alors il est beau de voir le foyer des mineurs pétiller sous ces demeures sombres, et les rayons de la torche de résine se refléter sur les parois de murailles où le cristal étincelle, où le grenat rouge brille à côté du fer. Là, dans ces profondeurs silencieuses de l'abîme, la voix humaine a un accent solennel, le bruit du marteau qui tombe sur la pierre se répercute de voûte en voûte avec un son sinistre, et quand on met le feu à l'une des mines, quand le roc éclate, tout l'espace souterrain en est ébranlé, et toutes les arcades semblent chanceler sur leur base.

La mine de Danemora fut découverte au XVe siècle. C'est l'une des plus riches de la Suède. Le minerai qu'on en tire donne soixante et quelquefois quatre-vingt pour cent de fer brut. Trois cents ouvriers y travaillent chaque jour. Ce sont presque tous des pères de famille qui ont leur habitation dans la campagne à une ou deux lieues de distance. Presque toutes ces habitations sont entourées d'un enclos et protégées par quelques groupes d'arbres. Elles sont fraîches, riantes, et entretenues avec soin. La femme est là qui veille tout le jour sur le petit domaine qui lui est confié et travaille sans cesse à l'embellir. Quand le printemps vient, toute cette maison est couronnée de verdure, des branches de sapin ombragent les fenêtres, des branches de sapin jonchent le parquet, des rameaux d'arbres forment un berceau de feuillage au-dessus de la porte. On dirait que le mineur condamné à vivre tout le jour dans ses retraites ténébreuses, demande à trouver, en rentrant chez lui, toute la verdure et toutes les fleurs du sol

dont il est exilé. Il doit quitter à regret cette demeure ornée par une main vigilante, et cependant il la quitte chaque matin et n'y revient que le soir.

La plupart de ceux qui travaillent aux mines ne gagnent pas plus d'un rixdaler par jour (1 fr. 50 c.). Beaucoup gagnent moins. En devenant mineurs, ils ont fait ce que faisaient leurs pères. Le marteau de fer a été leur héritage, et le souterrain leur patrimoine. Ils y sont entrés avec courage et ils ne se plaignent pas de leur sort. Cependant cet isolement de la nature entière, cette vie passée dans les ténèbres agit peu à peu sur eux. Ils se penchent sur le sol qu'ils doivent creuser, et ils accomplissent avec résignation cette parole de Dieu : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front. Mais ils sont rêveurs et silencieux. Ils ne rient pas et ils ne chantent pas. Quand j'étais parmi eux, au fond de l'abîme, un enfant de Danemora, qui devait travailler comme eux un jour, et qui descendait dans la mine pour la première fois, s'était assis sur un bloc de pierre et chantait. Il chantait un chant de mineurs, composé par un poëte de Fahlem, M. Kœnigsvært. Les ouvriers le regardaient avec tristesse et semblaient lui dire dans leur silence : O pauvre enfant !

Ce qu'il y a de plus douloureux, c'est que ce travail abrége leur vie. Tout jeune encore, leur visage se ride. Ils vieillissent vite et meurent ordinairement du mal de poitrine, du mal de consomption. L'ouvrier qui me donnait ces détails, était lui-même une preuve évidente de cette fatale influence des mines. Il avait le regard terne, le visage amaigri, et sur les joues cette fausse teinte rosée qui annonce la fatigue intérieure. Il était là depuis dix ans. Il sentait ses forces décroitre, et il pouvait compter le nombre de ses jours par les coups de marteau qu'il donnerait encore. Il me conduisit dans sa demeure pour me donner quelques échantillons de minerai. Sa femme et ses enfants vinrent à notre rencontre, et il était triste de voir cette femme bientôt veuve et ces enfants bientôt orphelins s'asseoir auprès de lui.

Falhem est à vingt milles de Danemora : on y arrive par les routes escarpées, par les forêts de sapins, par les beaux lacs du pays de Gèfle et de la Dalécarlie. Mais quand du haut de la montagne on regarde dans la plaine, on n'aperçoit que des tourbillons de fumée qui flottent à travers la vallée, et entourent toutes les habitations. Puis, peu à peu, à travers cette vapeur épaisse

et continue, on distingue le clocher de l'église toute couverte en cuivre, puis les maisons. Ces maisons sont bâties en bois, très-étroites et très-basses, semblables aux frêles boutiques de planches que les marchands élèvent pour six semaines sur la place de Leipsig : elles ont été peintes en rouge, mais elles sont devenues noires, et noir aussi est le pavé de cette ville de forges, et noire l'atmosphère qui l'enveloppe. De toutes parts, à travers la campagne, on ne voit que des huttes en terre, où l'on fond le cuivre, des ateliers couverts d'un nuage de fumée, des amas de minerai entassés par la main de l'homme pendant des siècles, et à une longue distance, une terre aride, une chaîne de collines dépouillées de végétation, point d'herbe, point de fleurs, point d'arbres, le sol nu, chauve, rongé par la vapeur du cuivre qui se renouvelle sans cesse. Depuis l'Hécla, je n'avais rien vu de plus sombre et de plus désolé.

On ignore l'époque précise à laquelle ces mines furent découvertes, mais elle remonte très-haut. En 1347, le roi Magnus-Smek accorda à ceux qui devaient les exploiter un privilége spécial; et cette ordonnance, qui existe encore, en cite d'autres beaucoup plus anciennes, notamment une de 1200. Le peuple, qui a toujours une tradition pour tous les événements dont il ne connaît pas l'origine, raconte celle-ci. Un Finnois, un nommé Kare, qui habitait cette contrée, s'aperçut un jour qu'une de ses chèvres, qui avait passé la journée dans le bois, était couverte d'une espèce de terre rouge qu'il n'avait jamais vue. C'était du minerai de cuivre. Il s'en alla faire une perquisition dans la forêt, et la mine fut découverte.

Cette mine était autrefois d'une richesse merveilleuse : on y voyait briller les plus beaux filons de cuivre, et on n'attachait pas à ce métal autant de prix qu'il en a aujourd'hui. Nous avons vu au musée d'Upsal des monnaies suédoises fabriquées dans le temps où ces veines fécondes s'ouvraient si facilement sous le marteau du mineur. Ce sont des plaques de cuivre pur, larges et massives. Le daler est large comme un in-quarto; le double daler a un pied et demi de longueur. La monnaie de fer spartiate devait être de la petite monnaie, comparée à celle-ci.

Maintenant cette mine, creusée par tant de mains différentes et pendant tant d'années, s'est appauvrie. On tire encore du vitriol, du soufre, du grenat, un peu d'or et d'argent ; mais les

veines de cuivre sont plus rares et plus maigres. Le minerai que l'on arrache avec peine aux entrailles du sol, ne donne, après trois fusions, que quatre ou cinq pour cent de vrai métal; et l'on revient sur ce qui a été fait autrefois. On reprend les pierres déjà fondues et abandonnées dans un temps de richesse. On les fond de nouveau, et on en tire environ un demi pour cent.

En 1600, cette mine fut élargie par un éboulement, où plusieurs personnes périrent. En 1685, dans une nuit d'orage, toute la terre qui l'entourait s'écroula, toutes les roches sur lesquelles elle s'appuyait furent renversées. La veille, on ne voyait encore qu'un espace arrondi et creusé assez régulièrement; le lendemain c'était un abîme. Les ouvriers étaient heureusement absents quand la terre s'ébranla, mais cette catastrophe causa dans le pays une profonde terreur, et les habitants de Falhem, qui l'ont entendu raconter à leurs pères, en parlent encore avec une singulière émotion.

Autour de ce gouffre s'élèvent la maison des chefs de travail et les machines. On a construit une muraille pour affermir le terrain, et une balustrade en bois pour servir de sauvegarde aux passants. C'est là qu'il arriva un jour une scène touchante, que M. Arndt rapporte dans son *Voyage en Suède*, et qui m'a été confirmée par les gens du pays. Des ouvriers venaient de se frayer un chemin à travers les blocs de pierre et les flots de sable amassés par un ancien éboulement. Sous une couche de terre épaisse, ils trouvèrent le corps d'un jeune homme en habits de fête, et portant un bouquet de fleurs à la boutonnière. La forme des habits était celle d'un autre temps; mais la figure du jeune homme n'avait subi aucune altération; et à le voir ainsi couché sur le sol, le visage rose, les yeux fermés, on eût dit qu'il s'était endormi à la suite d'un bal. Tous les habitants de la ville et ceux de la campagne accoururent pour le voir, et personne ne le connaissait, quand tout à coup on vit venir une vieille femme qui n'était pas sortie depuis plusieurs années, mais qui n'avait pu résister au désir d'observer cette étrange découverte. La pauvre femme avait les cheveux blancs et le front ridé; elle était faible, et ne marchait qu'à l'aide d'une béquille. Elle s'approcha du jeune homme, poussa un cri de douleur, et tomba à genoux devant lui. C'était un ouvrier avec qui elle avait été fiancée cinquante ans auparavant. Le jour même où il devait se

marier, il avait disparu, et la mine au bord de laquelle il passait l'avait englouti. On l'enterra en grande pompe, et, quelques jours après, sa fiancée mourut. Cette excavation immense, que le voyageur contemple avec étonnement, n'est que l'embouchure de la mine. C'est au fond de ce sol creusé par la tempête que commence le souterrain. On entre par une porte étroite, on pose le pied sur un escalier tortueux, et, une fois là, adieu la lumière du soleil, adieu l'aspect de la nature riante; le tombeau n'est pas plus noir, et le chemin ténébreux par lequel les Lapons croient que les morts s'en vont en l'autre monde n'est pas plus triste que ce chemin étroit par lequel on descend dans ces cavernes de cuivre. J'ai ri de l'école terroriste de Mme Radcliffe et des émotions naïves que j'éprouvais jadis en lisant ses sombres descriptions. Si jamais Mme Radcliffe était venue à Fahlem, elle aurait brûlé tous ses livres, anéanti toutes ses tours mystérieuses et ses châteaux.

Le chemin tourne autour de la mine. Des piliers de bois soutiennent, de chaque côté, la terre qui menace de tomber, et des poutres transversales forment le plafond de cette longue galerie. Tout ce travail est une œuvre d'une merveilleuse patience; et quand on pense qu'il n'a pu être fait qu'à travers tant de périls et à la lueur des flambeaux, il faut admirer l'audace avec laquelle il a été conçu, et le courage persévérant avec lequel il a été achevé. L'escalier est étroit et fangeux; on y glisse souvent, et il faut prendre garde de s'en écarter. Près de là est une mare d'eau ou un abîme. Les murailles, contre lesquelles on s'appuie, sont humides et gluantes. L'eau filtre à travers les couches de terre; le soufre et le vitriol s'amassent sur les piliers de bois ou sur les rochers; et quand le flambeau les touche, une fumée noire s'élève sur ces parois de la voûte, et cette fumée exhale une odeur infecte.

L'étranger qui entreprend d'explorer la mine se revêt d'une longue robe noire d'ouvrier. On lui donne un chapeau à larges bords et de grandes bottes. Un homme le précède, portant une torche de sapin; un autre le suit, et souvent il est obligé de s'appuyer sur ses deux guides, car l'escalier est inégal et dangereux. A moitié chemin, c'est-à-dire à environ trois cents pieds sous terre, l'escalier cesse, l'espace se rétrécit; on aperçoit un trou dans le sol, on pose le pied sur une échelle : c'est par là que l'on

descend ; c'est là que les ouvriers, après avoir parcouru toutes les régions de ce monde souterrain, s'en vont chercher une nouvelle veine de minerai. Si, lorsque j'étais à Danemora, j'avais plaint le sort des ouvriers, combien ils me parurent alors plus heureux que ceux de Fahlem ! car ils travaillent encore à la lumière du jour, ils voient, par intervalles, le ciel au-dessus de leur tête. Mais à Fahlem, il n'y a plus ni ciel bleu, ni rayon de lumière, ni brise rafraîchissante. On n'y entend plus le retentissement de ce qui se passe autour de la mine, la vague rumeur qui annonce la présence des êtres vivants ; c'est la nuit dans toute sa profondeur, c'est le silence de la mort. L'ouvrier est là sur le sol fangeux, entre les murailles humides. Une lampe l'éclaire, une montagne de fer pèse sur lui. Si la lampe s'éteint, si les piliers de la mine chancellent, c'en est fait de lui. Quand on songe aux deux catastrophes des siècles précédents, n'a-t-on pas le droit d'en redouter une troisième ?

M. le gouverneur de Fahlem avait eu la bonté de donner des ordres pour que l'on me fît voir la mine complétement, et notre promenade souterraine se termina par une illumination. Nous étions au milieu d'une des plus vastes et des plus hautes arcades de la montagne. Sur les bancs de roc qui la divisent en plusieurs galeries, les ouvriers allumèrent des torches de sapin, et je vis un étrange spectacle. Au-dessus de nous, la voûte de roc noire et élevée; au bas, le gouffre, et tout autour les torches flamboyantes dans les ténèbres, et projetant, de distance en distance, des teintes argentées et des lueurs blafardes. Près des galeries, l'eau qui ruisselle sur les murailles, les paillettes de fer du minerai, et les grains de cristal, renfermés dans le roc, brillaient comme des paillettes d'or, comme des gouttes de rosée aux rayons de la lumière, et les étincelles qui s'échappaient des torches pétillantes voltigeaient à travers la grotte comme une fusée, ou descendaient dans les profondeurs du souterrain comme les étoiles qui glissent sur un ciel sombre. Et tout était calme, on n'entendait que les gouttes d'eau tombant tristement l'une après l'autre, comme les larmes d'une veuve, dans le silence de la nuit. Je restai là jusqu'à ce que la dernière torche fût consumée, jusqu'à ce que la dernière étincelle jaillît dans les ténèbres; puis je m'en revins rêveur avec mes guides, et, quand nous sortîmes de ce gouffre sans fond, le ciel me parut plus riant, l'air me parut

plus pur que jamais, et je saluai, avec une joie d'enfant, les montagnes vertes de la Dalécarlie, les beaux lacs, les frais jardins et l'heureuse maison de Rothenby.

X. Marmier.

LA

PEINE DU TALION.

Vers le milieu du mois de décembre 1828, Mme d'Argenest, une des femmes les plus élégantes de la Chaussée-d'Antin, recevait pour la première fois depuis son retour de la campagne. Décrire la physionomie d'une soirée parisienne n'entre pas dans le plan de cette étude; nous négligerons donc les traits communs à toutes les réunions du même genre pour appeler l'attention sur un seul épisode du tableau : c'était une scène expressive, quoique muette, jouée par deux personnages, d'un bout du salon à l'autre; un de ces drames imprudents qui, dans la confusion d'un rout, échappent aux observateurs superficiels, mais que dépistent, avec une infaillible perspicacité, les vieilles filles, les demoiselles bossues, les dames qui ne sont pas belles, celles-là surtout qui l'ont été, en un mot toutes les femmes mises à la réforme par la passion, et, par conséquent, embrigadées dans la gendarmerie de la vertu.

Le premier acteur de cette mystérieuse pantomine était un homme d'une trentaine d'années, dont l'air sérieux et les traits énergiques contrastaient avec l'enjouement officiel de ses voisins. Debout, près d'une table d'écarté, ses yeux, au lieu de suivre les chances de la partie, restaient invariablement fixés sur la glace de la cheminée; on eût pu croire qu'il éprouvait, à y savourer son image, le plaisir dont Narcisse mourut, si la pensive gravité de sa physionomie n'eût démenti une fatuité que la position diagonale de la glace rendait d'ailleurs impraticable. Évi-

demment il ne pouvait se voir, mais, en revanche, il apercevait les personnes placées dans l'autre partie du salon et dont les moindres mouvements lui étaient révélés sans qu'il eût besoin de tourner la tête de leur côté.

On regarde un homme en face, on ne regarde guère une femme laide ou une matrone; il est donc facile de deviner quel devait être l'objet de cette contemplation semblable à un espionnage : c'était en effet une jeune et belle personne qui occupait ainsi l'attention de l'observateur. Par un séduisant contraste, ses traits peu caractérisés appartenaient encore à l'adolescence, tandis que sa physionomie rayonnait des lueurs d'une maturité précoce; elle avait un visage de demoiselle, mais des yeux de dame. Hasard ou intelligente harmonie, sa mise reproduisait ce caractère complexe. Une robe de velours noir, qui trahissait les récentes somptuosités de la corbeille de mariage, faisait ressortir de blonds cheveux arrangés en bandeaux avec une ingénue simplicité, tradition du pensionnat. Enfin elle portait une parure de perles qu'on eût pu prendre pour un emblème, car la perle semble créée pour remplacer les boutons de l'oranger; elle est le symbole de la jeune fille changée en femme; la perle, c'est la fleur qui se fait diamant.

Assise au centre d'un cercle éblouissant de luxe et d'élégance, cette créature charmante paraissait isolée dans sa grâce comme l'est une reine dans sa majesté. Toutefois, malgré le calme de sa pose, un nuage fixé sur son front démentait cette sérénité royale : indifférente à la conversation de ses voisines, elle accueillait d'un air distrait et parfois avec une impatience mal déguisée, les compliments des hommes empressés à la saluer. A chaque instant, elle tombait dans une rêverie involontaire et s'affaissait sur son fauteuil, comme si elle eût ployé sous la pression d'une de ces pensées dont, malgré sa souffrance, le cœur chérit la tyrannie. Son regard, quelquefois, peut-être en dépit d'elle-même, se portait vers la glace de la cheminée, mais en y rencontrant l'œil tenace et perçant qui étincelait dans le cristal comme brille à fleur d'eau la prunelle d'un serpent, il se détournait aussitôt. Un indéfinissable mélange d'impatience, de malaise et de crainte, assombrissait alors l'expression mélancolique de son visage; puis, attirée de nouveau par je ne sais quel charme, elle revenait se blesser à ce regard immuable qui, à travers tous

les groupes ondoyants dans le salon, la poursuivait comme dans un vol d'oiseaux le fusil d'un chasseur choisit la victime qu'il veut abattre.

Depuis quelques instants la jeune femme, insensiblement subjuguée, ne cherchait plus à se débattre. Le dépit, l'inquiétude, le mécontentement, toutes les brumes de l'âme qui avaient jusqu'alors obscurci sa physionomie, s'étaient successivement fondues sous cette ardente comtemplation, comme s'évapore un brouillard d'automne aux rayons du soleil. Ses yeux d'un bleu sombre et velouté, fixés à leur tour sur la glace tentatrice, trahissaient de plus en plus un de ces secrets que la médisance des salons est toujours prête à déflorer sans pudeur ni pitié. Heureusement un incident inattendu mit fin à cette scène dont l'imprudence touchait au danger.

— Il me manque vingt francs, dit en ce moment un jeune homme blond et fort élégant assis à la table d'écarté ; Sordeuil ; pariez-vous vingt francs pour moi ?

A cette interpellation, le personnage au regard magnétique tressaillit, comme un rêveur brusquement éveillé; au lieu de répondre, il s'approcha de la table, jeta une pièce d'or sur le tapis et vint reprendre son poste d'observation. Dans ce mouvement, il heurta, sans le vouloir, un nouvel arrivant qui cherchait à fendre la foule pour aller saluer la maîtresse de la maison. Les deux hommes se retournèrent en même temps pour s'adresser des excuses; mais, en se trouvant face à face, la politesse banale empreinte sur leurs physionnomies fit place à un étonnement réciproque qui, d'un côté, devint aussitôt un rayonnement de joie, et se changea, de l'autre, en une expression de contrariété non moins vive.

— George, s'écria le jeune homme qui venait d'entrer, toi, ici; à Paris! Et, sans achever sa phrase, il s'avança vivement, les bras ouverts.

Sordeuil réprima cet oubli de l'étiquette en saisissant à la fois les deux mains de son interlocuteur; puis, se penchant vers lui, il dit rapidement d'une voix basse :

— Je ne m'appelle plus George Trélan, mais George de Sordeuil; tu n'es pas mon frère; nous ne nous sommes jamais vus.

— Je ne suis pas ton frère! répondit le plus jeune que ces paroles rendirent immobile : que veux-tu dire ?

— Rien, en ce moment. Quitte-moi, je le veux, Léopold, et souviens-toi qu'ici tu ne me connais pas.

— Quel mystère !

— Un mystère de mort ; demain tu sauras tout ; voilà mon adresse. Demain à une heure. — Maintenant ne me parle plus, et va-t-en.

Sordeuil glissa une carte dans la main de son frère en la lui serrant avec une impérieuse énergie, et il lui tourna le dos. Ce mouvement le mit en face du jeune homme blond qui venait de lui faire parier et perdre vingt francs à l'écarté.

— Comment, dit celui-ci d'un ton enjoué, une discussion pour un coup de coude au milieu de cette cohue, les adresses échangées! Avez-vous perdu la tête? Allons, mon cher Sordeuil, et vous, Trélan, calmez votre humeur belliqueuse, et permettez que je vous présente l'un à l'autre.

—Vous vous trompez, d'Épernoz, répondit le frère aîné en imposant silence à Léopold par un signe expressif; il ne s'agit pas ici d'une querelle, mais d'une reconnaissance. J'ai rencontré quelquefois dans le monde M. Trélan.

— Un cœur d'Amadis sous un frac d'étudiant en droit, reprit le joueur avec une emphase ironique ; puisque nous sommes en paix, permettez-moi, vertueux Léopold, de faire une confidence au pécheur que voici. Mes paroles pourraient blesser votre candeur de dix-huit ans.

— Au revoir, monsieur Trélan, dit Sordeuil en jetant à son frère un regard qui lui prescrivait de s'éloigner.

Soumis à cet ascendant de l'âge qui survivra toujours au droit d'aînesse, ou peut-être subissant l'influence du secret dont il attendait la révélation, car tout mystère est un pouvoir, Léopold s'éloigna en silence; mais à défaut de paroles, ses traits où brillaient la franchise et l'ardeur de première jeunesse, exprimèrent l'émotion que lui avait causée cette rencontre inattendue.

— Maintenant que le lycéen est parti, reprit d'Épernoz, voici ce dont il s'agit. D'abord pardonnez-moi d'avoir perdu votre argent ; je suis d'autant plus coupable, que je n'ai pas employé tout mon talent à le défendre. Mais voilà une demi-heure qu'un bonheur odieux me cloue à cette table de jeu, et j'ai affaire ailleurs ; mon gros Othello vient d'arriver.

— M. Javerval ?

— Lui-même. Le voilà qui salue Mme d'Argenest, là près de la cheminée.

Au premier coup d'œil, le personnage désigné par d'Épernoz n'avait rien qui justifiât le nom tragique dont il se trouvait affublé. C'était un de ces beaux gros messieurs de quarante-cinq ans, à mine somptueuse et à tournure prépondérante, dont le mérite méconnu des femmes du monde est en revanche fort apprécié des danseuses. Le col captif d'un carcan de mousseline trois fois empesée, l'abdomen embreloqué d'une demi-douzaine de cachets de montre cliquetant à chaque pas comme les sonnettes d'une mule, il florissait dans un habit noir tout neuf, dont les basques écartées par un embonpoint irrespectueux, tandis qu'il s'inclinait devant la maîtresse de la maison, lui donnaient l'air d'un énorme scarabée, entr'ouvrant les ailes pour prendre son vol.

— Avez-vous remarqué l'épingle de son jabot ? demanda le joueur à son ami.

— C'est un rubis, si je ne me trompe, répondit celui-ci.

— A merveille ! et que pensez-vous de ce rubis ?

—Je ne suis pas jouallier, dit Sordeuil avec une impatience mal déguisée.

— Je le sais ; mais d'après l'expression sournoise qu'a parfois votre regard, je vous croyais observateur. Eh bien ! mon cher confident, je vais aider votre sagacité. Le rubis de ce bourgeois signifie qu'en ce moment sa femme est à l'Opéra où elle m'attend.

— En vérité! s'écria George dont la curiosité et l'intérêt parurent subitement éveillés.

— Puisque j'ai commencé, autant vaut tout vous dire ; d'ailleurs j'ai besoin de vous. Sachez donc que cet homme replet est outrageusement jaloux comme tous les hommes replets. Il va toujours furetant dans l'appartement de sa femme ; il fouille les tiroirs, il ouvre les lettres, il compte, je crois les feuillets de papier à l'instar de Bartholo. Bref, cela crie vengeance, et je suis le vengeur. Mais l'espionnage marital rendant les intelligences difficiles, j'ai dû aviser à un moyen de communication prudent et commode. Or, mons Javerval, dont le grand-père était bijoutier, possède, pour sa décoration personnelle, une collection de pier-

reries à rendre jalouse une duchesse douairière. L'épouse opprimée m'en a donné la liste dont j'ai composé une espèce de lexique, imité des fleurs persanes et des quipos indiens; dans cet idiome symbolique et hiéroglyphique, chaque pierre a son sens, chaque camée sa signification. Depuis qu'elle me distingue, Mme Javerval préside elle-même à l'encravatement de son époux qui se trouve aussi l'agent de notre correspondance. Je vous assure que ce système est fort bon. Au lieu de perdre du temps et de commettre des imprudences en poursuivant la dame de mes pensées, je n'ai d'autre peine que d'attendre à la Bourse le mari, qui, chaque jour, a la complaisance de m'apporter à son cou un message de sa femme. Il est notre pigeon voyageur.

— Oh! vous êtes un séducteur habile, dit Sordeuil avec un sourire contraint.

— Mon cher, vous pouvez en croire mon expérience, car, étant marié maintenant, j'ai étudié la question sous ses deux faces. Si vous avez affaire à un mari, pas de lutte, mais exploitation toute pacifique. Il n'y a que les sots qui guerroient; l'homme d'esprit ne combat pas son ennemi, il l'utilise. Maintenant voulez-vous me rendre un service?

— Parlez.

— Je vais à l'Opéra porter la réponse au rubis. Il faudrait que vous eussiez la complaisance d'accompagner ma mère et ma femme lorsqu'elles voudront partir.

— Ne suis-je pas tout à vous, mon cher Henri? répondit George avec empressement.

— Eh bien! venez; que je vous fasse reconnaître en qualité de cavalier servant; surtout quand je mentirai, ne me trahissez pas. Ma femme est trop jolie pour ne pas avoir droit à des égards, et je serais désolé qu'elle soupçonnât mes énormités. Depuis quelque temps sa froideur m'a fait faire plus d'une réflexion sérieuse et morale. Il est certain qu'elle est cent fois mieux que Mme Javerval, et souvent je me sens l'envie de devenir le plus exemplaire des époux; mais comment résister au plaisir de ridiculiser ce gros homme qui m'a fait perdre cinquante mille francs à la Bourse?

— La vengeance! elle justifie tout, dit Sordeuil d'un ton grave.

— Vous accentuez ce mot-là d'une manière un peu corse, ré-

pondit en riant d'Épernoz; pour moi, je ne comprends que la vengeance parisienne.

A ces mots, l'époux infidèle prit le bras de son confident et traversa le salon en se dirigeant vers la jeune femme qui, un moment auparavant, avait entretenu un colloque mystérieux avec ce dernier, au moyen de la glace de la cheminée. En voyant approcher son mari accompagné de l'homme dont le regard semblait posséder sur elle une puissance inexplicable, Mme d'Épernoz éprouva un malaise que trahit aussitôt sa contenance; elle regarda d'un autre côté en adressant la parole à une de ses voisines; puis, sans attendre la réponse, se redressa sur son fauteuil et respira à plusieurs reprises un flacon suspendu à son bracelet, comme si elle fût préparée à une crise imminente. Les deux hommes arrivèrent jusqu'à elle sans qu'elle parût les avoir aperçus; à la voix de son mari, elle tourna la tête, sourit avec calme et répondit au salut de Sordeuil en affectant l'air froid et distrait par lequel les femmes cherchent à se débarrasser d'un indifférent ou d'un importun.

— Ma chère Clémence, lui dit d'Épernoz d'un ton gracieux, on vient de me prévenir qu'il y a, ce soir, une réunion des actionnaires du bazar. Il est nécessaire que j'y assiste pour veiller à nos intérêts, car il est question d'une mesure dont l'adoption me contrarierait beaucoup. J'y vais donc aller. Si l'assemblée se prolonge trop pour que je puisse revenir, voici M. de Sordeuil qui, en vrai chevalier francais, se met à tes ordres et à ceux de ma mère; je lui confie mes pleins pouvoirs.

— Si vous êtes obligé de partir, répondit la jeune femme avec vivacité, nous en allons faire autant; je ne tiens nullement à rester ici.

— Songe que ma mère a commencé son whist; l'arracher à sa partie serait attenter à la piété filiale; d'ailleurs, continua-t-il en s'appuyant sur le dos du fauteuil, il y a là trois ou quatre femmes qui seraient trop contentes si tu partais.

Clémence accueillit ce compliment par un sourire dont le dédain pouvait s'appliquer également à la galanterie de son mari et à la jalousie de ses rivales; puis, prenant brusquement son parti, mais selon l'usage des femmes, habile à en décliner la responsabilité :

— Puisque vous le voulez, je resterai, dit-elle.

— En vérité, madame, reprit d'Épernoz en souriant, ne dirait-on pas que je vous impose le plus cruel des sacrifices ? est-il donc si pénible de régner ?

D'un geste circulaire, qui rappelait le maréchal de Villeroy disant à Louis XV enfant : Sire, tout ce peuple est à vous, le jeune homme montra à sa femme la brillante réunion dont ils étaient entourés et qu'il semblait mettre à ses pieds par cette muette flatterie. Il se pencha ensuite vers elle, lui murmura à l'oreille un tendre adieu, effeuilla, en un mot, à ses genoux toutes les fleurs hypocrites dont un mari de bonne compagnie a toujours l'attention de couvrir ses infidélités, et, la conscience tranquillisée par la conviction de n'avoir manqué à aucune des règles du savoir-vivre, il se disposa à partir. En se redressant, son dos heurta le nez d'un gros monsieur qui commençait une forte et belle révérence.

— Mille pardons, mon cher Javerval, s'écria le jeune homme, je ne vous voyais pas ; c'est cette superbe escarboucle que vous avez à votre jabot qui m'a ébloui.

— Madame, j'ai bien l'honneur... Toujours belle comme un ange, dit le banquier en recommençant son salut ; puis, offrant une main à son déloyal confrère, tandis qu'il rangeait de l'autre les plis de son jabot pour mettre en évidence son épingle : c'est un assez joli petit rubis, reprit-il ; mais j'ai des pierres beaucoup plus belles. Je voulais mettre aujourd'hui un camée en onix, qui représente l'apothéose de Germanicus ; un morceau rare, vrai antique ! mais Mme Javerval m'a dit : Pourquoi ne mettez-vous pas votre rubis ? et j'ai obtempéré à ce désir ; car, poursuivit-il en s'adressant galamment à Mme d'Épernoz, un mari doit être le premier esclave de sa femme.

D'Épernoz serra la main du gros homme avec un sérieux admirable, prit congé de Clémence par un dernier sourire, et partit pour son rendez-vous, après avoir jeté à son confident un de ces regards diaboliques, qu'échangeaient au passage les augures de Rome. Plusieurs femmes s'étant levées pendant ce dialogue, un fauteuil se trouvait vacant près de là ; tandis que M. Javerval, suant sang et eau afin de sortir d'un compliment où s'était engravée son amabilité, allongeait le bras pour en prendre possession, Sordeuil, jusqu'alors témoin muet de tout ce qui s'était passé, s'en empara, et s'assit à côté de Mme d'Épernoz, en homme

décidé à maintenir les droits du sigisbéisme, qui venait de lui être conféré. Le banquier fronça le sourcil sans rien dire, et chercha de l'œil un autre siége. La jeune femme ne se serait peut-être pas avoué qu'en ce moment un tiers lui semblait de trop ; mais sa pensée secrète se trahit malgré elle.

— N'allez-vous pas aussi à l'assemblée des actionnaires du bazar ? demanda-t-elle à l'homme au rubis.

— Quelle assemblée, madame ? répondit celui-ci en ouvrant de gros yeux.

Involontairement Clémence regarda son voisin, qui ne répondit à cette interrogation que par un sourire ironique.

— Il n'y a jamais de réunion le soir, reprit M. Javerval ; on vous a fait là un conte, madame.

— Cela est possible, dit froidement Sordeuil ; mais ce qui n'est pas un conte, c'est la faillite de la maison Oberlin de Bruxelles.

— Les Oberlins ont manqué ! s'écria le banquier en écarquillant de nouveau ses yeux effarés.

— On ne parle que de cela dans l'autre salon.

— Madame, voulez-vous bien permettre?... Sans chercher cette fois à terminer sa phrase ni sa révérence, M. Javerval se rua à travers les groupes qui le séparaient de l'autre pièce, comme se lance dans un taillis le sanglier qui entend siffler une balle à son oreille.

En toute autre circonstance, M[me] d'Épernoz n'eût pas refusé un sourire à l'habileté de son sigisbée et à la déroute de l'importun, mais l'émotion mystérieuse qu'elle éprouvait depuis le commencement de la soirée étouffa toute étincelle de gaieté. Jouant avec son éventail, les yeux fixes, mais ne regardant rien, insouciante en apparence, quoique sa respiration irrégulière démentît ce calme affecté, elle paraissait plongée dans une de ces distractions qui servent de maintien aux femmes au moment d'une crise redoutée, et parfois désirée. D'un regard rapide, George s'assura que d'Épernoz était sorti du salon ; se penchant ensuite vers l'épouse trahie :

— Madame, lui dit-il avec un accent pénétrant, ma désobéissance est involontaire. Si l'on ne m'eût amené près de vous, je n'aurais pas enfreint votre défense ; mais vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que je m'éloigne ; dites, le voulez-vous ?

Clémence se sentit désarmée par cette soumission inattendue,

et sa physionomie, moins sévère, laissa percer la satisfaction intime qu'inspire toujours à une femme le sentiment de son autorité. D'une voix dont la douceur était déjà une récompense :

— Restez, dit-elle, et écoutez-moi. Je devrais vous haïr, mais je ne le voudrais pas. C'est moi qui suis offensée, et c'est moi qui vous demande la paix.

— Offensée ! reprit le jeune homme, suis-je donc si coupable?

— Ne revenons pas là-dessus. J'aime mieux reconnaître que, depuis longtemps, nous avons eu tort tous deux, vous, de me parler comme vous l'avez fait trop souvent; moi, de prendre au sérieux un langage que vous vous reprochez sans doute, et qu'expiera désormais votre conduite.

— Je ne me reproche rien, je n'expierai rien ; le bannissement dont vous me punissez depuis quinze jours ne m'a pas changé. Ce que je vous ai dit, Clémence, je le pense encore, je le penserai toujours.

— Est-ce ainsi que vous répondez à la confiance de votre ami ?

Sordeuil saisit l'extrémité de l'éventail comme s'il en eût voulu regarder les arabesques, mais, en réalité, pour donner un prétexte à son attitude familière.

— L'amour, dit-il, autorise tout, même la vérité. J'ai toujours méprisé l'hypocrisie, qui sert de masque aux passions mesquines. Un autre chercherait à pallier ce que vous appelez ma trahison à l'égard de votre mari. Je le hais, moi, et je vous le dis, je le hais de tout l'attachement que j'ai pour vous ; car il vous rend malheureuse...

— Je ne vous demande pas de pitié, interrompit la jeune femme avec l'accent de l'orgueil révolté.

— Et ce n'est pas de la pitié que je vous offre, mais le dévouement le plus désintéressé, le plus absolu.

— Je ne veux pas d'un dévouement qui refuse de comprendre que j'ai des devoirs à remplir.

— Des devoirs! répéta George avec ironie, et envers qui? envers un homme qui n'a jamais songé aux siens, qui vous trompe aujourd'hui comme hier, comme demain !

— Prouvez-le-moi, s'écria Mme d'Épernoz, emportée par la jalousie au delà des bornes de la prudence.

Sordeuil eut l'air d'hésiter ; puis d'une voix rendue plus incisive par une expression à la fois indignée et compatissante :

— Vous croyez votre mari en rendez-vous d'affaires, répondit-il, et il est en ce moment à l'Opéra avec Mme Javerval.

— Je ne vous crois pas, s'écria Clémence, dont les yeux étincelèrent subitement, tandis que ses joues se couvraient d'une rougeur brûlante; et, cela fût-il vrai, il est une chose plus odieuse peut-être que l'infidélité d'un époux, c'est la trahison d'un ami. Quoiqu'on vous ait institué mon gardien, je ne suis pas, je pense, condamnée à vous écouter. Quand ma belle-mère voudra partir, nous vous ferons prévenir.

George se leva.

— J'attendrai vos ordres, madame, dit-il, en accompagnant ces paroles d'un salut respectueux, et il s'éloigna. Au moment où il entrait dans l'autre salon, son frère, qui, depuis leur rencontre, ne l'avait pas perdu de vue, s'approcha de lui et voulut lui prendre la main; mais cette avance fut repoussée.

— Demain, lui dit Sordeuil en passant outre d'un air soucieux et sombre.

Après le départ de son déloyal cavalier servant, Mme d'Épernoz resta quelque temps immobile, savourant dans un morne recueillement la blessure qu'elle venait de recevoir. Bientôt le dépit, l'orgueil, l'indignation, toutes les passions vindicatives qui fermentent au cœur d'une épouse outragée, lui rendirent le doute insupportable; elle maudit l'esclavage de son sexe, qui ne lui permettait pas d'aller s'assurer de la vérité; elle fut sur le point de rappeler George pour lui demander la preuve de son accusation; enfin, hors d'elle-même, ne sachant quel parti prendre, et obéissant à l'instinct de son impuissance, elle promena tout autour d'elle le regard d'une châtelaine persécutée qui cherche un défenseur. Ses yeux interrogèrent successivement les visages des hommes épars dans le salon, sans rencontrer sur aucun d'eux la sympathie chevaleresque dont elle éprouvait le besoin. Au moment où elle baissait la tête par un mouvement de désappointement dédaigneux, quelques paroles murmurées d'une voix douce et un peu tremblante la lui firent relever; elle aperçut devant elle Léopold Trélan. Après une longue hésitation, l'étudiant s'était armé de tout son courage pour accomplir cet acte fort simple en apparence, mais assez redoutable en réalité, surtout à dix-huit ans, qui consiste à venir saluer une femme à la mode. Les joues empourprées par une timidité qui avait joint

son fard aux fraîches couleurs de l'adolescence, il avait déjà dit trois fois: Madame; et deux fois: J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. Cette gaucherie eût peut-être trouvé grâce devant une coquette à chevrons, mais Clémence était trop jeune elle-même pour apprécier le mérite d'un novice, et trop pénétrée de sa propre émotion pour songer à celle dont elle pouvait être la cause. A la vue de l'élève en droit incliné devant elle, et en apparence pétrifié au milieu de son salut, le seul sentiment qu'elle éprouva fut cette espèce de joie qu'inspire au milieu d'une foule indifférente la vue d'une personne en qui l'on a confiance.

— Monsieur Trélan, dit-elle en interrompant vivement le compliment laborieux qui lui était adressé, si je vous demande un service, me le rendrez-vous?

— Un service, répéta Léopold, qui se redressa et parut grandir; parlez, madame, et fallut-il aller au bout du monde...

— Je ne vous enverrai pas si loin, interrompit la jeune femme en essayant de sourire; je ne réclamerai de votre complaisance que ce qu'il en faut pour aller d'ici à l'Opéra.

— J'y vais à l'instant, madame... dès que j'aurai reçu vos ordres.

Clémence hésita un instant, et peut-être, en examinant la physionomie rayonnante de son nouveau servant, se repentit-elle de sa démarche; mais la jalousie l'emporta sur la réserve.

— Je désire savoir si M. d'Epernoz est à l'Opéra, dit-elle, en cachant son embarras sous un air d'insouciance.

En voyant un message pour lequel son imagination rêvait déjà quelque but héroïque, aboutir le plus bourgeoisement et le plus moralement du monde à un mari, Trélan sentit tomber son exaltation.

— Et que dirai-je à M. d'Epernoz? demanda-t-il d'une voix dolente.

— Rien, répondit la jeune femme, aussi mal à l'aise que son interlocuteur; veuillez seulement vous assurer de sa présence... Vous le trouverez peut-être aux baignoires.

L'étudiant s'inclina et partit, aussi désappointé qu'autrefois un poursuivant d'armes qui, après avoir chaussé en songe l'éperon d'or de la chevalerie, se serait réveillé page, comme devant.

Sordeuil avait repris sa position près de la table d'écarté, et de là il avait suivi des yeux, avec une curiosité mêlée d'impatience,

la manœuvre de son frère. Pendant tout le temps que dura l'absence de celui-ci, Clémence affecta de ne pas regarder de ce côté, et se mêla à la conversation du groupe dont elle faisait partie ; mais, malgré ses efforts pour paraître calme, l'altération de ses traits attestait une émotion extraordinaire. Au bout d'une demi-heure le messager était revenu.

— Madame, dit-il en essayant une assurance cavalière, M. d'Epernoz est en effet à l'Opéra.

La jeune femme pâlit et sourit en même temps. Tout autre qu'un écolier eût compris et fût devenu muet; le candide Léopold poursuivit résolument :

— Je l'ai trouvé, ainsi que vous le pensiez, aux baignoires, loge nº 13.

— Seul? demanda Clémence d'une voix à peine distincte.

— Seul! non pas vraiment, reprit l'étudiant d'un air fin; il y avait dans la loge deux belles dames, Mme Javerval et sa sœur.

Mme d'Epernoz ne répondit pas, mais sa main, en se contractant, brisa son éventail. Le jeune homme ne s'aperçut de rien : à dix-huit ans on regarde beaucoup sans voir.

— Lorsque je suis arrivé à l'Opéra, continua-t-il pour soutenir la conversation, on jouait le second acte de *Guillaume Tell*. Nourrit et Mme Damoreau disaient leur duo; vous savez, madame, le duo que vous chantez si bien, et que j'ai essayé une fois avec vous.

Tout en parlant, Léopold, persuadé que le message qu'il venait d'accomplir lui donnait droit à une récompense, et s'enhardissant à la réclamer, se penchait pour prendre possession d'un fauteuil; avant qu'il eût eu le temps de s'asseoir, Clémence lui dit d'un ton bref :

— Je vous remercie de votre complaisance, monsieur Trélan, et je n'en veux pas abuser en vous retenant plus longtemps; d'autres ont des droits à votre amabilité. On vient de former un quadrille dans l'autre salon, et personne n'a invité Mlle Daligny.

— Mais elle est bossue! répondit le jeune homme d'une voix plaintive.

— A peine. D'ailleurs où serait le mérite, si elle était jolie?

Léopold jeta un regard farouche sur la danseuse en disponibilité, mais n'osa faire aucune nouvelle objection, car il était à l'âge heureux où l'on regarde l'obéissance passive comme un moyen de

succès auprès des femmes, et comme un titre à leur reconnaissance. Un moment après, l'étudiant, furieux, et la jeune fille radieuse traversaient le salon pour se rendre à la contredanse.

Débarrassée de son messager, Mme d'Épernoz se tourna du côté de Sordeuil et lui désigna, d'un regard impérieusement expressif, le fauteuil vacant auprès d'elle. George obéit en homme expérimenté ; il fit le tour du salon, adressa la parole à plusieurs personnes, et finit par se trouver assis à son ancienne place, sans qu'on eût remarqué cette manœuvre.

— Qu'avez-vous donc ce soir ? lui demanda la jeune femme d'une voix saccadée; vous paraissez triste.

— Ne suis-je pas exilé ? répondit-il en attachant sur elle son regard scrutateur.

— Vous ne l'êtes plus; ainsi soyez aimable et tâchez que je le devienne, car l'ennui et la maussaderie de cette soirée m'ont gagnée malgré moi.

— Croyez-vous maintenant que je vous aie dit la vérité, demanda Sordeuil, décidé à reprendre d'un seul pas le terrain qu'il avait perdu quelques instants auparavant.

— Pas un mot sur lui, interrompit Clémence avec emportement; parlez-moi de vous, de moi, de tout ce que vous voudrez, mais de lui, jamais.

— Jamais de lui, toujours de nous ! répondit l'amant empressé d'acquiescer à cette convention.

— Vous aviez raison, il est avec cette femme; voilà trois mois que j'en veux douter. Oh ! je ne suis plus assez belle ni assez jeune quoique vous prétendiez le contraire ; ne me parlez plus de lui, vous dis-je. Comment me trouvez-vous ce soir ? Vous ne remarquez seulement pas que j'ai mis une robe noire. Ne disiez-vous pas, l'autre jour que vous préfériez le noir dans la toilette d'une femme ?

— Vous m'aimez donc ?

— Je ne sais ; s'il était là, je vous répondrais : oui, devant lui. Ne trouvez-vous pas qu'il fait bien chaud ici ; j'ai la tête en feu. Surtout ne me parlez jamais de lui, et dites-moi de jolies choses, comme il lui en dit sans doute.

Un indifférent aurait eu pitié du sourire convulsif qui accompagna ces paroles, mais les amants ont en certain cas un privilége de cruauté. Au lieu de calmer la souffrance dont il était té-

moin, George l'exaspéra ; loin de chercher à guérir la blessure qu'il venait de faire, il l'élargit, afin d'y frayer un passage à sa passion, jusqu'alors repoussée ; car on ne pénètre que par violence dans le cœur d'une femme vertueuse, et toute blessure est une brèche. Avant la fin de la soirée, ce machiavélisme obtint un succès dont eût rougi peut-être un amour plus compatissant et plus généreux. En quittant Mme d'Épernoz, après l'avoir reconduite chez elle, Sordeuil emporta un aveu décisif, arraché à l'indignation de l'épouse outragée, plutôt qu'à la faiblesse de la femme attendrie.

Le lendemain bien avant l'heure qui lui avait été désignée au bal, Léopold entra dans l'appartement que son frère occupait, dans une élégante maison de l'avenue des Champs-Élysées.

— Maintenant, dit-il, explique-moi, je t'en conjure, le mystère dont tu t'environnes. Si ma curiosité seule était excitée, je la surmonterais pour ne point te paraître importun ; mais à l'étonnement que ta conduite me cause se mêle une sorte de frayeur superstitieuse dont je ne puis me rendre compte et pour laquelle je te demande de l'indulgence.

— Ai-je donc l'air d'un tyran de mélodrame ? demanda George en souriant tristement.

— Que te dirai-je ? Ta vue a bouleversé toutes mes idées. Je te croyais à Hières ou à Nice et je te rencontre à Paris ; il n'y a pas un an que Blanche, que ta femme est morte, et tu n'es pas en deuil ; et je te trouve au bal ! enfin que signifie ce faux nom que tu as pris ?

— Holà, maître Léopold, répondit Sordeuil en froncant le sourcil, il me semble que vous changez nos rôles et qu'en ce moment vous faites un peu trop le frère aîné. Avant de m'interroger, répondez-moi. Comment se fait-il que vous connaissiez d'Épernoz ?

L'étudiant ne chercha pas à dissimuler la surprise que lui causait cette question.

— D'Épernoz, répondit-il, était au service avant son mariage. Je l'ai connu, il y a deux ans, à Cherbourg, où il se trouvait en garnison. En arrivant à Paris pour y faire mon droit, il y a une quinzaine de jours, je suis allé chez lui, et notre liaison s'est renouée.

— Et c'est toi qui, à Cherbourg, l'as introduit dans notre famille?

— Cela est vrai ; il avait envie de voir le monde, et comme il ne connaissait personne dans la ville, j'ai été son introducteur, d'abord auprès de ma mère et de Blanche...

— Si tu n'étais pas mon frère, interrompit George d'une voix sourde, ce que tu viens de me dire serait la mort pour l'un de nous.

— Explique-toi, répondit Léopold, troublé par ces paroles.

Sordeuil fit plusieurs tours dans la chambre comme pour maîtriser son émotion ; puis, se rapprochant de l'étudiant :

— J'ai tort, lui dit-il, d'un air plus calme. Pourquoi t'accuser? Enfant que tu étais alors, pouvais-tu prévoir les suites fatales de ton imprudence? Aujourd'hui, tu es un homme, je te dirai tout. Une affaire où se trouve engagé mon honneur et peut-être ma vie ne doit pas te rester étrangère. D'ailleurs, j'ai besoin de ta discrétion et de ton obéissance; tu en vas comprendre le nécessité, car je ne te crois pas d'humeur, non plus que moi, à laisser un outrage impuni, à tendre l'autre joue après un soufflet.

— On t'a insulté! s'écria le jeune homme avec une impétuosité digne du Cid; s'il te faut un second, songe que je suis ton frère, et que personne avant moi n'a le droit d'être à tes côtés.

— Bien, Léopold! si avant peu tu deviens l'aîné de la famille, elle aura en toi un noble chef. Écoute-moi donc, et d'abord oublie que tu sors du bal, chasse de ton esprit ces images de plaisir, cette musique enivrante, ces femmes plus enivrantes encore. C'est à une scène de deuil que je vais te conduire.

Sordeuil s'assit et resta quelque temps le front appuyé sur la main, évoquant ses souvenirs dans un morne recueillement.

— Il y a dix mois, dit-il enfin, après deux ans de station aux Antilles, je revenais à Cherbourg, avec quelle joie, tu dois le comprendre! J'allais revoir ma famille, dont j'étais séparé depuis si longtemps, ma femme, en qui j'avais placé le bonheur de ma vie! mes frères, enfants encore, toi-même, Léopold, le plus cher d'eux tous. Nous arrivâmes dans la rade à la fin d'une nuit froide et sombre. Incapable de modérer mon impatience, je me fis débarquer aussitôt. Le mauvais temps que nous venions d'es-

suyer en mer régnait encore sur la ville. Une pluie glacée fouettait les dalles du port, désert en ce moment, et le vent sifflait avec violence à travers les cordages des navires. Superstition de marin, ou plutôt pressentiment trop juste, ce triste orage d'hiver, qui accueillait mon retour, me fit éprouver une anxiété jusqu'alors inconnue. Ce n'est point ainsi, me disais-je, que l'absent devrait rentrer dans sa famille. J'aurais payé de n'importe quel prix une heure de jour, un rayon de soleil. D'un pas rendu plus rapide par une inquiétude indéfinissable, je franchis les rues qui me séparaient de notre maison ; là, je m'arrêtai un instant sans oser frapper. Un incident imprévu mit fin à mon irrésolution. En levant les yeux sur l'appartement de Blanche, j'aperçus des lumières à travers les rideaux. Des lumières, à cette heure de la nuit! Était-ce donc une fête? Mon arrivée était-elle devinée et attendue? Je m'avançai ; la porte n'était pas fermée ; je montai l'escalier ; celle de l'appartement était également ouverte. Dans les premières chambres, plusieurs femmes allaient et venaient d'un air d'agitation et de trouble. Je passai au milieu d'elles sans qu'elles fissent attention à moi, et j'arrivai enfin à l'appartement de Blanche. Ce que je vis alors, je ne le compris pas d'abord, tant ce coup de foudre fut soudain et inouï. Un triste désordre avait bouleversé le calme et l'harmonie de cette chambre, où s'étaient écoulées les heures les plus belles de ma vie. Les meubles me parurent déplacés au hasard ; quelques bougies brûlaient çà et là, luttant contre les lueurs blafardes du jour naissant. Sur la commode, autel improvisé, j'aperçus un crucifix, un rameau de buis, enfin, tous les apprêts d'un sacrement redoutable; en même temps, je sentis une odeur d'éther, ce parfum des mourants, et mon cœur se glaça, car je crus respirer une exhalaison de la tombe. Éperdu, j'entrai. Un cri d'effroi m'accueillit, et une femme, Antoinette, ma belle-sœur, se jeta au-devant de moi; je la repoussai, mais sans avoir la force de faire un pas de plus, et je restai pétrifié en face du lit, dont les rideaux ouverts me faissaient voir une forme humaine étendue, pâle, immobile, expirante enfin, si déjà elle n'était pas morte. C'était Blanche!

Léopold prit la main de son frère et la serra en silence.

— Ne te mets pas en frais de compassion, reprit Sordeuil avec amertume, tu te reprocherais peut-être ta sensibilité. Un mouvement que fit la mourante m'arracha de ma stupeur; je me pré-

cipitai vers elle, je la pris dans mes bras, j'essayai de réchauffer de mes baisers ses mains et ses joues déjà glacées ; en contemplant dans ma douleur avide ce visage si beau jadis, maintenant défiguré par la souffrance, je ne pleurais pas, mais je sentais mon cœur se briser et se dissoudre. Ranimée sans doute par mes étreintes désespérées, elle ouvrit les yeux et les fixa sur moi ; ne pouvant parler, je lui souris, comme on fait à ceux qui meurent ; une affreuse terreur qui se peignit aussitôt sur ses traits fut sa seule réponse. Elle retira sa main par un effort dont l'énergie l'épuisa sans doute, car sa tête que j'avais soulevée, retomba pesamment sur l'oreiller. Machinalement, je repris cette main que semblait me disputer quelque incompréhensible caprice de l'agonie ; je la sentis frémir et se fermer convulsivement dans la mienne ; sans savoir ce que je faisais moi-même, par une sorte de contradiction inconcevable dans un pareil moment et que la fatalité seule peut expliquer, je l'entr'ouvris de force, malgré sa crispation nerveuse. Un médaillon tomba sur le lit ; je le saisis avidemment. — Mon portrait ! pensai-je ; elle a voulu me dire adieu et donner à mon image son dernier soupir. Je regardai... Écoute ceci. Léopold, toi qui es à l'âge où toutes les femmes paraissent des anges dont la terre est indigne : ce portrait n'était pas le mien ; c'était celui d'un jeune homme, d'un inconnu !

J'ignore ce qui se passa en moi. Blanche avait perdu connaissance, et Antoinette lui faisait respirer des sels. Sans parler, je présentai à celle-ci le médaillon dont je venais de m'emparer. Sans doute, à défaut de paroles, mon visage annonçait une résolution terrible, car elle se jeta sur moi, m'enchaîna de ses bras, et me montrant sa sœur d'un regard suppliant :

— Ayez pitié ! me dit-elle ; ne voyez-vous pas qu'elle va mourir ?

— Le nom de cet homme ? répondis-je en me dégageant.

J'avais prononcé ces mots d'une voix très-basse, et pourtant, chose étrange ! malgré son évanouissement, Blanche les entendit. Par un surnaturel effort, elle se dressa sur son séant ; je me jetai en arrière pour qu'elle ne me touchât pas ; mais elle, ouvrant péniblement ses yeux déjà vagues et obscurcis, n'eut pas l'air de songer à moi. Elle chercha sa sœur, qui s'était placée entre nous deux, se souleva vers elle, et d'une main lui ferma la bouche ;

puis, adressant à je ne sais quelle image invisible un sourire où sembla s'exhaler la dernière flamme d'un amour à peine vaincu par la mort, murmura quelques mots que je ne pus comprendre, quoique je me fusse penché pour les recueillir, et s'étendit lentement sur le lit, sur la tombe, dois-je dire, car c'en était une : Blanche se mourait.

En ce moment, le tintement d'une cloche se fit entendre au dehors ; un bruit de pas s'y mêla bientôt. On s'arrêta devant la maison ; puis les pas retentirent dans l'escalier. Enfin la porte s'ouvrit : sur le seuil j'aperçus un prêtre, et derrière lui, dans l'autre chambre, plusieurs femmes tenant des cierges. C'était le viatique qu'on apportait à la mourante. Je ne suis pas impie ; mais à cette vue, l'enfer que j'avais dans le cœur se révolta. J'allai brusquement au devant du vieillard :

— Cette femme est à moi, monsieur, lui dis-je en l'arrêtant ; personne ne lui parlera en ce moment.

— Cette femme est à Dieu, à qui nous sommes tous, répondit le prête d'une voix calme et grave; si vous voulez vous placer entre le maître et sa créature qu'il appelle à lui, faites-le comme un chrétien. Priez pour celle qui bientôt priera pour vous dans le ciel.

Il accompagna ces paroles d'un regard devant lequel se baissa le mien. En face d'un lit de mort, la religion est souveraine; je l'éprouvai, car une honte soudaine se mêlant à ma fureur, je me rangeai pour laisser passer cet homme qui venait au nom d'un Dieu dont la tempête m'avait parlé plus d'une fois. Profitant d'une lueur de vie qui brillait encore au front de Blanche, il commença sans retard son ministère. Je voulais m'éloigner, car je ne sentais dans mon cœur ni religion, ni misésicorde, et il me semblait que ma place n'était pas là. Les femmes agenouillées dans l'autre chambre me fermèrent le passage ; je n'osai sortir. Au milieu de ces étrangères qui pleuraient et priaient, je restai seul debout, sans larmes ni prières. Une seconde fois le regard du vieillard s'arrêta sur moi; une seconde fois je me sentis vaincu, et je me mis à genoux; mais si mon front se courba, mon œil resta sec et ma bouche muette. Les oraisons du prêtre, les sanglots d'Antoinette, les soupirs de plus en plus étouffés de celle que j'avais tant aimée, laissèrent mon cœur aride comme font les vagues de la grève qu'ils arrosent. Dans ce cœur si cruellement éprouvé, il ne

restait plus qu'une seule veine palpitante et féconde, celle de la vengeance. A la vue du portrait que je froissais dans ma main en le dévorant du regard, mais en le cachant à tous les yeux, cette veine venait de s'ouvrir pour ne se refermer jamais.

La triste cérémonie achevée, tout le monde se leva et sortit; seul je restais à genoux, aveugle et sourd à ce qui se passait. Le prêtre s'approcha de moi. Il avait été le confesseur de Blanche; il savait tout.

— Cette heure terrible, me dit-il, doit être une heure de réconciliation et de miséricorde. Vous avez joint vos prières aux nôtres; que le ciel vous en récompense! mais sans la charité, la prière est-elle complète? cette pauvre femme paraîtra-t-elle devant son juge chargée de votre colère? Lui refuserez-vous, quand elle va mourir, une parole de pardon?

Il m'avait pris la main, et je me laissai conduire près du lit. L'agonie faisait des progrès si rapides, que d'un instant à l'autre la figure de Blanche se décomposait et revêtait une expression plus funèbre. A cet aspect, je devins faible, et je sentis un flot de larmes monter de mon cœur à mes yeux. Ému d'une irrésistible pitié, je me penchai vers cette belle moitié de ma vie que j'allais perdre pour toujours. J'approchai mes lèvres de son front baigné de sueurs par l'haleine de la mort, et d'un accent que brisait la douleur :

— Blanche, lui dis-je, peux-tu m'entendre? C'est moi; c'est George.

— Henri, me répondit un souffle plutôt qu'une voix.

Je bondis en arrière.

— Que Dieu lui pardonne! m'écriai-je, et je m'élançai hors de la chambre.

Un moment après on vint m'annoncer la mort de Blanche, dont le dernier soupir s'était peut-être exhalé avec le nom de son amant. Sa sœur et son confesseur gardèrent fidèlement son secret; je ne pus rien savoir. Le jour même, laissant à d'autres le soin de lui creuser une tombe, je quittai Cherbourg. La morte était à Dieu, comme avait dit le prêtre, et je ne pouvais frapper un cercueil; mais l'homme vivait sans doute encore, et lui m'appartenait. Il me fallait sa vie pour mon honneur; je le jurai par un de ces serments qu'on ne viole pas. Où le chercher cependant, et comment l'atteindre? Son portrait et le nom de Henri étaient

les seuls indices qui pussent me mettre sur sa voie, car à qui m'adresser sans publier ma honte? Heureusement, l'instinct de la vengeance est infaillible. Sur le médaillon était la date de Paris et le nom du peintre. J'accourus à Paris; je fis une tache à la miniature, et j'allai chez cet homme.

— Un de mes amis dont vous avez peint le portrait, lui dis-je, m'a chargé de vous l'apporter pour y faire une réparation.

Il jeta les yeux sur l'ivoire, et, après une seconde de réflexion, le nom que je poursuivais s'échappa de sa bouche. Ce nom, faut-il te le dire, et ne l'as-tu pas déjà deviné?

Sordeuil se leva, ouvrit un bureau, et y prit un médaillon qu'il présenta à son frère.

— D'Épernoz! s'écria Léopold en baissant la tête.

—La trace trouvée, reprit George, le reste était facile. J'appris que depuis quelques mois d'Épernoz avait quitté le service pour se marier et qu'il habitait Paris. J'allai l'attendre à sa porte. Il sortit enfin; mais il n'était pas seul, sa femme l'accompagnait. A cette vue, ma main prête pour l'outrager resta paralysée. Cette femme est jeune et belle, comme tu sais. Il l'aime sans doute, me dis-je. Cette pensée ilumina soudainement mon esprit et ouvrit à ma vengeance une route imprévue. Les fortes passions sont patientes, parce qu'elles sont sûres d'elles-mêmes. Mon plan fut fait aussitôt; je le mûris nuit et jour, et j'en combinai les moindres détails avec une prudence inouie. Sous prétexte de rétablir dans le midi ma santé altérée par une campagne pénible, j'obtins du ministre un congé illimité. Tout le monde me crut parti pour Nice. Toi-même, qui étais alors à Nantes, tu fus trompé comme les autres. Ayant passé ma vie sur mer ou dans les ports, personne ne me connaissait à Paris; ainsi aucun obstacle de ce côté. Tout me servit d'ailleurs. Il se trouva qu'un de mes amis, à qui j'ai sauvé la vie aux Antilles, fréquentait le monde que voit ici d'Épernoz. Sur ma demande, il m'y introduisit sous ce nom de Sordeuil qui a appartenu autrefois à notre famille. Bientôt j'y rencontrai l'homme pour qui je m'abaissais à cette vie de mensonge. Je me liai facilement avec lui; car la frivolité de son caractère en exclut la défiance et le rend peu réservé dans le choix de ses amis. Nous devînmes intimes, et sa maison me fut ouverte. Il y a huit mois que cela dure, Léopold, huit mois que je marche, que je rampe dans ce sentier d'embûches et de

trahisons ; mais aujourd'hui je suis arrivé, demain je pourrai relever la tête et me purifier de cette boue dont je me suis volontairement souillé. Le sang lave tout.

Un triomphe sauvage éclaira la sombre figure de George. Son frère, que ce récit avait plongé dans une morne stupeur, le regarda quelque temps en silence.

— Que prétends-tu faire ? lui dit-il enfin ; je ne te comprends pas, et pourtant tes paroles m'effraient. D'Épernoz t'a mortellement offensé ; mais il n'est qu'un moyen d'effacer une pareille injure.

— Un duel, n'est-il pas vrai ? répondit Sordeuil avec un accent de dédain. Rassure-toi, je ne l'assassinerai pas. Mais, enfant, sais-tu ce que c'est qu'un duel ? c'est un coup de dé dont la vie est l'enjeu. Qui te dit que je ne perdrai pas? Oui, certes, cette partie se jouera; mais auparavant je l'égaliserai; je rendrai à cet homme l'outrage que j'en ai reçu, je lui tuerai l'âme en attendant le corps; ou, si je dois mourir, je lui laisserai au cœur une de ces blessures qui ne se ferment que dans la tombe.

— Que veux-tu donc ? au nom du ciel !

— Honte pour honte, déshonneur pour déshonneur, infamie pour infamie ! Ce que je veux, c'est la vengeance avant le combat et à l'abri de ses hasards. Cette vengeance si profondément conçue, mûrie avec tant d'amour, je la possède enfin. Quelques moments encore, j'aurai accompli ma mission, implacable comme la justice, comme elle sans faiblesse ni remords. Grâce à cet homme, j'ai trouvé l'adultère dans mes foyers. A son tour maintenant.

— C'est donc Clémence que tu veux perdre ? s'écria l'étudiant en se levant impétueusement.

— Je la plains, elle est innocente ; mais elle se trouve sur ma route ; il faut reculer ou l'écraser au passage, et je ne reculerai pas.

Sordeuil tira de sa poche un évantail et le jeta sur la table avec un sourire mélancolique.

— Elle est dans ma main, reprit-il, comme cet évantail était dans la sienne, et je la briserai comme elle l'a brisé. La vie est un jeu cruel ; victime ou bourreau, voilà la seule alternative.

— Elle t'aime donc ? interrompit Léopold, dont les joues se couvrirent d'une froide pâleur.

— L'abîme attire. D'ailleurs, depuis huit mois, j'ai dirigé vers ce but unique toutes les puissances de mon âme; et vouloir, c'est pouvoir. Penses-tu que beaucoup de femmes eussent résisté jusqu'à ce jour?

L'étudiant prit l'évantail et le contempla quelque temps avec un muet désespoir; puis, par un débordement soudain des sentiments qui lui torturaient le cœur :

— Elle t'aime et tu veux la perdre, s'écria-t-il, et tu me parles de cela froidement, comme d'une chose possible et humaine! Cela ne sera pas, George, tu ne commettras pas cette lâcheté.... oui, cette lâcheté! Celui qui frappe une femme est un lâche! Provoque d'Epernoz; tue-le, le ciel sera juste en cette rencontre. Mais elle, épargne-la, que t'a-t-elle fait?

— Et toi, épargne-moi ta vertueuse indignation. Que pourrais-tu me dire que je ne me sois pas dit déjà? Oui, l'action que je médite est horrible; mais, toute horrible qu'elle soit, je la commettrai. J'ai pitié de cette femme, mais la haine que j'ai pour lui est plus forte que cette pitié. Chaque fois qu'il m'arrive d'hésiter, je n'ai qu'à me rappeler le lit de mort de Blanche; mon cœur alors devient de fer. Tu ne sais donc pas que je l'aimais, Blanche! et qu'il me l'a prise, et qu'il l'a tuée, car elle est morte de chagrin en apprenant son mariage; il s'en est vanté devant moi. Tu ne sais pas qu'il a fait de celle à qui j'avais donné mon nom une créature perdue et déshonorée, dont, par mépris, je ne porte pas même le deuil. Et tu veux qu'aujourd'hui j'écoute une compassion vulgaire, tu veux que je remette à cet homme une partie de la peine; que, satisfait par sa mort, je lui fasse grâce de la torture! Non, ce que j'ai souffert, il le souffrira; cela est juste. Ainsi donc, laisse cette femme subir sa destinée; car, intercéder pour elle, c'est intercéder pour lui, et je ne pense pas que tu l'oses.

— Eh bien! reprit Léopold d'une voix brisée par l'émotion, je ne te dis plus grâce pour elle, mais grâce pour moi?

— Pour toi?

— Je l'aime!

— Enfant! Il y a quinze jours, tu l'as vue pour la première fois.

— Je l'aime!

— A ton âge, on aime toutes les femmes.

Trélan prit les mains de son frère, et les serrant dans les siennes avec une angoisse inexprimable :

— Je l'aime, te dis-je; tue-moi, mais ne la déshonore pas !

En ce moment un bruit de pas et la voix d'une personne qui parlait au domestique se firent entendre depuis l'antichambre.

— C'est lui, dit Sordeuil, je le reconnais comme une femme devine l'approche de son amant. Il ne faut pas qu'il te voie.

Par un mouvement instinctif aussi rapide que la pensée, Léopold saisit l'évantail, qui était resté sur la table, et s'élança dans la chambre à coucher, dont son frère lui ouvrait la porte.

D'Épernoz entra de l'air cavalier qui lui était habituel. Avec la familiarité d'usage entre amis, il jeta son chapeau sur le divan, enfourcha une causeuse, et s'assit à la manière de Napoléon au bivôuac d'Austerlitz.

— Mon cher, dit-il alors, voulez-vous suivre un sage conseil? Ne vous mariez jamais.

Rentré subitement dans son rôle, Sordeuil accueillit par un sourire complaisant ce préambule, qui d'ailleurs piqua sa curiosité.

— Quel dégoût de votre état vous a pris? répondit-il.

— On croit épouser une jeune fille douce et bonne; on se trouve uni à un être capricieux, fantastique, intolérant.

— Je croyais Mme d'Épernoz le modèle des femmes, et je vous croyais vous-même plus heureux en mariage que vous ne le méritez entre nous.

— Voici de l'à-propos, lorsqu'en ce moment même je viens de jouer le rôle le plus ridicule qui soit au monde, surtout de la part d'un mari; le rôle d'amant passionné, suppliant et éconduit.

— Après votre aventure d'hier au soir...

— Oui! parlez-moi d'hier.... Je ne souhaiterais pas à mon plus mortel ennemi une soirée pareille. Décidément, mon cher, madame Javerval m'ennuie à périr. Figurez-vous d'abord qu'elle avait un chapeau bleu. Connaissez-vous rien d'affligeant comme un chapeau bleu? De plus, sur ce chapeau, une profusion de plumes si extravagante qu'on eût dit le panache d'une mule aragonaise. Et comme elle a l'habitude de battre la mesure à faux avec sa tête, toute la soirée cette botte de plumes a valsé ou sau-

tillé, suivant le mouvement, à deux pouces de mes yeux, si bien que j'en ai encore la migraine. Autre grief : Mme Javerval devient précieuse, *intelligentielle*, comme elle dit ; il lui faudra bientôt des bas de la couleur de son chapeau. Ne m'a-t-elle pas demandé hier si j'aimais Klopstock? Klopstock! Comment diantre voulez-vous qu'une passion résiste à cela? Enfin, ce bon Javerval me fait de la peine. Je sais par cœur son écrin; quand je continuerais de la sorte jusqu'à la fin du monde, ce serait toujours la même chose. Bref, ce matin, après avoir ruminé longtemps sur ce chapitre, j'avais résolu, pour conclusion, de rentrer exemplairement dans le giron conjugal. Au premier mot d'amende honorable, j'ai trouvé une figure glaciale, un mélange d'ironie et de sévérité qui semble prendre sa source dans quelque implacable ressentiment. Ma belle-mère était Corse; je crains que sa fille n'ait hérité de son sang orgueilleux et vindicatif.

— Penseriez-vous que Mme d'Épernoz croyant trouver une justification dans votre conduite...

— Clémence est la vertu même!... Mais toutes les femmes commencent par la vertu. Que vous dirai-je? Je crains, sans savoir quoi. Je crois que je deviens jaloux.

— Allons donc! Je vous connais des principes trop larges, une philosophie trop solide.

— Riez, célibataire que vous êtes! Je vous dis que les fumées d'Orosmane me montent au cerveau. Et savez-vous quel est mon Nérestan? Ce jouvencel que vous avez vu hier au soir chez madame d'Argenest.

— M. Trélan, dit George en baissant la voix.

— Lui-même. Voilà quinze jours que ce petit Bas-Normand nous est arrivé par le coche, et en voilà douze au moins qu'il est amoureux de ma femme. Il ne perd pas de temps, comme vous voyez, et il joue cartes sur table. C'est un de ces chérubins d'amour qui feraient volontiers de leur cœur une cocarde. Deux ou trois fois déjà, je l'ai surpris en extase devant Clémence comme devant une madone. L'enfant n'est pas dangereux. Mais la vengeance est le plaisir des femmes comme celui des dieux, et tout instrument peut lui paraître bon.

— Ainsi, vous êtes jaloux, dit Sordeuil avec un étrange sourire.

— C'est beaucoup d'honneur que je fais à cet écolier, n'est-ce pas ? Mais ce que je prends pour de la jalousie, n'est probablement que du dépit. Mon échec de ce matin m'a piqué au jeu. Plus j'ai été rudement repoussé, et plus je tiens à une réconciliation, j'entends une réconciliation tendre et complète.

— Qui vous arrête ?

— Vous ne rirez pas de moi, n'est-il pas vrai ?

— Pourquoi donc ?

—C'est que vous ignorez l'état des choses; le voici. M'étant marié par raison et non par amour, j'avais le désir assez naturel d'alléger mes chaînes, de conserver, mari, mon indépendance de garçon ; en conséquence, j'avais adopté le système de l'appartement séparé.

— Système excellent !

— Absurde ! Vous l'allez voir. Mme d'Épernoz s'est si bien habituée à l'isolement auquel l'ont condamnée d'abord mes fantaisies de liberté, que tous les soirs son appartement se transforme en une citadelle fermée, verrouillée, barricadée, je crois, et dont je suis exclus.

— Quel enfantillage ? N'avez-vous pas vos droits?

— Mes droits! vous moquez-vous de moi ? Vous voudriez, sans doute, que je vinsse, avec renfort d'huissiers et le code à la main, signifier à ma femme de me donner accès dans le sanctuaire matrimonial ! Quand l'orage souffle, l'homme prudent ne s'y expose pas. Les impressions féminines sont passagères comme l'orage, et je vais attendre le beau temps à Fontainebleau.

— Vous partez, demanda George.

— Ce soir. J'ai une affaire là-bas qui me retiendra quelques jours, pendant lesquels la cruauté de Mme d'Épernoz s'adoucira, j'espère.

Le domestique de Sordeuil entra et remit une lettre à son maître. En jetant les yeux sur l'adresse, le marin éprouva une émotion si vive qu'il rougit; il se leva, s'approcha de la fenêtre, et lut ce peu de mots tracés d'une main qui avait tremblé en les écrivant :

— Je suis folle, mais je crois à votre honneur. Ce soir !

— Il a raison, se dit George, c'est le sang corse qui parle. En écrivant, elle a pensé à Javerval bien plus qu'à moi. Mais que m'importe ?

— A quoi rêvez-vous ? demanda d'Épernoz en riant ; voilà un billet doux qui vous émeut furieusement. Vous venez de rougir d'une façon tout à fait sentimentale.

Sordeuil cacha la lettre dans la poche de son gilet.

— Vous partez donc ce soir pour Fontainebleau ? reprit-il d'un air pensif.

— Oui. J'ai déjà annoncé chez moi mon départ. J'avais même conçu à cet égard un projet : mais ce serait un enfantillage.

— Quel projet ?

— Pendant mon absence, je suis sûr que Mme d'Épernoz, adoptant le pied de paix, se départira de ses précautions accoutumées ; le pont-levis restera baissé, la herse levée ; en un mot, la forteresse deviendra abordable. Je voulais donc, au lieu de partir réellement, revenir au moment où l'on m'aurait le moins attendu : cette nuit, par exemple. C'est presque aussi bête que le cheval de Troye, je le sais ; mais quand on est à la porte, on voudrait se métamorphoser en mouche afin d'entrer par la serrure. D'ailleurs, bien des circonstances seraient pour moi, la nuit, le mystère, la surprise.

Sordeuil resta quelque temps avant de répondre. Ses yeux fixes, les plis mobiles de son front, annonçaient une lutte intérieure, que termina une de ces résolutions violentes par lesquelles on joue sa vie sur un coup de dé.

— Votre projet, dit-il, me semble fort bien imaginé, et je ne comprends pas que vous hésitiez.

— Sérieusement ?

— Sérieusement.

— Vous ne trouvez pas que c'est du vieux mélodrame ?

— Toutes les femmes aiment ces coups de théâtre.

— Ces vrai, et puisque vous m'approuvez...

— Que risquez-vous ?

— Et puis, il y a là dedans un air d'aventure qui me plaît. Il me semble que je suis encore garçon. Clémence est bonne au fond ; ce matin, elle m'a traité sévèrement ; elle se le reprochera peut-être, et je veux saisir l'instant de la réaction. C'est décidé ; ce soir, j'imite Henri IV, je conquiers mon royaume. Ce sera toujours aussi amusant que de lire Klopstock avec Mme Javerval.

Le frivole jeune homme se leva, se mira dans la glace en rétablissant l'harmonie de sa coiffure, et reprit son chapeau.

— Je sors avec vous, dit Sordeuil, qui, en voyant approcher le dénouement du drame, voulut éviter un nouvel entretien avec Léopold.

Au bruit de la porte qui se fermait, l'étudiant s'élança de la chambre où il s'était caché, sortit à son tour, monta dans un fiacre, et suivit le cabriolet où son frère venait de s'asseoir à côté de d'Épernoz. Arrivé au boulevart, il s'assura que la voiture dont il épiait la marche tournait à gauche et continuait sa route derrière la Madeleine. Cessant alors sa poursuite, il se fit conduire dans la rue de Provence où demeurait Mme d'Épernoz.

Les dangers extraordinaires inspirent parfois aux caractères habituellement timides des décisions dont l'énergie égale la soudaineté. La confidence que venait de recevoir Léopold, et la conversation dont il n'avait entendu qu'une partie, l'électrisèrent en le foudroyant. Au milieu du chaos de son esprit, deux sentiments rivaux, l'attachement voisin du fanatisme qu'il portait à son frère depuis l'enfance, et le culte plus récent, mais non moins exalté, qu'il avait voué à Mme d'Épernoz, se dégagèrent lumineux comme deux phares qui, pendant une nuit d'orage, signalent aux marins la route à suivre et les écueils à éviter. Exagérant, selon l'usage des nobles cœurs, la faute involontaire qu'il avait commise en introduisant dans sa famille le séducteur de Blanche, il en conclut, pour lui-même, le devoir de la réparer, et de concilier cette expiation avec le dévouement dont son amour lui faisait une loi.

— Venger mon frère, sauver Clémence ! se dit-il en formulant sa résolution par cette devise, comparable aux cris d'armes qu'adoptaient les chevaliers pour marcher au combat. L'esprit calcule, le cœur improvise. Pressé par l'imminence du péril et sans prendre le temps de combiner les moyens d'atteindre son double but, le jeune homme se jeta plutôt qu'il n'entra dans la maison dont il n'avait franchi le seuil que bien peu de fois, et jamais sans une amoureuse terreur.

Mme d'Épernoz était assise dans son salon, seule et pensive; entre le devoir et la vengeance, son âme flottait comme une barque sans gouvernail, qu'une vague éloigne du rivage, dont une autre la rapproche parfois, et qui dans cette lutte inégale, dérive de plus en plus vers la pleine mer où l'attend la tempête. En entendant annoncer M. Trélan, elle se leva, jeta un regard

de courroux au domestique qui laissait troubler sa solitude et resta debout, l'œil sombre, le front hautain, le maintien glacial. A la vue de celle pour qui son cœur nourrissait une passion aussi riche de désirs que pauvre d'espérances, l'amour d'Olinde pour Sophronie, l'étudiant devint immobile à son tour. Il chercha son courage et ne le trouva plus. L'étrangeté de sa mission lui vint à l'esprit et la lui rendit formidable. Pour perdre une femme, il est des paroles banales, faciles à retenir et que tous les hommes savent de bonne heure ; pour la sauver, le vocabulaire est plus stérile, car c'est là une œuvre peu en usage. Troublé par l'accueil décourageant dont il se voyait l'objet et qui semblait lui demander la raison de cette visite importune, il balbutia quelques paroles sans suite ; puis, s'accrochant à une inspiration soudaine, comme l'homme qui se noie à la corde qu'on lui jette, tira de sa poche l'éventail qu'il avait pris chez son frère, et l'offrit en silence à Mme d'Épernoz. A cette vue, la jeune femme tressaillit comme si on lui eût présenté un poignard ; mais domptant aussitôt son émotion, elle fixa sur l'élève en droit un regard plein de pensées orageuses.

— Vous l'avez perdu au bal, dit Léopold à qui une généreuse délicatesse inspira ce mensonge ; je l'ai trouvé, madame, et je vous le rapporte.

Clémence prit l'éventail qu'elle avait oublié dans la main de Sordeuil, et l'ouvrant avec une affectation d'insouciance, qui lui coûta un effort surhumain :

— Je vous remercie, répondit-elle ; mais il était assez inutile que vous prissiez cette peine. Dans l'état où je le vois, il ne peut plus me servir.

— Il est brisé, reprit le jeune homme avec un triste sourire, brisé comme mon cœur.

— Voilà un propos de lendemain de bal. Ces jours-là on est toujours mélancolique. Moi-même je me sens maussade et souffrante. J'avais dit qu'on ne reçût personne.

A cette espèce de congé, Léopold rassembla toute son assurance.

— Un mot, de grâce, madame, répliqua-t-il, vous me renverrez ensuite. Mais je vous en conjure, écoutez-moi, et pardonnez à mon émotion l'inconvenance que vous trouverez peut-être dans mes paroles. Près de vous je me sens toujours troublé, mainte-

nant plus que jamais. Cependant j'aurais si besoin de courage ! Je donnerais ma vie pour ne pas vous déplaire, et je vais peut-être vous offenser.

— Alors je vous éviterai cette faute en ne vous écoutant pas, répondit Mme d'Épernoz empressée de se dérober à une conversation dont le sujet ne pouvait être qu'embarrassant pour elle.

— Vous craignez que je ne vous parle de mon amour, s'écria Trélan en s'exaltant à ses propres paroles, comme un soldat s'enivre à l'odeur de la poudre; rassurez-vous, madame, je ne vous dirai pas que je vous aime. Que vous importent mes rêves et mes souffrances? Je ne vous parlerai pas de moi, mais de vous, de vous seule, de vous pour qui je voudrais mourir.

Clémence s'approcha de la cheminée, et porta la main au cordon de la sonnette, geste puéril auquel, de son côté, l'étudiant répondit par une exagération d'écolier, en se jetant à genoux, car la jeunesse se complaît aux allures romanesques ainsi qu'aux poses dramatiques ; à vingt ans, un séducteur est aussi prodigue de génuflexions qu'une vieille dévote, et le cordon de la sonnette paraît d'un merveilleux secours à l'imagination effarouchable d'une femme vertueuse.

— Sortez, monsieur, dit Mme d'Épernoz, qui crut devoir corroborer de cette phrase de convention sa menaçante pantomime.

— Vous ne me comprenez pas, s'écria Léopold en étendant vers elle ses mains suppliantes. Je ne vous demande rien, madame, je ne vous dis pas : aimez-moi ! Votre cœur est un trône dont je suis indigne; mais un autre en est-il plus digne que moi ? Peut-être le croyez-vous, et je dois vous détromper. Ne me regardez pas ainsi, vos yeux m'ôtent la force de parler.

— Expliquez-vous, répondit la jeune femme avec un mélange d'impatience et de confusion.

— Vous êtes si belle ! continua l'amoureux de dix-huit ans d'une voix tremblante ; tous ceux qui vous voient vous aiment. Eh bien ! si, dans le nombre, il se trouvait un homme qui eût osé sortir de l'adoration silencieuse qu'on doit aux anges, ne l'écoutez pas, car ses paroles sont empoisonnées ; son amour est un abîme tapissé de fleurs, ne vous baissez pas pour les cueillir, le pied vous glisserait et la mort est au fond.

Ignorant qu'en certains cas les femmes pardonnent plus volon-

tiers une offense qu'un conseil, fort d'ailleurs de son intention héroïque, le naïf jeune homme allait poursuivre sa harangue, dont l'emphase trahissait des habitudes rhétoriciennes non encore effacées par l'usage du monde; Mme d'Épernoz l'arrêta court par un de ces sourires qui, si toutefois une comparaison anacréontique est permise aujourd'hui, sont aux lèvres d'une jolie femme ce qu'est l'épine à la rose.

— Je vous croyais élève en droit et non en théologie, dit-elle; mais votre attitude nuit à votre sermon. Un prédicateur ne se met pas à genoux; à défaut de chaire, prenez du moins ce fauteuil.

Navré par cette raillerie, Léopold se leva brusquement, et repoussant le siége que lui présentait une ironique politesse:

— Au nom du ciel, reprit-il, ne me traitez pas ainsi. Un affreux danger vous menace, il s'agit de votre réputation, de votre bonheur, de votre vie peut-être.

Clémence contempla l'étudiant d'un air étonné.

— Le sermon se change en énigme, dit-elle. Je n'ai pas plus d'intelligence pour l'une que de goût pour l'autre.

Trélan hésita quelques temps, comme si un violent combat se fût livré dans son esprit; enfin d'une voix entrecoupée:

— Est-il vrai, demanda-t-il, que vous aimiez M. de Sordeuil?

A cette question inouie, Mme d'Épernoz rougit et pâlit successivement; puis se redressant avec une majesté de reine, elle foudroya l'étudiant d'un superbe regard, et se dirigea vers la porte du salon. Au moment où elle l'ouvrait, son mari parut sur le seuil. Il y eut un instant de silence et d'immobilité. D'un regard scrutateur et défiant, d'Épernoz interrogea la figure et le maintien des deux autres personnages : l'émotion visible de Trélan qui paraissait cloué sur le tapis, lui inspira des appréhensions que dissipèrent en partie la contenance courroucée de la physionomie hautaine de Clémence. Se rangeant pour la laisser sortir sans lui adresser ni en recevoir une seule parole, il referma la porte, s'avança d'un air sérieux vers le visiteur désappointé, et lui fit subir de nouveau, de la tête aux pieds, un examen aussi minutieux que l'inspection à laquelle un sergent instructeur soumet une recrue; tout à coup un sourire aigre-doux desserra ses lèvres, et ses yeux restèrent fixés sur la jambe droite de Léopold.

— Monsieur Trélan, dit-il alors en accompagnant ses paroles

d'un regard persifleur, vous êtes jeune, et je vais vous donner un conseil. Une autre fois, lorsque vous voudrez vous prosterner aux pieds d'une femme, ce qui, entre nous, est d'un goût un peu suranné, choisissez mieux votre place. Sachez qu'on ne se met jamais à genoux près d'une table à ouvrage ; il en tombe toujours mille brimborions aussi traîtres que les bijoux indiscrets.

Machinalement le jeune homme porta les yeux sur son genou auquel s'étaient attachés plusieurs brins de laine de différentes couleurs, semblables à d'autres épars sur le tapis et à un ouvrage de femme posé sur la table ; cette vue achevant de le déconcerter, il resta la tête baissée au lieu de répondre ; d'Épernoz s'approcha de la cheminée, échauffa les semelles de ses bottes l'une auprès l'autre, siffla un motif de Rossini, et reprit d'un ton de plus en plus provoquant :

— Il est trois heures, n'allez-vous pas à l'école aujourd'hui ? Je vais présisément au faubourg Saint-Jacques ; si vous voulez, je vous mettrai devant votre classe. Il ne faut pas vous faire donner un pensum.

La première surprise passée, un éclair traversa l'esprit de Léopold.

Elle n'a pas voulu m'entendre, se dit-il ; et si je n'ôte pas tout prétexte à la vengeance de mon frère, elle est perdue ; il n'est qu'un seul moyen de la sauver, c'est de tuer cet homme.

Relevant alors ses yeux plus hardis à défier un adversaire qu'à supporter les regards d'une femme, il fit deux pas en avant, et d'une voix vibrante :

— Vous êtes un insolent, s'écria-t-il.

A son tour d'Épernoz demeura interdit. Une pareille provocation, adressée par tout autre qu'un enfant de dix-huit ans, se fût attirée un prompt châtiment ; mais avec un inférieur, toute querelle est embarrassante, car la vanité ne peut qu'en souffrir. L'âge de l'élève en droit impliquait une de ces inégalités devant lesquelles plutôt qu'en face d'un ennemi redoutable recule le courroux d'un homme d'honneur. Par respect pour lui-même, le mari se contint, et laissant tomber sur celui qui venait de l'insulter le regard de pitié qu'un lion pourrait jeter à un chevreuil belliqueux :

— Vos professeurs vous ont mal élevé, répondit-il ; si j'avais ici des verges, je réparerais leur négligence.

— De vous à moi, répliqua l'étudiant pâle de colère, il ne doit pas être question de verges, mais d'épées; et cela, quand vous voudrez.

— Vous mériteriez encore une férule pour ce propos, reprit d'Épernoz, dont le sang-froid railleur semblait s'accroître avec l'emportement de son interlocuteur; en vérité, votre éducation est tout à fait manquée. Apprenez, monsieur le bachelier, qu'on trompe un mari quand on peut, mais qu'on ne l'insulte jamais.

— Ce sont les lâches qui trompent. Si tel est votre usage, il ne sera pas le mien.

D'Épernoz se mordit les lèvres, comme un homme qui sent sa patience près de lui échapper. En remarquant ce symptôme, Trélan reprit d'un ton encore plus insultant :

— Je ne suis pas plus d'humeur à recevoir vos conseils qu'à supporter vos sottes plaisanteries sur mon âge. Il y a trop longtemps qu'elles me fatiguent; je vous déclare que je m'en trouve offensé et que vous m'en rendrez raison.

— Cela sera plus facile que de vous rendre la raison, dit l'homme du monde en riant au nez de l'écolier.

— L'heure, le lieu et les armes? demanda celui d'un ton solennel.

— L'heure! dès que vous aurez la barbe; le lieu...

— Si vous ne me répondez pas sérieusement, si vous ne fixez pas sur-le-champ une rencontre, je vous y forcerai malgré vous.

— Comment cela?

— En vous insultant publiquement.

— Il est complétement fou, se dit le mari; la peste soit du lycéen! me battre avec lui, c'est me couvrir de ridicule. D'un autre côté, il commence à m'échauffer les oreilles.

— J'attends votre réponse, dit Léopold immuable dans sa résolution; si vous m'en croyez, nous terminerons cela aujourd'hui même. Il n'est que trois heures, et il n'y a pas fort loin d'ici au bois de Boulogne.

— Aujourd'hui, cela est impossible; j'ai pour ce soir un engagement auquel je ne veux pas manquer.

— Demain alors.

— Demain soit, et allez au diable jusque-là, s'écria brusquement d'Épernoz, dont la patience était à bout. Demain matin, à neuf

heures, derrière la Muette; puisqu'il vous faut absolument une correction, je vous la donn rai, malgré mon peu de goût pour le rôle de frère fouetteur.

Léopold prit son chapeau, et se couvrant d'un air grave :

— A demain ! répondit-il, et songez qu'un de nous ne doit pas rentrer vivant à Paris.

Cette phrase dramatique prononcée, il salua d'un léger signe de tête son futur adversaire tout en le défiant du regard, et sortit du salon aussi fier que dut l'être David sur le point de combattre Goliath.

— Quel étrange original, s'écria d'Épernoz resté seul. Je le trouve aux genoux de ma femme, et à cause de cela, il veut me tuer! Je n'ai jamais été de cette force. Voilà un duel qui va me rendre la fable de tout Paris, quel qu'en soit le dénouement. Vainqueur, je passerai pour un occiseur d'innocents ; vaincu...... Parbleu! ceci serait par trop ridicule. Sur mon âme, je donnerais mon meilleur cheval pour que ce blanc-bec eût dix ans de plus.

— Clémence ! je vais donc me battre pour toi, disait de son côté le jeune étudiant en regagnant son hôtel dans un état d'exaltation difficile à décrire ; si je tue cet homme, je t'aurai sauvé l'honneur. Si je meurs, tu m'accorderas peut-être une larme. Quoi qu'il arrive, j'aurai rempli mon devoir. *Fais ce que dois, advienne que pourra !*

Ce soir-là, entre onze heures et minuit, un homme s'introduisit dans la maison de Mme d'Épernoz, par la porte du jardin dont le mur bordait la rue de Provence, à droite de la façade. Avec les voleurs et les architectes, les amants sont, sans contredit, les personnes qui se rendent le mieux compte de la distribution d'un logis. Le visiteur nocturne appartenait sans doute à une de ces trois classes, car, malgré l'obscurité, il se dirigea sans hésitation à travers les bosquets chargés de givre et sortit de ce labyrinthe en homme qui avait fait une étude approfondie des localités. L'appartement de Mme d'Épernoz était au premier étage et communiquait avec le jardin par un escalier dérobé ; arrivé devant la porte de cet escalier, le mystérieux personnage tira une seconde clef de sa poche et essaya d'ouvrir ; un verrou rendit ses efforts inutiles. La contrariété que lui fit éprouver cet obstacle inattendu se trahit par plusieurs secousses imprimées à la porte, et dont la

violence croissante eût fini par jeter l'alarme dans la maison, si un nouvel incident n'y eût mis fin.

Au premier bruit qu'au milieu du silence de la nuit distingua son oreille depuis longtemps attentive, Mme d'Épernoz sortit de sa chambre d'un pas chancelant, et ouvrit la fenêtre de l'escalier dont l'obscurité la protégeait. Se penchant en dehors avec précaution, elle jeta au visiteur impatienté un geste énergique qui lui ordonnait de se retirer; au lieu d'obéir, celui-ci calcula d'un regard rapide la distance qui le séparait de la fenêtre et les moyens d'y atteindre. De ce côté la façade, que surmontait une terrasse à l'italienne, était garnie d'une treille, dont la vigne, effeuillée par l'hiver, laissait à jour les échelons perpendiculaires. Appelant à l'aide son adresse de marin, Sordeuil, car c'était lui, s'élança comme s'il eût gravi l'échelle du grand mât, et avant que Clémence fût sortie de la stupeur où l'avait jetée ce mouvement, il se trouva près d'elle.

— Vous me faites horreur, s'écria la jeune femme en se jetant dans la chambre à coucher, mais pas assez promptement pour pouvoir en fermer la porte. George s'y précipita sur ses pas; maître de la place, il resta immobile et silencieux, parcourant d'un œil sombre le théâtre où devait s'accomplir sa vengeance. Mme d'Épernoz s'était laissée tomber sur un fauteuil, muette de son côté, et haletante d'émotion.

— Personne ne vous a vu? demanda-t-elle enfin d'une voix entre coupée.

— Personne, répondit Sordeuil.

— Vous en êtes bien sûr? tous les domestiques ne doivent pas êtrecouchés.

— Personne, vous dis-je.

— Vous allez partir; je vous ouvrirai la porte de l'escalier, reprit-elle, après un instant de silence; vous m'obéirez, n'est-ce pas?

— J'obéis à votre lettre, dit George d'un ton froid.

— Avais-je ma tête en l'écrivant? N'auriez-vous pas dû comprendre le sentiment qui l'a dictée?

— La vengeance, je le sais, et non point l'amour? répondit Sordeuil.

Ce doute et la manière ironique dont il fut exprimé allèrent plus avant au cœur de la jeune femme que ne l'eussent fait en ce

moment les paroles les plus tendres, les protestations les plus ardentes. Levant sur son amant un long regard plein de reproches, elle le contempla quelque temps en silence. La contrainte qu'elle remarqua dans son attitude, l'agitation contenue qui lui parut avoir altéré ses traits, une foule d'autres symptômes attribués par elle à la passion dont elle se croyait l'objet, firent tomber pièce à pièce l'armure sévère dont l'avait couverte une dernière réaction de vertu. Soumise à l'instinct d'un sexe fort habile à résister en face d'une agression puissante, mais parfois, lorsqu'on ne l'attaque pas, tenté de se moins bien défendre, elle accorda au sourire amer de George ce qu'elle eût refusé peut-être à ses prières et à ses larmes.

— Ingrat, dit-elle, que vous ai-je fait pour mériter des paroles si cruelles? Je veux que vous emportiez d'ici un remords de les avoir prononcées.

Prenant alors, dans son secrétaire, un coffret d'ébène, elle l'ouvrit, en tira un médaillon et le lui offrit.

— Votre portrait! s'écria George.

— Maintenant, croirez-vous? demanda-t-elle en accompagnant ces paroles d'un sourire qui doublait le prix du présent.

Avant de répondre, Sordeuil contempla longtemps l'image qu'il avait sous les yeux, mais sans manifester aucun des transports qu'eût fait éclater un amant véritable. Laissant enfin tomber sa main par un geste morne, il leva sur Clémence un regard plein de tristesse.

— M'aimez-vous? demanda-t-il.

—C'est à vous de me dire que vous m'aimez, répondit-elle avec une bouderie enfantine; vous ne songez seulement pas à me remercier. Qu'avez-vous donc aujourd'hui? Votre air est sombre, votre voix émue. Vous est-il arrivé quelque chose?

— Non.

— Alors, pourquoi ne me dites-vous rien? Parlez-moi. Ne sentez-vous pas que j'ai besoin de vous entendre, que j'ai besoin de paroles douces et tendres qui chassent la fièvre à laquelle je suis en proie depuis hier.

— Caprice de femme, répondit George; hier encore, lorsque je vous adressais ces paroles de tendresse que vous me demandez aujourd'hui, ne m'avez-vous pas imposé silence?

— Caprice, dites-vous; ô non, mais besoin de mon cœur.

— Mme Javerval m'ôte le droit de m'enorgueillir d'un pareil aveu, reprit le mari de Blanche en redoublant d'ironie pour s'endurcir contre une émotion involontaire.

— Vous doutez de mon amour, et c'est là ce qui répand un nuage sur votre front, répondit Clémence, entraînée par l'ardeur italienne qu'elle avait héritée de sa mère ; peut-être vous ai-je donné le droit d'être incrédule, en vous avouant trop tard ma faiblesse. Mais qu'était-il besoin de paroles ? N'aviez-vous pas deviné mes yeux lorsque ma bouche était encore muette ? Maintenant, j'ai perdu jusqu'à la force de me taire. Cette passion dont vous m'avez poursuivie sans relâche, à la fin s'est imprimée dans mon âme; elle est devenue à la fois mon bonheur et mon supplice. Toute ma vie est là. Le reste n'est plus pour moi qu'un rêve insipide ou odieux, et je m'y livre sans lutter davantage, le sort le plus affreux dût-il en être le terme.

En face de cet amour abandonné, Sordeuil éprouva le sentiment poignant qu'inspirèrent à Tyrrel les enfants d'Édouard, doucement endormis en attendant la mort.

— Le sort le plus affreux, répéta-t-il d'une voix altérée ; oui, c'est souvent ainsi que cela finit.

— Pourquoi ce pressentiment? reprit Mme d'Épernoz avec énergie, car la faiblesse apparente des hommes inspire toujours aux femmes un redoublement de courage; que craignez-vous? Si quelque infortune plane sur nous, c'est moi seule qu'elle doit atteindre. Vous n'avez risqué en m'aimant ni votre avenir ni votre honneur.

— Mon honneur !... peut-être ! s'écria George, dont la générosité naturelle, peu à peu réveillée, dissipait l'enivrement d'une vengeance sauvage.

— Ne blasphémez pas, reprit la jeune femme; et d'un geste doucement impérieux elle lui imposa silence. Devant le regard plein d'amour qui cherchait le sien, Sordeuil baissa les yeux.

— Assassiner une femme ! se dit-il. Puis, relevant brusquement la tête :

— Clémence, reprit-il, si je vous avais trompée ?

— Trompée ! dit-elle en le regardant sans le comprendre.

— Si je ne vous aimais pas ?

Mme d'Épernoz ne répondit que par un orgueilleux sourire qui

attestait la perfection avec laquelle le faux amant avait joué son rôle jusqu'à ce jour.

— Si je voulais vous perdre? continua celui-ci avec une sinistre énergie ; si j'avais médité votre déshonneur, votre mort peut-être ?

Clémence sourit de nouveau ; mais cette fois ce fut avec la finesse railleuse d'un enfant soumis à une épreuve dont il n'est pas la dupe. Joignant les mains et ployant un genou, tandis que son charmant visage affectait la résignation d'un martyr :

— Me voici prête, dit-elle, tuez-moi !

— C'est la vie et non la mort qui est dans ces paroles, lui dit George avec une émotion extrême... Puis, après avoir écouté un instant : N'entendez-vous pas du bruit? demanda-t-il.

Mme d'Épernoz se redressa.

— On ouvre la porte du salon, dit-elle, tout à coup frappée de terreur.

— C'est votre mari.

— Mon mari! je suis perdue, répondit la jeune femme foudroyée.

George lui prit la main et l'étreignit fortement dans la sienne.

— Enfant, lui dit-il tout bas, ne crains rien ; ton amour t'a sauvée.

S'élançant ensuite d'un pas léger comme celui d'une ombre, il sortit de la chambre à coucher dont il referma la porte sans bruit, descendit par la fenêtre de l'escalier, aussi rapidement qu'il y était monté, et disparut un instant après à travers les arbres du jardin.

— Léopold a raison, se dit-il en rentrant chez lui ; pour tuer une femme qu'on n'aime pas, il faut le courage d'un lâche, et celui-là me manque.

Sordeuil passa le reste de la nuit à mettre ordre à ses affaires ; il écrivit une lettre pour son frère, y renferma son testament, et joignit à ce paquet le portrait de Clémence.

— Si je meurs, il le lui rendra, pensa-t-il.

Calmé par cette généreuse résolution, il dormit plusieurs heures d'un sommeil paisible qu'il n'avait pas goûté depuis dix mois. La matinée était avancée lorsqu'il se leva; sa première pensée fut d'ouvrir la fenêtre de sa chambre. Le ciel était pur, l'air vif et piquant ; les arbres de l'avenue des Champs-Élysées, chargés

d'une neige cristallisée sur laquelle s'épanouissaient les rayons sans chaleur du soleil de janvier, s'allongeaient à droite et à gauche, semblables aux files immobiles d'une procession de fantômes gigantesques.

— Un beau jour pour se battre, se dit George ; mais la terre sera froide pour celui qui mourra.

En ce moment un fiacre, qui venait fort lentement de la barrière de l'Étoile, s'arrêta en face de la maison. Un homme en descendit aussitôt et traversa la contre-allée d'un pas rapide. A sa vue, Sordeuil ne put retenir une exclamation de joie.

— D'Épernoz! s'écria-t-il, le ciel est juste, puisqu'il me l'envoie. Et il se précipita au devant de lui, plus empressé qu'un père qui, après dix ans d'absence, retrouve son enfant. Les deux hommes se rencontrèrent sur l'escalier.

— Je viens vous demander un service, dit d'Épernoz dont les vêtements paraissaient en désordre tandis que sa figure portait les traces d'une vive agitation.

— J'ai aussi quelque chose à vous demander, répondit George en le dévorant du regard.

— Tout ce que vous voudrez ; mais écoutez-moi d'abord. Je viens de me battre.

— Vous battre! s'écria le mari de Blanche d'une voix tonnante, vous battre! mais vous n'êtes pas blessé, j'espère?

Avec une sanguinaire sollicitude il ouvrit la redingote de celui qu'il regardait comme sa proie légitime, et frissonna de fureur à la vue de quelques gouttes de sang dont le gilet était tacheté.

— Merci de votre intérêt, répondit d'Épernoz ; non, je ne suis pas blessé ; c'est le sang de mon adversaire que vous voyez. Il est en bas dans un fiacre. Le mouvement de la voiture lui a fait perdre connaissance, et, comme il y aurait du danger à le transporter jusqu'à la rue Saint-Jacques, j'ai pensé que vous voudriez bien le recevoir chez vous.

— La rue Saint-Jacques...

— Oui, c'est là qu'il demeure ; c'est ce petit jeune homme dont je vous parlais hier, Léopold Trélan.

— Mon frère! s'écria George qui jeta ce cri comme rugit un lion. Attendez-moi là ; dans un moment je suis à vous.

Sans laisser à d'Épernoz le temps de sortir de la stupeur où l'avait plongé cette foudroyante révélation, il le poussa violemment

dans l'appartement et l'y enferma. Il se précipita ensuite dans l'escalier et courut jusqu'au fiacre dont il ouvrit la portière d'une main tremblante. Sur la banquette du fond, Léopold était couché à demi, soutenu par l'étudiant qui lui avait servi de témoin ; le manteau dont il était enveloppé ne laissait apercevoir qu'une figure pâle dont les yeux, quoique fermés, révélaient, par la tension douloureuse des paupières, une muette et cruelle souffrance. Sur le devant de la voiture, M. Javerval, plus pâle encore que le blessé, se tenait immobile, une boite à pistolets sur les genoux et une paire d'épées entre les jambes.

— Ah ! monsieur de Sordeuil, quel malheur ! dit le gros banquier en jetant un regard de compassion sur l'étudiant évanoui; un enfant de dix-huit ans !

Sans répondre, George, aidé de l'autre témoin, enleva son frère du fiacre, le transporta chez lui, et le coucha dans son lit. La fermeté du marin, familiarisé de bonne heure avec les scènes de sang, domina les émotions de la tendresse fraternelle. Tous les soins que réclamait l'état de Léopold lui furent prodigués avant tout. Un médecin, appelé aussitôt, posa sur la plaie le premier appareil, déclara que la blessure, quoique grave, n'était pas mortelle, et qu'il répondait de la vie du blessé. En entendant cet arrêt, Sordeuil respira fortement, et retenant par le bras le médecin près de sortir :

— Un moment, monsieur, lui dit-il, nous aurons encore besoin de votre ministère.

Revenu de sa première surprise, d'Épernoz avait appelé à son aide l'audace habituelle de son caractère; négligemment assis dans un fauteuil, tandis que tous les autres acteurs de cette scène s'empressaient autour de Léopold, il affectait la pose d'un homme qui s'attend à tout et ne craint rien. En voyant s'avancer vers lui le frère de celui qu'il venait de blesser ; il se leva d'un air calme. La contenance de George fut également froide et grave comme il convient à un homme prêt à jouer sa vie contre celle d un mortel ennemi.

— Je suis le frère de Léopold et le mari de Blanche, dit-il d'une voix basse et ferme, me comprenez-vous ?

— Parfaitement, répondit d'Épernoz en souriant ironiquement ; je suis à vos ordres.

George revint sur ses pas, et s'adressant à l'étudiant en droit

assis auprès du lit où son ami restait couché sans connaissance.

— Vous avez servi de témoin à M. Trélan, lui dit-il, voudrez-vous bien me faire le même honneur ?

— Et vous, mon cher Javerval, dit à son tour d'Épernoz, il faut vous résigner à laisser refroidir votre déjeuner.

— Encore un duel! s'écria le gros banquier en devenant verdâtre de blafard qu'il était.

— Restez près de votre blessé, dit George au médecin, nous vous appellerons lorsqu'il en sera temps. — Et d'un ton aussi calme que l'est celui d'un maître de maison faisant les honneurs de chez lui :

— Messieurs, dit-il, passons au salon.

Les observations de M. Javerval et celles du jeune étudiant furent arrêtées par une brève parole de d'Épernoz.

— Il n'est ni explications, ni arrangement possible, leur dit-il; c'est un duel à mort ! Autant vaut rester ici que retourner au bois.

Pendant ce temps, Sordeuil avait rangé lui-même les meubles qui eussent pu gêner le combat. Le salon prêt comme pour un bal, il y fit entrer son adversaire. Tous deux ôtèrent leur habit et prirent les épées, entre lesquelles George choisit celle dont son frère s'était servi. Les témoins restèrent debout aux deux portes de la chambre, le champ-clos improvisé se trouvant trop petit pour les admettre sans danger pour eux.

Le combat fut court, mais terrible; à la quatrième passe, d'Épernoz, malgré son adresse, reçut un coup furieux, qui le perça de part en part, et l'étendit roide sur le parquet. Au bruit que fit son corps en tombant, le médecin quitta le chevet de Léopold et accourut. Après avoir inspecté la plaie et suivi la direction de l'épée, il leva les yeux vers les témoins, mais sans exprimer son opinion à haute voix. A la vue du léger frémissement d'épaules qui accompagna cette muette et sinistre déclaration, d'Épernoz fit un effort, et se souleva en s'appuyant sur le tapis,

— Blessé à mort, n'est-ce pas? dit-il d'une voix assez ferme, le coup a traversé les poumons, et avant un quart-d'heure je serai étouffé; j'espère que le lycéen aura meilleure chance que moi.

— Non, mon cher ami, vous ne mourrez pas, lui dit le ban-

quier en se baissant pour le soutenir, tandis qu'il essuyait deux larmes qui coulaient le long de sa large figure effarée.

— C'est vous, Javerval, reprit le blessé, dont la voix sifflante annonçait l'épanchement intérieur du sang, je vous aurai fait déjeuner bien tard; je vous en demande pardon. Ah! vous avez mis aujourd'hui votre émeraude! Mme Javerval sera ce soir aux Français; ayez la bonté de lui expliquer la raison qui m'empêchera d'y aller; vous êtes témoin qu'il y a impossibilité absolue, et que je n'y mets pas de mauvaise volonté.

—Je n'y manquerai pas, répondit le gros banquier, trop attendri pour chercher à comprendre ce qu'on lui disait.

D'Épernoz garda quelque temps le silence pour reprendre sa respiration, de plus en plus pénible; promenant ensuite tout autour de lui un regard à demi fermé qu'il arrêta sur George, et se drapant, pour mourir, dans la fatuité des gladiateurs de Rome.

—Quant à vous, monsieur de Sordeuil, dit-il, ou bien monsieur Trélan, si vous le préférez, je ne peux pas vous charger de mes commissions pour Blanche; c'est à moi de prendre les vôtres au contraire, puisqu'il paraît que la farce est jouée, comme disait je ne sais quel empereur.

A ce dernier outrage que lui jetait cette agonie de roué, George s'élança vers la table où il avait enfermé son testament, déchira le papier qui enveloppait le portrait de Clémence, et venant s'agenouiller à côté du mourant, lui mit le médaillon sous les yeux. Cette vision produisit l'effet d'un choc électrique. Un dernier éclair étincela dans les yeux de d'Épernoz, qui, se tordant comme un serpent blessé, voulut s'élancer sur son ennemi; mais la vie l'abandonna dans cet effort suprême, et il retomba sur le parquet pour ne plus se relever. George était vengé!

CHARLES DE BERNARD.

UNE

SOCIÉTÉ DE TEMPÉRANCE.

Il me semble avoir lu dans un livre que les Petites-Maisons étaient de grandes maisons, où l'on renfermait des fous, pour prouver que ceux qui étaient dehors ne l'étaient pas. Un poëte sans nom a dit :

Le monde est plein de fous, et qui n'en veut pas voir
Doit rester dans sa chambre et casser son miroir.

Il résulte de ces deux citations que la folie n'est pas circonscrite dans les étroites limites des Charenton et des Bedlam, et qu'elle court les rues, comme l'esprit. A la vérité, cette sorte de folie, qui jouit de ses droits civils, n'est pas dangereuse; on ne la garrotte pas; on ne lui donne pas l'immersion des douches; elle prend des bains, à domicile ou sur place, comme tout le monde; elle fréquente les spectacles; elle est bonne mère ou bon père de famille; elle soigne ses affaires, et sait admirablement combien il faut de pièces de cent sols pour représenter cent francs. Nous sommes entourés de cette folie, et cela ne nous gêne point; nous vivons sans nous en apercevoir.

Quelquefois cette folie, qui se promène à l'air libre, est une folie grave; de loin, on la prendrait pour la raison; celle-là est d'origine anglaise. Nos voisins les insulaires ne font rien comme les autres hommes; quand ils sont sages, on les prendrait pour des insensés; quand ils sont fous, on les croirait sages. Les An-

glais ont perfectionné la folie, ils l'ont divisée en sections et subdivisée à l'infini. Ils ont les *lackistes*, qui passent leur vie au bord des lacs, pour méditer sur l'âme et prendre des rhumatismes; ils ont les *touristes*, qui rendent des visites, en gants jaunes, à toutes les ruines et à tous les lézards de l'Italie, en pleurant sur la décadence des empires et du thé vert; ils ont les *clubistes*, qui bâtissent des palais avec de belles colonnes de Pœstum, où ils passent leurs jours et leurs nuits à compter les lettres du *Morning-Chronicle*, pendant que de belles et blondes épouses bâillent à toutes les vitres de *Regent-Street* et de *Pall-Mall*. Que n'ont-ils pas encore! Chaque jour une nouvelle secte surgit et meurt: celle que je viens de voir à Liverpool, et qui est de fraîche date, mérite un rapport particulier que j'adresse à M. Esquirol: c'est la Société de tempérance.

Depuis quelques jours, je voyais passer sur les trottoirs de *Church-Street*, un homme-affiche, dont le pas était mélancolique et le maintien voûté d'ennui. On lui avait donné un demi-shelling pour promener dans Liverpool un placard que personne ne lisait, excepté moi. Je le lisais toujours, je l'apprenais par cœur; aussi, dès que le porteur reconnaissant m'apercevait, il s'arrêtait pour me donner toute facilité de lecture. Sa station d'habitude était au coin de *Tarlton-Street*. Je ne veux pas donner ici le contenu de cet immense placard; je dirai seulement qu'il annonçait, en titre, le *troisième anniversaire et le festival de la société de totale abstinence de Liverpool*. Je croyais que la société, pour donner signe de vie à l'univers, se contentait de célébrer, à peu de frais, avec une affiche portative, son glorieux anniversaire; je me trompais: l'anniversaire fut célébré par une procession, un *meeting*, une foule de discours intempérants, et deux banquets.

Un matin, à onze heures, le 18 juillet, je crois, je fus attiré, vers *Duke-Street*, par un grand fracas de musique militaire. J'aime la musique anglaise à la folie. Chaque exécutant joue avec une indépendance qui fait mon bonheur; il travaille pour lui et s'inquiète peu de ses voisins; un orchestre anglais se compose d'une multitude de solos, qui n'ont pas cette monotonie d'ensemble qu'on veut bien admirer à l'Opéra et aux Italiens. Au fait, un artiste anglais n'a pas abdiqué ses droits de citoyen; en prenant une clarinette ou un cor, il est libre de jouer à sa fantaisie et de

secouer le despotisme d'un chef d'orchestre; toute tyrannie lui est intolérable. Un orchestre, chez eux, est comme une chambre d'harmonie représentative, où chaque membre conserve ses franchises et dépose ce qu'il lui plaît dans l'urne des notes. Certes, cette liberté symphonique a souvent des inconvénients assez graves pour les auditeurs; mais les auditeurs sont libres aussi de ne pas écouter. Lorsqu'un opéra français est joué chez eux, on reconnaît presque toujours les airs aux paroles; c'est suffisant. La *bande d'harmonie* qui descendait de *Duke-Street*, à Liverpool, le 18 juillet, et qui fixa mon attention, jouait un air au fond duquel, après de mûres réflexions, je crus découvrir *le jeu, le vin, les belles,* de *Robert-le-Diable.* Ce chœur exécuté, en place publique, par quarante musiciens, guidait les pas de la procession de la Société de tempérance.

Je comptai trois cents sociétaires, les enfants compris. La procession était divisée par classes. En tête marchaient les gens comme il faut; ceux-là portaient des habits noirs, des gilets jaunes à boutons dorés, et des cravates blanches laborieusement attachées. Ils tenaient à la main un long cierge de bois blanc, très effilé par le haut. Au centre marchait la partie plébéienne; elle était composée de marins et d'ouvriers. Les enfants fermaient la marche. Tous portaient au cou, en sautoir, un large ruban blanc, sur lequel ces mots étaient brodés: *Total abstinence society.* La procession se jalonnait d'une grande quantité de drapeaux ou bannières de toutes formes et de toutes couleurs. La première bannière donnait l'adresse de la société; elle annonçait aux passants que la Tempérance logeait *Jordan-Street* à Liverpool. Sur la seconde bannière, un peintre avait essayé de dessiner une étoile avec beaucoup de rayons jaunes, surmontée de cette inscription: *The Star of abstinence* (l'étoile de l'abstinence). Des drapeaux insignifiants venaient ensuite; il y en avait d'énormes, et ceux qui les arboraient sur le flanc droit avaient la figure décomposée par la sueur. La bannière, *palladium* de la société, s'avançait entourée d'une espèce de bataillon sacré, armé de longs glaives de bois, bordés de papier blanc. L'étoffe de ce *palladium* est bleue; un peintre anonyme et complétement étranger à la peinture a retracé sur l'étoffe la pensée secrète de la société: c'est un symbole en hiéroglyphes. La devise court dans un ruban; deux mots simples: *Domestic comfort.* A gauche est une forme jaune, repré-

sentant, je crois, un homme en habit bleu; cette chose tient un petit drapeau, où brille ce mot : *Sobriety*. A droite est une autre forme rouge, qui pourrait bien avoir été une femme dans l'intention primitive de l'auteur ; cet objet vague porte une banderolle avec ce mot significatif : *Honesty*. L'homme et la femme ont été d'ailleurs assez suffisamment indiqués par ces attributs respectifs de leur sexe, sans qu'il ait été obligatoire, pour le peintre, de dessiner des figures humaines avec un luxe inutile de fidélité anatomique. Il faut de la tempérance dans tout. Malheureux les peuples dont les artistes peignent un homme et une femme d'après nature ! Voyez ! où en sont les Grecs pour avoir fait leurs Apollon et leurs Vénus ! Les armoiries de la société sont peintes, au milieu, toujours par les mêmes procédés ; elles sont divisées en quatre tableaux. Le premier veut représenter un laboureur doré qui ensemence un champ également doré. Le second est rempli par une corne d'abondance versant des trésors ; il y a une phrase qui explique cette figure, aussi je n'ai pas hésité d'en donner le sens. Le troisième tableau représente une campagne heureuse avec des épis ; le quatrième, une ruche d'or sans abeilles; le peintre a reculé devant les abeilles. C'est le peintre lui-même qui porte cette bannière. Personne, au reste, ne peut lui disputer cet honneur. Je le félicitai sur son talent, et le priai de me permettre de prendre une copie de son ouvrage. Il me remercia avec une grande modestie, et m'envoya, le soir, sa bannière dans un fourreau de popeline. J'ai eu le bonheur de la posséder une nuit. Cet artiste se nomme Withead ; il est brasseur.

Deux guéridons bleus terminaient la marche. On y lisait, dans des couronnes de houblon, ces deux devises : *May god prosper total abstinence ;—Sobriety brings peace and domestic comfort*. Une cinquantaine d'enfants, vêtus de bleu, entouraient ces deux guéridons, et mangeaient des tartines au beurre pour se former de bonne heure à la sobriété.

Je me mêlai à la procession comme un sociétaire, et je la suivis. Elle monta la rue escarpée du Ranelagh, toujours la musique jouant : *le vin, le jeu, les belles*. Elle longea *Lime-Street*, et descendit à *Clayton-Square*, où elle fit une station. Là, je m'attendais à un *meeting* en plein air. Les porte-drapeaux essuyèrent leur front ; les musiciens mirent leurs instruments sous le bras, et les sociétaires regardèrent aux croisées du *Square* pour

voir s'ils faisaient sensation. Personne ne prenait garde à eux; les croisées ne daignèrent pas se hisser : il n'y avait que moi de spectateur. La musique reçut ordre de jouer ; ils firent un fracas horrible, mais sans idée arrêtée d'exécuter un air plutôt qu'un autre; chaque musicien improvisa sa partie ; c'était à briser les vitres, mais les vitres anglaises sont à l'épreuve de tout. Ces cas de symphonie dévorante sont prévus. L'orchestre, poussé à bout, ralentit sa verve; insensiblement les musiciens s'arrêtèrent; deux ou trois tinrent bon quelque temps encore, comme pour faire rougir leurs confrères d'avoir défectionné. La grosse caisse fut héroïque; elle ne cessa qu'après tous, mais percée à jour par un véritable suicide instrumental. La station dura une heure sur *Clayton-Square*. Un des chefs tempérants fit servir des rafraîchissements, de l'*ale* simple, du *soda-water* et du *gingen-beer* aux musiciens. La procession elle-même, prenant excuse de la chaleur du jour, se servit ensuite, et consomma silencieusement quelques centaines de pintes d'*hafnaf* et de *porto*. Après, on se remit en marche ; les musiciens chancelaient.

On se dirigea vers *Jordan-Street*, quartier général de la société. Chemin faisant, on avait fait quelques recrues; le but de la procession était de rallier à la bannière de la Tempérance tous les passants qui, frappés de l'éclat de cette pompe publique, se laisseraient entraîner à un culte si séduisant. Le président disait au vice-président : Ça va bien ! très-bien ! c'est beau ! c'est très-beau ! c'est bon ! c'est très-bon ! le vice-président faisait écho. Les autres sociétaires marchaient à l'aventure, et d'un air indifférent à tout ; les marins riaient sous cape, et les enfants jouaient avec les franges des guéridons.

Nous entrâmes dans la grande salle du *meeting* à *Jordan-Street*. Au même instant défilait une procession tory de *meeting* électoral; celle-là marchait au son de trois musiques; où prennent-ils tant de musiciens, les Anglais? Il n'y en a pas un seul chez eux. Cette triple *bande d'harmonie* entraînait mille électeurs vers Adelphi. Vingt bannières flottaient sur cette colonne conservatrice; elles criaient en lettres d'or, sur un fond d'étoffe rouge: *Church and queen! — houra for the queen and for the people! — queen and people!* Elles emportaient, dans leurs plis soyeux, des bibles et des couronnes peintes, et donnaient un peu de fraîcheur à tous ces fronts inondés de la sueur du fana-

tisme politique, et du mois de juillet. Oh ! avec quel dédain d'amère philosophie les sociétaires de la Tempérance regardèrent ce club ambulant ! avec quel orgueil ils élevèrent leurs bannières du *star*, du *domestic comfort* et des couronnes de houblon, au-dessus des drapeaux tories ! Le président secoua la tête d'un air de compassion, comme un sage revenu des erreurs du monde, et qui déplore les folies qui passent sous ses yeux. La procession tory n'honora pas d'un seul regard la Société de Tempérance, et ses trois musiques firent trembler *Jordan-Street* jusque dans ses veines de gaz.

L'heure du mystère était sonnée ; le *meeting* de la Tempérance fut ouvert par une explosion d'orchestre. Le président parut à la tribune, essuya son front, se demanda la parole et se l'accorda. C'était un homme fort jeune, contre l'usage des présidents ; il portait, sur sa figure fraîche et rose, les indices des passions vaincues ou absentes ; son front rayonnait de béatitude ; ses lèvres n'avaient pas une flétrissure, son œil se baignait mollement dans un azur tranquille; on aurait cru voir saint Bruno en gilet blanc et en frac noir. « Frères, dit-il, voici la quatrième fois que nous nous assemblons pour faire fleurir la société, à l'ombre fécondante du *meeting*. Je suis heureux de vous annoncer que la société prend chaque jour un accroissement sensible. En ce moment, nous sommes quatre cents sociétaires, à Liverpool, qui nous abstenons de tout ce qui déshonore l'homme et le rend semblable aux animaux. Vous avez vu combien notre procession a fait rougir d'eux-mêmes tous ces hommes profanes qui persévèrent dans le bourbier de l'intempérance : ils se sont dérobés aux regards des purs ; ils se sont cachés profondément dans leurs maisons ; ils se rendent justice. Le repentir les amènera bientôt sous le drapeau de l'étoile de totale abstinence. Maintenant, approchez, ô vous qui avez demandé une place au banquet des sobres, approchez, mes nouveaux frères, et répondez. »

Quatre novices sortirent des rangs, et s'assirent sur la banquette de réception. Voici l'interrogatoire qu'ils subirent; on m'en a donné copie littéralement. C'est le plus âgé qui répondait aux questions.

Le Président. — Récipiendaire, que venez-vous faire ici ?

Le Récipiendaire. — Je viens vous demander asile contre le démon de l'intempérance, afin que ma chair reste pure, et que mes pieds soient fermes dans le sentier.

Le Président. — Que pensez-vous du *gingen-beer?*

Le Récipiendaire. — Je pense que cette liqueur, composée de gingembre et de houblon, est indigne du palais de l'homme, et qu'elle souille l'esprit.

Le Président. — Que pensez-vous de l'*ale?*

Le Récipiendaire.—L'*ale* simple est une liqueur qui cache son venin sous une apparence de douceur; l'*ale* double est du poison, clair comme le jour. La première est un assassin hypocrite, la seconde un assassin effronté.

Le Président. Quelle est votre opinion sur le *porter?*

Le Récipiendaire. — Tous les *porter* sont ennemis de la raison; le *wit-bread* est un filou qui se met un masque d'écume pour vous voler la sagesse; le *luxton* est un tison ardent qui brûle la racine des cheveux; je ferai une exception en faveur du *barclay-perkins.....*

— Point d'exception! s'écrièrent les brasseurs ruinés de la société.

Le Président. — Récipiendaire, vous avez blessé les sentiments de la société; j'appelle la sagesse sur votre front. Vous rétracterez votre opinion sur le *barclay-perkins.*

Le Récipiendaire. — Je la rétracte.

Le Président. — Très-bien. Dites-nous ce que vous pensez du *sherry* et du *porto?*

Le Récipiendaire. — Ce sont des monstres qui nous attendent dans le coupe-gorge du dessert pour séparer notre tête de notre corps.

Le Président. — Que pensez vous de l'eau pure?

Le Récipiendaire. — L'eau pure vient du ciel; l'eau de *Mersey* rajeunit le corps; l'eau de *Lee* est le bain de l'âme, les anges ne boivent que de l'eau.

Le Président. — Êtes-vous prêt à sacrifier nos ennemis sur l'autel de la Tempérance.

Le Récipiendaire. — Nous sommes prêts.

On apporta sur un plateau des vases de différentes formes, contenant de l'ale, du porter, du sherry, du porto; le président

étendit les mains sur ces coupables et les anathématisa ; un cri d'horreur retentit dans la salle : sur un signe du président, le récipiendaire brisa les vases sur le parquet, avec une muette indignation. Ce fut un beau tableau.

On s'assit ensuite dans la pièce voisine, autour d'une table de cinquante converts. Deux cents convives environ figuraient comme comparses à ce banquet ; ils s'abstinrent totalement, et veillèrent aux drapeaux. Ceux qui avaient l'honneur de manger, mangèrent pour leurs frères spectateurs. Au dessert, on servit du *claret* et du *soda-water*. On porta vingt toasts à l'abstinence, et autant à la sobriété. Au dernier toast, les convives s'endormirent sous la nappe, et les musiciens achevèrent les flacons.

Il est impossible de prendre ces comédies au sérieux ; j'ai connu pourtant des philosophes qui voyaient, dans l'établissement de ces sociétés de totale abstinence, une foule de félicités promises à l'avenir du peuple. Je ne connais pas de sociétés américaines de tempérance ; je ne puis parler que de la procession et du *meeting* de Liverpool : si les autres sociétés ressemblent à celle-là, le raisonnement des philosophes est au-dessus de ma faible intelligence. La procession que j'ai vue me paraît peu féconde en félicités futures ; c'est une folie qui, sans doute, n'offre pas de graves inconvénients, mais qu'on pourrait supprimer demain, sans que l'avenir du peuple fût compromis. Ensuite, s'il fallait traiter une pareille question par son côté sérieux, je ne crois pas qu'on ait attendu l'orateur de *Jordan-Street* pour annoncer au peuple qu'il existait une vertu nommée la tempérance : les sages de Liverpool, en renchérissant sur cette vertu, en essayant d'imposer au peuple la *totale abstinence*, ont inventé une bouffonnerie de plus à ajouter au *sottisier* du genre humain. Le peuple de Liverpool est malheureux, plus malheureux qu'un peuple ordinaire ; il sue au chantier dix-huit heures par jour, six jours par semaine ; le septième, il est forcé de garder son grenier, de lire la bible, ou de faire semblant : l'année lui donne, pour le consoler du travail, cinquante-deux dimanches, homicides d'ennui. Ajoutez à cela un ciel toujours pluvieux, toujours froid, un brouillard que l'océan ourdit en collaboration avec deux rivières, et qui perpétue les ténèbres des sept fléaux d'Égypte. Eh bien ! il reste à ce peuple une liqueur détestable, mais qui le console de tout, et voici des sages bien repus qui lui crient de s'en abstenir.

Après tant de malheurs, un peuple est déjà bien assez digne de pitié, s'il est contraint de boire de l'*ale* et de l'*halfnaf;* non, il faut tout lui enlever ; buvez de l'eau, lui crie-t-on, et soyez tempérant. Ce que je dis ici, d'ailleurs, ne sert qu'à faire ressortir la stupidité des modernes créateurs de vertus antiques, car je suis fort rassuré sur le succès de leurs principes, et je ne crains pas la contagion. Le peuple est plus sensé que ses professeurs ; il regarde passer la procession, et boit une pinte d'*ale* à son dîner, quand il a de l'argent. Infortuné pays ! le ciel lui a refusé les vignes, et lui a donné de tels prédicateurs !

MÉRY.

VOYAGES.

LA COROGNE.

14 juillet.

Au milieu de toutes les agitations et de toutes les misères auxquelles l'Espagne est en proie, c'est un repos de voir le calme profond dont jouit en ce moment la Galice. Ce calme, il est vrai, ne naît ni du bien-être de la population, ni de sa confiance dans le gouvernement, mais de l'épuisement qui suit nécessairement toute crise longue et violente; et la tranquillité de la Galice tient de la léthargie plus que du sommeil. L'Espagne aussi, il faut le dire, a trop souffert depuis trente ans, pour avoir l'énergie de lutter encore. Un pays ballotté sans cesse entre la guerre civile et la guerre étrangère, et ne se reposant de toutes deux qu'à l'ombre du pouvoir absolu; deux invasions, deux restaurations, une constitution populaire trois fois établie et deux fois renversée: voilà ce que l'Espagne a traversé depuis un quart de siècle; et après avoir vu passer tant de pouvoirs éphémères, après avoir vu périr à la peine tant de gouvernements libres ou absolus, mais tous également impuissants à la protéger, à quoi veut-on qu'elle ait foi encore, quand elle ne peut plus croire ni à la liberté, ni au despotisme?

Du reste, la Galice, malgré l'état tout exceptionnel de tranquillité où elle se trouve, porte, comme toute l'Espagne, cette empreinte de passive résignation qui s'étend maintenant sur

toute la Péninsule. La Corogne, résidence du capitaine-général et chef-lieu de la province, serait, dans toute autre circonstance, en voie de prospérité, au moins relative. La belle situation de ce port, première étape sur la route de l'Espagne occidentale, pour tous les bâtiments qui viennent de l'Angleterre et de la côte de France; le monopole du commerce avec la Havane, que la Corogne commence à enlever à Cadix; la douceur du climat, la fertilité du sol, et cette végétation fraîche et humide qui forme un si heureux contraste avec la nudité du centre et du midi de l'Espagne; enfin, les ports magnifiques que la nature a semés sur toute cette côte avec une prodigalité qu'on ne retrouve sur aucun point de la Péninsule: tous ces éléments de prospérité, joints à une race plus vigoureuse que belle, mais patiente, industrieuse, née pour la mer et pour le commerce, aguerrie au travail comme au danger, suffisent pour assurer l'avenir de la Corogne, quand l'Espagne aura cessé de vivre au jour le jour, et pourra prévoir un lendemain.

Quant à l'aspect matériel du pays, la Corogne entière n'est qu'un bloc de granit, comme toute cette côte de fer de la Galice, véritable contrefort destiné à étayer la Péninsule, et à essuyer l'éternel assaut des grandes lames de l'Atlantique qui viennent de quelques cents lieues au large se briser sur ses rescifs. Il est impossible de voyager ici sans être frappé de la céleste prévoyance, qui, sur toute notre côte ouest de l'Europe, a semé, de distance en distance, ces estacades de granit ou de basalte, assez solides pour défier tout l'effort des tempêtes de l'Océan, et abriter les continents qui s'étendent derrière elles. C'est ainsi que la Bretagne, l'Irlande, la Norwége, enfoncent au loin dans les eaux de l'Atlantique leurs longues arêtes granitiques. Puis, là où le sol calcaire, plus friable, résisterait mal aux atteintes de la lame, comme dans la Manche et sur les côtes de Gascogne, de longs bancs de sable, étendus en travers, amortissent le choc des vagues, et leur opposent une sorte de résistance inerte, moins bruyante, sans être moins efficace.

Pour moi, jamais je n'ai été plus vivement saisi de cette admirable prévision de la nature; jamais la conviction qu'une volonté intelligente a présidé à la formation de notre globe ne m'est arrivée si nette et si profonde, qu'en traversant, il y a peu de jours, la formidable ceinture de rescifs qui entoure ce vaste

entonnoir qu'on appelle la rade de Brest. En naviguant entre cette double ligne d'écueils qui s'étend d'un côté jusqu'à l'île d'Ouessant, et se prolonge de l'autre, avec la *Chaussée des Seins*, jusqu'à plusieurs lieues dans la mer, c'est à peine si, malgré toute la solidité du bâtiment qui vous porte, et tout l'art qui le gouverne, on péut se défendre d'un secret sentiment de terreur. La mer avec ses dangers, avec ses abîmes, paraît un lieu de refuge, auprès de cette côte menaçante, où, depuis la création, la lame n'a pas cessé de se briser, et où la mer n'a jamais connu le repos. Il me semble encore voir, aux dernières lueurs du jour, les écueils de la *Chaussée* élever leurs têtes grises, et regarder d'un œil de menace le bâtiment qui passe à côté d'elles. La vieille Bretagne m'apparaît encore avec ses grèves désertes, où s'élève çà et là quelque *dolmen* solitaire, avec ses flots toujours mugissants, où semble errer la barque de la druidesse, qui accomplit seule ses nocturnes mystères. Le bâtiment, incliné sous la brise qui fraîchit, glisse sur cette mer silencieuse, où l'art a tracé sa route, et où sa perte est assurée, s'il s'en écarte d'un seul pas. C'est la première nuit du voyage, la première de cette hardie communion de l'homme avec la nature, sous sa forme la plus hostile et la plus mystérieuse, nuit de regrets pour ceux qui laissent à terre une affection ou un souvenir, nuit de recueillement et de volupté tranquille pour ceux qui se sont fait de la mer comme une seconde patrie qui leur a fait oublier l'autre.

Quant aux matelots, l'insouciance est devenue chez eux comme une seconde nature, et l'habitude a émoussé même pour eux la vive excitation du danger. Tout les trouve prêts, la fête comme le combat, le calme comme la bourrasque, le repos comme le travail. Habitués à passer sans transition de l'oisiveté occupée du bord à l'activité la plus violente, à jouer à chaque minute leur vie sur un bout de mât qui roule et plie sous la tempête, cette vie est, en quelque sorte, une abnégation et un sacrifice continuels; il n'est peut-être pas au monde une classe d'hommes chez qui l'idée du devoir soit aussi présente à tous les instants, pas une chez qui l'héroïsme du dévouement revête des formes aussi simples et aussi familières. Obéir est leur existence, comme celle du soldat; mais, à l'inverse du soldat, le matelot comprend toujours l'ordre qu'il accomplit : si une fausse manœuvre compromet le sort du

navire, l'équipage le juge en l'exécutant, et meurt en obéissant, et sans murmurer, mais en sachant toutefois qu'il aurait dû ne pas mourir.

Que de fois aussi dans ces belles nuits de juillet, si brûlantes à terre, mais si fraîches et si délicieuses sur le pont d'un navire, même dans les latitudes les plus chaudes, je suis resté jusqu'à minuit, appuyé sur les bastingages du léger brick qui me portait, et m'enivrant à mon aise du charme, toujours nouveau pour moi, de ces mille accidents qui animent la plus courte traversée! Comment dépeindre avec de froides paroles la grâce de ces longs mâts légèrement inclinés par la brise, avec leurs voiles gonflées s'abaissant vers la mer comme l'aile d'un oiseau qui s'abat, et se relevant tout d'un coup, animées par ce souffle vivant, qui semble faire palpiter en elles les fortes aspirations d'une poitrine humaine? Alors, au moment où le brick, enfonçant comme l'alcyon, dont il portait le nom, son bec dans les flots, se relevait par un coup d'aile vigoureux, et se redressait de toute sa hauteur en plongeant son arrière dans la lame, il me semblait presque que mon existence était attachée à celle de cette frêle et gracieuse machine; il me semblait que je vivais de sa vie, et qu'elle vivait de la mienne, qu'elle aspirait comme moi le souffle de cette brise vivifiante qui reposait ma poitrine. Passager d'un jour dans cette maison flottante, qui avait déjà vu tant de rivages, je m'y sentais chez moi comme sur ma terre natale, que je croyais voir naviguer avec moi : étrange préoccupation de l'homme des cités, qui s'efforce d'emporter avec lui quelque chose de la patrie qu'il abandonne, et aime encore, même en la quittant, tout ce qui la lui rappelle!

Mais nous voici bien loin de la Corogne, où mon brick l'*Alcyone* a pourtant jeté l'ancre depuis quelques jours. La Corogne se compose de deux moitiés de ville, bien distinctes l'une de l'autre. L'une, la ville Vieille, la ville aristocratique, ceinte de murs, même du côté de la mer, comme une cité féodale, groupe en amphithéâtre ses toits de tuile rouge, que dominent l'église et le palais du gouverneur. Tout près d'elle s'alignent sur le bord de la mer les édifices de la ville Neuve qui forme autour du port un long demi-cercle complété par un immense faubourg dont les dernières maisons font face à la citadelle. Elle est dominée par un très-beau phare, décoré du nom de *Tour d'Hercule*, bien

que l'Hercule phénicien, *Harokel*, ou *le Traficant*, n'y ait, bien entendu, jamais mis la main. Ce nom, consacré par la tradition, fut sans doute destiné à perpétuer le souvenir de l'apparition des premiers navires phéniciens sur ces côtes reculées. Et, en effet, il est facile de se figurer l'admiration des hardis pilotes de Tyr pour ce beau port, dont la nature seule a fait tous les frais, et où leurs flottes aventureuses se reposaient avant d'aller chercher l'étain des îles Cassitorides, sur l'Océan brumeux de l'Angleterre. Sans doute aussi les Phéniciens, par leur exemple et par leurs leçons, révélèrent aux Galiciens leur vocation de marins, et leur apprirent à tirer parti de leur admirable situation commerciale et maritime, entre l'Angleterre, l'Espagne et la France, sans parler de l'Amérique, que le dieu traficant n'avait pas même soupçonnée.

Aussi, bien que le dieu soit mort, le culte a survécu. La Corogne, si l'Espagne parvenait enfin à jouir de quelque tranquillité, me paraît appelée à de hautes destinées commerciales. Le cabotage actif, dont elle est le centre, entretient dans ses habitants l'esprit et les habitudes maritimes, dont la tradition n'a jamais été perdue sur cette côte. Cette petite ville, resserrée dans un espace assez étroit, et qui ne compte guère que douze à quinze mille habitants, présente, surtout vers le soir, l'aspect le plus animé. Les femmes, absentes tout le jour, sortent à sept heures de la manufacture de cigares, située au fond du golfe, et où l'on compte plus de deux mille ouvrières. C'est un spectacle curieux que de voir défiler, tous les soirs, cette longue procession de jeunes filles, de tout âge et de toute condition, depuis l'élégante *manola* (grisette), aux cheveux artistement lissés, et pendant en une longue natte derrière son cou, au petit pied bien chaussé, et à la mantille de dentelles blanches, jusqu'à la robuste paysanne galicienne, aux cheveux noirs, aux jambes épaisses, assises sur un pied large et court. Une heure suffit ainsi pour se faire une idée exacte de l'aspect général d'une population qu'il eût fallu des mois pour étudier en détail. Malheureusement, je dois à la vérité d'ajouter que l'échantillon du beau sexe corognais qu'on rencontre tous les soirs sur la route de la *Payosa* ne donne pas, du reste, des habitantes de cette ville, une idée fort avantageuse.

Quant aux dames, turques toute la semaine, et renfermées,

au lieu de harems, dans leurs *miradores* vitrés, au plus haut étage de la maison, où l'on voit, de temps en temps, apparaître quelques jolies têtes brunes, il semble qu'elles ne soient chrétiennes que le dimanche, pour aller à la messe, et se promener le soir sur l'*Alameda,* triste allée d'arbres enfermée entre les remparts et les plus sales maisons de la ville. Cependant le peu que nous avons vu d'elles nous en fait augurer beaucoup mieux que des *obradoras de Tabaco*, dont nous nous sommes bientôt lassés de voir défiler la longue procession, tout en respirant le parfum de tabagie qu'elles répandent à un mille à la ronde.

Un des problèmes historiques à résoudre, qui m'accompagnent dans mon voyage, c'est d'étudier jusqu'à quel point les trois grands types dont se compose la population espagnole, 1° les barbares du Nord, 2° les indigènes ou Celto-Ibériens, 3° les Arabes et les Maures, se sont mélangés sur les divers points de la Péninsule. On sait que la Galice, malgré la distance qui la sépare des Hautes-Pyrénées, fut occupée, dès les premières invasions barbares, au commencement du ve siècle, par les Suèves, qui y élurent domicile, comme les Vandales dans la Bétique. Or, en ce promenant sur le port de la Corogne, il est impossible de ne pas reconnaître deux types bien distincts, qui se rattachent aux deux grandes souches de la population galicienne. L'un appartient à la race indigène, et a, pour traits caractéristiques, le front extrêmement bombé, mais bas et étroit, les cheveux noirs et rudes, les pommettes des joues saillantes, la face ronde et courte, et les traits fortement accentués. Les femmes, chez qui ce type est plus facile à saisir, sont rarement jolies; mais leurs grands yeux noirs, au regard fier et dur, et leurs sourcils épais donnent à leur physionomie un caractère de mâle énergie, qui n'exclut pas la grâce de la démarche et l'agaçante coquetterie du regard. Leur taille, généralement petite, ne manque ni de souplesse ni de dignité. Leur costume, sans être fort gracieux, sied cependant au caractère de leur figure : c'est d'abord une pèlerine de drap écarlate qui leur couvre les épaules et le sein, et s'harmonie bien avec leurs cheveux noirs et leur teint coloré. Les plus recherchées jettent sur cette pèlerine un fichu de dentelle blanche, qui pend en pointe derrière le dos. Le reste du corps est couvert de deux ou trois jupes épaisses et de couleur sombre. Les jambes et les pieds sont nus, et ne rappellent en

rien la finesse du *piedecito* andalou. Le pied est chaussé quelquefois, mais la jambe presque toujours nue. Ce type, fortement caractérisé, appartient évidemment à la population indigène : on le retrouve surtout à la campagne, où le sang est moins mêlé que dans les villes.

L'autre type est plus difficile à définir, parce qu'il présente des traits moins généraux et moins nettement dessinés. Au premier coup d'œil cependant, il est aisé de reconnaître une race du nord à l'ovale allongé du visage, au nez aigu et proéminent, aux cheveux blonds ou cendrés. L'ensemble des figures qui appartiennent à ce type rappelle la race scandinave ou anglo-saxonne. Plus régulier, il est aussi moins expressif et moins animé que l'autre. C'est dans la ville surtout qu'on le rencontre, mais croisé de mille manières avec toutes les races de l'Europe que le commerce amène dans une ville maritime. Les classes supérieures où le sang est décidément plus beau que dans le peuple, appartiennent surtout à ce dernier type ; mais j'ai remarqué quelques têtes de jeunes filles où l'énergie et la vivacité du galbe galicien se fondait heureusement avec l'ovale allongé et les contours déliés du galbe scandinave. Ajoutons enfin, pour passer en revue toutes les couches de populations superposées l'une à l'autre sur cette terre d'alluvion, que le sang africain s'y est ainsi mêlé au sang suève et galicien ; car les Arabes, pouvant franchir les Pyrénées, les tournèrent, et occupèrent, jusqu'à Gijon, près d'Oviedo, toutes les villes de la côte. La trace qu'ils y ont laissée se reconnaît encore aux lèvres épaisses, au nez arrondi, et au teint olivâtre qui donne, à certaines figures, une empreinte tout à fait africaine.

Le costume des hommes de la campagne est fort simple : il se compose d'une veste et d'un pantalon de grosse bure jaunâtre, et du bonnet noir galicien, assez semblable à un pain de sucre dont on aurait replié le sommet; les élégants y ajoutent des plumes ou des fleurs, et substituent, l'été, à la veste de bure un gilet écarlate et un large haut-de-chausses de toile. Le dimanche, le costume des femmes, porté dans toute sa rigueur, est d'une grande élégance. A la pèlerine écarlate, que borde alors un large liseré de velours noir, elles ajoutent un jupon de même couleur, bordé de soie et revêtu d'un large tablier de drap noir ; enfin elles portent, plié en carré sur la tête, comme le *fazzoletto* romain,

un manteau noir de drap léger qui les abrite, au besoin, contre la pluie.

Le costume des dames est celui de Madrid, et ici, comme au *Prado*, l'odieux chapeau qu'on décore du nom de *français*, commence à remplacer la gracieuse mantille. C'est ainsi que, d'un bout à l'autre de l'Europe, les costumes et les usages nationaux vont partout s'effaçant, et que nos broyeurs de *couleur locale*, pour en mettre dans leurs tableaux, seront bientôt obligés de l'inventer.

Je suis allé, en compagnie de quelques officiers du brick, visiter, à quatre lieues de la Corogne, le port du Ferrol, pour lequel la nature a plus fait encore que pour celui de Mahon, et l'arsenal, magnifique ruine de ce qui fut naguère le plus beau port militaire de la Péninsule. Qu'on se figure, sur un large mur de granit, une ouverture étroite, large à peine d'un demi mille et de trois milles de longueur. Ce goulet, tellement resserré sur quelques points qu'on le dirait creusé par la main de l'homme, ne compte pas moins de sept forts destinés à en défendre l'entrée. Ces forts, il est vrai, sont désarmés à peu près; qu'auraient-ils maintenant à défendre? Mais un seul d'entre eux peut armer plus de deux cents pièces de canon, et nul vaisseau ne pourrait résister, dans cette passe étroite, au feu de cette formidable batterie, qu'on est obligé de ranger à portée de pistolet.

Une fois le goulet franchi, un immense bassin circulaire se découvre à vos yeux, entouré d'un amphithéâtre de riantes montagnes cultivées jusqu'au sommet. En face de vous et au centre du bassin s'étendent la ville et l'arsenal du Ferrol, dont les longues galeries, couronnées de tuiles rouges, présentent de loin le spectacle le plus imposant. La ville, plus neuve et plus riante que la Corogne, quoique moins peuplée, est coupée à angles droits. Toutes les maisons sont blanches, et ont un air de propreté qui forme un singulier contraste avec la solitude des rues; les boutiques y sont pourtant nombreuses; mais, comme me disait naïvement une femme du pays : « Il y a plus de ceux qui vendent que de ceux qui achètent. » La raison en est bien simple : il n'existe d'autre commerce au Ferrol que celui des munitions et des effets militaires, et d'autre population que les employés. Or, comme ces employés, hauts ou bas, sont généralement en arrière de deux ans de solde, et ne touchent guère de cet arriéré que deux ou

trois mois par an, on conçoit que les boutiquiers, à moins de faire crédit aux *empleados*, comme ceux-ci le font à la reine Christine, ne trouvent guère de chalands au Ferrol.

Le pauvre homme qui nous montrait l'arsenal n'avait pas vu probablement d'argent depuis un mois, à en juger par les transports de joie avec lesquels il reçut notre *piecette*. Quant à sa solde, il y avait près de trois ans qu'il n'en avait entendu parler, et ses guenilles d'ailleurs attestaient assez sa véracité.

Le total des navires qui se trouvaient alors sur la darse se composait d'un vieux vaisseau, d'une frégate et de deux corvettes neuves, le tout désarmé. On armait cependant, en ce moment, les trois derniers bâtiments, et les officiers français qui m'accompagnaient trouvèrent leur gréement et leur construction tout-à-fait au niveau de la science. Mais c'était pitié vraiment que de voir ces quelques ouvriers, avec leur maigre matériel, perdus au milieu des immenses galeries qui retentissaient naguère du bruit de deux mille ouvriers au travail. « Avant Trafalgar, nous disait-on partout, tout allait bien autrement ! » Trafalgar, ère funeste d'où date la chute de l'Espagne, à qui la France, alliée ou ennemie, a toujours coûté si cher ! Et pourtant, ces hommes qui nous racontaient leur misère ne nous la reprochaient pas; il n'y avait dans leurs plaintes ni amertume, ni rancune. L'Espagnol, fataliste comme l'Arabe, est, comme lui, habitué à souffrir. Il se courbe, docile et résigné, sous la main de la Providence qui le frappe, et n'accuse de ses souffrances ni lui-même ni ceux qui les lui infligent. Souffrir est en quelque sorte son état normal, la condition de son existence d'individu et de peuple ; et si l'empreinte du malheur est sur sa figure, c'est un malheur patient et ferme, qui se venge par l'apathie des peines qu'il ne peut éviter.

Les environs du Ferrol, plus boisés et mieux cultivés que ceux de la Corogne, sont couverts d'habitations et de bouquets de pins et de châtaigniers, dont l'épaisse verdure donne au paysage le plus riant aspect. On se croirait dans les plus riches parties du Jura ou des Vosges, car rien dans cette fraîche et luxuriante végétation n'annonce le soleil du midi. C'est à bon droit qu'on a surnommé la Galice la Normandie de l'Espagne, et bien qu'on y rencontre çà et là quelques oliviers, et même, dit-on, mais j'ai peine à le croire, quelques orangers en pleine terre, grâce à la

douceur des hivers, le caractère général de la végétation et les brumes épaisses qui couvrent cette côte orageuse, même pendant l'été, semblent appartenir à une latitude tempérée.

La Corogne, aussi importante comme position militaire que comme position maritime, a été, dans les premières années de la guerre de l'indépendance, le théâtre d'un combat sanglant entre un corps d'armée française, commandé par le maréchal Soult, et une division anglaise sous les ordres du général Moore. Après un engagement des plus sanglants qui eut lieu non loin des portes de la ville, les savantes manœuvres du maréchal forcèrent les Anglais, quoique supérieurs en nombre, à chercher un refuge dans la ville; mais tel était l'acharnement des combattants, que les vainqueurs y entrèrent pêle-mêle avec les vaincus. Une escadre anglaise, composée d'un vaisseau, de quelques frégates et d'un grand nombre de transports, se trouvait alors dans la rade; les Anglais, poursuivis l'épée dans les reins, s'embarquèrent avec tant de précipitation, qu'un grand nombre d'entre eux, surtout des femmes et des enfants, se noyèrent dans le trajet. Les Anglais, désespérant d'embarquer leur cavalerie, prirent le parti extrême de couper les jarrets des chevaux qu'ils abandonnaient sur la plage. Le général Moore, blessé à mort dans cette désastreuse retraite, ne survécut pas à sa défaite; on voit son tombeau sur une éminence plantée d'arbres dans la partie la plus élevée de la ville, d'où l'on domine à la fois la rade et le champ de bataille. Si la brise fraîche du nord-est qui soufflait alors avait duré quelques heures de plus, ou eût été remplacée par le calme, l'escadre anglaise tout entière était prise ou coulée; mais les vents sautèrent tout à coup au sud-ouest, et les Anglais, bien qu'avec des pertes énormes, parvinrent à s'échapper : la victoire, du reste, ne coûta guère moins à ceux qui l'avaient remportée qu'à ceux qui venaient de la perdre.

Une escadrille anglaise, forte d'un vaisseau et de trois frégates, s'était donné rendez-vous dans le port de la Corogne, où se trouvait déjà, avant notre arrivée, *la Thisbé,* corvette française, de station dans ce port. Pendant quelques jours, la rade et le port, couverts de navires et de marins des trois nations, ont présenté l'aspect le plus redoutable. Les habitants, à la vue de cette force navale imposante, n'étaient pas sans quelque inquiétude, et prétendaient déjà que les Anglais venaient s'emparer de la Corogne

et de quelques villes de la côte. Mais le prompt départ de l'escadre a mis fin à toutes les conjectures. A en croire les officiers anglais, c'était tout simplement une escadre d'évolution, qui, dans trois semaines, devait être de retour en Angleterre, assertion que la politesse nous a empêché de révoquer en doute. Il est probable que l'escadre, après s'être ralliée, s'est dirigée vers la Méditerranée.

Hier, 15 juillet a eu lieu à la Corogne la cérémonie du serment des troupes à la nouvelle constitution. La fête s'est passée avec ordre, mais sans trop d'enthousiasme. On y a brûlé quelques milliers de livres de poudre qu'il eût mieux valu dépenser contre une bande de quatre à cinq cents factieux qui infeste, dit-on, la route de Santiago. Peut-être, comme il arrive souvent en Espagne, sont-ce tout simplement des gentilshommes de grand chemin qui croient rehausser leur noble profession en se donnant le nom de carlistes. Ajoutons toutefois qu'on a expédié des troupes après eux; mais, comme dans la Vendée, le soldat, si on se met à sa poursuite, redevient laboureur, cache son fusil, reprend sa bêche, et là où vous cherchiez une armée, vous ne trouvez plus que de paisibles cultivateurs. Il n'y a, du reste, aucun reproche à faire aux habitants de la Corogne; la garde de la ville est remise toute entière aux mains de la milice nationale, qui se distingue par sa bonne tenue et par son dévouement à la cause de la liberté. Elle n'a, pour la seconder dans la garde de cette cité importante, qu'un détachement assez faible de milices provinciales, et quelques artilleurs. Mais, malgré le dévouement bien connu à la cause de la reine, les mécontents sont commune ici comme dans la campagne, et l'on accuse le ministre espagnol, à peu près comme le malade accuse le médecin, non pas d'avoir fait le mal, mais de ne savoir pas le guérir.

Il est difficile de rencontrer en Espagne une population plus douce et plus paisible que celle de la Corogne. Pas la moindre rixe, pas le moindre désordre, n'ont eu lieu au milieu de cette foule d'individus de tout âge, de toute classe, qui, certes, n'étaient pas tous amenée là par le même enthousiasme pour Isabelle II et pour la constitution. Tous les Français qui ont séjourné ici se louent de l'accueil bienveillant que leur font les habitants : les paysans à leur ouvrage sont toujours les premiers à vous adresser un salut amical, et, dans les champs comme à la ville, les rires

et les chuchottements qu'excite toujours, chez les jeunes filles, la présence d'un officier français n'ont, certes, rien de malveillant.

En ce moment, nous appareillons pour Lisbonne, d'où je daterai ma première lettre.

Rosseeuw Saint-Hilaire.

VOYAGE

DU DUC DE RAGUSE (1).

Louis XVI montait à peine sur le trône, quand l'enfant qui devait un jour porter le nom de duc de Raguse, vint au monde (2). Dans quelle stupeur n'auraient pas été jetés ceux qui assistèrent à sa naissance, si, devant son berceau, une voix prophétique leur eût révélé son étrange destinée; s'il leur eût été annoncé que lorsque cet enfant aurait atteint quinze ans, l'antique monarchie s'écroulerait, et que, soldat d'une république, l'adolescent servirait sous les ordres d'un commandant qui devait être son empereur et le faire maréchal de France ; que vingt ans après il se séparerait de son glorieux maître pour devenir le capitaine des gardes d'un frère de Louis XVI remontant au trône de sa race, et encore que quinze années plus tard une seconde révolution, qu'il serait chargé de combattre, briserait son épée, et le jetant dans l'exil, lui donnerait le triste loisir de parcourir le monde, et de revoir, à trente-six ans de distance, le théâtre le plus lointain de ses travaux guerriers, le Nil, les Pyramides et le désert ?

La destinée! que veut dire ce mot ? de quelle idée, de quel fait est-il le signe ? Le monde a-t-il une destinée décrétée et prévue d'avance par celui qui l'a créé ? Nous le pensons. Mais l'homme a-t-il été comme le monde l'objet de l'attention divine ? Voilà ce que se demandent avec inquiétude l'orgueil et la sensibilité de

(1) A la Société Typographique Belge, rue des Sables, à Bruxelles.
(2) 1774.

chacun. « Si les dieux ont délibéré sur moi et sur les choses qui doivent m'arriver, disait Marc-Aurèle, leur délibération ne peut avoir été que bonne, car on ne peut pas imaginer un dieu sans sagesse. Même en supposant qu'ils n'ont pas délibéré particulièrement sur moi, ils ont du moins arrêté un plan général, et, puisque les choses qui m'arrivent sont une suite nécessaire de ce plan, je dois les embrasser avec amour. » Le stoïque empereur énonçait avec une grave précision ce que devait développer, trois siècles plus tard, un autre philosophe dont la sagesse pratique s'éleva jusqu'au martyre. Théodoric a jeté Boëce en prison, où il le fera assommer comme une bête malfaisante. Boëce avec une admirable fermeté, écrit avant de mourir *la Consolation de la Philosophie.* Durant sa vie, il s'est montré le plus impartial des hommes; il a été à la fois le traducteur, l'interprète de la sagesse antique, et le défenseur de la foi chrétienne contre Arius; au moment de quitter la vie violemment, il s'appuie sur les maximes d'une forte philosophie, et, sans s'expliquer sur les mystères du christianisme, il rédige les résultats de la plus haute raison; on dirait un auguste médiateur entre le Portique et l'Évangile.

« Quoiqu'au premier coup d'œil, écrivait-il dans sa prison, la Providence et le destin semblent être une même chose, néanmoins, à les approfondir, on en sent la différence, car la Providence est la souveraine intelligence elle-même qui règle et conduit tout, et la destinée est l'arrangement individuel des choses créées, par lequel elle les met chacune à sa place. Ainsi l'ordre des destinées n'est que l'effet de la Providence. L'ordre du destin n'est, par rapport à la Providence, que ce que l'effet est à son principe, le raisonnement à l'entendement, la circonférence du cercle à l'indivisibilité de son centre, et le temps à l'éternité....... Mais, dira-t-on, les biens et les maux sont indistinctement, sur la terre, le partage des bons et des méchants. Des bons et des méchants! ah! les hommes ont-ils assez de lumière et d'équité pour discerner les gens de bien d'avec ceux qui ne le sont pas? Dieu, au contraire, par sa science infinie, connaît ce qui convient à chacun et le lui prépare par sa souveraine bonté. Ce qui se fait donc ici-bas de contraire à nos idées n'en est pas moins dans l'ordre; le désordre apparent qui nous afflige si fort n'existe que dans nos fausses opinions. » Quelle est la conséquence de tout cela, si ce n'est que chacun doit être satisfait de son sort?

La résignation, voilà le dernier mot du stoïcisme et du christianisme. Mais est-ce là toute la vérité? Non : et l'humanité semble méditer aujourd'hui sur quelque nouveau développement de son intelligence et de sa volonté. Mais laissons ces graves questions qu'il ne s'agit pas ici d'entamer : seulement, en arrêtant notre attention sur l'itinéraire tracé par un des hommes de notre siècle dont la destinée a été des plus singulières, nous n'avons pu nous empêcher de poser, en passant, le double et formidable problème de la destinée générale du monde, et de la destinée individuelle. La pensée infinie qui régit l'univers, appartient à la philosophie et à la grande histoire : la fatalité à mille faces qui pousse l'homme en le frappant, appartient à la poésie, au drame.

Nous ne craindrons pas de dire que M. le duc de Raguse nous apparaît comme un personnage *tragique*, dans le sens antique du mot. Il a été mêlé à de grandes choses, et il y a toujours eu, dans sa vie, quelque chose de triste et de fatal. Certes il a déployé, dans une longue carrière, une persévérante activité : au siège de Toulon, il commença sa vie militaire; il servit dans l'armée du Rhin, il combattit en Italie sous les ordres de Bonaparte; il fut, en Égypte, gouverneur d'Alexandrie; il commandait l'artillerie à Marengo; il a fait la guerre, en Styrie, dans la Dalmatie; il fut nommé maréchal dans la campagne d'Autriche de 1809; il administra, pendant dix-huit mois, les provinces illyriennes; il parut un instant dans le Portugal et en Espagne où il prit Badajoz; il fut dans les batailles de Lutzen, de Bautzen, de Dresde et de Leipsig; il défendit la France à Brienne, à Champaubert, enfin..... je ne tiens pas ici la plume de l'histoire qui, plus tard, attachera sa sentence à la vie et au nom du maréchal. Mais, à coup sûr, cet homme n'est pas ordinaire, et cette difficulté d'être heureux, qu'il éprouva toute sa vie, lui imprime une originalité qu'il serait inique de lui dénier, car il l'a payée cher. Dans un siècle ou deux, les poëtes tragiques mettront le duc de Raguse dans leurs drames, comme Schiller à fait entrer dans sa poésie les capitaines de la guerre de trente ans.

Aujourd'hui, le maréchal présente à l'Europe un itinéraire remarquable, qui est comme l'esquisse d'une Odyssée. En dix mois et vingt jours il a visité la Hongrie, la Transylvanie, la Russie méridionale, la Crimée, les bords de la mer d'Azoff,

Constantinople, quelques lieux de l'Asie mineure, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Les notes du voyageur sont rapides comme sa course; il y a de l'homme de guerre dans sa manière d'écrire, comme dans sa façon de voir le monde : pas l'ombre de prétention littéraire, un ton simple et mâle, des renseignements positifs, des indications claires, un sens pratique. On retrouve, dans ces allures et dans ce livre, la grande école de l'empereur, où les choses se faisaient vite et bien; il perce aussi, dans les pages du maréchal, une fierté sombre et guerrière qui ne se manifeste toutefois qu'à de rares intervalles, avec une dignité concise, car un des principaux mérites de cet itinéraire est d'offrir au lecteur un récit où les choses parlent seules, sans être offusquées et interrompues par les vaniteuses inquiétudes d'une personnalité de mauvais goût.

C'est le 22 avril 1834 que le duc de Raguse, quittant Vienne, prit la route de Pesth, conduit par la poste des paysans, dont l'économique rapidité peut faire envie à la France. Bude et Pesth, qui occupent les deux rives du Danube, présentent un contraste frappant. Bude est la ville des autorités, la ville du gouvernement; elle est aussi belle que sa situation le comporte, et de beaux palais la décorent. Pesth est la ville de l'opposition, des novateurs, du commerce et de l'industrie. La Hongrie a gardé tout-à-fait l'empreinte du moyen-âge. La propriété y est basée uniquement sur la loi des fiefs. Cette loi régit le pays dans ses conséquences extrêmes; tout vient de l'état, tout retourne à l'état après l'extinction de la famille et des descendants de celui qui a reçu l'investiture. D'un côté, le droit de retrait est sans limites; de l'autre, le propriétaire par succession ou par investiture ne peut être dépossédé par ses créanciers; de là, la rareté des transactions civiles; ni prêts, ni ventes, ni affaires. Une réforme des lois est indispensable en Hongrie, et fera de ce pays un des plus riches de l'Europe. Déjà le mouvement d'ascension est tel que, malgré les obstacles qu'il rencontre, il y a progression dans la valeur de toute chose.

Après un court séjour à Pesth, le voyageur continua sa route pour la Transylvanie. Il entra alors dans la véritable Hongrie, et traversa des plaines immenses, connues sous le nom de *Pousta;* là, point d'habitants, point de culture; les chemins sont tracés au hasard et suivant le caprice du voyageur; des plaines désertes.

et des villages rares, mais immenses, dont la population dépasse celle de toutes les villes de France du troisième ordre. Au printemps, chaque habitant sort de son quartier d'hiver, et va camper sur les terres qu'il doit labourer. Pendant toute la semaine il reste à ses travaux, et le village entier ne renferme plus que les femmes, les enfants en bas-âge et quelques domestiques. Le samedi soir, le chef de chaque famille retourne à sa maison, en laissant au champ tous ses instruments de travail; mais le lundi au matin, il revient continuer son exploitation.

Quand il eut visité l'établissement de Mezohegiés, qui offre le plus beau haras de la monarchie autrichienne, M. le duc de Raguse vit la Hongrie prendre, au-delà de la Maros, une physionomie nouvelle; les terres deviennent meilleures encore, les villages ne sont plus si immenses ni si rares, mais plus nombreux et plus petits; puis des fermes, des hameaux, des plantations multipliées donnent au pays le caractère de la civilisation. Après la forteresse de Temeswar, Karansebès, qui est le chef-lieu du régiment frontière d'Illyrie valaque, reçut la visite du voyageur. Les régiments frontières de l'Autriche défendent cette monarchie du côté de la Turquie, et représentent une armée de soixante-dix mille hommes, toujours prête pour la guerre, et qui ne lui coûte presque rien en temps de paix. Si l'on veut se faire une idée juste du pays compris sous la dénomination de frontière militaire, il ne faut pas le considérer comme une province, mais comme un vaste camp, et sa population comme une armée qui porte avec elle ses moyens de recrutement. Les terres ont été distribuées aux familles en raison de leur force et de leurs besoins. Les familles possèdent collectivement, les individus ne possèdent pas, tout est commun entre eux. Le chef de la famille administre, pourvoit aux besoins de tous, fait cultiver les terres, habille les soldats enrôlés qu'il fournit à sa compagnie. A la fin de l'année, on fait le partage des produits nets, et chaque individu, enrôlé ou non enrôlé, absent ou présent, homme ou femme, a une part égale, à l'exception du chef de famille et de la maîtresse de la maison, qui en reçoivent deux. L'administration des régiments est liée avec celle du territoire, et la vie est tout ensemble militaire et civile. Dans chaque compagnie est un tribunal appelé *session*, composé d'officiers d'un grade inférieur, qui connait en première instance des débats d'intérêt privé. Vient ensuite une juridiction d'appel, où un seul au-

diteur, homme de loi, mais pourtant un titre et un costume militaire, juge, assisté de deux officiers, d'une manière souveraine. Toute affaire criminelle est portée au régiment devant un tribunal composé d'un chef de bataillon, président; d'un auditeur, de deux capitaines, de deux sergents-majors, de deux sergents, de deux caporaux et de deux soldats. Le jugement n'est exécutoire qu'après l'approbation du colonel, qui, dans aucun cas, ne peut présider le tribunal.

Telle est l'organisation de la frontière militaire, qui fait de toute la population une armée dont les membres connaissent à la fois tous les devoirs militaires et le bien-être de la vie domestique. C'est le grand Eugène qui jeta les bases de ce système remarquable, et le maréchal Lascy l'a porté à la perfection où le duc de Raguse l'a trouvé aujourd'hui. Karansebès rappelle aussi une catastrophe amenée par l'inexpérience militaire de Joseph II. Le fils de Marie-Thérèse avait réuni quatre-vingt mille hommes pour agir offensivement contre les Turcs qui couvraient la Valachie. Le succès était certain; mais Joseph prend peur et ordonne la retraite pendant la nuit. Le désordre se met dans l'armée; l'avant-garde tire sur les troupes du centre, dix mille hommes furent tués ou blessés dans cette échauffourée; quel châtiment mérité n'eût pas subi Joseph II, si, au lieu d'être empereur, il n'eût été que général?

Le duc de Raguse se rendit de Karansebès sur les bords du Danube à Orsova, bourg jusqu'à présent assez chétif, près duquel des travaux considérables vont être exécutés pour faciliter la navigation. Ces travaux étaient l'objet d'une sollicitude particulière de l'empereur François, et seront une source de richesse et de prospérité pour la Hongrie. Quand ils seront exécutés, la durée du voyage de Vienne à Constantinople ne dépassera pas douze jours : mettez-en cinq pour aller de Paris à Vienne, et voyez avec quelle rapidité nous pourrons bientôt atteindre la ville de Mahomet II.

La Porte de Fer est un passage étroit qui forme l'entrée de la Transylvanie; après l'avoir franchie, on entre dans une vallée qui aboutit au village de Wassely, ancienne colonie romaine connue sous le nom d'*Ulpia Trajana;* c'était le chef-lieu de la Dacie, qui se composait de la Valachie actuelle, de la Transylvanie et d'une partie de la Moldavie. Deva, chef-lieu du comitat d'Hunyade,

a un château qui est tout à la fois une ruine romaine et une ruine du moyen-âge. Hermanstadt, Carlsbourg, Torda, Clausenbourg, Dès, Bistriz, furent les différentes stations du voyageur jusqu'à Czarnowitz, capitale de la Bucovine, petite ville située sur les bords du Pruth, et limite de la monarchie autrichienne.

La Transylvanie, telle que l'a décrite le duc de Raguse, forme un plateau très-élevé. environné aux deux tiers par une chaîne de montagnes, et dont la hauteur est telle que les montagnes qui lui forment une ceinture, vues du centre, perdent à l'œil beaucoup de leur élévation. Là vit une population de deux millions d'âmes, composée de Hongrois, de Valaques, d'Allemands, de Szeklers et d'Arméniens. Les Valaques forment à eux seuls un million; mais l'état ne reconnaît politiquement que trois nations. leş Hongrois, les Szeklers et les Saxons. Les Szeklers sont de race et d'origine hongroise, et ne sont qu'une fraction de ce peuple. Les Valaques sont les anciens habitants du pays. Descendant des colonies romaines établies par Trajan, ils se donnent à eux-mêmes le nom de Romains. En lisant ces notes d'un voyageur contemporain, qui nous montrent partout sur les rives du Danube les traces de Rome, nous nous sommes rappelé quelle impression profonde Trajàn avait faite à tous les peuples, par la conquête de la Dacie. Il reçut à ce sujet les félicitations des peuples les plus lointains de l'Asie, et Eutrope ne manque pas d'insister sur l'étendue de la nouvelle province ajoutée à l'empire romain (1).

Mais le grand intérêt du voyage du duc de Raguse commence avec son arrivée en Russie : désormais il nous parlera de choses qu'il importe véritablement à l'Europe de savoir, les forces de la Russie, l'état de l'empire ottoman, la situation de la Syrie, de l'Égypte. Et jamais voyageur n'a trouvé plus de facilités sur sa route; tout vient s'offrir à lui pour se faire voir et juger; on l'entoure, on le complimente; tout pour lui s'aplanit en s'embellissant; le czar a ordonné que partout des honneurs lui fussent rendus. Méhémet-Ali le traite sur le pied d'une parfaite égalité. Le maréchal doit à toutes ces politesses l'avantage d'avoir vu beaucoup en peu

(1) Daciam Decibalo victo subegit (Trajanus), provinciâ trans Danubium facta in his agris, quos nunc Thaphali habent et Victophali, et Thervingi. Ea provinciâ decies centena millia in circuitu tenet. (Eutrop. Breviarum histor. rom., lib. VIII, cap. 2.)

de temps. Il se peut faire que la reconnaissance l'ait entraîné quelquefois à des éloges exagérés, néanmoins la justesse d'esprit de l'observateur nous répond de la vérité des faits importants qu'il nous transmet.

Odessa, dont le comte Michel de Woronzow, gouverneur de la Russie méridionale, fit les honneurs au voyageur, doit ses rapides prospérités à la liberté du commerce; il y a quarante ans, le lieu où elle est bâtie était un désert; on dirait aujourd'hui Saint-Pétersbourg dans son enfance; partout on bâtit, on cultive; la franchise du port a fait venir les capitaux en abondance. La vue de la ville, depuis la mer, est admirable; son jardin public, des plantations nombreuses, lui donnent un air de fête. Le duc de Raguse ne craint pas de prédire à Odessa, pour un avenir assez prochain, une splendeur égale à celle de Marseille.

On ne saurait longtemps parler de la Russie sans s'occuper de l'armée et des forces militaires, et les indications d'un homme de guerre sont précieuses sur ce point. Avant de raconter sa visite dans les colonies militaires, le duc de Raguse explique l'organisation nouvelle qu'a reçue l'armée russe, dont le recrutement a toujours exigé un temps considérable à cause de l'immense étendue de l'empire. Le territoire russe a été divisé en deux parties : l'une, qui se compose des provinces les plus lointaines, est devenue étrangère au recrutement de l'armée active, on ne lui demande que de pourvoir aux besoins spéciaux des frontières les plus voisines; l'autre, qui forme le centre de l'empire, est seule chargée de fournir les hommes dont l'armée a besoin. Ainsi, c'est sur une population de quarante millions d'âmes et sur un territoire dont l'étendue est centrale et nettement déterminée, que s'opère ce recrutement.

Le maréchal entre dans des détails tout à fait spéciaux sur l'organisation des corps; il montre l'obligation où se trouve la Russie, pour jouer le rôle politique que lui donne sa puissance, d'avoir en temps de paix une armée d'un effectif plus élevé que les autres puissances de l'Europe; mais aussi l'entretien de ces troupes est beaucoup moins cher pour la Russie qu'il ne l'est pour la France, l'Autriche, la Prusse et l'Angleterre. Le soldat anglais est le plus cher de tous, le soldat russe est celui qui coûte le moins. C'est en 1821 que fut établi, après plusieurs essais, le système de coloni-

sation militaire en vigueur aujourd'hui. Le duc de Raguse a visité les trois premières divisions de régiments colonisés qui sont dans le gouvernement de Cherson. La population mâle, dans ce gouvernement, s'élevait dans l'origine à soixante-cinq mille hommes; elle était composée de Cosaques du Bug, de Valaques, Moldaves et Bulgares qui avaient quitté la Turquie, de petits Russiens, d'Ukrainiens, et de paysans de l'intérieur de l'empire, envoyés dans le Cherson pour trouver des terres. On répartit la population et les terres de manière à satisfaire aux besoins des régiments. Chaque régiment reçut une population de onze à douze mille âmes; le territoire de chaque régiment fut divisé en deux parties, l'une fut donnée aux habitants, l'autre réservée à la couronne et cultivée à son profit. Chaque paysan ou possesseur d'une charrue eut l'obligation de loger et de nourrir un soldat, de donner à la couronne deux journées de travail par semaine pour les travaux publics et les terres qu'elle s'était réservées, mais cet impôt a été fort adouci, et l'on ne dépasse pas aujourd'hui le nombre de quarante quatre journées par an. Enfin la jeunesse mâle de la population fut affectée au recrutement, et dut rester constamment cantonnée en temps de paix. Il y a des écoles dans tous les villages, et les enfants reçoivent du prêtre et des aides dont il peut avoir besoin, l'instruction primaire. A dix-huit ans on les instruit au service, on leur apprend à monter à cheval, on les met en état d'entrer dans les rangs au premier appel; une fois cette éducation militaire terminée, ils restent dans leurs familles, occupés de la culture des terres et de leurs intérêts privés. Mais dans chaque régiment il y a une école de trois cents jeunes gens, de quatorze à vingt ans, composée uniquement de fils de soldats, école militaire qui doit fournir chaque année cinquante hommes pour le recrutement : ainsi l'armée se recrute d'hommes déjà instruits, d'enfants de soldats élevés dans les traditions de la discipline. La force d'un régiment colonisé, en hommes présents sous les armes, est invariable en temps de paix : cette force est de douze cents hommes, et les moyens de recrutement sont tels qu'en temps de guerre, on peut compter sur les détachements nécessaires pour tenir le corps au complet. Cette cavalerie colonisée a d'excellents chevaux; chaque régiment a son haras qui fournit aux trois quarts de la remonte, et avant deux ans les produits seront au niveau des besoins.

Les douze régiments colonisés dans le gouvernement de Cherson avaient reçu primitivement une population de soixante-cinq mille âmes, il en a été depuis ajouté vingt-sept mille deux cent dix-neuf. La fécondité des pâturages et des moissons a suivi ces progrès de la population. Des terres immenses d'une fertilité extraordinaire, les libres allures du pouvoir absolu, l'énergique et persévérante habileté du comte de Witt, voilà aux yeux du duc de Raguse, les causes de ces résultats extraordinaires. Le voyageur a été naturellement amené à comparer les régiments-frontières de l'Autriche avec les colonies militaires de la Russie. En Autriche. les troupes qui sont de l'infanterie sont habituellement confondues avec la population, dans les colonies militaires elles en sont complètement distinctes, car la cavalerie exige une plus grande surveillance. En Autriche, le paysan a plus de liberté, en Russie plus de bien-être ; enfin on a fait dans chaque pays ce qui convenait aux localités, aux circonstances, au but que l'on se proposait.

Laissons un moment le duc de Raguse visiter en détail les régiments des colonies militaires, et recueillons quelques particularités historiques. Souwarow nous apparaît ici sous un jour nouveau. Son ignorance n'était qu'affectation, car il parlait et écrivait sept langues correctement. Ses extravagances n'avaient d'autre but que de divertir Catherine ; ses bouffonneries étaient un moyen d'insulter les courtisans qu'il détestait. Il voulait que le soldat russe le crût inspiré. Son coup d'œil était admirable. En 1796, à l'époque des campagnes d'Italie, il dit au général Korès : « Il faut que l'on se hâte de m'envoyer pour combattre Bonaparte, sans quoi il finira par passer sur le corps des Allemands, et viendra nous chercher jusque chez nous. » Il y a du génie dans cette divination.

De retour à Odessa, le duc de Raguse fut porté en deux jours à Sebastopol, par un magnifique yacht, au milieu d'une société brillante. La ville de Sebastopol ne date que de la possession de la Crimée par les Russes ; avant eux, la rade était déserte. Aujourd'hui le port, dont la nature a fait tous les frais, est armé de trois cent cinquante pièces de canon. La division de l'escadre qui tenait la mer pour son instruction, venait alors d'y rentrer ; elle se composait de cinq vaisseaux de ligne et de cinq frégates, et deux jours après elle devait ressortir. Il est précieux d'avoir, pour former une marine, une mer intérieure comme la mer

Noire, où, en guerre comme en paix, on peut s'exercer avec sécurité.

Maintenant voici ce que nous recommandons à l'attention de l'Europe; nous citons textuellement. « D'après les ordres de l'empereur, l'escadre de Sebastopol est toujours en mesure, soit avec ses moyens propres, soit avec quelques secours, de recevoir à son bord une division forte de seize mille hommes, qui est cantonnée à portée. dans la presqu'île. Cet embarquement peut être fait en deux fois vingt-quatre heures, l'escadre appareiller le lendemain; et comme les vents du nord règnent presque toujours dans la mer Noire, elle peut, en quarante-quatre heures, être à l'entrée du Bosphore. Si donc des circonstances politiques exigeaient que cette force y fût envoyée, elle y serait rendue cinq jours après les ordres donnés, c'est-à-dire bien avant que les ambassadeurs de France et d'Angleterre fussent informés qu'on se prépare à l'y diriger. Depuis l'abaissement de la puissance turque, il n'y a pas de lutte possible dans ces parages entre les autres puissances de l'Europe et la Russie. La frontière de cette dernière puissance sera aux Dardanelles le jour où une collision éclatera en Europe. »

Nous ne suivrons pas le duc de Raguse dans son voyage de la Crimée, la Chersonèse taurique des anciens. Les récits du savant Pallas ont déjà fait connaître cette péninsule, où il vint finir ses jours. Nous saluerons seulement en passant Kertch, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne Panticapée, ville qui fut occupée par Mithridate, dont le maréchal parle avec une noble simplicité. « Tout ici, dit-il, rappelle encore Mithridate et porte son nom; on croirait qu'il vient de cesser de vivre. La grandeur des actions laisse des souvenirs ineffaçables : le succès n'est pas toujours nécessaire pour briller aux yeux de la postérité... » En parlant de la gloire qui peut s'attacher au malheur, le voyageur ne faisait-il pas quelque orgueilleux retour sur lui-même?

Après une excursion dans l'île de Taman, et quelques autres promenades dans la mer d'Azof, le duc de Raguse arriva à Kosloff ou Eupatorie (nom antique qui rappelle Mithridate), port de la Crimée, d'où il partit pour Constantinople. Ici se termine la première partie de son voyage. Avant de le suivre en Asie, remarquons que personne n'a répandu plus de lumières sur les progrès et la puissance de la Russie : le maréchal n'exagère ni

ne s'épouvante; il décrit, il raconte, il a vu, et il écrit les choses en homme politique. Quand il a rappelé l'époque encore voisine de nous où des hordes de Tartares sortaient de la Crimée, et, venant se joindre aux armées turques, portaient la guerre sur le Dniéper. où l'Ukraine était une province de Pologne, où les Polonais se liguaient avec les Turcs et les Tartares, il nous montre les changements inouis accomplis aujourd'hui, c'est-à-dire la Russie menaçant le cœur de l'Allemagne, tenant ses avant-gardes aux portes de Vienne et de Berlin, et possédant politiquement Constantinople. Que l'Europe pèse ce témoignage d'un vieux lieutenant de Napoléon.

Constantinople a été si souvent décrite, que le duc de Raguse ne saurait rien ajouter à la connaissance de ces lieux célèbres; mais il rend avec énergie les impressions qu'il y reçoit. Ainsi, en parcourant l'intérieur de la ville, aussi bien que Pera et les autres faubourgs, il lui semble qu'on y vit autant avec les morts qu'avec les vivants, tant on y rencontre de cyprès et de tombeaux, et qu'on pourrait mettre dans la bouche des habitants ces paroles : « Nous logeons sur des ruines, nous nous promenons au milieu des tombeaux, et nous vivons avec la peste. » Mais il faut surtout s'attacher, dans l'itinéraire du maréchal, à ses observations militaires et politiques. Il passa en revue, dans la caserne de Scutari, une brigade de la garde, dans la compagnie d'Achmet-Pacha Mouschir, commandant en chef, et de Namik-Pacha, jeune Turc de la plus haute distinction, qui parle le français très-purement, qui a parcouru toute l'Europe, et avec lequel nous avons causé ici, à Paris. Le maréchal juge sévèrement cette infanterie turque; il paraît qu'il est difficile de voir quelque chose de moins beau et de moins bon; ce ne sont pas des troupes, c'est une réunion d'hommes qui a pour caractère général de physionomie l'air misérable et humilié. On voit qu'ils ont le sentiment de leur faiblesse. Il aurait fallu que le sultan, au lieu de penser à créer une armée tout d'abord, eût voulu seulement former un bataillon, qu'il se fût procuré trente ou quarante bons officiers, et un homme capable de comprendre l'importance de sa mission; il est probable qu'en deux ans il serait parvenu à avoir un bataillon modèle. Une fois ce résultat obtenu, il aurait eu entre les mains les éléments d'une armée. Ainsi fit Pierre-le-Grand, qui d'ailleurs fonda le droit de commander uniquement sur la ca-

pacité démontrée. Quand le duc de Raguse reçut son audience du sultan, il exprima son opinion sur ses troupes avec le plus de ménagements possibles, mais il put louer avec vérité l'équipage du vaisseau amiral, qui avait manœuvré devant lui avec une merveilleuse agilité. L'école de la garde, qui est sous la direction de Namük-Pacha, renferme cinq cents jeunes gens : si elle se maintient et se développe, elle pourra devenir la base fondamentale de l'armée turque.

Les conclusions du maréchal sur les destinées de l'empire turc sont claires et rigoureuses. Les réformes opérées par Mahmoud se réduisent à peu près à la destruction des janissaires et à l'établissement de la milice nouvelle. Pour le reste, les réformes ne portent guère que sur des choses futiles ; ce sont des changements de costumes ou de titres. Tout est faiblesse, rien de vital ; partout surgissent des éléments de dissolution. Les Turcs ont perdu leur fanatisme religieux, et le respect profond qu'ils portaient au sang d'Othman ; où est la pensée commune, le sentiment énergique, capables de triompher aujourd'hui de l'apathie naturelle de leur caractère ?

Les Turcs ont toujours été peu nombreux, eu égard à la population des territoires où ils commandaient. Jamais ils n'ont eu qu'une puissance factice, incertaine et mal assise ; ils n'ont point imité les Francs dans leur conquête de la Gaule, ni les Tartares dans celle de la Chine ; ils n'ont jamais associé à leur grandeur les populations qui dépendaient d'eux, mais, les traitant en ennemies, ils n'ont cessé de faire peser sur elles le poids d'une autorité capricieuse et sans frein. Aujourd'hui une population turque de trois millions et demi au plus d'individus des deux sexes et de tout âge, est répandue sur une surface immense ; elle est intercalée dans une population chrétienne plus nombreuse et hostile, elle est en face d'une population arabe qui a l'instinct de sa supériorité. L'empire ottoman est déjà démembré par la création des états de Méhémet-Ali. Il est aujourd'hui en réalité réduit à la ville de Constantinople et aux provinces qui l'entourent immédiatement, où la population turque est le plus agglomérée.

Le grand seigneur ne peut donc exister que par la protection des autres, et il faut qu'il se lie d'une manière intime avec un des deux systèmes qui divisent l'Europe. D'un côté est la Russie, de l'autre les puissances maritimes auxquelles il faut ajouter l'Au-

triche, et qu'on peut appeler l'alliance de l'Occident. Aux premiers troubles qui auraient lieu à Constantinople, à la première crainte d'une entreprise des flottes de France et d'Angleterre, l'escadre russe franchit le Bosphore avec douze mille hommes de troupes de terre; d'un autre côté, un corps de soixante mille hommes franchit le Danube et le Balkan et se place à Andrinople. Cependant à Paris et à Londres on délibère, on rédige des notes. L'empereur de Russie toutefois est trop sage pour songer à la possession prématurée de Constantinople, qui pourrait être funeste à la Russie méridionale en arrêtant le développement des richesses qui s'y créent aujourd'hui : la Russie ne pense maintenant qu'à s'assurer une libre navigation. Si les passages du Bosphore et de l'Hellespont avaient une ou deux lieues de largeur, peu de personnes à Saint-Pétersbourg songeraient à la conquête de Constantinople; mais comme ces passages étroits sont des postes qui ferment toute une mer, il faut s'en assurer. Si les Russes s'emparaient des Dardanelles, l'Europe ne pourrait les reprendre. Le duc de Raguse trace, à ce sujet, le plan hypothétique d'une campagne, et s'attache à démontrer que l'avantage resterait au premier occupant. Il faut donc que l'Europe s'accoutume, dès à présent, à l'idée que la Russie doit posséder une influence décidée à Constantinople, qu'elle occupera cette ville quand elle le voudra; que si elle le veut un jour, c'est qu'elle y sera forcée, mais qu'elle différera autant qu'elle pourra le moment de cette conquête.

Le duc de Raguse, ayant mis à la voile pour les Dardanelles, passa en vue de la presqu'île de Sizique, dont le nom et l'histoire remontent à la tradition des Argonautes, et devant l'embouchure du Granique, de ce ruisseau devenu célèbre, parce qu'il fut le point de départ des triomphes d'Alexandre. Arrivé aux Dardanelles, il fit une course dans la plaine de Troie. Il se plut, avec Homère et l'ouvrage de Le Chevalier, à reconnaître tous les lieux décrits et marqués dans l'Iliade, le camp des Grecs, les tombeaux d'Achille et de Patrocle, les ruines du temple consacré à Minerve, le tombeau d'Antiloque, le Scamandre, le Simoïs, le lieu où s'élevaient les portes de Scées, par lesquelles sortaient les Troyens. Le voyageur alla ensuite évoquer d'autres souvenirs en visitant les ruines d'Alexandria-Troas, création d'Alexandre, et la plus grande, après Alexandrie d'Égypte, des dix-huit villes de ce nom

que le Macédonien fit bâtir. Alexandria-Troas paraît avoir joui d'une grande splendeur; elle fut fidèle aux Romains dans leur guerre contre Antiochus, et reçut les mêmes priviléges que les villes d'Italie. Il y a quarante ans, des ruines magnifiques existaient encore; mais la plus grande partie a été employée à des constructions faites à Constantinople et aux Dardanelles. Après cette exploration de la colonie d'Alexandre, le maréchal se rendit à son bâtiment qui l'attendait sur la côte; il avait, à peu de distance, l'île de Ténédos, placée comme un point d'observation en face de l'embouchure de l'Hellespont, et Lemnos qu'il désigne comme destinée à devenir le boulevard de l'Occident et le point d'appui de la puissance maritime qui tiendra un jour en échec les forces de la Russie, au débouché de ces passages.

Smyrne, qui fut la première station du voyageur se dirigeant vers la Syrie, a une origine antérieure aux siècles historiques. On dit qu'une Amazone fonda la ville, et lui donna son nom qu'elle n'a jamais perdu. Les Lydiens la détruisirent; Alexandre la rebâtit. Sous les Romains, elle fut florissante. Strabon, cité par le maréchal, l'appelle la plus belle de toutes les villes, et les successeurs d'Auguste la couvrirent d'une protection spéciale. Dans le XIe siècle, elle tomba au pouvoir des musulmans, puis elle retourna sous la domination des empereurs grecs. En 1402, Tamerlan, qui ravageait l'Asie, parut devant Smyrne et s'en empara en quatorze jours. Elle devint bientôt après la conquête de Mahomet 1er, et elle est restée depuis ce temps incorporée à l'empire ottoman dont elle est, pour ainsi dire, l'unique place de commerce. Placée au milieu des pays les plus fertiles, elle est le lieu naturel par lequel les exportations doivent s'opérer, elle est sur la route la plus fréquentée et la plus courte qui mène dans l'intérieur de l'Asie. La population est composée de Turcs, de Grecs, d'Arméniens, de Juifs et d'Européens. Les femmes y sont d'une beauté ravissante, et l'esprit grec y domine.

Le maréchal aurait voulu visiter Scio, mais une quarantaine qu'il aurait fallu subir le fit renoncer à ce projet. Cette île, dont le développement est de cent vingt milles environs, est dominée à son centre par une montagne élevée, sans culture et même sans végétation; mais elle a de fertiles vallées, et ces vignes qui produisent un vin célèbre, aussi exquis aujourd'hui qu'il l'était dans l'antiquité. C'était le vin de César. La population de Scio

avait été nombreuse et riche jusqu'à la guerre de l'indépendance hellénique, et jusqu'aux horribles massacres de 1826. N'ayant point fait à Scio la station projetée, le voyageur se dirigea sur Scala-Nuova, petite bourgade, port de commerce, aux environs duquel sont les ruines d'Éphèse.

Ass-Éalout n'est pas l'ancienne Éphèse, quoi qu'en aient dit plusieurs voyageurs; il n'en était qu'une dépendance, l'un de ses faubourgs. Éphèse était bâtie sur une montagne qui forme un amphithéâtre d'une pente assez douce, elle avait un développement médiocre; mais les accessoires en faisaient une des plus grandes villes de l'Asie. Le célèbre temple de Diane était situé au pied de la montagne, en face de la ville, en dehors de ses murs. Les ruines en étaient immenses; les plus beaux débris ont servi aux mosquées de Constantinople. On sait que différents princes de l'Asie envoyèrent les vingt-sept colonnes qui décoraient le temple. Éphèse éprouva de grandes vicissitudes; elle prit parti pour les Lacédémoniens contre les Athéniens; Alexandre y rétablit la démocratie; Annibal y vint conférer avec Antiochus. C'est surtout à Éphèse que furent massacrés les Romains que frappa la vengeance de Mithridate; Auguste y éleva des temples à César; saint Jean l'évangéliste et saint Paul y prêchèrent le christianisme. Vicissitudes humaines! éternelle mobilité des choses! rapidité fatale des idées, des empires et du temps!

Samos, l'île de Pythagore, dans le voisinage de laquelle vécut, à Pathmos, le poëte de l'Apocalypse, a été admirablement décoré par la nature, car les montagnes et les rochers que l'on y voit, sont de marbre blanc; la magnificence des temples et des palais y était plus facile qu'ailleurs. Dans l'antiquité, cette île était puissante sur mer, car elle eut jusqu'à cent vaisseaux propres au combat et portant cinquante rameurs. Entre les Athéniens et les Lacédémoniens, elle changea plusieurs fois de parti. Aujourd'hui elle compte à peine vingt mille habitants misérables: sa principale richesse consiste en des vins muscats très-estimés, qui sont achetés au moment même de la vendange; car le cultivateur est si pauvre, qu'il ne peut conserver son vin pour attendre qu'il ait acquis toute sa valeur.

Quand il eut quitté Samos, un vent fort et favorable fit aborder en peu de temps le voyageur sur la côte opposée du continent, dans une anse où il jeta l'ancre. Il se trouvait à peu de

distance du lieu où était situé un temple d'Apollon, très-célèbre dans l'antiquité et qui dépendait de la ville de Milet, bâtie sur les bords du Méandre, dont les eaux coulent dans le voisinage. Milet était une des plus importantes villes de l'Ionie, mais il ne reste plus d'elle que des ruines confusément dispersées sur un grand espace de terrain. Ville maritime, Milet avait autrefois quatre ports; aujourd'hui la mer en est fort éloignée: d'immenses alluvions apportées par le Méandre, ont créé un nouveau pays. Les ruines du temple d'Apollon sont entières; il faut en admirer la magnificence et, pour ainsi dire, la fraîcheur: on dirait qu'un tremblement de terre a bouleversé le temple, et que cette catastrophe date d'hier, ou plutôt on pense y reconnaître la main de l'homme. Le maréchal croit pouvoir assigner la ruine du temple de Milet à l'époque où Constantin, dans son zèle barbare pour la religion chrétienne, ordonna la destruction de tous les temples du paganisme. Les passions de l'homme n'ont pas moins de puissance que le temps pour renverser ce qui est debout.

Rhodes, où aborda le voyageur après avoir salué Cos, la patrie d'Hippocrate, et jeté un regard sur la côte de Gnide où Vénus avait un si voluptueux temple, vit sa gloire éclipsée, il y a trois cent quinze ans, quand les chevaliers de saint Louis, défenseurs de la chrétienté contre les Turcs, furent contraints d'abandonner une conquête qu'ils avaient possédée pendant deux siècles. Mais il semble qu'hier seulement a cessé leur puissance; la rue des Chevaliers est intacte, la porte de chaque maison est ornée des écussons de ceux qui les ont habitées les derniers. Le maréchal, en se promenant dans cette rue silencieuse, pouvait se croire entouré des ombres de ces illustres porte-glaives. Rhodes, d'abord nommée par les Grecs Ophiense, ou l'île des serpents, reçut un autre nom de l'abondance des roses qui s'y trouvaient. Du temps des Grecs, elle était maîtresse des mers voisines par sa puissante marine. Sa population s'élevait à quinze cent mille âmes. Les califes s'en emparèrent, puis elle retourna à l'empire grec. Les Vénitiens la conquirent, mais ils en furent chassés par Jean Ducas. L'empereur Andronic n'y possédait plus qu'un fort, quand Foulques de Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, qui, chassé de la Terre-Sainte et de Syrie, s'était réfugié à Chypre, eut la pensée de devenir maître de Rhodes: Philippe-le-Bel lui prêta secours, et en 1310 Rhodes tomba entre les mains de l'or-

dre de Saint-Jean. Mahomet II, qui avait conquis Constantinople, l'assiégea sans succès en 1480. En 1520, Soliman II s'en empara après un siége de près de six mois, et une résistance de la part des chevaliers, dont les observations militaires du duc de Raguse diminuent un peu la gloire. N'ayant pu s'arrêter à visiter toute la rive méridionale de l'Asie-Mineure, le voyageur cingla directement vers la Syrie, et arriva à Beyruth, l'ancienne Beryte.

Colonie de Sidon, Beryte devint une colonie romaine sous Auguste, et la ville la plus florissante de la Phénicie. A la fin du VIe siècle, un tremblement de terre la renversa; relevée, elle fut prise par le Sarrasin, enlevée par Baudoin, roi de Jérusalem, reprise par Saladin. Le sultan Amurath IV y vainquit l'émir Fakhr-Eddyn, prince des Druses, et depuis ce temps Beyruth appartient à l'empire Ottoman. Elle a aujourd'hui une population de huit à dix milles âmes. C'est l'échelle de la partie centrale de la Syrie et le port par lequel Damas, qui est la place d'entrepôt, et sert d'intermédiaire au commerce de l'Europe avec l'Asie, fait ses expéditions et reçoit ses marchandises. Le duc de Raguse n'y trouva pas populaire le nom de Méhémet-Ali, dont l'administration était l'objet d'une critique amère. La Syrie résiste au despotisme du réformateur; l'Égypte est plus docile.

La chaîne du Liban, que se préparait à parcourir le maréchal, s'étend parallèlement à la côte. Elle prend naissance auprès de Tripoli et finit près de Saïde, l'ancienne Sidon. Les forêts de cèdres si vantées dans l'Écriture, qui servirent à construire les flottes de Tyr et le temple de Jérusalem, ont disparu. Des roches nues et âpres s'offrent partout à l'œil. Mais une population active et intelligente habite les montagnes, et les fait aussi fertiles qu'elles peuvent l'être. La population de la chaîne du Liban s'élève à quatre cent mille âmes; trois races la composent, les Ansariés, les Druses et les Maronites. Les Ansariés sont idolâtres; les uns professent le culte du soleil, les autres celui du chien. Les Maronites sont des chrétiens séparés de l'église grecque. Les Druses mêlent ensemble quelques idées du Coran, de l'Évangile et du système de la métempsycose.

Les deux versants de la chaîne du Liban forment un contraste remarquable. A l'occident, des sources, de la végétation, des habitants nombreux, de la culture; à l'orient, la stérilité et le néant. C'est ce versant si ingrat qui conduit à Balbek, situé au-delà de

la vallée, au pied de l'Anti-Liban, et qui se dresse devant le voyageur par des ruines hautes et blanches. Une plaine immense se déroule devant l'œil. Balbek est une des plus anciennes villes de l'Asie. Dès la plus lointaine antiquité, elle possédait un temple dédié au soleil. Balbek en syriaque, Heliopolis en grec, signifient ville du soleil. L'ancien temple ayant été détruit, le nouveau fut élevé sous le règne d'Antonin le Pieux. Les inscriptions déterminaient l'époque d'une manière précise; mais le style de l'architecture suffisait à l'indiquer. Si vous avez vu à Rome, près du Forum, ce qui reste du temple d'Antonin et de Faustine, vous connaissez les débris du temple de Balbek. Au surplus, suivant le témoignage du duc de Raguse, la description de Volney est tellement exacte, qu'elle ne laisse plus rien à dire.

La chaîne de l'Anti-Liban, qu'il faut traverser pour arriver à Damas, s'abaisse beaucoup dans cette partie et ne forme qu'un plateau élevé, sillonné par quelques ravins; son versant oriental est incomparablement plus beau que l'autre. Il est remarquable que dans les deux chaînes parallèles du Liban et de l'Anti-Liban, les deux versants stériles se regardent, et que les deux versants fertiles soient opposés. La Cœlé-Syrie est ainsi renfermée entre deux lignes de montagnes sèches et arides.

En approchant de Damas, et pour éviter un circuit inutile, on gravit une colline de rochers calcaires, d'une élévation médiocre, et l'on aperçoit Damas au pied des montagnes qui bordent la plaine à l'occident et au nord. Le voyageur est transporté en découvrant cette vaste oasis qui apparaît tout à coup à l'entrée d'une plaine sans limites. La ville est belle, pour une ville turque. La population est d'environ cent mille âmes; les bazars sont grands, mais presque uniquement remplis de marchandises étrangères; l'industrie a disparu de cette ville où elle florissait autrefois. A Damas sont les plus belles maisons de l'Orient : de grandes salles revêtues de marbre blanc, avec des jets d'eau, de belles cours bien plantées, qui sont presque des jardins, y sont assez communes.

Le gouverneur de la Syrie, Cherif-Pacha, compatriote et parent de Méhémet-Ali, bon petit Turc, suivant l'expression du duc de Raguse, lui fit un fort obligeant accueil. Il lui offrit de passer en revue les troupes qui étaient à Damas, et qui étaient composées de deux régiments. Le maréchal accepta, il était curieux de voir

sous les armes les troupes égyptiennes qui ont battu les Turcs. Ces troupes lui parurent avoir peu d'instruction et ne justifièrent que médiocrement l'idée qu'il s'en était formée. Cependant l'Égyptien peut devenir un excellent soldat : il est sobre, bon marcheur, brave, susceptible d'enthousiasme et plein d'amour-propre. A ce propos, le duc de Raguse, par une digression que nous recommandons aux militaires et aux hommes politiques, trace un tableau de la campagne que fit en 1832 Ibrahim-Pacha contre les Turcs. La bataille de Koniéh, où les forces de l'armée turque, qui étaient triples de celles de l'armée égyptienne, ne purent la préserver d'une entière défaite, eut un effet immense dans toute la péninsule de l'Asie : si le lendemain de la victoire, Ibrahim-Pacha eût marché sur Constantinople, son apparition à Scutari opérait une révolution, le gouvernement turc s'écroulait. Mais l'armée égyptienne perdit du temps, et l'intervention de l'Europe vint l'arrêter à Kutahiéh; des négociations s'ouvrirent; une division russe arriva dans le Bosphore et campa sur la côte d'Asie : le sultan fut sauvé, et le traité de Rustaich mit fin à la guerre.

Jérusalem fut, après Damas, l'objet de la curiosité du voyageur. Pour s'y rendre, il parcourut la Syrie dans toute sa longueur. Le Jourdain servait autrefois de limite au royaume latin de Jérusalem, du côté de Damas, et formait sa frontière militaire. Le fleuve est très-peu large, mais il a une grande profondeur : on peut le comparer à la Seine, au-dessus de la ville de Troyes. On le passe sur un fort beau pont, qui a trois arches en ogive, et d'une architecture gothique. Tibériade n'est plus aujourd'hui qu'une réunion de cabanes infectes qui tombent en ruines. Nazareth est moins misérable; cette petite ville compte quelques milliers de chrétiens et quelques Turcs, population considérable pour le pays. La plaine d'Esdrelon est fertile, mais à peine si la cinq-centième partie de sa surface est cultivée. Naplouse, l'ancienne Samarie, parle agréablement aux yeux, vue de loin; mais son aspect est repoussant quand on pénètre dans son enceinte; elle n'offre que misère et saleté. En approchant de Jérusalem, on croit entrer dans le domaine de la mort.

M. le duc de Raguse a le bon goût de ne pas décrire en détail des lieux sur lesquels M. de Châteaubriand a laissé son empreinte immortelle : il ne nous livre que ses impressions personnelles, qui

sont sincères et raisonnables; il parle des lieux saints, du christianisme, de son fondateur, avec respect et simplicité; c'est un honnête homme, un soldat, qui vénère, sans superstition, ce que l'humanité a toujours déifié, le dévouement et la vertu. Il se plaint des moines, dont l'esprit borné et la foi aveugle dégradent, par de folles légendes, la grandeur de la réalité; témoin le père Camille, qui voulait montrer au maréchal le tombeau d'Adam, le premier homme.

Ibrahim-Pacha venait d'entrer à Jérusalem quand le duc de Raguse y revint; après une excursion dans les environs. C'est un homme de quarante ans, d'une extrême corpulence, mais actif, infatigable, gai, fin, spirituel. Il questionna beaucoup le maréchal sur Napoléon, et sur les campagnes qu'il avait faites avec l'empereur; il parla des siennes, en Syrie et dans l'Asie Mineure, avec beaucoup de modestie. Par son ordre, le voyageur reçut les plus grands honneurs à Jaffa, où, après un jour de repos, il s'embarqua pour Saint-Jean d'Acre.

Si Saint-Jean d'Acre se fût rendu au général Bonaparte, la Syrie était conquise, et les affaires du monde prenaient un autre cours. Plus de retour en France; un empire français s'élevait en Orient. Mais la résistance de Saint-Jean d'Acre ramena l'armée française en Égypte; le général en chef eut des nouvelles de l'Europe, le désir de revoir la France, et des vaisseaux pour y courir. Le duc de Raguse donne les raisons du peu de succès de nos armes contre cette ville. L'armée française, déjà peu nombreuse à son entrée en Syrie, avait éprouvé des pertes; la peste la ravagea. La garnison, au contraire, reçut par mer des renforts qui la portèrent jusqu'à douze mille hommes, et devint plus forte que l'armée qui l'attaquait. Quand Ibrahim-Pacha, en 1832, assiégea Saint-Jean d'Acre, il avait une armée nombreuse, un équipage d'artillerie complet, une escadre, des moyens immenses, et encore il resta six mois devant cette place. Cette ville est d'une extrême importance pour Méhémet-Ali; elle est centrale, elle est maritime, elle peut servir de refuge, en cas d'événements malheureux; sa position est formidable, sa célébrité donne un grand ascendant à celui qui la possède: le maître de l'Égypte ne saurait prodiguer trop de soins à la fortifier encore.

Que l'âme d'un homme doit être profondément remuée, quand il lui arrive, à trente-six ans de distance, de revenir au théâtre

illustre où il a déployé l'activité de la jeunesse ! Il retrouve les charmes et les voluptés de l'action qui firent bouillonner son sang ; ce n'est plus le vieux et sombre guerrier, c'est le jeune homme plein d'ivresse et d'audace, ne doutant ni de l'avenir, ni de lui-même, et voulant s'emparer du bonheur et de la gloire avec une indomptable énergie. Que sera-ce, si l'intervalle écoulé entre les deux venues sur une terre fameuse a été rempli par des événements publics et des accidents personnels d'une grandeur inouie et d'une variété foudroyante ! L'âme du maréchal a dû être traversée par de pathétiques émotions à la vue de l'Égypte : il en parle avec une simplicité qui est une preuve nouvelle de leur profondeur. Méhémet-Ali, quand le duc de Raguse arriva à Alexandrie, était au moment de partir pour le Caire. Déjà il avait quitté la ville ; mais il revint exprès, et visita le maréchal dans un château sur le bord de la mer, où ce dernier faisait une quarantaine de sept jours. Comme c'était la première fois que Méhémet-Ali rendait visite à un Européen, la sensation fut grande dans tout le pays. Méhémet-Ali est de petite taille ; la finesse et l'énergie frappent dans ses traits, qui sont beaux, et dont l'expression est relevée par une superbe barbe blanche ; il a le regard perçant, la physionomie mobile, des mœurs enjouées, de la gaieté, de la bienveillance, une rare connaissance des hommes, une force de volonté qui surmonte ou brise tous les obstacles, l'instinct des grandes choses, le goût de leur imitation ; point d'études, pas de science acquise ; un génie naturel, pratique. Quand le maréchal le vit, il avait soixante-cinq ans ; sa forte constitution ne redoute aucune fatigue. Le premier emploi que fit le voyageur de sa liberté fut d'aller présenter à Méhémet-Ali ses remerciements. Leur entretien fut fort long. Prévenu du caractère du pacha, le duc de Raguse lui parla sans détour et sans crainte de lui déplaire, combattant ses idées quand il ne pouvait les adopter. Méhémet prit très-bien cette franchise, et fit promettre à son interlocuteur qu'au retour du voyage qu'il allait exécuter en Égypte, il ne lui épargnerait pas les observations critiques qui pourraient l'éclairer.

Le maréchal prit possession d'une jolie maison, située dans l'enceinte dite des Arabes, au pied même du fort principal, qui est un ouvrage de sa jeunesse ; il se trouvait dans des lieux bien connus, car il avait commandé à Alexandrie et dans toute cette

partie de la Basse-Égypte, depuis le mois de novembre 1798 jusqu'au mois d'août 1799. Alexandrie a deux ports séparés par un isthme que forment des attérissements : elle contient aujourd'hui quarante mille âmes; autrefois sa population ne s'élevait pas au-dessus de dix mille; voilà le fruit des efforts pour relever la culture, et pour créer la navigation et l'industrie. Après avoir satisfait sa curiosité pour les fortifications qu'il avait construites lui-même, il y a trente-six ans, le voyageur alla examiner un des travaux les plus importants de Méhémet-Ali, le canal qui établit la communication entre le Nil et le port d'Alexandrie.

Si à l'embouchure de toutes les rivières, leur cours est ralenti par le choc de leurs eaux avec celles de la mer, nulle part la barre n'est si forte qu'aux bouches du Nil, parce qu'aucun fleuve n'a des eaux aussi chargées de limon; aussi les dangers de la navigation sont grands quand la mer est agitée. Le pacha s'est déterminé à établir une communication navigable et directe entre le port d'Alexandrie et le Nil. Le canal, malgré les défauts dont le duc de Raguse fait une critique détaillée, satisfait en grande partie aux besoins du moment, en facilitant l'exportation des produits de l'Égypte, et, de plus, en amenant constamment les eaux douces autour d'Alexandrie, il est le principe d'une végétation active qui a remplacé la stérilité.

Au-delà du canal est le plus grand des jardins de cette contrée, qui appartient à Ibrahim-Pacha, puis on aperçoit une immense surface brillante : ce sont des salines naturelles, qui se sont formées dans l'emplacement de l'ancien lac Maréotis. Dans cette exploration des lieux, le maréchal reconnut les moyens de fortifier plus encore Alexandrie, et il communiqua au pacha et à ses ingénieurs ses vues et ses idées sur ce grand intérêt. Il entretint aussi Méhémet sur la situation de la Syrie, s'attachant à lui faire sentir les différences qui distinguent ce pays de l'Égypte. En Syrie, la population est accoutumée à la résistance; elle est retranchée dans des montagnes où chaque village peut se défendre. L'Égypte, au contraire, est un petit pays qu'on parcourt dans tous les sens avec facilité : on peut sans peine le maintenir dans l'obéissance, ou l'y faire rentrer. La population est soumise et laborieuse. L'Égypte peut, sans danger, être surchargée d'impôts : sa richesse et sa docilité le permettent; en Syrie, tout est péril, et ses produits, quoi qu'on fasse, seront

toujours bornés. Il faut donc conduire ce dernier pays par l'opinion, par les intérêts, par le sentiment de son bien-être; il faut le ménager pour le recrutement et ne pas vouloir y établir un monopole qui amènerait la désaffection et la révolte. Méhémet-Ali parut goûter ces conseils et d'autres encore sur l'organisation des troupes syriennes.

Voici quelque chose de merveilleux : en 1828, il n'existait sur la presqu'île d'Alexandrie qu'une plage aride et déserte ; en 1834, cette plage est couverte par un arsenal complet, bâti sur la plus grande échelle, par des cales de vaisseaux, des ateliers de tous les genres, des magasins pour les approvisionnements, une corderie de mille quarante pieds de longueur. Des ouvriers nombreux, tous Égyptiens, remplissent les chantiers. *Je ne crois pas*, dit le duc de Raguse, *que l'histoire du monde ait jamais présenté dans aucun temps rien de pareil.* Cette louange n'est pas exagérée, quand on voit que de cet arsenal, dont les fondations datent de six ans, il est sorti dix vaisseaux de ligne de cent canons, sans parler des frégates de divers rangs, des corvettes et des bricks, qui portent la flotte à plus de trente bâtiments armés. Et cependant le pays n'avait ni bois, ni fer, ni cuivre, ni ouvriers, ni matelots, ni officiers ; mais il avait pour maître un homme d'une volonté indomptable, Méhémet-Ali, qui, sachant se servir des talents insignes de M. de Cerisi, ingénieur-constructeur de la marine, passait ses journées entières au milieu des ouvriers, et prodiguait son temps, sa vie, ses ressources, à la passion d'obtenir ces prodigieux résultats. La création de l'arsenal d'Alexandrie donne une idée de la fondation des villes et des sociétés antiques : on comprend comment la volonté peut élever les murailles, les palais et les cités. M. de Cerisi donna au maréchal des détails curieux sur le caractère des Arabes. Sobres, aimant le repos, ils sont néanmoins capables d'une grande activité : leur complexion nerveuse s'exalte facilement ; quelquefois ils se découragent, mais bientôt leur énergie reparaît, et ils se retrouvent tout entiers. Seulement, dans leur langueur, il ne faut pas les maltraiter, les punir, mais il faut savoir attendre leur réveil. Cette organisation ne rappelle-t-elle pas un peu la trempe du soldat français? Le maréchal n'a pu fermer les yeux à cette ressemblance.

Le véritable chef de l'escadre égyptienne, celui qui l'a créée,

est un Français. M. Besson, qui est vice-amiral et major-général du pacha, dont il possède toute la confiance. Il a formé et dressé les équipages avec une promptitude inouie. Ses vaisseaux naviguent et manœuvrent avec régularité, et tiennent des croisières dans les mers étroites et dangereuses qui baignent les côtes de l'Asie-Mineure, de la Syrie et de l'Égypte. Cette marine a, et avec raison, le sentiment de sa supériorité sur celle des Turcs.

En revoyant le mouillage et la côte d'Aboukir, le maréchal discute les travaux qui seraient nécessaires encore, afin que la place d'Alexandrie ne soit plus attaquable d'aucun côté par une armée de débarquement. Cette rade lui rappelle aussi le combat naval qui eut une si grande influence sur le sort de l'armée française et sur celui de l'Égypte. Quand Bonaparte apprit cette funeste nouvelle, il resta calme. « Nous voilà séparés de la mère-patrie, dit-il, sans communications assurées avec elle ; il faudra savoir nous suffire à nous-mêmes. L'Égypte offre d'immenses ressources : nous les développerons...... La grande affaire pour nous, c'est de préserver l'armée d'un découragement qui serait le germe de sa destruction. Sachons nous élever au-dessus de la tempête, et les flots seront domptés. Nous sommes peut-être destinés à renouveler la face de l'Orient, à placer nos noms à côté de ceux les plus illustres de l'histoire ancienne et du moyen-âge. »

C'est à Alexandrie que le pacha a fixé sa résidence d'été ; il y passe au moins six mois chaque année : l'hiver, il habite le Caire. Dès le matin, Méhémet sort de son harem et s'établit dans son divan : là il est accessible à tout le monde. Les consuls-généraux entretenus en Égypte par les diverses puissances de l'Europe forment le corps diplomatique du pacha et habitent toujours la même ville que lui. Leur position n'est pas sans éclat dans Alexandrie, la ville d'Orient où l'on retrouve le plus les mœurs de l'Europe et le plus grand nombre d'Européens.

On conçoit l'empressement du voyageur à parcourir l'Égypte : Fouéh, ville du Delta, fut sa première station sur le Nil, dont l'aspect le frappa d'admiration, comme s'il n'avait jamais comtemplé ce fleuve magnifique. En naviguant sur ses eaux, il se rappelait les impressions de sa jeunesse, et l'aspect différent sous lequel le pays s'offrait à ses yeux le surprenait. Les palmiers qui décorent les villages étaient plus nombreux jadis ; les maisons n'étaient plus surmontées, comme autrefois, de colombiers d'une architec-

ture bizarre et jolie ; une quantité prodigieuse de coton a remplacé les céréales ; enfin le ciel semble moins pur, et les pluies sont plus fréquentes. Des souvenirs militaires attendaient le maréchal à Chebrêrys, où l'armée d'Égypte se trouva la première fois en face des Mamelouks : puis il alla visiter les ruines de l'ancienne Saïs, située dans le Delta, dont Champollion a singulièrement exagéré la grandeur et la beauté ; mais il n'avait pas encore vu Thèbes et les pyramides.

Le Nil n'est plus un dieu pour les Égyptiens actuels ; mais, sans en faire une divinité, ils le mettent au-dessus de tout, car il est pour eux le principe de toute vie et de toute fécondité : leur bonheur est de parcourir ses eaux avec un vent favorable, ou de vivre sur ses rives, dans son voisinage. Le paysans demandaient aux Français que Bonaparte conduisit en Égypte s'il n'y avait pas de Nil en France. On leur répondait : « Nous en avons cinquante. » Alors ils répliquaient : « Qu'êtes-vous donc venus faire ici ? » C'est ce grand fleuve, que les Arabes appellent la mer, dont Méhémet-Ali veut se rendre maître, et dont il veut régler les mouvements et les irrigations.

Le barrage du Nil est un problème à résoudre dont les conditions sont : 1° d'arroser, en tout temps, trois millions huit cent mille feddams de terrain ; 2° d'alimenter, au moment des crues, les grands bassins d'inondation situés dans l'intérieur, depuis le Caire jusqu'à la mer ; 3° de conserver la navigation dans les deux branches du Nil. Tel est le but que doit atteindre le plus grand travail hydraulique que les anciens et les modernes se soient encore proposé. Les plans sont dressés ; un Français, M. Linan, assisté d'autres Français, a rédigé le projet et doit présider à son exécution. La nature permettra-t-elle à l'homme tant de gloire et un si éclatant triomphe sur elle-même ?

Arrivé au Vieux-Caire, le maréchal fut reçu par Soliman-Pacha, Français dont le nom est Selves, né à Lyon, et qui avait servi sous ses ordres. Selves commença sa vie par être marin ; puis il passa dans l'armée de terre, servit dans le 6e de hussards sous le colonel Pajol, fit comme officier, la campagne de Russie, remplit pendant la retraite les fonctions d'officier d'ordonnance du maréchal Ney, fut, en 1814, remarqué par l'empereur, était en 1815 attaché à l'état-major du maréchal Grouchy, et comme il ne put entrer dans la garde royale, il quitta la France en 1817

pour se rendre en Perse ; mais en traversant l'Égypte, il y fut retenu par Méhémet-Ali. Il a fait des Orientaux des troupes régulières, et par la pratique il est devenu lui-même un homme supérieur. Il a deviné la grande guerre ; il parle le turc et l'arabe avec facilité ; voilà un officier de fortune qui fait honneur à la France. L'hôte de Soliman-Pacha trouva le Caire fort embelli. Ibrahim-Pacha a bâti un magnifique palais sur les bords du Nil, et couvert d'arbres l'île de Rondah, située en face, dont une grande partie est distribuée en jardins, à la manière européenne. Dans l'intérieur de la ville, la rue principale qui conduit à la citadelle a été élargie. Sur la place de l'Erbékick, le maréchal se rappela que Bonaparte passa la revue de ses légions, il reconnut la maison qui fut sa demeure et le lieu où Kléber fut frappé.

L'Égypte a eu tour à tour différents siéges de sa grandeur : Thèbes d'abord, puis Memphis, Saïs, Alexandrie, Fortat, sous les Arabes, le Caire aujourd'hui, qui est le centre de la puissance de Méhémet-Ali, de tous les souvenirs et de tous les éléments qui doivent faire de l'Égypte un empire. Deux cent cinquante mille habitants sont agglomérés au Caire.

La citadelle, l'école d'artillerie, l'école des élèves, composée de trois cent quatre-vingt-onze jeunes gens, ont obtenu les suffrages du voyageur. Il passa en revue une brigade d'infanterie qui manœuvra pendant trois heures devant lui, dans la plaine de Lakoubéh, non loin des tombeaux des kalifes, et près de celui de Malek-Adel, frère de Saladin. *J'eus lieu d'être extrêmement content*, dit le maréchal. Voilà pour la puissance militaire. L'industrie n'a pas été l'objet de moins d'efforts, comme l'attestent une fabrique de draps, une fabrique de coton et de toile, une fonderie, une manufacture de poudre. Mais c'est l'établissement d'Abou-Zabel, situé à six lieues du Caire, qui excite vraiment l'admiration du voyageur ; cet établissement est la création d'un médecin français, le docteur Clot, qui a groupé autour d'un hôpital militaire un jardin botanique, un amphithéâtre d'anatomie, un laboratoire de chimie, et une salle de physique. Les professeurs sont Européens, et de jeunes interprètes transmettent en arabe aux élèves l'enseignement, qui est fait en français. Le duc de Raguse a assisté à tous les cours ; la transmission de l'enseignement lui a paru rapide et bien comprise par ceux auxquels elle s'adressait.

L'administration aboutit dans tous ses détails à Méhémet-Ali, qui entre dans la connaissance de chaque chose, et sans l'ordre duquel rien ne se fait. Une ligne télégraphique lui fait connaître en peu de moments ce qui se passe à Alexandrie et sur d'autres points de la côte. Une correspondance journalière lui apporte en vingt heures ses dépêches d'Alexandrie; elles sont confiées à des piétons. Dans le conseil d'état se traitent toutes les grandes affaires d'administration; mais on dit que les membres en sont médiocres. Méhémet-Ali a divisé l'Égypte en cinq grands gouvernements dont les chefs ont le titre de Moudirs; viennent ensuite les provinces, les arrondissements, les cantons et les villages.

La propriété a toujours été incertaine en Égypte; jamais elle n'a eu des bases fixes comme dans l'Occident. Comme l'eau fait toute la valeur de la terre, puisqu'elle apporte les éléments de sa végétation, le propriétaire de l'eau du Nil est le véritable propriétaire des terres, et ce propriétaire est le gouvernement. Voici le système adopté par Méhémet-Ali. Le chef de culture, assisté par le cheik-elbeled de chaque village, fait tous les ans la répartition des terres à cultiver par les habitants, puis on détermine la culture qui leur sera appliquée. La *doura* est abandonnée à la famille pour sa nourriture. Quant aux autres produits, ils sont divisés en deux classes: les blés, l'orge, les légumes, les graines de trèfle, appartiennent au cultivateur, sauf la quantité que demande le pacha, et qui change chaque année. Habituellement c'est la moitié ou les deux tiers de la récolte. Mais le reste, — c'est-à-dire le riz, le coton, le sucre, l'indigo, l'opium, la garance. — est exclusivement réservé au pacha. Il est défendu au cultivateur sous les peines les plus graves, d'en retenir la plus petite quantité. Toutes ces denrées sont portées dans les magasins publics et reçues au compte des fellahs au taux réglé par le pacha, taux qui ne dépasse jamais les deux tiers du prix marchand. Le fellah doit au pacha le miry, qui est l'impôt ou le prix de location des terres. Cette somme est fixée d'après la classe de la terre. Le fellah paie encore un impôt personnel: son bétail est aussi imposé. Les barques du Nil le sont également. Le fellah est obligé de prendre dans les magasins publics tout ce qui lui est nécessaire, habillement, chemises, manteaux. C'est le pacha qui lui vend les semences pour la culture, les bœufs, la voile et les

agrès de son bateau, jusqu'à la natte sur laquelle il dort. Un compte est ouvert par les percepteurs des villages à chaque habitant; tous les quatre ans on fait la balance. Si le fellah est constitué débiteur, on le poursuit; s'il est créancier, on retient la somme qui lui revient pour être la garantie des payements des autres fellahs de son village, ou de tout autre fellah qui serait débiteur. Un vaste système de solidarité embrasse toute l'Égypte, solidarité des individus du même village, solidarité des villages du même canton, solidarité des cantons de la province. En outre, les villes sont soumises à des impôts de consommation qui portent à peu près sur tout. Méhémet-Ali n'a pas non plus oublié d'imposer l'industrie; il a trouvé le moyen de l'atteindre, quelle qu'elle soit. Tel est le système qui a exagéré le monopole et le despotisme au-delà de toute mesure.

Sans doute, l'autorité du pacha était nécessaire pour introduire et faire prospérer la nouvelle culture; mais Méhémet-Ali eût dû admettre les cultivateurs au partage d'une portion des avantages qu'il en retire, en leur payant à un prix plus élevé les denrées qu'il en reçoit. Cette solidarité dont nous avons parlé ruine le cultivateur et n'enrichit pas l'état; elle a arrêté l'accroissement de la production en détruisant tout intérêt de travail et de plus-value. On conçoit que Méhémet-Ali, obligé à d'énormes dépenses, demande le plus d'argent possible à des moyens extraordinaires; mais, à force d'avoir voulu grossir la source de ses richesses, il court le danger de l'avoir tarie lui-même.

Au-delà du Caire commence une autre Égypte, celle de la primitive histoire et des anciens jours. On laisse derrière soi la civilisation nouvelle avec ses richesses et ses produits, et les pyramides, qui, du Caire vous apparaissent dans toute leur gloire, vous dénoncent que vous mettez le pied dans un autre monde. Quand vous marchez sur elles, on croirait qu'elles s'abaissent et que leurs dimensions s'amoindrissent; mais cette illusion n'est que passagère, et quand vous les touchez, elles se dressent devant vous comme un géant de pierre, qui vous accable de son immensité.

Les pyramides ont été visitées et fouillées tour à tour par les divers conquérants de l'Égypte, par les Perses, les Grecs, les Romains et les Français. Les dégradations que ces monuments ont subies sont l'ouvrage des hommes beaucoup plus que celui

des siècles. La seconde pyramide, qui est à peu près de la même grandeur que la première, a été ouverte par Belzoni. Comme dans la première, des couloirs rapides et étroits conduisent à une chambre sépulcrale où se trouvait un sarcophage dont le couvercle était brisé. Il renfermait des ossements que l'on a jugé être ceux d'un bœuf, ce qui autoriserait à penser que le dieu Apis partageait quelquefois avec les rois d'Égypte la gloire d'avoir une pyramide pour tombeau. La troisième est d'une dimension beaucoup plus petite; mais les matériaux qui ont servi à l'élever sont aussi beaux que ceux de la grande. Près de la seconde pyramide, dite de Céphren, étaient des constructions étendues qui appartenaient à un temple. A peu de distance et tout autour il y a encore plus d'une centaine de petites pyramides, dont plusieurs sont debout, d'autres renversées sur le sol. Toute la surface est couverte de tombeaux ruinés, et la montagne a été percée de puits qui servaient aux inhumations. C'est comme une immense ville de morts qui a recueilli les générations accumulées de la population de Memphis.

Après s'être donné le spectacle des Pyramides, le voyageur s'embarqua au village de Bedreqin pour remonter le fleuve. Il avait un grand désir de visiter le Fayoum, province séparée de la vallée du Nil, et pays à part; mais le canal qui devait l'y conduire n'était pas praticable par la baisse des eaux, et sur terre la rupture d'une digue interrompait toute espèce de communication. Il fallut renoncer à cette excursion et se contenter de renseignements que le duc de Raguse a lieu de croire fort exacts. On peut regarder comme certain que le Fayoum a été un désert aride jusqu'au moment où le roi Mœris fit exécuter les travaux nécessaires pour y conduire les eaux du Nil. Il n'a pas creusé un lac, mais ouvert un chemin par lequel les eaux sont venues remplir le bassin qu'avait disposé la nature. C'est cette plaine inclinée, connue anciennement sous le nom de Nome d'Arsinoé, qui compose le Fayoum actuel, dont la fertilité est la même qu'autrefois.

La Haute-Égypte fertile est, pour les trois quarts au moins, placée sur la rive gauche du Nil. Beny-Soueyf est bâtie de ce côté. Cette ville, dont l'aspect est fort agréable, est le point d'embarquement des produits du Fayoum. Elle a une manufacture de toile de coton qui compte neuf cents ouvriers. Au village de Ma-

gara, le maréchal vit fuir devant lui la population : le pavillon turc de ses barques l'avait fait prendre, lui et ses compagnons, pour des agents du pacha qui venaient exécuter des levées de soldats, tant le recrutement inspire de terreur, car il s'empare arbitrairement de tous les hommes qu'il rencontre; c'est une guerre, et c'est en faisant des prisonniers qu'on livre au pacha les levées dont il a besoin.

Au-dessus de Minieh, ville assez considérable où réside un Mamour, on commence à trouver la culture des cannes à sucre exécutée en grand. Montfalout est la résidence d'un Nazer. A ce point, la vallée du Nil s'élargit, les deux chaînes s'éloignent, et elle devient très-belle. Syout, dont les environs sont aussi très-riants, est journellement le théâtre d'un acte horrible qu'un usage barbare et une jalousie effrénée ont consacré pour la sûreté des harems. Trois cents individus mutilés en sortent chaque année, et ce sont des moines copthes qui font ces eunuques.

Au-delà de Syout, la chaîne arabique se rapproche de nouveau du fleuve, et devient plus haute et très-escarpée; elle s'éloigne quelquefois, mais revient promptement. En face de la magnifique île d'Aoui, les deux chaînes de montagnes prennent un nouveau caractère; elles sont plus hautes, plus raides dans leurs pentes, et également dépouillées. Mais la vallée et le fleuve gardent toujours leur magnificence. A Fahr, le pays redevient pauvre, inculte et désert. Les crocodiles apparaissent en grand nombre. Kénéh, l'ancienne Néopolis, est une ville fort importante et le point habituel de communication de la Haute-Égypte avec la côte d'Arabie. Une route conduit à Cosseïr, qui est le port de cette côte, et sert de relâche aux bâtiments qui entrent dans la mer Rouge.

Thèbes est voisine de Kénéh ; peu d'heures de navigation l'en séparent. C'est sur la rive gauche du Nil qu'était placée la plus grande partie de la ville. Les monuments dont on voit les restes sur cette rive sont un palais construit par le pharaon Menephtath Ier, père de Rhamsès-le-Grand (Sésostris); plus loin, le Memnonium, connu des anciens Égyptiens sous le nom d'Amenophi, son fondateur ; puis, le Rhamseïon, bâti par Sésostris ; au sud-ouest, le Rhamsès-Méiamoun ; enfin, en continuant au sud, une immense enceinte qui forme un tout complet et présente aujour-

d'hui des reliefs élevés et réguliers. Sur la rive droite et sur le bord du fleuve était un gigantesque palais composé de plusieurs parties; on y trouve aujourd'hui les nombreuses cabanes du village de Louqsor. A trois quarts de lieue plus bas, on voit le plus grand de tous les palais, celui de Karnak, dont une description ne peut donner l'idée, et il est lui-même environné d'une suite de palais qui en sont comme les dépendances.

L'émotion du maréchal en face de ces magnifiques débris est vive et se communique au lecteur : sans avoir la pensée de décrire tous ces monuments après la commission d'Égypte et Champollion, le voyageur nous intéresse par la clarté de ses indications, et la sincérité de ses sentiments ; ses vues historiques sur l'ancienne Égypte sont pleines de justesse ; son admiration pour les monuments de Karnak est exprimée sans enflure ; leur grandeur infinie vous devient sensible, et le siècle de Sésostris semble reprendre de la vie sous la plume de ce lieutenant de Napoléon.

Dendérah, éloigné seulement d'une lieue de Kénéh, est placé sur la limite même du désert libyque dont les sables ont envahi tous les environs. Le temple a tout ensemble de la majesté et de l'élégance ; on voit qu'il a été construit en plusieurs fois. On ne peut pas le parcourir intérieurement dans son entier, à cause des décombres qui en remplissent une portion. On voit dans la partie supérieure l'emplacement du fameux zodiaque. Près de ce premier temple, il y en avait deux autres plus petits. On a plaisir à contempler ces monuments, même au sortir de Thèbes et de Karnak.

Le désert pouvait seul désormais attirer le voyageur, dont le cœur était plein des témoignages de la grandeur humaine. Il revint sur ses pas pour s'y engager. C'est à Minyeh qu'il quitta les bords du Nil. Il lui fallut renoncer au cheval pour le dromadaire, et prendre quelques leçons pour diriger cette nouvelle monture. Les Arabes sont bien les enfants du désert, car le désert les a faits ce qu'ils sont, et ils ont les qualités qui leur permettent de lui résister et d'y vivre. Voyager dans le désert, voilà leur destinée; le temps n'est rien pour eux, et ils le laissent couler avec une patience inaltérable. Veulent-ils se soustraire à la tyrannie, ils fuient; un espace infini est la garantie de leur liberté. Aussi il est interdit à l'Arabe de demeurer dans une maison; il peut mener ses troupeaux sur

de verts pâturages, mais il doit toujours poser sa tente sur le sable, afin que, suivant une de leurs paroles, il reste toujours un Arabe de toile et ne devienne jamais un Arabe de pierre. Après six jours de marche dans le désert, le maréchal arriva en vue de la mer Rouge et du mont Sinaï. Mais sur la côte de Ghébel-Ezer, il ne trouva pas le bâtiment sur lequel il comptait. Il résolut de se rendre à Suez, en suivant le bord de la mer. Chemin faisant, il se faisait raconter par les cheiks bédouins l'histoire de leur tribu, qui faisait partie de la nation des Maazes. Il campa en face du mont Sinaï, mont célèbre qui est le point culminant de toute la chaîne de l'Arabie Pétrée, que la mer entoure de trois côtés, et qui servit de tribune à un homme de génie pour promulguer sa loi.

Après avoir reçu l'hospitalité au couvent de Saint-Paul, qui contient trente-cinq moines, dont la moitié sont borgnes, le voyageur atteignit enfin Suez, l'ancienne Arsinoé. Le désert se prolonge jusqu'à la porte même de la ville. Autrefois Suez était le port où se faisait le commerce de l'Inde. Maintenant la ville est réduite à quelques centaines de familles ou à douze cents habitants à peu près. Le duc de Raguse alla visiter les restes du canal qui liait anciennement la navigation du Nil avec celle de la mer Rouge. Pour établir cette communication intérieure, un ingénieur français, M. Lepere, a fait un projet dont l'exécution parait aisée, et les avantages certains. Le rétablissement de ce canal semble préférable à un chemin de fer du Caire à Suez, dont l'idée a séduit Méhémet-Ali.

L'heure du retour avait sonné pour le voyageur. Le duc de Raguse passa encore quinze jours au Caire, pendant lesquels il fit part à Méhémet-Ali de toutes ses remarques durant son voyage dans l'intérieur de l'Égypte; il discuta aussi avec Soliman-Selves le plan d'une organisation nouvelle pour l'armée; enfin il prit congé du pacha, comblé de procédés bienveillants, et partit sur une frégate égyptienne de soixante-quatre canons, dont le capitaine, un Circassien nommé Kousrow, avait ordre de lui obéir comme à Méhémet-Ali lui-même. Après huit jours de traversée, le maréchal entra dans le port de Malte, en présence de toute l'escadre anglaise commandée par l'amiral Rowley. Un mois après, il arrivait à Civita-Vecchia.

L'Égypte est de tous les pays parcourus par le maréchal celui

que son Itinéraire fait le mieux connaître, et c'est aussi celui dont l'exploration est la plus curieuse tant pour son passé que pour les efforts de sa civilisation nouvelle. Par le récit du voyageur, on entre dans une connaissance intime de Méhémet-Ali, qui ne montre pas trop d'infériorité dans sa laborieuse imitation de Pierre-le-Grand. Il y a du génie dans cet homme, et, quoiqu'il se trompe dans plusieurs de ses moyens, il mérite l'admiration pour les choses qu'il a déjà faites. Eh ! comment l'esprit politique de Méhémet et d'Ibrahim ne serait-il pas inspiré dans cette terre d'Égypte par les glorieux souvenirs qui les pressent de toutes parts ? C'est du territoire d'Alexandrie, dont il venait d'arrêter le plan, que partit Alexandre pour aller chercher le caractère divin dont il avait besoin. César s'est battu dans la ville fondée par le Macédonien pour défendre sa vie et pour garder l'empire du monde. Napoléon, commençant par où finirent Alexandre et César, plaça l'Égypte à l'entrée de sa gloire comme un phare lumineux. Tout, dans cette terre, est plein de la France et de l'empereur. Là, Bonaparte a passé, ici il a combattu, plus loin il a campé. Le maréchal, dans les notes de son itinéraire, livre pour la première fois à la publicité une admirable dépêche du général en chef, au directoire, en date du 10 messidor an VII, au quartier-général du Caire. Bonaparte, après avoir tracé l'état de situation de l'armée, continue ainsi: « La campagne de Syrie a eu un grand résultat. Nous sommes maîtres de tout le désert, et nous avons déconcerté pour cette année les projets de nos ennemis... Notre situation est très-rassurante. Alexandrie, Rosette, Damiette, El-Arich, Catiéh, Salahiéh, se fortifient à force. Mais si vous voulez que nous nous soutenions, il nous faut d'ici à pluviose six mille hommes de renfort; *si vous nous en faites passer en outre quinze mille, nous pourrons aller partout, même à Constantinople*..... S'il vous était impossible de nous faire passer ces secours, il faudrait faire la paix, car il faut calculer que d'ici au mois de messidor, nous perdrons encore six mille hommes... » Quelle précision ! quelle simplicité dans la grandeur! Donnez quinze mille hommes à cet émule d'Alexandre, il va à Constantinople, et il en frustre l'ambition des successeurs de Catherine.

Le livre de M. le duc de Raguse prendra rang parmi les voyages qui servent de documents à l'homme politique, à l'historien, au

philosophe. Sans doute cet itinéraire a beaucoup d'imperfections et de lacunes ; il n'y faut pas chercher cette ampleur de détails qui caractérise le voyage de Chardin dans la Perse, de ce marchand intelligent dont les descriptions charmaient si fort Montesquieu. Il serait injuste de demander aussi au maréchal l'érudition que Niebuhr, le père de l'historien de Rome, a montrée dans sa description de l'Arabie, non plus que l'éloquence exacte et enchanteresse de M. de Châteaubriand dans son Itinéraire de Jérusalem. Mais le *Voyage* du duc de Raguse, malgré ses défauts et ses omissions, malgré les préjugés de l'auteur qui appartient à l'école de la politique absolutiste, a une valeur et une utilité qui le séparent nettement des fades frivolités des touristes vulgaires.

La France peut prendre ce *Voyage* comme une enquête faite à l'étranger sur des sujets importants. Trois faits de premier ordre y sont mis dans une entière évidence : la position formidable de la Russie qui attend son heure et sa convenance pour s'incorporer Constantinople ; l'extrême décadence des Turcs et de l'empire ottoman ; le réveil de l'Égypte, de la Syrie et de la race arabe. Telles sont les données sur lesquelles doit opérer la politique française.

Il ne faut apporter dans les affaires ni précipitation, ni désespoir. Les périls qui menacent l'empire ottoman, loin d'inspirer à la France de la négligence et du dégoût, doivent l'exciter au contraire à lutter par tous les moyens contre l'ingratitude de la situation. Il importe que l'empire turc vive le plus longtemps possible. Les efforts de Mahmoud, les soins qu'il se donne à parcourir son empire (1), son ambition de le régénérer par les principes de la tolérance et par les ressources de notre civilisation, méritent les suffrages de la France, quel qu'en soit le succès définitif ; nous devons continuer jusqu'au dernier moment de la politique de François Ier, et tout faire pour que la ville de Constantin, dont s'empara Mahomet II, onze cent vingt-cinq ans après sa fondation (2), demeure le plus longtemps possible sous la consécration et l'autorité de l'islamisme.

(1) *Moniteur ottoman* du 15 juillet 1837.

(2) *Histoire de l'Empire ottoman*, par M. de Hammer, t. II de la traduction française.

Mais enfin, dans la prévision d'un dénouement inévitable sur les rives du Bosphore, n'avons-nous pas de brillants dédommagements dans notre contact avec la race arabe, et dans notre position sur la Méditerranée ? Le traité de Rustaich, dans lequel sont intervenues les puissances de l'Europe, a fait entrer Méhémet-Ali dans le droit public européen, en le reconnaissant comme grand feudataire de l'empire ottoman. L'Égypte jouit maintenant d'une certaine indépendance légale. C'est donc à Alexandrie et au Caire qu'il faut reporter la prépondérance française qui régna si longtemps à Constantinople. Si le turc apathique doit subir un jour le joug du Russe, l'Arabe intelligent doit devenir l'ami constant du Français, et de cette façon le monde politique aura son contrepoids. Voilà pourquoi la régence d'Alger nous est indispensable : il n'y a pas là de fantaisie, mais nécessité. Croit-on que, sans Sebastopol et la Crimée, la Russie serait puissante à Constantinople? Nous ne pouvons être vraiment écoutés à Alexandrie, que si nos vaisseaux remplissent les ports d'Alger, de Bone et d'Oran.

Soutenir l'empire turc le plus longtemps possible, montrer à la race arabe que son meilleur allié, dans l'Occident, est le peuple et le génie de la France, exercer une grande autorité morale en Égypte, une domination réelle en Afrique; voilà, pour ce qui regarde l'Orient, le thème de la politique française. Ces intérêts, bien que leur théâtre soit lointain, n'en ont pas moins une réalité très-positive. La France doit toujours songer à l'Orient, *Orientem componi*, suivant l'expression de Tacite.

LERMINIER.

(*Revue des Deux Mondes*).

TABLE DES MATIÈRES.

